This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

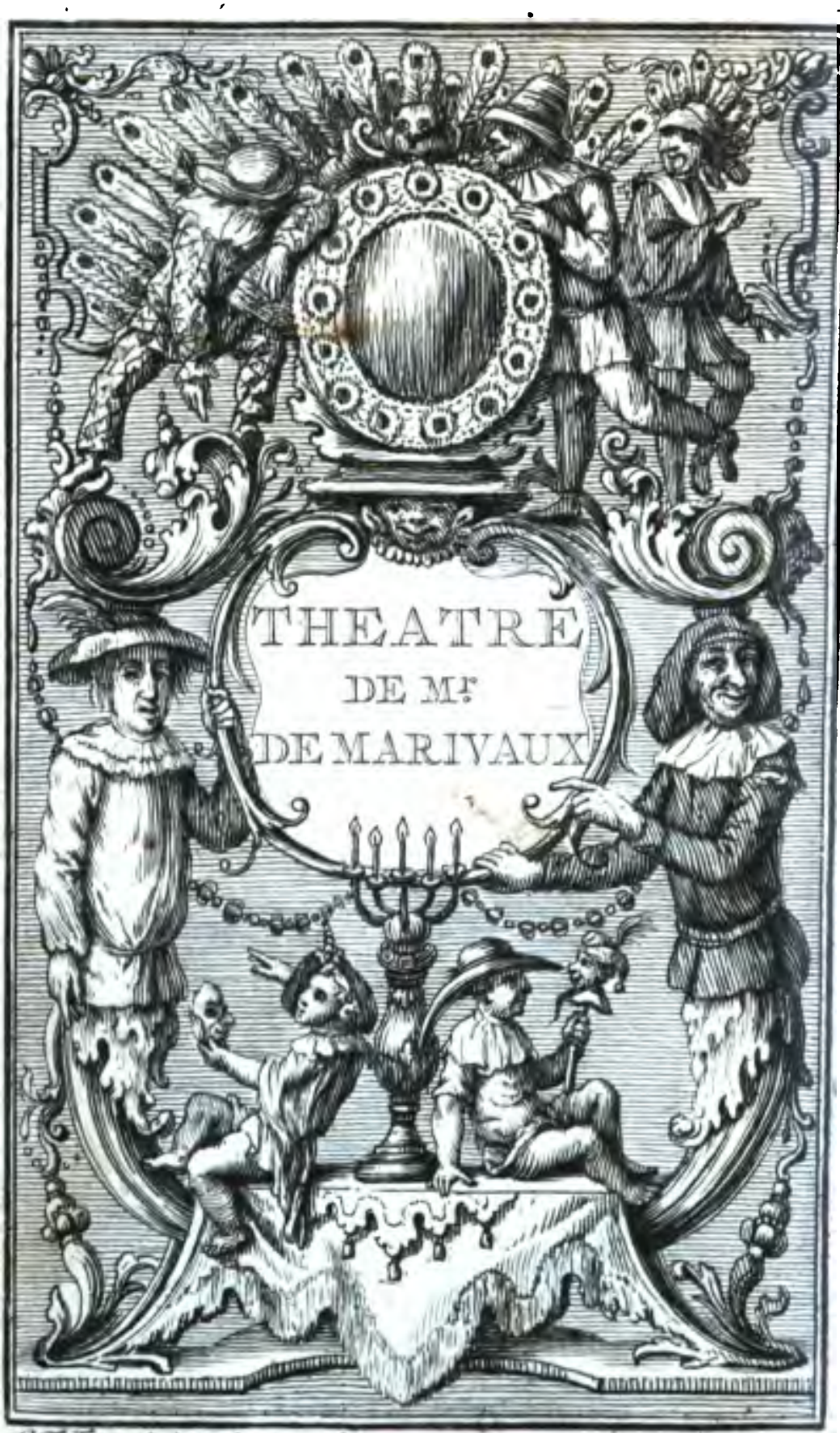
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J. LEMONNYER
LIBRAIRE
R. de Lafayette,
132.

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vol E E A. 1493



C. F. Fritzsch fecit, Lipsiæ.

THEATRE
DE MONSIEUR
DE MARIVAUX,
DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTE'E & MERKUS.
MDCCLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 5 APR 1984
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

DES

COMEDIES

Contenues dans ce I. Tome.

DISCOURS PRONONCE' *à l'Académie Françoiſe le 4 Février* 1743.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR. 3

LA SURPRISE DE L'AMOUR. 41

LA DOUBLE INCONSTANCE. 117

LE PRINCE TRAVESTI, OU L'ILLUSTRE AVANTURIER. 211

TABLE.

LA FAUSSE SUIVANTE, ou LE FOURBE PUNI. 299

L'ILE DES ESCLAVES. 389

AVIS

AVIS DES LIBRAIRES.

IL y a quelques années que nous annonçâmes l'impreſſion des *Oeuvres de Théatre* de Mr. DE MARIVAUX; mais divers Ouvrages que nous avions alors ſous preſſe, nous empêchérent de répondre ſitôt, que nous le ſouhaittions, à l'empreſſement du Public. Nous lui en préſentons aujourd'hui une Edition en IV. Volumes, qui renferme les VII. de celle de *Paris*, & nous propoſons la nôtre au-deſſous de la moitié du prix que ſe vend l'Edition de *Paris*. Nous nous flattons que le

AVIS DES LIBRAIRES.

Public recevra la nôtre avec plaisir, puisque nous n'avons rien épargné pour la rendre auſſi correcte que jolie.

DIS.

DISCOURS

PRONONCE'

A L'ACADEMIE FRANÇOISE

Le 4 Février 1743.

PAR MR. DE MARIVAUX,

LORSQU'IL Y VINT prendre ſéance à la place de feu MR. L'ABBE' DE HOUTEVILLE.

Avec la Réponſe de Mr. l'Archevêque de Sens.

DISCOURS

Prononcé à l'Académie Françoiſe le 4 Février 1743, *par* MR. DE MARIVAUX, *lorſqu'il y vint prendre ſéance à la place de feu* MR. L'ABBE' DE HOUTEVILLE.

MESSIEURS,

L'inſtant où j'appris que j'avois l'honneur d'être élu, me parut l'inſtant le plus cher & le plus intéreſſant que vous puiſſiez jamais me procurer. Je me trompois, je ne l'avois pas encore comparé à celui où j'ai la joye de voir tous mes Bienfacteurs aſſemblés ; & j'avoue que la nouvelle de mon élection ne m'a pas fait plus de plaiſir, que j'en ai à vous en marquer ma reconnoiſſance.

Voici le ſeul jour où il m'eſt permis de la rendre éclatante; le Public n'en ſera témoin qu'une fois, ce ſont vos uſages; mais mon cœur s'en dédommagera en vous la conſervant toujours.

Je vous l'expoſe ici, MESSIEURS, ſans aucun ornement, & telle qu'elle ſe préſente à moi; le nouvel Académicien qui m'a précédé, me réduit à la laiſſer dans toute ſa ſimplicité. Il vient de donner un exemple de toute la délicateſſe de ſentiment, de tout le goût, de toutes les graces qu'on peut répandre dans un Diſcours comme le nôtre; & la ſeule reſſource qui me reſte, pour être du-moins ſouffert après lui, c'eſt de céder à la difficulté de l'imiter. J'ai vu ſouvent qu'en pareil cas on pardonne à qui ne prétend à rien, & j'eſpére que vous voudrez bien me traitter de-même.

Je n'abuſerai point, MESSIEURS, du parti que je prends, d'exprimer tout uniment ce que je ſens; ma reconnoiſſance ſera naïve, & non pas imprudente; je ne vous la témoignerai pas, en mépriſant moi-même

même les efforts que j'ai faits pour attirer vos regards ; ce ſeroit-là vous remercier mal, & vous compromettre. Je ſais la valeur de mes ouvrages, je n'ai pas de peine à penſer qu'ils ne méritoient pas vos ſuffrages ; mais vos ſuffrages méritent d'être ménagés, & ils ne doivent point ſouffrir de la médiocre opinion que j'ai de moi-même.

Non, MESSIEURS, j'écarterai tous ces aveux d'inſuffiſance dont la ſincérité eſt toujours ſuſpecte, & qui ne rapportent à celui qui les fait de bonne-foi, que l'affront de n'en être pas cru. Pour fonder les motifs que j'ai d'être reconnoiſſant, je n'ai ſeulement qu'à dire ce que vous êtes.

Si les hommes ne s'accoutumoient pas à tout ; ſi les idées les plus hautes, les plus capables de leur en impoſer, ne leur devenoient pas familiéres ; avec quel plaiſir, avec quelle avidité, & même avec quel étonnement reſpectueux ne vous verroient-ils pas ? C'eſt leur raiſon que j'en atteſte ; que pourroit-elle trouver de plus frappant pour elle,

de plus digne de ſon admiration, qu'une Compagnie d'hommes, qui, malgré l'inégalité du rang, de la naiſſance & de la fortune, viennent ſe dégager ici de toutes les diſtinctions de l'orgueil humain, les anéantiſſent, & ne forment plus qu'une Société d'Eſprits, entre qui toute différence d'état & de condition ceſſe, comme abſolument étrangére à eux; parmi lesquels enfin j'en vois à qui, pour obtenir la place qu'ils occupent, il n'a ſervi de rien d'être Grands dans l'ordre des Dignités du Monde, & que vous n'avez reçus, que parce qu'ils étoient grands dans l'ordre des Eſprits; dans cet ordre où les Rois mêmes, tout puiſſans qu'ils ſont, ne ſauroient élever perſonne.

Auſſi, MESSIEURS, doit-on vous regarder comme autant d'Intelligences chargées de préſider à l'eſprit de la Nation.

N'eſt-ce pas d'ici en effet que ſont partis tant de rayons de lumiére qui ont éclairé les ténébres de cet eſprit autrefois égaré dans de mauvais goûts, & dans l'ignorance de

de toute régle & de toute méthode.

Ces hommes à jamais illuſtres, ces prodiges dans tous les genres, les Corneilles, les Racines, les La Fontaines, les Deſpreaux; ſi je les nommois tous, il faudroit, MESSIEURS, vous nommer vous-mêmes; n'eſt-ce pas à vous à qui nous les devons? Tout diſparus que ſont ceux que je viens de citer, ils vivent encore pour nous, puiſque leur eſprit nous reſte; nous les retrouvons dans leurs Ouvrages, nous les retrouvons dans les vôtres, qui même en nous les conſervant, les multiplient.

C'eſt-là que l'Orateur apprend l'art d'attaquer & de défendre; que le Poéte trouve un modéle de ce desordre toujours ſage, de cet enthouſiaſme toujours raiſonné, de ce ſublime toujours vrai qui doit régner dans ſa Poéſie; c'eſt-là que l'Hiſtorien va puiſer cette ſimplicité mâle & majeſtueuſe qui doit accompagner ſes récits; c'eſt-là que le Théologien même apprend à enſeigner avec ſuccès les vérités de la Foi, le Prédicateur à les faire aimer; c'eſt-là

où nous prenons nous-mêmes cette fineſſe de goût, cet amour du beau, cette émulation de penſer qui entretient parmi nous, qui même augmente l'élevation des eſprits, & la dignité des ſentimens, qui ſont en effet les vrayes ſources du courage, & les forces les plus intariſſables d'un Empire.

Pourquoi notre Langue a-t-elle paſſé dans preſque toutes les Cours de l'Europe ? L'attribuerons-nous aux conquêtes de LOUIS XIV ? Mais des ennemis humiliés, ou vaincus, aiment-ils à parler la Langue de leur Vainqueur quand la néceſſité de s'en ſervir eſt paſſée ? Des Rois inquiets & jaloux la préférent-ils à la leur ? Non, MESSIEURS, c'eſt leur raiſon qui a fait cet honneur à la nôtre ; c'eſt le plaiſir de nous lire, de penſer, & de ſentir comme nous qui les a gagnés ; c'eſt ce génie, c'eſt cet ordre, c'eſt ce ſublime, ce ſont ces graces, ces lumiéres répandues dans vos Ouvrages, ou dans ceux de nos Ecrivains que vous avez inſpirés, qui ont acquis cette eſpéce de triomphe à la Langue Françoiſe.

A de ſi grands effets d'un Etabliſſement comme le vôtre, on reconnoît celui qui vous fonda ; ils repréſentent le génie de ce grand-homme qui penſoit tant lui-même, qui fut lui-même une intelligence ſi diſtinguée ſur la Terre, & dont la vie a paſſé ; mais dont la gloire & le reſſouvenir ne paſſeront jamais, & dureront autant que le Monde, autant que vous, &, pour tout dire, autant que LOUIS XIV. qui voulut être votre Protecteur, pour unir ſon immortalité à la vôtre, qui vous fit l'objet de ſes complaiſances, qui vous donna ſon Palais pour aſyle, qui vous mit à l'abri de ſon Trône dont il crut que vos fonctions augmenteroient encore la Majeſté, qui vous a légué la protection de tous ſes Succeſſeurs, celle de ſon Petit-Fils, que nos cœurs choiſiroient pour Maître, ſi c'étoit à nos cœurs à le choiſir, qui vient tout récemment de faire éclater des preuves d'une bonté ſi rare & ſi bien aſſortie au caractére d'une Nation ſi généreuſe elle-même, qui chérit tant ſes Rois, & à qui ce Prince a donné,

j'oſe dire, la joye de le voir ſoupirer & s'attendrir, en apprenant la mort d'un Miniſtre que nous perdons tous, & qu'en qualité de Confréres vous perdez, MESSIEURS, plus particuliérement que les autres.

Il étoit le confident, le conſeil & l'ami de ſon Maſtre ; il étoit l'ami de tous ſes Sujets. Miniſtre d'un génie bien neuf & bien reſpectable ; Miniſtre ſans faſte & ſans oſtentation, dont les opérations les plus profondes & les plus dignes d'eſtime, n'avoient rien en apparence qui les diſtingua de ſes actions les plus ordinaires ; qui ne les enveloppa jamais de cet air de myſtére qui fait valoir le Miniſtre ; qui parlà n'y oublia que lui, & qui à la maniére des Sages ſongea bien plus à être utile qu'à être vanté. D'autres que moi ſont deſtinés à faire ſon éloge, & s'en acquitteront mieux : ſa perte, MESSIEURS, n'eſt pas la ſeule que vous ayez faite ; je me trouve aujourd'hui à la place d'un homme à qui je ſuccéde ſans le remplacer, & dont je ne puis parler qu'avec confuſion ; ſon Livre

de

de *la Religion prouvée par les faits*, eſt l'ouvrage de la plus grande capacité d'eſprit, & de la piété la plus perſuaſive qui ait peut-être paru en ce genre: ce n'étoit qu'avec ces deux forces réunies enſemble qu'il pouvoit remplir ſon projet: il a confondu l'incrédulité des eſprits, il ne reſte plus que l'incrédulité de cœur qu'il n'appartient qu'à Dieu ſeul de vaincre.

Il ſeroit difficile d'imaginer un commerce plus doux qu'étoit le ſien: naturellement né modeſte, il ſembloit dans la converſation qu'il voulût vous dérober la ſupériorité de ſon eſprit: un Grand Prince lui avoit confié le ſoin de ſes Livres, & l'aimoit: ſon éloge étoit fait, ſi je l'avois dit d'abord; c'étoit la vertu même qui s'intéreſſoit à lui; je puis hardiment m'exprimer ainſi ſur ce Prince ſans être accuſé de flatterie; le Public d'autant plus libre dans ſes opinions, qu'on peut dire de lui quand il s'explique, que ce n'eſt perſonne qui parle, & que c'eſt tout le monde, ce Public qui dans un Prince ne voit jamais qu'un hom-

homme, eſt à cet égard-là auſſi flatteur que moi, ſi je le ſuis.

Je finis, MESSIEURS, par vous aſſurer que ne pouvant jamais eſpérer de réparer votre perte, je ferai du-moins tous mes efforts pour la diminuer.

REPONSE

De Mr. l'Archevêque de Sens au Diſcours de Mr. DE MARIVAUX.

POur vous MONSIEUR, quoique vous ayez acquis la place que vous venez occuper parmi nous par une multitude d'Ouvrages que le Public a lu avec avidité, ce n'eſt point tant à eux que vous devez notre choix, qu'à l'eſtime que nous avons fait de vos mœurs, de votre bon cœur, de la douceur de votre ſociété, &, ſi j'oſe le dire, de l'*amabilité* de votre caractére. Voilà ce que vos Amis ont connu en vous, & ce qu'ils ont peint à ceux qui ne vous connoiſſoient pas encore. C'eſt-là ce qui concilie nos ſuffrages plus efficacement, que les Ecrits brillans & les Diſſertations ſavantes.

Com-

Combien de perſonnages dont le Public a vanté la Poéſie, & dont l'Académie a craint ou la langue, ou l'humeur, ou l'irreligion, & qu'elle a exclu de l'eſpérance d'y être aſſociés !

Par une raiſon contraire, elle s'eſt empreſſée de vous choiſir, & elle aime en vous d'avance ce caractére liant, affable, ſociable, obligeant, d'un cœur ſans vanité, ſans humeur, ſans ces petiteſſes dont l'amour-propre ſe pare & ſe nourrit, tandis qu'il offenſe & qu'il révolte celui des autres. On diroit que cet amour-propre, ſi commun parmi les hommes, & qui eſt en eux comme une ſeconde nature, ne vous ait pas été connu.

Que dis-je ? Il ne vous eſt pas connu. Vous le connoiſſez ſi bien, que dans vos Feuilles Philoſophiques vous en avez dépeint tous les traits, creuſé toutes les ſubtilités, démaſqué toutes les adreſſes : vous l'avez pourſuivi juſques dans ſes retranchemens les plus cachés, la fauſſe humilité, la modeſtie hypocrite, & la faſtueuſe ſincérité.

Ce

Ce n'eſt pas-là le ſeul vice de l'homme que vous avez pourſuivi. Théophraſte Moderne, rien n'a échappé à vos portraits critiques. L'orgueil du Courtiſan, l'impertinence des Petits-maîtres, la coquetterie des Femmes, la pétulance de la Jeuneſſe, la ſotte gravité des Importans, la fourberie des Faux-dévots, tout a trouvé en vous un Peintre fidéle & un Cenſeur éclairé. Tantôt ſous l'écorce d'une Parabole, tantôt ſous les avantures d'un Roman, vous avez dévoilé les paſſions malignes & intéreſſées qui dévorent le cœur de la plupart des hommes, & qui rendent leur ſociété toute polie qu'elle eſt, plus dangereuſe que les forêts où les tigres habitent, & où les voleurs excercent leurs brigandages. Ceux qui ont lu vos Ouvrages, racontent que vous avez peint ſous diverſes images la licence immodeſte des Mœurs, l'infidélité des Amis, les ruſes des Ambitieux, la miſére des Avares, l'ingratitude des Enfans, la bizarre auſtérité des Péres, la trahiſon des Grands, l'inhumanité des Riches, le li-

libertinage des Pauvres, le faſte frivole des Gens de fortune : Que tous les états, tous les ſexes, tous les âges, toutes les conditions, ont trouvé dans vos peintures le tableau fidéle de leurs défauts, & la critique de leurs vices ; Que creuſant plus avant dans le cœur humain, vous en avez tiré au grand jour les vertus hypocrites, & ce fond d'orgueil & de vanité qui enveloppe & cache les vices de ceux que le monde trompé appelle de grands-hommes, & qui ſouvent ſont au fond de vrais monſtres. Le célébre La Bruyére paroît, dit-on, reſſuſciter en vous, & retracer ſous votre pinceau ces portraits trop reſſemblans, qui ont autrefois démaſqué tant de perſonnages & déconcerté leur vanité.

Voilà (m'a-t-on dit) ce qui ſe trouve répandu dans cette foule d'Ecrits, de Romans, de Piéces de Théatre, de Brochures amuſantes que vous avez donné au Public avec une prodigieuſe fécondité. C'eſt dans ces piéces diverſes que vous avez ſemé à pleine main cette vi-

va-

vacité, ce brillant qui vous eſt propre ; chaque phraſe, chaque mot quelquefois, eſt une penſée. Les expreſſions figurées, les métaphores hardies, coulent naturellement de votre plume. Elles ſont employées ſouvent avec ſuccès, quelquefois hazardées auſſi avec un peu trop de confiance. Car vos nouveaux Confréres en approuvant ce qu'il y a de beau dans votre ſtyle, veulent que j'y ajoûte cette légére critique ; dans la crainte que ceux qui ſous nos auſpices aſpirent à la perfection, ne s'autoriſent de votre exemple & de ſon ſuffrage, pour copier d'après vous quelques expreſſions & quelques métaphores que votre génie fertile vous a fait riſquer. Ce brillant même de votre eſprit, & le feu de votre imagination qu'on trouve, dit-on, prodigué dans vos portraits, vous attire encore une critique. Mais le beau défaut de montrer trop d'eſprit ! Ceux dont la morale eſt ennuyeuſe à force d'être raiſonnable, en vous dérobant une partie des graces de votre ſtyle pour s'en orner, vous en laiſſeroient encore aſſez

assez pour plaire à vos Lecteurs.

Mais vous avez avec les gens de bien une querelle bien plus importante. Je n'ai pas assez lu vos Ouvrages, pour y voir tout ce qu'on y trouve d'amusant & d'intéressant; mais dans le peu que j'en ai parcouru, j'y ai reconnu bientôt que la lecture de ces agréables Romans ne convenoit pas à l'austére Dignité dont je suis revêtu, & à la pureté des idées que la Religon me prescrit. Réduit à m'en rapporter aux lectures d'autrui, j'appris qu'on y voyoit par-tout la fécondité de votre imagination, son feu, son agrément, sa vivacité; j'ai appris même que vous paroissiez vous proposer pour terme une morale sage & ennemie du vice, mais qu'en chemin vous vous arrêtiez souvent à des avantures tendres & passionnées: Que tandis que vous voulez combattre l'amour licentieux, vous le peignez avec des couleurs si naïves & si tendres, qu'elles doivent faire sur le Lecteur une impression toute autre que celle que vous vous proposez, & qu'à force d'être naturelles elles de-

deviennent ſéduiſantes. La peinture trop naïve des foibleſſes humaines, eſt plus propre à réveiller la paſſion qu'à l'éteindre: de quelque précepte qu'on l'aſſaiſonne, un Jeune-homme y prendra plus de goût pour le vice, que vos morales ne lui en inſpireront pour la vertu; & votre *Payſan parvenu* à la fortune par des intrigues galantes, aura beau prêcher la modeſtie & la retenue qu'il n'a pas pratiquée, il aura beau exagérer les périls de l'amour & ſes ſuites funeſtes; il trouvera plus de gens diſpoſés à copier ſes intrigues, que de ceux qui voudront bien profiter de ſes leçons.

Voilà ce qu'on dit de vos brillans Ouvrages parmi les gens ſagement ſcrupuleux, & ſur leur récit j'ai fait cette réflexion. Vous qui connoiſſez ſi bien le cœur de l'homme, qui en avez développé cent fois tous les replis, comment avez-vous pu ignorer ſa foibleſſe? Les peintures vives de l'amour profane qu'on employe pour en garantir le cœur humain, ſuffiſent ſouvent pour l'y faire germer & y porter des impres-

preſſions funeſtes que la plus ſage morale n'efface point. Eh mon Dieu ! n'approchons pas tant d'un précipe où ſont tombés tant de gens qui croyoient avoir le pied ferme. Quand on meſure de ſi près les profondeurs de cet abîme, dont les bords ſont gliſſans, on eſt en danger de s'y perdre. Vous avez beau avertir les hommes du péril auquel vous les expoſez vous-même, le panchant naturel de leur cœur les y entraînera malgré vous, malgré vos morales, &, pour ainſi dire, malgré eux-mêmes.

J'ai rendu juſtice, MONSIEUR, à la beauté de votre génie, à ſa fécondité, à ſes agrémens : rendez-la, je vous prie, de votre part au Miniſtére ſaint dont je ſuis chargé ; & en ſa faveur, pardonnez-moi une critique qui ne déroge point, ni à ce qui eſt dû d'eſtime à votre aimable caractére, ni à ce qui eſt dû d'éloge à la multitude, à la variété, à la gentilleſſe de vos Ouvrages.

ARLEQUIN
POLI
PAR L'AMOUR.
COMEDIE.

ACTEURS.

LA FE'E.

TRIVELIN, Domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, Jeune-homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergére, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, Amoureux de Silvia.

Autre BERGERE, Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *à la Fée qui ſoûpire.*

VOus ſoûpirez, Madame, & malheureuſement pour vous, vous riſquez de ſoûpirer long-tems ſi votre raiſon n'y met ordre ; me permettrez-vous de vous dire ici mon ſentiment ?

LA FE'E.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune-homme que vous avez enlevé à ſes parens, eſt un beau brun, bien fait ; c'eſt la figure la plus charmante du monde ; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit aſſurément voir l'Amour endormi : je ne ſuis donc point ſurpris du panchant ſubit qui vous a pris pour lui.

LA FE'E.

Eſt-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable?

TRIVELIN.

Oh ſans doute: cependant avant cette avanture, vous aimiez aſſez le grand Enchanteur Merlin.

LA FE'E.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre: cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature, mais il reſte une petite obſervation à faire: c'eſt que vous enlevez le jeune-homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh! cela devient ſérieux; & entre nous c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant paſſe encore: le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidéle; cela ſeroit très-vilain dans un homme, mais dans une femme, cela eſt plus ſupportable. Quand une femme eſt fidéle on l'admire: mais il y a des femmes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées; vous êtes de celles-là, moins de gloire, & plus de plaiſir, à la bonne heure.

LA FE'E.

De la gloire à la place où je ſuis? je ſerois une grande dupe de me gêner pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit, pourſuivons. Vous portez le jeune-homme endormi dans votre Palais, & vous voilà à guetter le moment de ſon réveil; vous êtes en habit de conquête & dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire; vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe; il s'éveille, & vous ſalue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté; vous

vous

vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes ſes forces, s'allonge, ſe retourne & ſe rendort. Voilà l'hiſtoire curieuſe d'un réveil qui promettoit une ſcéne ſi intéreſſante. Vous ſortez en ſoûpirant de dépit, & peut-être chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit ; une heure ſe paſſe, il ſe réveille encore, & ne voyant perſonne auprès de lui, il crie: eh! A ce cri galant, vous rentrez; l'Amour ſe frottoit les yeux. Que voulez-vous, beau jeune-homme, lui dites-vous? Je veux goûter, moi, répond-il. Mais n'êtes-vous point ſurpris de me voir? ajoûtez-vous; Eh! mais oui, repart-il. Depuis quinze jours qu'il eſt ici, ſa converſation a toujours été de la même force; cependant vous l'aimez, & qui pis eſt, vous laiſſez penſer à Merlin qu'il va vous épouſer, & votre deſſein, m'avez-vous dit, eſt, s'il eſt poſſible, d'épouſer le jeune-homme. Franchement ſi vous les prenez tous deux, ſuivant toutes les régles, le ſecond mari doit gâter le premier.

LA FE'E.

Je vais te répondre en deux mots: la figure du jeune-homme en queſtion m'enchante; j'ignorois qu'il eût ſi peu d'eſprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, ſa bêtiſe ne me rebute point: j'aime, avec les graces qu'il a déjà, celles que lui prêtera l'eſprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme auſſi charmant, me dire à mes pieds, je vous aime! Il eſt déjà le plus beau brun du monde: mais ſa bouche, ſes yeux, tous ſes traits ſeront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés; mes ſoins réuſſiront peut-être à lui en inſpirer. Souvent il me regarde; & tous les jours je touche au moment où il peut me ſentir & ſe ſentir lui-même. Si cela lui arrive, ſur le champ j'en fais mon mari; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin; mais avant cela,

je n'oſe mécontenter cet Enchanteur, auſſi puiſſant que moi, & avec qui je différerai le plus long-tems que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais ſi le jeune-homme n'eſt jamais, ni plus amoureux, ni plus ſpirituel, ſi l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réuſſit pas, vous épouſerez donc Merlin?

LA FE'E.

Non; car en l'épouſant même, je ne pourrois me déterminer à perdre de vue l'autre: & ſi jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je ſerois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en ſerois bien douté, ſans que vous me l'euſſiez dit: Femme tentée, & femme vaincue, c'eſt tout un: mais je vois notre bel imbécile qui vient avec ſon Maître à danſer.

SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'eſtomac, ou de la façon niaiſe dont il voudra.*

SON MAITRE A DANSER, LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien, aimable enfant, vous me paroiſſez triſte: y a-t-il quelque choſe ici qui vous déplaiſe?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en ſai rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Oh! je vous prie, ne riez pas, cela me fait injure, je l'aime, cela vous ſuffit pour le reſpecter.

. . . . . .

Pen-

Pendant ce tems Arlequin prend des mouches, la Fée continue à parler à Arlequin.

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant?

ARLEQUIN *comme n'ayant pas entendu.* Hem.

LA FE'E.

Voulez-vous prendre votre leçon pour l'amour de moi?

ARLEQUIN.

Non.

LA FE'E.

Quoi! vous me refuſez ſi peu de choſe, à moi qui vous aime!

Alors Arlequin lui voit une groſſe bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & léve la tête en ſe mettant à rire niaiſement.

LA FE'E.

Voulez-vous que je vous la donne?

ARLEQUIN.

Oui da.

LA FE'E *tire la bague de ſon doigt, & la lui préſente; comme il la prend groſſiérement, elle lui dit:*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une Dame lui préſente quelque choſe, doit baiſer la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baiſe.

LA FE'E *dit à Trivelin.*

Il ne m'entend pas: mais du moins ſa mépriſe m'a fait plaiſir.

Elle ajoûte.

Baiſez la vôtre à préſent.

Arlequin alors baiſe le deſſus de ſa main.

La Fée ſoûpire, & lui donnant ſa bague lui dit:

La voilà, en revanche recevez votre leçon.

Alors le Maître à danſer apprend à Arlequin à faire la révérence.

Arlequin égaye cette Scéne de tout ce que ſon génie peut lui fournir de propre au ſujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FE'E.

En voilà donc assez, nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé, & dit en riant :

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Troupe de Chanteurs & Danseurs.

LA FE'E, ARLEQUIN, TRIVELIN.

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprès d'elle sur un banc de gazon, qui sera auprès de la Grille du Théatre ; pendant qu'on danse, Arlequin siffle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

BEau brunet, l'amour vous appelle.

A ce vers Arlequin se léve niaisement, & dit :

Je ne l'entends pas, où est-il ? *Il l'appelle.* Hé, hé.

LE CHANTEUR *continue.*

Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *en se rasseyant dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continue en lui montrant la Fée.*

Voyez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répétent à tout moment :
Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fée, dit :*

Dame, cela est drôle !

UNE CHANTEUSE BERGERE, *vient, & dit à Arlequin :*

Aimez, aimez, rien n'est si doux.

AR-

ARLEQUIN *répond là-dessus :*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance !
Quel bonheur pour moi quand j'y pense !

Elle montre le Chanteur.

Qu'Atis en sache plus que vous !

LA FE'E *alors en se levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin, ces tendres Chansons ne vous inspirent-elles rien ? Que sentez-vous ?

ARLEQUIN.

Je sens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'est-à-dire, qu'il soupire après sa collation : mais voici un payſan qui veut vous donner le plaisir d'une danse de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danse.*

LA FE'E *se rassied, & fait asseoir Arlequin qui s'endort ; quand la danse finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en se levant :*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuser ?

ARLEQUIN *en se réveillant pleure.*

Hi, hi, hi, mon pére, eh je ne vois point ma mére !

LA FE'E *à Trivelin.*

Emmenez-le, il se distraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend ; je sors d'ici pour quelques momens ; quand il aura fait collation, laissez-le se promener où il voudra.

Ils sortent tous.

SCENE IV.

La Scéne change & repréſente au loin quelques Moutons qui paiſſent.

Silvia entre ſur la Scéne en habit de Bergére, une houlette à la main, un Berger la ſuit.

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

Vous me fuyez, belle Silvia!

SILVIA.

Que voulez-vous que je faſſe? vous m'entretenez d'une choſe qui m'ennuie, vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je ſens.

SILVIA.

Oui, mais je ne ſens rien moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me déſeſpére.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute, je ſai bien que toutes nos Bergéres ont chacune un Berger qui ne les quitte point; elles me diſent qu'elles aiment, qu'elles ſoûpirent, elles y trouvent leur plaiſir: pour moi je ſuis bien malheureuſe, depuis que vous dites que vous ſoûpirez pour moi; j'ai fait ce que j'ai pu pour ſoûpirer auſſi, car j'aimerois autant qu'une autre à être bien aiſe; s'il y avoit quelque ſecret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout d'un coup, car je ſuis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de ſecret je n'en ſai point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce ſecret-là ne vaut rien; car

car je ne vous aime point encore, & j'en ſuis bien fâchée; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi! je vous ai vue: voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence; & moi plus je vous vois, & moins je vous aime; n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être, mais ne me gênez point: par exemple, à préſent, je vous haïrois ſi vous reſtiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc, puiſque c'eſt vous plaire: mais pour me conſoler, donnez-moi votre main que je la baiſe.

SILVIA.

Oh non! on dit que c'eſt une faveur, & qu'il n'eſt pas honnête d'en faire, & cela eſt vrai, car je ſai bien que les Bergéres ſe cachent de cela.

LE BERGER.

Perſonne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puiſque c'eſt une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaiſir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia, ſongez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Silvia a été ſeule.*

SILVIA.

QUe ce Berger me déplaît avec ſon amour! toutes les fois qu'il me parle, je ſuis toute de méchante humeur, *& puis voyant Arlequin:* Mais qui eſt-ce qui vient là! ah mon Dieu le beau garçon!

ARLEQUIN *entre en jouant au volant, il vient de cette façon juſqu'aux pieds de Silvia: là, en jouant, il laiſſe tomber le volant, & en ſe baiſſant pour le ramaſſer, il voit Silvia, il demeure étonné & courbé; petit à petit & par ſecouſſes, il ſe redreſſe le corps: quand il s'eſt entiérement redreſſé, il la regarde; elle honteuſe feint de ſe retirer; dans ſon embarras, il l'arrête, & dit:*

Vous êtes bien preſſée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoiſſez pas! tant pis; faiſons connoiſſance, voulez-vous?

SILVIA *encore honteuſe.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'approche d'elle, & lui marque ſa joye par de petits ris, & dit:*

Que vous êtes jolie!

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la vérité.

SILVIA, *en riant un peu à ſon tour.*

Vous êtes bien joli auſſi, vous.

AR-

ARLEQUIN.

Tant mieux: où demeurez-vous? je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près: mais il ne faut pas venir; il vaut mieux nous voir toujours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il ſeroit jaloux, il nous ſuivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger là vous aime!

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi: eſt-ce que vous l'aimez, vous?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pu venir à bout.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait, il faut n'aimer perſonne que nous deux; voyez ſi vous le pouvez!

SILVIA.

Oh, de reſte, je ne trouve rien de ſi aiſé.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

SILVIA.

Oh, je ne mens jamais: mais où demeurez-vous auſſi?

ARLEQUIN *le lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maiſon.

SILVIA.

Quoi chez la Fée!

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *triſtement.*

J'ai toujours eu du malheur.

ARLEQUIN, *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-ce que vous avez, ma chére amie?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple: mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un: il faut que je m'en aille. Quand reviendrez-vous?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh, que ces moutons me fâchent!

SILVIA.

Et moi auſſi; mais que faire, ſerez-vous ici ſur le ſoir?

ARLEQUIN.

Sans faute.

En diſant cela, il lui prend la main & il ajoûte:

Oh les jolis petits doigts!

Il lui baiſe la main, & dit:

Je n'ai jamais eu de bonbon ſi bon que cela.

SILVIA *rit, & dit:*

Adieu donc *& puis à part.* Voilà que je ſoûpire, & je n'ai point eu de ſecret pour cela.

Elle laiſſe tomber ſon mouchoir en s'en allant: Arlequin le ramaſſe & la rappelle pour le lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie.

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant? *& puis voyant ſon mouchoir entre les mains d'Arlequin.* Ah! c'eſt mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main; il héſite, & enfin il le garde, & dit:*

Non je veux le garder, il me tiendra compagnie: qu'eſt-ce que vous en faites?

SIL-

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage, & je m'essuie avec.

ARLEQUIN *en le déployant.*

Et par où vous sert-il ? afin que je le baise par-là.

SILVIA *s'en allant.*

Par-tout : mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons : adieu jusqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la salue en faisant des singeries, & se retire aussi.*

SCENE VI.

La Scéne change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien ! notre jeune-homme a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oüi, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FE'E.

Où est-il à présent ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies ; mais j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FE'E.

Quoi, qu'est-ce que c'est !

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FE'E.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée ; car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En vérité, Madame, c'est bien dommage que ce petit innocent l'ait chassé de votre cœur.

Merlin

Merlin eſt au comble de la joie, il croit vous épouſer inceſſamment. Imagines-tu quelque choſe de ſi beau qu'elle, me diſoit-il tantôt, en regardant votre portrait? Ah! Trivelin, que de plaiſirs m'attendent! mais je vois bien que de ces plaiſirs-là il n'en tâtera qu'en idée, & cela eſt d'une triſte reſſource quand on s'en eſt promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui?

LA FE'E.

Juſqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh! n'en ſentez-vous pas quelque remords de conſcience?

LA FE'E.

Oh! j'ai bien d'autres choſes en tête, qu'à m'amuſer à conſulter ma conſcience ſur une bagatelle.

TRIVELIN *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FE'E.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin; je vais le chercher; mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin? il me ſemble qu'il ſe tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il ſe frotte tout doucement le viſage.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E *continuant de parler à Trivelin.*

JE ſuis curieuſe de voir ce qu'il fera tout ſeul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra inviſibles.

AR-

ARLEQUIN *arrive au bord du Théâtre, & ſi ſaute en tenant le mouchoir de Silvia, il le met dans ſon ſein, il ſe couche, & ſe roule deſſus, & tout cela gayement.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Qu'eſt-ce que cela veut dire? Cela me paroît ſingulier; où a-t-il pris ce mouchoir? ne ſeroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé? ah! ſi cela étoit, Trivelin, toutes ces poſtures-là ſeroient peut-être de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'eſt un linge qui ſent le muſc.

LA FE'E.

Oh non! je veux lui parler; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin ſe proméne en long en chantant.

Ter li ta ta li ta.

LA FE'E.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le mouchoir ſous ſon bras.*

Je ſuis votre très-humble Serviteur.

LA FE'E *à part à Trivelin.*

Comment! voilà des maniéres! il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il eſt ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on eſt quand on aime bien une perſonne?

LA FE'E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? *& puis à Arlequin.* Quand on aime, mon cher enfant, on ſouhaitte toujours de voir les gens, on ne peut ſe ſéparer d'eux, on les perd de vue avec chagrin: enfin on ſent des tranſports, des impatiences, & ſouvent des deſirs.

ARLEQUIN *en ſautant d'aiſe, & comme à part.*

M'y voilà.

LA FE'E.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là?

ARLEQUIN *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jaſe vraiment?

LA FE'E.

Il jaſe, il eſt vrai, mais ſa réponſe ne me plaît pas: mon cher Arlequin, ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas un niais, je ne dis pas ce que je penſe.

LA FE'E *avec feu, & d'un ton bruſque.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FE'E.

A qui eſt-il?

ARLEQUIN.

Il eſt à.... *& puis s'arrêtant*, je n'en ſai rien.

LA FE'E.

Il y a quelque myſtére déſolant là-deſſous. Donnez-moi ce mouchoir. *Elle le lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part.* Il n'eſt pas à moi, & il le baiſoit; n'importe, cachons-lui mes ſoupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va le chapeau bas, & humblement, lui redemander le mouchoir.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FE'E *en ſoupirant en ſecret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter, puiſqu'il vous fait plaiſir.

ARLEQUIN *en le recevant baiſe la main, la ſalue, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

Vous me quittez? où allez-vous?

AR-

ARLEQUIN.

Dormir ſous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

AH! Trivelin, je ſuis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, Madame, que voici une avanture où je ne comprends rien; que ſeroit-il donc arrivé à ce petit peſte-là?

LA FE'E *au deſeſpoir & avec feu.*

Il a de l'eſprit, Trivelin, il en a, & je n'en ſuis pas mieux, je ſuis plus folle que jamais. Ah! quel coup pour moi! que le petit ingrat vient de me paroître aimable! As-tu vu comme il eſt changé? As-tu remarqué de quel air il me parloit? Combien ſa phiſionomie étoit devenue fine? & ce n'eſt pas de moi qu'il tient toutes ces graces-là. Il a déjà de la délicateſſe de ſentiment, il s'eſt retenu, il n'oſe me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en ſerois jalouſe. Ah! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déjà tant d'eſprit! Que je ſuis malheureuſe! une autre lui entendra dire ce je vous aime, que j'ai tant deſiré, & je ſens qu'il méritera d'être adoré: je ſuis au deſeſpoir. Sortons, Trivelin; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le ſuivre & parcourir tous les lieux où ils pourront ſe voir; cherche de ton côté, va vite, je me meurs.

La Scéne change, & repréſente une prairie où de loin paiſſent des Moutons.

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

Arrête-toi un moment, ma couſine, je t'aurai bientôt conté mon hiſtoire, & tu me donneras quelqu'avis. Tiens, j'étois ici quand il eſt venu; dès qu'il s'eſt approché, le cœur m'a dit que je l'aimois, cela eſt admirable! il s'eſt approché auſſi, il m'a parlé; ſais-tu ce qu'il m'a dit? qu'il m'aimoit auſſi. J'étois plus contente que ſi on m'avoit donné tous les moutons du Hameau. Vraiment je ne m'étonne pas ſi toutes nos Bergéres ſont ſi aiſes d'aimer; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je fuis au monde, tant je le trouve charmant; mais ce n'eſt pas tout, il doit revenir ici bientôt, il m'a déjà baiſé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiſer encore, donne-moi conſeil, toi qui as eu tant d'amans; dois-je le laiſſer faire?

LA COUSINE.

Garde-t-en bien, ma Couſine, ſois bien ſévére, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moyen plus aiſé que cela pour l'entretenir?

LA COUSINE.

Non; il ne faut point auſſi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh! comment s'en empêcher? je ſuis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras, mais on m'attend, je ne puis reſter plus long-tems; adieu ma Couſine.

SCE.

SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

QUe je ſuis inquiéte! j'aimeroïs autant ne point aimer que d'être obligée d'être ſévére; cependant elle dit que cela entretient l'amour, voilà qui eſt étrange; on devroit bien changer une maniére ſi incommode, ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA *en le voyant.*

VOici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir!

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en ſautant de joye, il lui fait des careſſes avec ſon chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baiſe le mouchoir, tantôt il careſſe Silvia.*

Vous voilà donc, mon petit cœur?

SILVIA *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Etes-vous bien aiſe de me voir?

SILVIA.

Aſſez.

ARLEQUIN *en répétant ce mot.*

Aſſez! ce n'eſt pas aſſez.

SILVIA.

Oh! ſi fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroit embarraſſée, Arlequin en la tenant dit:*

Et moi je ne veux pas que vous diſiez comme cela.

cela. *Il veut alors lui baiſer la main, en diſant ces derniers mots.*

SILVIA *retirant ſa main.*

Ne me baiſez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore ! allez, vous êtes une trompeuſe. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton.*

Hélas! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non: quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiſer ſa main. *En lui offrant la ſienne,* Tenez, voilà la mienne, voyez ſi je ferai comme vous.

SILVIA *en ſe reſſouvenant des conſeils de ſa Couſine, & comme à part.*

Oh! ma Couſine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir; là, là, conſolez-vous, mon amant, & baiſez ma main, puiſque vous en avez envie; baiſez, mais écoutez; n'allez-pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toujours la moitié moins qu'il n'y en a; cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur, mais vous ne devez pas le ſavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un menſonge: ce ſont des cauſeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat quand je baiſe votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'eſt marque que ces choſes-là ſont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela ſe peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux auſſi: mais n'importe, puiſqu'on

qu'on dit que cela ne vaut rien, faiſons un marché de peur d'accident: toutes les fois que vous me demanderez ſi j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai guére, & cela ne ſera pourtant pas vrai; & quand vous voudrez me baiſer la main je ne le voudrai pas, & pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh! eh! cela ſera drôle! je le veux bien; mais avant ce marché-là, laiſſez-moi baiſer votre main à mon aiſe, cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN *lui baiſe & rebaiſe la main, & après faiſant réflexion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit:*

Oh! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh! quand cela nous fâchera tout de bon, ne ſommes-nous pas les maîtres?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mon amie; cela eſt donc arrêté?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela ſera tout divertiſſant: voyons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *ſérieuſement.*

Ce n'eſt que pour rire au moins, autrement...

SILVIA *riant.*

Eh! ſans doute.

ARLEQUIN *pourſuivant toujours la badinerie, & riant.*

Ah, ah, ah! *& puis pour badiner encore.* Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SIL-

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *souriant.*

Je ſai pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous : mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *ſouriant encore ici, & puis changeant de façon, & triſtement.*

Je veux la baiſer, ou je ſerai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon amant?

ARLEQUIN *comme triſtement toujours.*

Non.

SILVIA.

Quoi! c'eſt tout de bon?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA, *en lui tendant la main.*

Tenez-donc.

SCENE XII.

Ici LA FE'E *qui les cherchoit arrive, & dit à part en retournant ſon anneau.*

AH! je vois mon malheur!

ARLEQUIN *après avoir baiſé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée : mais j'en profite auſſi.

ARLEQUIN *qui lui tient toujours la main.*

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FE'E *à part.*

Ah! juſte Ciel, quel langage! Paroiſſons.

Elle retourne ſon anneau.

SILVIA *effrayée de la voir fait un cri.*

Ah!

ARLEQUIN *de ſon côté.*

Ouf!

LA FE'E *à Arlequin avec altération.*

Vous en ſavez déjà beaucoup.

ARLEQUIN *embarraſſé.*

Eh! eh! je ne ſavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FE'E *en le regardant.*

Ingrat! *Et puis le touchant de ſa baguette.* Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche auſſi Silvia ſans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit:*

Miſéricorde!

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en ſilence, & comme par compas.

SCENE XIII.

SILVIA *ſeule, tremblante & ſans bouger.*

AH la méchante femme! je tremble encore de peur. Hélas! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer: mais je ſai bien comment je ferai; je m'en vais aſſembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle: allons.

Silvia là-deſſus veut marcher: mais elle ne peut avancer un pas, elle dit:

Qu'eſt-ce que j'ai donc? je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoûte:

Ah cette Magicienne m'a jetté un ſortilége aux jambes!

A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi! ahi! Meſſieurs, ayez pitié de moi: au ſecours, au ſecours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Il l'enléve en criant.

SCENE XIV.

La Scéne change, & repréſente le Jardin de la Fée.

LA FE'E *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même poſture qu'il a fait ci-devant, & la tête baiſſée.*

LA FE'E.

Ourbe ingrat! tu ſais que je n'ai pû paroître aimable à tes yeux, je n'ai pu t'inſpirer le moindre ſentiment, malgré tous les ſoins & toute la tendreſſe que tu m'as vue, & ton changement eſt l'ouvrage d'une miſérable Bergére! Réponds, ingrat; que lui trouves-tu de ſi charmant? Parle.

ARLEQUIN *feignant d'être retombé dans ſa bêtiſe.*

Qu'eſt-ce que vous voulez?

LA FE'E.

Je ne te conſeille pas d'affecter une ſtupidité que tu n'as plus, & ſi tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vîte & avec crainte.*

Eh! non, non, je vous promets que j'aurai de l'eſprit autant que vous le voudrez.

LA FE'E.

Tu trembles pour elle?

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'aime pas à voir mourir perſonne.

LA

LA FE'E.

Tu me verras mourir, moi, ſi tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flatant.*

Ne ſoyez donc point en colére contre nous.

LA FE'E *en s'attendriſſant.*

Ah! mon cher Arlequin, regarde-moi, repens-toi de m'avoir déſeſpérée, j'oublierai de quelle part t'eſt venu ton eſprit : mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre ! j'enrage.

LA FE'E.

Eh! de quoi !

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FE'E *ſoupire en ſecret, & dit :*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas ?

ARLEQUIN.

Oh! pour cela ſi fait, elle m'aime à la folie.

LA FE'E.

Elle s'abuſoit, je le ſai bien, puiſqu'elle doit épouſer un Berger du Village qui eſt ſon amant : ſi tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN *en ſe mettant la main ſur la poitrine, ou ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf, voilà des paroles qui me rendent malade. *Et puis vîte.* Allons, allons, je veux ſavoir cela ; car ſi elle me trompe, jarni je vous careſſerai, je vous épouſerai devant ſes deux yeux pour la punir.

LA FE'E.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN *encore ému.*

Oui: mais vous êtes bien fine, ſi vous êtes là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'oſera me dire rondement ſa penſée.

LA FE'E.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peſte, vous êtes une ſorciére, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera; vous êtes au milieu du monde, & on ne voit rien; oh! je ne veux point que vous trichiez; faites un ſerment que vous n'y ſerez pas en cachette.

LA FE'E.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne ſai point ſi ce juron-là eſt bon; mais je me ſouviens à cette heure quand on me liſoit des hiſtoires, d'avoir vu qu'on juroit par le fix, le tix, oui le Styx.

LA FE'E.

C'eſt la même choſe.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours; dame, puiſque vous craignez, c'eſt que c'eſt le meilleur.

LA FE'E *après avoir rêvé.*

Eh bien! je n'y ſerai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'améne ici.

ARLEQUIN.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me promenant.

Il ſort.

SCENE XV.

LA FE'E *ſeule.*

MOn ſerment me lie: mais je n'en ſai pas moins le moyen d'épouvanter la Bergére ſans

ſans être préſente, & il me reſte une reſſource; je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera inviſible, & qui me rapportéra ce qu'ils auront dit: Appellons-le: Trivelin! Trivelin!

SCENE XVI.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient.*

QUe voulez-vous, Madame?

LA FE'E.

Faites venir ici cette Bergére, je veux lui parler; & vous, prenez cette bague, quand j'aurai quitté cette fille; vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le ſuivrez ſans qu'il le ſache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la bague, pour n'être point vu d'eux, après quoi vous me redirez leurs diſcours. Entendez-vous? ſoyez exact, je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il ſort pour aller chercher Silvia.

SCENE XVII.

LA FE'E *un moment ſeule.*

ESt-il d'avanture plus triſte que la mienne? je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en ſouffrir davantage; cependant il me reſte encore quelqu'eſpérance: mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FE'E *en colére.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, eſt-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici? Si ce beau garçon m'aime, eſt-ce ma faute? Il dit que je ſuis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être!

LA FE'E *avec un ſentiment de fureur à part.*

Oh! ſi je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois. *Haut.* Ecoutez-moi, petite fille, mille tourments vous ſont préparés, ſi vous ne m'obéiſſez.

SILVIA *eſt tremblante.*

Hélas! vous n'avez qu'à dire.

LA FE'E.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village; je ne paroîtrai point dans votre converſation, mais je ſerai à vos côtés ſans que vous me voyiez; & ſi vous n'obſervez mes ordres avec la derniére rigueur, s'il vous échappe le moindre mot qui lui faſſe deviner que je vous aye forcée à lui parler comme je le veux, tout eſt prêt pour votre ſupplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui! cela eſt-il raiſonnable? il ſe mettra à pleurer, & je me mettrai à pleurer auſſi: vous ſavez bien que cela eſt immanquable.

LA FE'E *en colére.*

Vous oſez me réſiſter! paroiſſez, Eſprits infernaux, enchaînez-la & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit:*

N'avez-vous pas de conſcience de me demander une choſe impoſſible?

LA FE'E *aux Eſprits.*

Ce n'eſt pas tout; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez-lui la mort à ſes yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

La mort! oh! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je vais lui dire que je

le hais, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FÉE.

Si vous versez une larme, si vous ne paroissez tranquile, il est perdu & vous aussi. *Aux Esprits.* Otez-lui ses fers. *A Silvia :* Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente : il va venir, attendez ici.

La Fée sort, & les Diables aussi.

SCENE XVIII.

SILVIA.

Un moment seule.

ACHevons vite de pleurer, afin que mon amant ne croye pas que je l'aime ; le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite Fée ! mais essuyons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarrassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit :*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'eſt point ici, car elle en a juré. *Et puis en flattant Silvia.* Là, là, remettez-vous, mon petit cœur, dites, êtes-vous une perfide? Allez-vous être la femme d'un vilain Berger?

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela eſt vrai.

ARLEQUIN *là-deſſus pleure de toute ſa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant ſans rien dire, cherche dans ſes poches; il en tire un petit couteau qu'il éguiſe ſur ſa manche.*

SILVIA *le voyant faire.*

Qu'allez-vous donc faire?

Alors ARLEQUIN *ſans répondre allonge les bras comme pour prendre ſa ſecouſſe, & ouvre un peu ſon eſtomac.*

SILVIA *effrayée.*

Ah! il ſe va tuer; arrêtez-vous, mon amant, j'ai été obligée de vous dire des menteries. *Et puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle.* Madame la Fée, pardonnez-moi; en quelque endroit que vous ſoyez ici, vous voyez bien ce qui en eſt.

ARLEQUIN *à ces mots ceſſant ſon déſeſpoir, lui prend vite la main, & dit :*

Ah! quel plaiſir! ſoûtenez-moi m'amour, je m'évanouïs d'aiſe.

SILVIA *le ſoûtient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA *dans la ſurpriſe dit :*

Ah! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'eſt pas la Fée : mais elle

elle m'a donné ſon anneau, afin que je vous écoutaſſe ſans être vu. Ce ſeroit bien dommage d'abandonner de ſi tendres amans à ſa fureur : auſſi-bien ne mérite-t-elle pas qu'on la ſerve, puiſqu'elle eſt infidéle au plus généreux Magicien du monde à qui je ſuis dévoué. Soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'aſſûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroiſſe mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant : je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonné, elle ſera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia ſera ſortie, vous reſterez avec la Fée, & alors en l'aſſûrant que vous ne ſongez plus à Silvia infidéle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adreſſe, & comme en badinant, de lui prendre ſa baguette ; je vous avertis que dès qu'elle ſera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir ſur vous deux ; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de baguette, vous en ſerez abſolument le maître. Pour-lors vous pourrez ſortir d'ici, & vous faire telle deſtinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le Ciel qu'il vous récompenſe.

ARLEQUIN.

Oh ! quel honnête homme ! quand j'aurai la baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELLIN.

Préparez-vous, je vais amener ici la Fée.

SCENE XIX.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

Ma chere amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baise, nous ayons bien le tems de cela.

SILVIA *en l'arrêtant.*

Taisez-vous donc, mon ami, ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toujours: on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la baguette.

LA FE'E *entre.*

ARLEQUIN *comme en colere.*

Allons, petite coquine.

SCENE XX.

LA FE'E, TRIVELIN, SILVIA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

Je crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne: voyez cette petite effrontée; sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant.*

Ah! ah! qu'il est drôle! adieu, adieu, je m'en vais épouser mon amant: une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

Et puis Silvia dit à la Fée.

Madame, voulez-vous que je m'en aille?

LA FE'E *à Trivelin.*

Faites-la sortir, Trivelin.

Elle sort avec Trivelin.

SCENE XXI.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

JE vous avois dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN *comme indifférent.*

Oh! je me ſoucie bien de cela : c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez, à préſent je vois bien que vous êtes une bonne perſonne : fy, que j'étois ſot ! laiſſez faire, nous l'attrapperons bien quand nous ſerons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc?

ARLEQUIN.

Eh! qui donc? j'avois aſſurément la vue trouble. Tenez, cela m'avoit fâché d'abord : mais à préſent je donnerois toutes les Bergéres des Champs pour une mauvaiſe épingle : *& puis doucement.* Mais vous n'avez peut-être plus envie de moi à cauſe que j'ai été ſi bête.

LA FE'E *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oui je t'épouſe, je te donne mon cœur, mes richeſſes, ma puiſſance; es-tu content?

ARLEQUIN *en la regardant ſur cela tendrement.*

Ah! ma mie, que vous me plaiſez! *& lui prenant la main.* Moi, je vous donne ma perſonne, & puis cela encore, *c'eſt ſon chapeau.* Et puis encore cela, *c'eſt ſon épée.*

Là-deſſus en badinant il lui met ſon épée au côté, & dit en lui prenant ſa baguette.

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la baguette, LA FE'E *inquiéte lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette baguette, mon fils, vous la caſſerez.

ARLEQUIN *ſe reculant aux approches de la Fée, tournant autour du Théatre & d'une façon repoſée.*

Tout doucement, tout doucement.

LA FE'E *encore plus allarmée.*

Donnez-donc vîte, j'en ai beſoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, aſſoyez-vous-là ; & ſoyez ſage.

LA FE'E *tombe ſur le ſiége de gazon mis auprès de la grille du Théatre, & dit :*

Ah ! je ſuis perdue, je ſuis trahie !

ARLEQUIN *en riant.*

Et moi je ſuis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'eſprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des ſauts de joye, il rit, il danſe, il ſiffle, & de tems en tems va autour de la Fée, & lui montrant la baguette :

Soyez bien ſage, Madame la Sorciére, car, voyez-vous bien cela ? *Alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur. Trivelin, où ſont mes Valets & tous les Diables auſſi, vîte, j'ordonne, je commande, ou par la ſembleu.....

Tout accourt à ſa voix.

SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au-devant de Silvia & lui montrant la baguette.*

MA chére amie, voilà la machine, je ſuis Sorcier à cette heure; tenez, prenez, il faut que vous ſoyez Sorciére auſſi.

Il lui donne la baguette.

SILVIA *prend la baguette en ſautant d'aiſe, & dit:*

Oh! mon amant, nous n'aurons plus d'envieux.

A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit:*

Vous êtes notre Maîtreſſe, que voulez-vous de nous?

Silvia ſurpriſe de leur approche ſe retire, & a peur, & dit:

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce bâton, afin que je les roſſe.

Il prend la baguette, & enſuite bat les Eſprits avec ſon épée, il bat après les Danſeurs, les Chanteurs & juſqu'à Trivelin même.

SILVIA, *lui dit en l'arrêtant:*

En voilà aſſez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toujours tout le monde, & va à la Fée qui eſt ſur le banc, & la menace auſſi.*

SILVIA *alors s'approche à ſon tour de la Fée, & lui dit en la ſaluant :*

Bon jour Madame, comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus ſi méchante ?

LA FÉE *retourne la tête en jettant des regards de fureur ſur eux.*

SILVIA.

Oh ! qu'elle eſt en colére !

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux, je ſuis le maître ; alſons qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laiſſons-la là, mon ami, ſoyons généreux : la compaſſion eſt une belle choſe.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne : mais je veux qu'on chante, qu'on danſe, & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

LA SURPRISE
DE
DE L'AMOUR.
COMEDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE BARON, Ami de Lélio.

COLOMBINE, Suivante de la Comteſſe.

ARLEQUIN, Valet de Lélio.

JACQUELINE, Servante de Lélio.

PIERRE, Fermier de la Comteſſe.

La Scéne eſt dans une Maiſon de Campagne.

LA SURPRISE DE L'AMOUR.

Comédie en trois Actes.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.

TIENS, Jacquelaine, t'as une himeur qui me fâche. Pargué encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais, qu'eſ-ce qu'il te faut donc? Tu me veux pour ta femme, eh bian, eſ-ce que je recule à cela?

PIERRE.

Bon, qu'eſ-ce que ça dit, eſ-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme?

JACQUELINE.

Tredame! c'eſt donc un oiſiau bien rare qu'un homme, pour en être ſi envieuſe?

PIERRE.

Hé là, là, je parle en diſcourant, je ſavons bian que l'oiſiau n'eſt pas rare; mais quand une fille eſt grande, alle a la fantaiſie d'en avoir un, & il n'y a pas de mal à ça, Jacquelaine, car ça eſt vrai, & tu n'iras pas là-contre.

JACQUELINE.

Acoute, n'ons-je pas d'autre amoureux que toi? eſ-ce que Blaiſe & le gros Colas ne ſont pas

pas affolés de moi tous deux ? eſ-ce qu'ils ne ſont pas des hommes auſſi bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais, je penſe qu'ouï.

JACQUELINE.

Eh bian butord, je te baille la parfarance, qu'as-tu à dire à ça ?

PIERRE.

C'eſt, que tu m'aimes mieux qu'eux tant ſeulement ; mais ſi je ne te prenois pas moi, ça te fâcheroit-il ?

JACQUELINE.

Oh dame, t'an veux trop.

PIERRE.

Eh morguenne, voilà le tu autem, je veux de l'amiquié pour la parſonne de moi tout ſeul : quand tout le Village viantoit te dire, Jacquelaine épouſe moi, je voudrois que tu fis bravement la grimace à tout le Village, & que tu lui diſi, nenin da, je veux être la femme de Piarre, & pis c'eſt tout : pour ce qui eſt d'en cas de moi, ſi j'allois être un parfide, je voudrois que ça te fâchit rudement, & que s'en pleuriſſe tout ton ſaoul ; & vela margué ce qu'en appelle aimer le monde. Tians, moi qui te parle, ſi t'allois me changer il n'y auroit pû de ſarvelle cheux moi, c'eſt de l'amiquié que ça tatigué que je ſerois content ſi tu pouvois itou devenir folle ! ah ! que ça ſeroit touchant ! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi queuque mot qui me faſſe comprendre que tu pardrois un petit brin l'eſprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rian, mais je n'en penſe pas moins.

PIERRE.

Eh, penſe-tu que tu m'aime par hazard ? dis-moi oui, ou non.

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIER-

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux, tu ris tout comme si tu disois oui, hé, hé, hé, qu'en dis-tu?

JACQUELINE.

Eh, je dis franchement que je serois bian empêchée de ne pas t'aimer, car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh, jarni, velà dire les mots & les parolles.

JACQUELINE.

Je t'ai toujours trouvé une bonne philosomie d'homme, tu m'as fait l'amour, & franchement ça m'a fait plaisir; mais l'honneur des filles les empêche de parler. Après ça, ma Tante disoit toujours qu'un amant c'est comme un homme qui a faim; pû il a faim, & pû il a envie de manger; pû un homme a de peine après une fille, & pû il l'aime.

PIERRE.

Parsanguene, il faut que ta Tante ait dit vrai, car je meurs de faim, je t'en avertis, Jacqueline.

JACQUELINE.

Tant mieux, je t'aime de cette himeur-là, pourvu qu'alle dure, mais, j'ai bian peur que Monsieur Lelie, mon maître, ne consente à noute mariage, & qu'il ne me boute hors de chez li, quand il saura que je t'aime; car il nous a dit qu'il ne vouloit point voir d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Eh pourquoi donc ça, est-ce qu'il y a du mal à aimer son prochain? & morgué je m'en vas lui gager moi que ça se pratique chez les Turcs, & si ils sont bian méchans.

JACQUELINE.

Oh, c'est pis qu'un Turc, à cause d'une Dame de Paris qui l'aimoit biancoup, & qui li a tourné casaque pour un autre galant plus mal bâti que li: noute Monsieur a fait du tapage, il l'i a dit qu'alle devoit être honteuse, alle lui a dit qu'alle-

qu'alle ne vouloit pas l'être; & voilà bian de quoi ç'a-t-elle fait, & pis des injures, ous êtes cun indeigne, & voyez donc cet impertinent; & je me vangerai, & moi je m'en gauſſe; tant y a qu'à la parfin, alle l'y a farmé la porte ſur nez, l'i qui eſt glorieux a pris ça en mal, & il eſt venu ici pour vivre en harmite, en phiſolophe, car vela comme il dit; & depuis ce tems quand il entend parler d'amour, il ſemble qu'en l'écorche comme une anguille; ſon valet Arlequin fait itou le dégoûté, quand il voit une fille à droite, ce drôle de corps ſe baille les airs d'aller à gauche, à cauſe de queuque mijaurée de chambriere qui l'i a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quiens, véritablement c'eſt une piquié que ça, il n'y a pas de police, an punit tous les jours de pauvres voleurs, & an laiſſe aller & venir les parfides, mais vela ton maître, parle li.

JACQUELINE.

Non, il a la face triſte, c'eſt peut-être qu'il rêve aux femmes, je ſis d'avis que j'attende que ça ſoit paſſé; va, va, il y a bonne eſperance, pis que ta maîtreſſe eſt arrivée, & qu'alle a dit qu'alle lui en parleroit.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN.

Tous deux d'un air triſte.

LELIO.

LE tems eſt ſombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi oui, il eſt auſſi mélancolique que nous.

LELIO.

Oh, on n'eſt pas toujours dans la même diſpoſition, l'eſprit auſſi-bien que le tems eſt ſujet à des nuages.

AR-

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon eſprit va bien, je ne m'embarraſſe guéres du brouillard.

LELIO.

Tout le monde en eſt aſſez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le tems vilain, quand je ſuis triſte.

LELIO.

C'eſt que tu as quelque choſe qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Tu n'as donc point de triſteſſe?

ARLEQUIN.

Si fait.

LELIO.

Dis donc pourquoi?

ARLEQUIN.

Pourquoi! en vérité je n'en ſai rien, c'eſt peut-être que je ſuis triſte de ce que je ne ſuis pas gai.

LELIO.

Va, tu ne ſais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me ſemble que je ne me porte pas bien.

LELIO.

Ah, ſi tu es malade, c'eſt une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas malade, non plus.

LELIO.

Es-tu fou, ſi tu n'es pas malade, comment trouve-tu donc que tu ne te portes pas bien?

ARLEQUIN.

Tenez, Monſieur, je bois à merveille, je mange de même, je dors comme une marmotte, voilà ma ſanté.

LE-

LELIO.

C'eſt une ſanté de crocheteur, un honnête homme ſeroit heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant, je me ſens peſant & lourd, j'ai une fainéantiſe dans les membres, je bâille ſans ſujet, je n'ai du courage qu'à mes repas, tout me déplaît, je ne vis pas, je traîne; quand le jour eſt venu, je voudrois qu'il fût jour; voilà ma maladie, voilà comment je me porte bien & mal.

LELIO.

Je t'entens, c'eſt un peu d'ennui qui t'a pris, cela ſe paſſera. As-tu ſur toi ce Livre qu'on m'a envoyé de Paris..... réponds donc!

ARLEQUIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, que je paſſe de l'autre côté.

LELIO.

Que veux-tu donc? Qu'eſt-ce que cette cérémonie?

ARLEQUIN.

C'eſt pour ne pas voir ſur cet arbre deux petits Oiſeaux qui ſont amoureux, cela me tracaſſe, j'ai preſque envie de manquer de parole à mon ſerment; cela me raccommode avec ces peſtes de femmes, & puis c'eſt le diable de me refâcher contr'elles.

LELIO.

Eh, mon cher Arlequin, me crois-tu plus exempt que toi de ces petites inquiétudes-là? Je me reſſouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles ſont aimables, & ce reſſouvenir-là ne va pas ſans quelques émotions de cœur; mais ce ſont ces émotions-là qui me rendent inébranlable, dans la réſolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi cela me fait tout le contraire à moi; quand ces émotions-là me prennent, c'eſt alors que

que ma résolution branle. Enseignez-moi donc à en faire mon profit, comme vous.

LELIO.

Oui-da, mon ami, je t'aime, tu as du bon-sens, quoiqu'un peu grossier; l'infidélité de ta maîtresse t'a rebuté de l'amour; la trahison de la mienne m'en a rebuté de même. tu m'as suivi avec courage dans ma retraite, & tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien & par la ressemblance de nos avantures.

ARLEQUIN.

Et moi, Monsieur, je vous assûre que je vous aime cent fois plus aussi que de coutume, à cause que vous avez la bonté de m'aimer tant: je ne veux plus voir de femmes non plus que vous; cela n'a point de conscience, j'ai pensé crever de l'infidélité de Margot, seulement quelquefois son petit nez me trotte encore dans la tête; mais quand je ne songe point à elle je n'y gagne rien, car je pense à toutes les femmes en gros, & alors les émotions de cœur, que vous dites, viennent me tourmenter; je cours, je saute, je chante, je danse, je n'ai point d'autre secret pour me chasser cela: mais ce secret-là n'est que de l'onguent mitoin mitaine, je suis dans un grand danger; & puisque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire, comment je ferai pour devenir fort quand je suis foible.

LELIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah! Sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent, mais laisse en repos ceux qui te fuyent!

ARLEQUIN.

Cela est tout raisonnable, pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien?

LELIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable & l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipére,

qui

qui me dit qu'elle eſt charmante, & qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc, cela fait mourir.

LELIO.

Eh, mon cher enfant, la vipére n'ôte que la vie: Femmes, vous nous raviſſez notre raiſon, notre liberté, notre repos, vous nous raviſſez à nous-mêmes, & vous nous laiſſez vivre. Ne voilà-t-il pas des hommes en bel état après, de pauvres foux, des hommes troublés, yvres de douleur ou de joye, toujours en convulſions, des eſclaves. Et à qui appartiennent ces eſclaves? à des femmes! Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'une femme? Pour la définir il faudroit la connoître: nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je ſoutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En vérité c'eſt pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat; c'eſt dommage qu'il ait tant de griffes!

LELIO.

Tu as raiſon, c'eſt dommage; car enfin eſt-il dans l'univers de figure plus charmante? Que de graces! Et que de variété dans ces graces!

ARLEQUIN.

C'eſt une créature à manger.

LELIO.

Voyez ſes ajuſtemens: juppes étroites, juppes en lanternes, coëfure en clocher, coëfure ſur le nez, capuchon ſur la tête, & toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les ſur une femme, dès qu'elles auront touché ſa figure enchantereſſe, c'eſt l'amour & les graces qui l'ont habillée, c'eſt de l'eſprit qui lui vient juſques au bout des doigts: cela n'eſt-il pas bien ſingulier?

ARLEQUIN.

Oh, cela eſt vrai, il n'y a mardi pas de Livre

vre qui ait tant d'eſprit qu'une femme, quand elle eſt en corſet & en petites pantoufles.

LELIO.

Quel aimable déſordre d'idées dans ſa tête! que de vivacité! quelles expreſſions! que de naïveté! L'homme a le bon ſens en partage, mais ma foi l'eſprit n'appartient qu'à la femme: à l'égard de ſon cœur, ah! ſi les plaiſirs qu'il nous donne étoient durables, ce ſeroit un ſéjour délicieux que la Terre. Nous autres hommes la plupart, nous ſommes jolis en amour; nous nous répandons en petits ſentimens doucereux; nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre; nous faiſons l'amour réglément, tout comme on fait une Charge; nous nous faiſons des méthodes de tendreſſe; nous allons chez une femme, pourquoi? pour l'aimer, parce que c'eſt le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire? Une femme ne veut être ni tendre ni délicate, ni fâchée, ni bien-aiſe; elle eſt tout cela ſans le ſavoir, & cela eſt charmant. Regardez-la quand elle aime, & qu'elle ne veut pas le dire: morbleu, nos tendreſſes les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui paſſe à travers ſon ſilence!

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, je m'en ſouviens, Margot avoit ſi bonne grace à faire comme cela la nigaude.

LELIO.

Sans l'aiguillon de la jalouſie & du plaiſir notre cœur à nous autres eſt un vrai paralytique, nous reſtons-là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour ſe remuer. Le cœur d'une femme ſe donne ſa ſecouſſe à lui-même, il part ſur un mot qu'on dit, ſur un mot qu'on ne dit pas, ſur une contenance: elle a beau vous avoir dit qu'elle aime, le répéte-t-elle vous l'apprenez toujours, vous ne le ſçaviez pas encore: ici par une im-

patience, par une froideur, par une imprudence, par une diſtraction, en baiſſant les yeux, en les relevant, en ſortant de ſa place, en y reſtant, enfin c'eſt de la jalouſie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil, & du ſilence de toutes couleurs: & le moyen de ne pas s'enivrer du plaiſir que cela donne! le moyen de ſe voir adoré, ſans que la tête vous tourne! Pour moi j'étois tout auſſi ſot que les autres Amans, je me croyois un petit prodige, mon mérite m'étonnoit. Ah qu'il eſt mortifiant d'en rabattre! c'eſt aujourd'hui ma bêtiſe qui m'étonne; l'homme prodigieux a diſparu, & je n'ai trouvé qu'une duppe à ſa place.

ARLEQUIN.

Eh bien, Monſieur, queuſſi, queumi, voilà mon hiſtoire, j'étois auſſi ſot que vous; vous faites pourtant un portrait, qui fait venir l'envie de l'original.

LELIO.

Butord que tu es, ne t'ai-je pas dit que la femme étoit aimable, qu'elle avoit le cœur tendre, & beaucoup d'eſprit?

ARLEQUIN.

Qui, eſt-ce que tout cela n'eſt pas bien joli?

LELIO.

Non, tout cela eſt affreux.

ARLEQUIN.

Bon, bon, c'eſt que vous voulez m'attraper peut-être.

LELIO.

Non, ce ſont-là les inſtrumens de notre ſupplice; dis-moi, mon pauvre garçon, ſi tu trouvois ſur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, & que cela te conduiſit à la caverne d'un Monſtre, d'un Tigre, ſi tu veux, eſt-ce que tu ne prendrois pas cet argent, cet or, & ces perles?

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi dégoûté, je trouverois cela fort bon, il n'y auroit que le vilain Tigre dont

je

je ne voudrois pas ; mais je prendrois vitement quelques milliers d'écus dans mes poches, je laisserois là le reste, & je décampesois bravement après.

LELIO.

Oui, mais tu ne saurois peut-être qu'il y a un Tigre au bout, & tu n'auras pas plutôt ramassé un écu, que tu ne pourras t'empêcher de courir le reste.

ARLEQUIN.

Fi, par la morbleu, c'est bien dommage, voilà un sot trésor de se trouver sur ce chemin-là. Pardi, qu'il aille au Diable, & l'animal avec.

LELIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord sur ton chemin, c'est la beauté, ce sont les agrémens d'une femme qui t'arrêtent ; cet or que tu rencontres encore, ce sont les espérances qu'elle te donne ; enfin ces perles c'est son cœur, qu'elle t'abandonne avec tous ses transports.

ARLEQUIN.

Ahi, ahi, gare l'animal.

LELIO.

Le Tigre enfin paroît après les perles, & ce Tigre c'est un caractére perfide, retranché dans l'ame de ta Maîtresse ; il se montre, il t'arrache son cœur, il déchire le sien, adieu tes plaisirs ; il te laisse aussi misérable que tu croyois être heureux.

ARLEQUIN.

Ah, c'est justement la bête que Margot a lâché sur moi, pour avoir aimé son argent, son or, & ses perles.

LELIO.

Les aimeras-tu encore ?

ARLEQUIN.

Hélas, Monsieur, je ne songeois pas à ce Diable qui m'attendoit au bout. Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que son nez.

LELIO.

Quand tu ſeras tenté de revoir des femmes, ſouviens-toi toujours du Tigre, & regarde tes émotions de cœur, comme une envie fatale d'aller ſur ſa route & de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh, voilà qui eſt fait, je renonce à toutes les femmes, & à tous les tréſors du monde, & je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne penſée.

SCENE III.

LELIO, JACQUELINE, PIERRE.

LELIO.

Que me veux-tu, Jacqueline?

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LELIO.

Dequoi s'agit-il?

JACQUELINE.

C'eſt que ne vous déplaiſe..... mais vous vous fâcherez.

LELIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monſieur vous avez dit, il y a queuque temps, que vous ne vouliez pas que j'euſſions de Galands.

LELIO.

Non, je ne veux point voir d'amour dans ma maiſon.

JACQUELINE.

Je vians pourtant vous demander un petit prévilége.

LELIO.

Quel eſt-il?

JACQUELINE.

C'eſt que révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LELIO.

Tu as le cœur tendre, voilà un plaisant aveu! & qui est le nigaud qui est amoureux de toi?

PIERRE.

Eh, eh, eh, c'est moi, Monsieur.

LELIO.

Ah c'est toi, Maître Pierre, je t'aurois cru plus raisonnable: eh bien Jacqueline, c'est donc pour lui que tu as le cœur tendre?

JACQUELINE.

Oui, Monsieur, il y a bien deux ans en-çà que ça m'est venu ... mais, dis toi-même, je ne sis pas assez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monsieur, franchement c'est qu'a me trouve gentil, & si ce n'étoit qu'alle fait la difficile, il y auroit long-temps que je serions ennôcés.

LELIO.

Tu es fou, Maître Pierre, ta Jacqueline au premier jour te plantera-là; croi-moi, ne t'attache point à elle, laisse-la là, tu cherches malheur.

JACQUELINE.

Bon, voilà de biaux contes, qu'ous li faites là, Monsieur. Est-ce que vous croyez que je sommes comme vos Girouettes de Paris, qui tournent à tout vent. Allez, allez, si qu'en-qu'un de nous deux se plante-là, ce sera li qui me plantera, & non pas moi: à tout hazard, notre Monsieur, donnez-moi tant seulement une petite parmission de mariage, c'est pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oui, Monsieur, vo là tout fin dret ce que c'est, & Jacquelaine a itou quequque doutance, que vous vourez bian de votre grace, & pour l'amour de ion sarvice, & de stila de son pére & de sa mére, qui vous ont tant sarvi, quand ils n'étient pas encore dé'unts; tant y a, Monsieur, excusez l'importunance, c'est que je sommes pauvres, & tout franchement, pour vous le couper court.

LELIO.

Achéve donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguenne auſſi tu t'embarbouille dans je ne ſçai combien de paroles, qui ne ſarvont de rian, & Monſieur pard la patience. C'eſt donc, ne vous en déplaiſe, que je voulons nous marier; &, comme ce dit l'autre, ce n'eſt pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches; c'eſt ce qui fait, ſi vous parmettez que je vous le diſons en bref.

LELIO.

Et non, Jacqueline, dis-le moi en long, tu auras plutôt fait.

JACQUELINE.

C'eſt que j'avons quelque eſpérance que vous nous baillerez quelque choſe en entrée de ménage.

LELIO.

Soit, je le veux, nous verrons cela une autre fois, & je ſerai ce que je pourrai, pourvu que le parti te convienne. Laiſſez-moi.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LELIO, PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE *prenant Arlequin à l'écart.*

Arlequin, par charité, recommandés-nous à Monſieur, c'eſt que je nous aimons Jacqueleine & moi, je n'avons pas de grands moyens, &

ARLEQUIN.

Tout beau Maître Pierre, dis-moi, as-tu ſoin ceuit?

PIERRE.

Parguienne oui, à la parfin alle m'a lâché ſon amiquié.

ARLEQUIN.

Ah malheureux, que je te plains! voilà le caractére perfide qui va venir, je t'expliquerai cela

cela plus au long une autre fois, mais tu le ſentiras bien ; adieu pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire, ton mal eſt ſans remède.

JACQUELINE

Queu tripotage eſt-ce qu'il fait donc là, avec ce rémede, & ce caractére?

PIERRE.

Malgré tous ces diſcours me chiffonnoit malheur, je varrons ce qui en eſt par un petit tour d'adreſſe. Allons-nous-en, Jacqueleine, Madame la Comteſſe féra mieux que nous.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *revenant à ſon Maître.*

MOnſieur, mon cher Maître, il y a une mauvaiſe nouvelle.

LELIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette Comteſſe, qui a acheté depuis un an cette belle maiſon près de la vôtre?

LELIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, on m'a dit que cette Comteſſe eſt ici, & qu'elle veut vous parler. J'ai mauvaiſe opinion de cela.

LELIO.

Eh morbleu, toujours des Femmes! Eh que me veut-elle?

ARLEQUIN.

Je n'en ſai rien, mais on dit qu'elle eſt belle & veuve, & je gage qu'elle eſt encline à faire du mal.

LELIO.

Et moi enclin à l'éviter : Je ne me ſoucie, ni de ſa beauté, ni de ſon veuvage.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous maintienne dans cette bonne diſpoſition ! Ouf.

LELIO.

Qu'as-tu?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on dit, qu'il y a auſſi une Femme de chambre avec elle, & voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LELIO.

Benêt! une femme te fait peur.

ARLEQUIN.

Hélas, Monſieur, j'eſpére en vous, & en votre aſſiſtance.

LELIO.

Je crois que les voilà qui ſe promènent, retirons-nous. *Ils ſe retirent.*

SCENE VI.

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE *parlant de Lélio.*

Voilà un jeune homme bien ſauvage.

COLOMBINE *arrêtant Arlequin.*

Un petit mot, s'il vous plaît. Oſeroit-on vous demander, d'où vient cette férocité, qui vous prend à vous & à votre Maître?

ARLEQUIN

A cauſe d'un proverbe, qui dit, que Chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il?

ARLEQUIN.

C'eſt que nous ſavons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'oſe nous regarder, Madame: allons, allons, levez la tête, & rendez-nous compte de la ſottiſe que vous venez de faire.

ARLEQUIN *la regardant doucement.*

Par la jarni, qu'elle eſt jolie!

LA COMTESSE.

Laiſſe-le là, je crois qu'il eſt imbécile.

COLOMBINE.

Et moi je crois que c'eſt malice. Parleras-tu?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon Maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent!

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas votre faute, c'eſt la nature qui vous a bâties comme cela, & moi j'ai fait vœu auſſi. Nous avons ſouffert comme des miſérables à cauſe de votre bel eſprit, de vos jolis charmes, & de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas! quelle lamentable hiſtoire, & comment te tireras-tu d'affaire avec moi? je ſuis un eſpiégle, & j'ai envie de te rendre un peu miſérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prr. il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

Va mon ami, va dire à ton Maître que je me ſoucie fort peu des hommes, mais que je ſouhaiterois lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend, je m'en vais l'appeller. Monſieur, Madame dit qu'elle ne ſe ſoucie point de vous: vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. Ah! comme cela m'accrocheroit, ſi je me laiſſois faire.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE.

LELIO.

MAdame, puis-je vous rendre quelque ſervice?

LA COMTESSE.

Monſieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe, mais il y a le neveu de mon fermier, qui cherche en mariage une jeune païſane de chez vous. Ils ont peur que vous ne conſentiez pas à ce mariage, ils m'ont priée de vous engager à les aider de quelque libéralité, comme de mon côté j'ai deſſein de le faire. Voilà, Monſieur, tout ce que j'avois à vous dire, quand vous vous êtes retiré.

LELIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, & je vous prie de m'excuſer ſi j'ai fui; mais je vous avoue que vous êtes d'un ſexe, avec que j'ai cru devoir rompre pour toute ma vie: cela vous paroîtra bien bizarre. Je ne chercherai point à me juſtifier, car il me reſte un peu de politeſſe, & je craindrois d'entamer une matiére qui me met toujours de mauvaiſe humeur; & ſi je parlois, il pourroit malgré moi m'échapper des traits d'une incivilité qui vous déplairoit, & que mon reſpect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie, Madame, eſt-ce que ce diſcours là ne vous remue pas la bile? allez, Monſieur, tous les renegats ſont mauvaiſe fin, vous viendrez quelque jour crier miſéricorde, & ramper aux pieds de vos Maîtres, & ils vous écraſeront comme un ſerpent Il faut bien que juſtice ſe faſſe.

LELIO.

Si Madame n'étoit pas préſente, je vous dirois franchement, que je ne vous crains, ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, Monſieur. Tout ce que nous diſons ici, ne s'adreſſe point à vous, regardons-nous comme hors d'intérêt. Et ſur ce pied là peut-on vous demander ce qui vous fâche ſi fort contre les femmes?

LE-

LELIO.

Ah! Madame, dispensez-moi de vous le dire, c'est un récit que j'accompagne ordinairement de réflexions, où votre Sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine, c'est une infidélité qui vous a donné tant de colére.

LELIO.

Oui, Madame, c'est une infidélité, mais affreuse, mais détestable.

LA COMTESSE.

N'allons point si vite, votre Maîtresse cessa-t-elle de vous aimer, pour en aimer un autre?

LELIO.

En doutez-vous, Madame? la simple infidélité seroit insipide, & ne tenteroit pas une femme, sans l'assaisonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi? vous eûtes un successeur? elle en aima un autre?

LELIO.

Oui, Madame: Comment cela vous étonne? Voilà pourtant les femmes, & ces actions doivent vous mettre en païs de connoissance.

COLOMBINE.

Le petit blasphémateur!

LA COMTESSE.

Oui, votre Maîtresse est une indigne, & l'on ne sauroit trop la mépriser.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la mépriſe; il n'y a pas à tortiller: c'est une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai cru d'abord moi, qu'elle n'avoit fait que se dégoûter de vous, & de l'amour, & je lui pardonnois en faveur de cela, la sottise qu'elle avoit eûe de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

COLOMBINE.

Prenez, prenez toujours cela en attendant mieux.

LELIO.

Comment, Madame, ce n'eſt donc rien à votre compte, que de ceſſer ſans raiſon d'avoir de la tendreſſe pour un homme?

LA COMTESSE.

C'eſt beaucoup au contraire: ceſſer d'avoir de l'amour pour un homme, c'eſt à mon compte connoître ſa faute, s'en repentir, en avoir honte, ſentir la miſére de l'idole qu'on adoroit, & rentrer dans le reſpect qu'un femme ſe doit à elle-même. J'ai bien vu que nous ne nous entendions point; ſi votre Maitreſſe n'avoit fait que renoncer à ſon attachement ridicule, eh! il n'y auroit rien de plus louable; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance, eh fi. Je ſuis de votre ſentiment, cette femme-là eſt tout-à-fait mépriſable: Amant pour Amant, il valoit autant que vous deshonnoraſſiez ſa raiſon qu'un autre.

LELIO.

Je vous avoue, que je ne m'attendois pas à cette chûte-là.

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, il faudroit bien des converſations comme celle-là, pour en faire une raiſonnable. Courage, Monſieur, vous voilà tout déferré: décochez-lui moi quelque trait bien hétéroclite, qui ſente bien l'original! eh! vous avez fait des merveilles d'abord.

LELIO.

C'eſt aſſurément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendreſſe d'une femme: l'idée eſt neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera pas fortune chez vous.

LELIO

On voit bien que vous êtes fâchée, Madame.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur, je n'ai point à me plaindre des hommes, je ne les hais point non plus.

Hélas

Hélas la pauvre eſpéce ! elle eſt, pour qui l'examine, encore plus comique que haïſſable.

COLOMBINE.

Ouida, je crois que nous trouverons plus de reſſource à nous en divertir, qu'à nous fâcher contre elle.

LELIO.

Mais qu'a-t-elle donc de ſi comique?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de comique? mais y ſongez-vous, Monſieur? vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confréres Si je parlois, vous ſeriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-deſſous de nous. Vous demandez ce que votre eſpéce a de comique, qui pour ſe mettre à ſon aiſe a eu beſoin de ſe réſerver un privilége d'indiſcrétion, d'impertinence, & de fatuïté, qui ſuffoqueroit, ſi elle n'étoit babillarde, ſi ſa miſérable vanité n'avoit pas ſes coudées franches, s'il ne lui étoit pas permis de deshonnorer un Sexe qu'elle oſe mépriſer pour les mêmes choſes, dont l'indigne qu'elle eſt, fait ſa gloire. Oh ! l'admirable engeance qui a trouvé la raiſon, & la vertu, des fardeaux trop peſans pour elle, & qui nous a chargé du ſoin de les porter! ne voilà-t-il pas de beaux titres de ſupériorité ſur nous ? & de pareilles gens ne ſont-ils pas riſibles? Fiez-vous à moi, Monſieur, vous ne connoiſſez pas votre miſére, j'oſerai vous le dire, vous voilà bien irrité contre les femmes; je ſuis peut-être moi, la moins aimable de toutes; tout hériſſé de rancune que vous croyez être, moyennant deux ou trois coups d'œil flateurs qu'il m'en coûteroit, grace à la tournure groteſque de l'eſprit de l'homme, vous m'allez donner la comédie: Oh je vous defie de me faire payer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, Madame, cette expérience-là vous porteroit malheur.

LELIO.

Ah, ah, cela eſt plaiſant, Madame, peu de femmes ſont auſſi aimables que vous, vous l'êtes tout autant que je ſuis ſûr que vous croyez l'être ; mais s'il n'y a que la comédie dont vous parlez, qui puiſſe vous réjouir, en ma conſcience vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conſcience, vous me la donnez tous les deux la comédie ; cependant ſi j'étois à la place de Madame, le défi me piqueroit, & je ne voudrois pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non, la partie ne me pique point, je la tiens gagnée ; mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, ſoyons amis pendant que nous y reſterons. Je vous promets ſureté, nous nous divertirons, vous à médire des femmes, & moi à mépriſer les hommes.

LELIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on n'a qu'à vous en croire, les hommes tireront à l'Orient, les femmes à l'Occident, cela fera de belles productions, & nos petits neveux auront bon air. Eh morbleu, pourquoi prêcher la fin du Monde, cela coupe la gorge à tout : ſoyons raiſonnables, condamnez les amans déloyaux, les conteurs de fornettes, à être jettés dans la riviére une pierre au col, à merveille ; enfermez les coquettes entre quatre murailles, fort bien ; mais les amans fidéles, dreſſez-leur de belles & bonnes ſtatues pour encourager le Public ; vous riez, adieu pauvres brebis égarées. Pour moi, je vais travailler à la converſion d'Arlequin. A votre égard que le Ciel vous aſſiſte, mais il ſeroit curieux de vous voir chanter la palinodie : je vous y attends.

LA COMTESSE.

La folle ! je vous quitte, Monſieur, j'ai quelques

ques ordres à donner, n'oubliez pas de grace, ma recommandation pour ces payſans.

SCENE VIII.

LE BARON *ami de Lélio.*

LA COMTESSE, LELIO.

LE BARON.

NE me trompai-je point, eſt-ce vous que je vois Madame la Comteſſe?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, c'eſt moi-même.

LE BARON.

Quoi? avec notre ami Lélio, cela ſe peut-il?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi étrange?

LELIO.

Je n'ai l'honneur de connoître Madame que depuis un inſtant, & d'où vient la ſurpriſe?

LE BARON.

Comment ma ſurpriſe! voici peut-être le coup de hazard le plus bizarre qui ſoit arrivé.

LELIO.

En quoi?

LE BARON.

En quoi? morbleu, je n'en ſaurois revenir, c'eſt le fait le plus curieux qu'on puiſſe imaginer; dès que je ſerai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LELIO.

Mais que veux-tu dire?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans ce Monde, au Couchant, au Levant, au Septentrion, au Midi; Européennes, Aſiatiques, Africaines, Américaines, blanches, noires, bazanées, de toutes les couleurs. Nos propres expériences, & les relations de nos voyageurs, nous apprennent que partout la femme eſt amie de l'homme, que la na-

nature l'a pourvue de bonne volonté pour lui ; la nature n'a manqué que Madame : le Soleil n'éclaire qu'elle chez qui notre eſpéce n'ait point rencontré grace ; & cette ſeule exception de la Loi générale, ſe rencontre avec un perſonnage unique ; je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatiſme tout neuf, qui ſeul de tous les hommes n'a pu s'accoutumer aux Coquettes qui fourmillent ſur la Terre, & qui ſont auſſi anciennes que le Monde, enfin qui s'eſt condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vu. Oh je ne ſache point d'avanture qui aille de pair avec la vôtre.

LELIO *riant.*

Ah, ah, je te pardonne toutes tes injures, en faveur de ces Coquettes qui fourmillent ſur la Terre, & qui ſont auſſi anciennes que le Monde.

LA COMTESSE *riant.*

Pour moi je me ſai bon gré que la nature m'ait manquée, & je me paſſerai bien de la façon qu'elle auroit pu me donner de plus ; c'eſt autant de ſauvé, c'eſt un ridicule de moins.

LE BARON *ſérieuſement.*

Madame, n'appellez point cette foibleſſe-là, ridicule, ménageons les termes ; il peut venir un jour, où vous ſerez bien-aiſe de lui trouver une épithéte plus honnête.

LA COMTESSE.

Oui, ſi l'eſprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien il vous tournera : c'eſt ſi peu de choſe que l'eſprit ; après tout, il n'eſt pas encore ſûr que la nature vous ait abſolument manquée. Hélas ! peut-être jouez-vous de votre reſte aujourd'hui. Combien voyons-nous de choſes qui ſont d'abord merveilleuſes, & qui finiſſent

finiſſent par faire rire? Je ſuis un homme à pronoſtic, voulez-vous que je vous diſe, tenez, je crois que votre merveilleux eſt à fin de terme.

LELIO.

Cela ſe peut bien, Madame, cela ſe peut bien, les foux ſont quelquefois inſpirés.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, Monſieur, vous vous trompez.

LE BARON.

Mais toi qui raiſonnes, as-tu lu l'Hiſtoire Romaine?

LELIO.

Oui, qu'en veux-tu faire de ton Hiſtoire Romaine?

LE BARON.

Te ſouviens-tu qu'un Ambaſſadeur Romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, & lui déclara la guerre s'il en ſortoit avant qu'il eût répondu à ſa demande?

LELIO.

Oui, je m'en reſſouviens.

LE BARON.

Tiens mon enfant, moi indigne je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain, & ſous peine des vengeances de l'amour, qui vaut bien la République de Rome, je t'ordonne de n'en ſortir que ſoupirant pour les beautés de Madame. Voyons ſi tu oſeras broncher.

LELIO *paſſe le cercle.*

Tiens je ſuis hors du cercle, voilà ma réponſe, va-t-en la porter à ton benêt d'amour.

LA COMTESSE.

Monſieur le Baron, je vous prie badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, Madame, je vous le cautionne garotté à votre char, il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peſte! vous ne le verriez pas hors du cercle, il avoit plus de peur qu'Antiochus.

LE-

LELIO *riant.*

Madame, vous pouvez me donner des rivaux tant qu'il vous plaira, mon amour n'eſt point jaloux.

LA COMTESSE *embarraſſée.*

Meſſieurs, j'entens volontiers raillerie, mais finiſſons-la pourtant.

LE BARON.

Vous montrez-là certaine impatience qui pourra venir à bien: faiſons-la profiter par un petit tour de cercle.

Il l'enferme auſſi.

LA COMTESSE *ſortant du cercle.*

Laiſſez-moi, qu'eſt-ce que cela ſignifie? Baron, ne liſez jamais d'Hiſtoire, puiſqu'elle ne vous apprend que des poliſſonneries.

Lélio rit.

LE BARON.

Je vous demande pardon, mais vous aimerez, s'il vous plaît, Madame. Lélio eſt mon ami, & je ne veux point lui donner de Maîtreſſe inſenſible.

LA COMTESSE *ſérieuſement.*

Cherchez-lui donc une Maîtreſſe ailleurs, car il trouveroit fort mal ſon compte ici.

LELIO.

Madame, je ſai le peu que je vaux, on peut ſe diſpenſer de me l'apprendre, après tout votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon, voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE *à Lélio.*

Vous ſeriez fort à plaindre, Monſieur, ſi mes ſentimens ne vous étoient indifférens.

LE BARON.

Ah le beau duo! vous ne ſavez pas encore combien il eſt tendre.

LA COMTESSE *s'en allant doucement.*

En-vérité vos folies me pouſſent à bout, Baron.

LE

LE BARON.

Oh, Madame, nous aurons l'honneur Lélio & moi, de vous reconduire jusques chez vous.

COLOMBINE *arrivant.*

Bonjour, Monsieur le Baron. Comme vous voilà rouge Madame. Monsieur Lélio est tout je ne sai comment aussi: il a l'air d'un homme qui veut être fier, & qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux?

LA COMTESSE *sortant.*

L'étourdie!

LE BARON.

Laissez-les là, Colombine, ils sont de méchante humeur: ils viennent de se faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, & le tout en se fâchant.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN *Avec un équipage de Chasseur.*

COLOMBINE *qui a écouté un peu leur conversation.*

JE vois bien qu'ils nous apprêteront à rire. Mais où est Arlequin! je veux qu'il m'amuse ici: j'entends quelqu'un, ne seroit-ce pas lui?

ARLEQUIN *la voyant.*

Ouf, ce gibier-là mène un Chasseur trop loin; je me perdrois, tournons d'un autre côté.... allons donc..... heut, me voilà justement sur le chemin du Tigre, maudit soit l'argent, l'or & les perles.

COLOMBINE.

Quelle heure est-il, Arlequin?

ARLEQUIN.

Ah! la fine mouche, je vois bien que tu cherches midi à quatorze heures. Passez, passez votre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas moi, passe-le toi-même!

ARLEQUIN.

Oh pardi, à bon chat bon rat, je veux rester ici.

COLOMBINE.

Hé le fou, qui perd l'esprit en voyant une femme!

ARLEQUIN.

Va-t-en, va-t-en demander ton portrait à mon Maître, il te le donnera pour rien: tu verras si tu n'es pas une vipére.

COLOMBINE.

Ton Maître est un visionnaire, qui te fait faire pénitence de ses sottises. Dans le fond tu me fais pitié, c'est dommage qu'un jeune-homme comme toi, assez bien fait, & bon enfant, car tu es sans malice.....

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'est dommage qu'il consomme sa jeunesse dans la langueur & la souffrance: car dis la vérité, tu t'ennuyes ici, tu pâtis.

ARLEQUIN.

Oh cela n'est pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, menes-tu une pareille vie?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes; si vous étiez de bonnes gens, nous ne serions pas venus nous rendre hermites. Il n'y a plus de bon temps pour moi & c'est vous qui en êtes cause, & malgré tout cela il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La sotte chose que le cœur de l'homme!

COLOMBINE.

Cet original qui dispute contre son cœur comme un honnête homme!

ARLEQUIN.

N'as-tu pas de honte d'être si jolie & si traîtresse?

COLOMBINE.

Comme ſi on devoit rougir de ſes bonnes qualités. Au revoir, nigaud; tu me fuis, mais cela ne durera pas.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

COLOMBINE, LA COMTESSE.

COLOMBINE *en regardant ſa montre.*

CEla eſt ſingulier!

LA COMTESSE.

Quoi?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart-d'heure que nous nous promenons ſans rien dire: entre deux femmes cela ne laiſſe pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel?

LA COMTESSE.

Je ne ſache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuſe.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge à une choſe.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'eſt, ſuivant l'eſpéce de la choſe je ferai l'eſtime de votre ſilence.

LA COMTESSE.

C'eſt que je ſonge qu'il n'eſt pas néceſſaire que je voye ſi ſouvent Lélio.

COLOMBINE.

Hom, il y a du Lélio: votre taciturnité n'eſt pas ſi belle que je le penſois; la mienne à vous dire

dire le vrai, n'eſt pas plus méritoire. Je me raiſois à peu près dans le même goût ; je ne rêve pas à Lélio, mais je ſuis autour de cela, je rêve au valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire? quel mal y a-t-il à penſer à ce que je penſe?

COLOMBINE.

Oh pour du mal il n'y en a pas, mais je croyois que vous ne diſiez mot par pure pareſſe de langue, & je trouvois cela beau dans une femme: car on prétend que cela eſt rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'eſt pas néceſſaire que vous voyiez ſi ſouvent Lélio?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raiſons pour lui parler, que le mariage de ces jeunes gens: il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille, je ſuis bien aiſe que le neveu de mon fermier trouve quelque avantage; mais, ſans nous parler, Lélio peut me faire ſavoir ſes intentions, & je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination de cela eſt tout-à-fait plaiſante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-deſſus?

COLOMBINE.

Comment? il n'y a pas de commentaire à cela. Malepeſte, c'eſt un joli trait d'eſprit que cette invention-là. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'eſt d'aller leur parler, mais cela n'eſt pas commode; le plus court eſt de s'entretenir de loin, vraiment on s'entend bien mieux. Lui parlerez-vous avec une Sarbacane, ou par Procureur?

LA COMTESSE.

Mademoiſelle Colombine, vos fades railleries ne me plaiſent point du tout, je vois bien les petites idées que vous avez dans l'eſprit.

COLOMBINE.

Je me doute moi, que vous ne vous doutez pas

pas des vôtres, mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous.

COLOMBINE.

Mais auſſi de quoi vous aviſez-vous, de prendre un ſi grand tour pour parler à un homme? Monſieur, ſoyons amis tant que nous reſterons ici, nous nous amuſerons, vous à médire des femmes, moi à mépriſer les hommes, (voilà ce que vous lui avez dit tantôt,) eſt-ce que l'amuſement que vous avez choiſi ne vous plaît plus?

LA COMTESSE.

Il me plaira toujours; mais j'ai ſongé que je mettrai Lélio plus à ſon aiſe, en ne le voyant plus. D'ailleurs la converſation que nous avons eue tantôt enſemble, jointe aux plaiſanteries que le Baron a continué de faire chez moi, pourroient donner matiére à de nouvelles ſcénes, que je ſuis bien aiſe d'éviter; tiens, prens ce billet.

COLOMBINE.

Pour qui?

LA COMTESSE.

Pour Lélio. C'eſt de cette Payſane dont il s'agit, je lui demande réponſe.

COLOMBINE.

Un billet à Monſieur Lélio, exprès pour ne point donner matiére à la plaiſanterie! mais voilà des précautions d'un jugement....

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'eſt une maladie qui commence: votre cœur en eſt à ſon prémier accès de fiévre, tenez, le billet n'eſt plus néceſſaire; je vois Lélio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire, faites votre commiſſion.

SCE-

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

Pourquoi donc Madame la Comteſſe ſe retire-t-elle en me voyant?

COLOMBINE *preſentant le billet.*

Monſieur ..... ma Maîtreſſe a jugé à propos de réduire ſa converſation dans ce billet. A la campagne on a l'eſprit ingénieux.

LELIO.

Je ne vois pas la fineſſe qu'il peut y avoir à me laiſſer-là quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allois prendre des meſures avec elle pour nos Payſans: mais voyons ſes raiſons.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille de lui répondre ſur une carte, cela ſera bien auſſi drôle.

LELIO *lit.*

Monſieur, depuis que nous nous ſommes quittés, j'ai fait réflexion qu'il étoit aſſez inutile de nous voir.

Oh? très-inutile, je l'ai penſé de-même. *Je prévois que cela vous gêneroit, & moi à qui il n'ennuye pas d'être ſeule, je ſerois fâchée de vous contraindre.*

Vous avez raiſon, Madame, je vous remercie de votre attention.

Vous ſavez la priére que je vous ai faite tantôt, au ſujet du mariage de nos jeunes gens; je vous prie de vouloir bien me marquer là-deſſus quelque choſe de poſitif.

Volontiers, Madame, vous n'attendrez point. Voilà la femme du caractére le plus paſſable que j'aye vue de ma vie; ſi j'étois capable d'en aimer quelqu'une, ce ſeroit elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu j'ai peur que ce tour-là ne vous joue d'un mauvais tour.

LELIO.

Oh non, l'éloignement qu'elle a pour moi, me donne en-vérité beaucoup d'eſtime pour elle, cela eſt dans mon goût; je ſuis ravi que la propoſition vienne d'elle, elle m'épargne, à moi, la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela oui, notre deſſein étoit de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi! ni de moi non plus?

ARLEQUIN.

Oh je ſuis honnête, je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien, Monſieur, faites-vous réponſe?

LELIO.

Oui, ma chére enfant, j'y cours: Vous pouvez lui dire, puiſqu'elle choiſit le papier pour le champ de bataille de nos converſations, que j'en ai près d'une rame chez moi, & que le terrain ne me manquera de long-tems.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé, nous verrons qui aura le dernier.

COLOMBINE *l'arrêtant.*

C'eſt-à-dire que vous êtes bien charmé du parti que prend ma Maîtreſſe?

ARLEQUIN.

Pardi cela eſt admirable!

LELIO.

Oui, aſſurément cela me fera plaiſir.

COLOMBINE.

Cela ſe paſſera. Allez.

LELIO.

Il faut bien que cela ſe paſſe.

ARLEQUIN.

Emmenez-moi avec vous, car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh je n'attendrai point, ſi je ſuis ſeule ; je veux cauſer.

LELIO.

Fais-lui l'honnêteté de reſter avec elle, je vais revenir.

SCENE III.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'Ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens.

COLOMBINE.

Et que crains-tu ? tu ne m'aimes point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer, mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerois donc ſi tu ne t'en empêchois ?

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi en repos, Mademoiſelle Colombine, promenez-vous d'un côté, & moi d'un autre, ſinon je m'enfuirai, car je répons tout de travers.

COLOMBINE.

Puiſqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien, promenons-nous.

Et puis à part, & en ſe promenant, comme Arlequin fait de ſon côté.

Tout en badinant cependant, me voilà dans la fantaiſie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN *déconcerté & ſe promenant de ſon côté.*

C'eſt une malédiction que cet Amour : il m'a tourmenté quand j'en avois, & il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience & faire bonne

Il chante.

Turle turluton.

COLOMBINE *le rencontrant ſur le Théatre & l'arrêtant.*

Mais vraiment tu as la voix belle: ſais-tu la muſique?

ARLEQUIN *s'arrêtant auſſi.*

Oui, je commence à lire les paroles.

Il chante.

COLOMBINE *continuant de ſe promener.*

Peſte ſoit du petit coquin, ſérieuſement je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN *de ſon côté.*

Elle me regarde, elle voit bien que je fais ſemblant de ne pas ſonger à elle.

COLOMBINE.

Arlequin?

ARLEQUIN.

Hom.

COLOMBINE.

Je commence à me laſſer de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur?

ARLEQUIN.

Ah! je ne prens pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais, je ſuis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE *allant à lui.*

Oh tu m'ennuyes, je veux que tu me diſes franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non, parle, ou je te hais.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr?

COLOMBINE.

Savez-vous bien, Monſieur le Butord, que je vous trouve à mon gré, & qu'il faut que vous ſoupiriez pour moi?

ARLEQUIN.

Je te plais donc?

COLOMBINE.

Oui, ta petite figure me revient aſſez.

ARLEQUIN.

Je ſuis perdu, j'étouffe, adieu ma mie, ſauve qui peut.... Ah! Monſieur, vous voilà.

SCENE IV.

LELIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LELIO.

Qu'as-tu donc?

ARLEQUIN.

Hélas! c'eſt ce lutin-là qui me prend à la gorge: elle veut que je l'aime.

LELIO.

Et ne ſaurois-tu lui dire que tu ne veux pas?

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aiſe: elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guériſon de ſa folie; il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'eſt partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guériſon; je ſuis de la moitié plus fou que je n'étois.

LELIO.

Bon courage, Arlequin. Tenez Colombine, voilà la réponſe au billet de votre Maîtreſſe.

COLOMBINE.

Monſieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fiére?

LELIO.

Eh! pourquoi la ferois-je fiére? Je la fais

indifférente. Ai-je quelque intérêt de la faire autrement?

COLOMBINE.

Ecoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies ſont les meilleures: l'homme eſt foible, tous les Philoſophes du temps paſſé nous l'ont dit, & je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leſte & gaillard, vous n'êtes point cela; ce que vous êtes eſt caché derriére tout cela: ſi j'avois beſoin d'indifférence, & qu'on en vendit, je ne ferois pas emplette de la vôtre; j'ai bien peur que ce ne ſoit une drogue de Charlatan, car on dit que l'amour en eſt un: & franchement, vous m'avez tout l'air d'avoir pris de ſon mitridate. Vous vous agitez, vous allez & venez, vous riez du bout des dents, vous êtes ſérieux tout de bon: tout autant de ſimptômes d'une indifférence amoureuſe.

LELIO.

Et laiſſez-moi, Colombine, ce diſcours-là m'ennuye.

COLOMBINE.

Je pars, mais mon avis eſt que vous avez la vue trouble; attendez qu'elle s'éclairciſſe, vous verrez mieux votre chemin; n'allez pas vous jetter dans quelque ornière, vous embourber dans quelque pas. Quand vous ſoupirerez, vous ſerez bien aiſe de trouver un écho qui réponde. N'en dites rien, ma Maîtreſſe eſt étourdie du bateau, la bonne Dame bataille, & c'eſt autant de battu; *motus*, Monſieur, je ſuis votre ſervante.

Elle s'en va.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH, ah, ah, cela ne te fait-il pas rire?

ARLEQUIN.

Non.

LELIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que ſa Maîtreſſe s'humaniſe, elle qui me fuit, & qui me fuit moi préſent. Oh ! parbleu, Madame la Comteſſe, vos maniéres ſont tout à fait de mon goût; je les trouve pourtant un peu ſauvages, car enfin l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à ſe plaindre : je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes inſupportable; & voilà le ſens du billet, tout mitigé qu'il eſt. Oh ! la vérité eſt que je ne croyois pas être ſi haïſſable. Qu'en dis-tu Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh, Monſieur, chacun a ſon goût.

LELIO.

Parbleu je ſuis content de la réponſe que j'ai fait au billet, & de l'air dont je l'ai reçu; mais très-content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être ſi content, à moins qu'on ne ſoit fâché. Tenez-vous ferme mon cher Maître, car ſi vous tombez me voilà à bas.

LELIO.

Moi tomber ! Je pars dès démain pour Paris, voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourroit bien être une culebute à gauche, au lieu d'une culebute à droite.

LELIO.

Point du tout, cette femme croiroit peut-être que je ſerois ſenſible à ſon amour, & je veux la laiſſer-là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc moi ?

LELIO.

Tu me ſuivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LELIO.

Bon, ta Colombine; il s'agit bien de Colombine : veux-tu encore aimer, dis? Ne te ſouvient-il plus de ce que c'eſt qu'une femme?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un liévre, quand je vois cette fille-là.

LELIO *avec diſtraction.*

Il faut avouer que les bizarreries d'eſprit d'une femme, ſont des piéges bien finement dreſſés contre nous!

ARLEQUIN.

Dites-moi, Monſieur, j'ai fait un gros ſerment de n'être plus amoureux; mais ſi Colombine m'enſorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché, mon ſerment ne vaudra rien, n'eſt-ce pas?

LELIO *diſtrait.*

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la Comteſſe ne ſuffiroit-il pas pour jetter des étincelles de paſſion dans le cœur d'un autre? Oh, ſans l'inimitié que j'ai vouée à l'amour, j'extravaguerois actuellement peut-être. Je ſens bien qu'il ne m'en faudroit pas davantage, je ſerois piqué, j'aimerois : cela iroit tout de ſuite.

ARLEQUIN.

J'ai toujours entendu dire, il a du cœur comme un Céſar : mais ſi ce Céſar étoit à ma place, il ſeroit bien ſot.

LELIO *continuant.*

Le hazard me fait connoître une femme qui hait l'amour; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre ſéjour ici : je la conduis chez elle, nous nous quittons en bonne intelligence, nous avons à nous revoir, je viens la trouver indifféremment, je ne ſonge non plus à l'amour qu'à m'aller noyer, j'ai vu ſans danger les charmes de ſa perſonne. Voilà qui eſt fini, j'ai maintenant affaire à des

caprices, à des fantaiſies ; équipages d'eſprit que toute femme apporte en naiſſant. Madame la Comteſſe ſe met à rêver, & l'idée qu'elle imagine en ſe jouant, ſeroit la ruine de mon repos, ſi j'étois capable d'y être ſenſible.

ARLEQUIN.

Mon cher Maître, je crois qu'il faudra que je faute le bâton.

LELIO.

Un billet m'arrête en chemin : billet diabolique, empoiſonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'eſt pas la peine. M'écrire cela à moi ! qui ſuis en pleine ſécurité, qui n'ai rien fait à cette femme, s'attendoit à cela ? Si je ne prens garde à moi, ſi je raiſonne à l'ordinaire, qu'en arrivera-t-il ? je ſerai étonné, déconcerté ; premier degré de folie, car je vois cela tout comme ſi j'y étois ; après quoi l'amour-propre s'en mêle, je me croirai mépriſé, parce qu'on s'eſtime un peu, je m'aviſerai d'être choqué, me voilà fou complet. Deux jours après, c'eſt de l'amour qui ſe déclare, d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? d'une petite fantaiſie magique qui prend à une femme, & qui plus eſt, ce n'eſt pas ſa faute à elle ; la nature a mis du poiſon pour nous dans toutes ſes idées : ſon eſprit ne peut ſe retourner qu'à notre dommage, ſa vocation eſt de nous mettre en démence : elle fait ſa charge involontairement. Ah ! que je ſuis heureux dans cette occaſion-ci, d'être à l'abri de tous ces périls. Le voilà ce billet inſultant, malhonnête ; mais cette réflexion-là me met de mauvaiſe humeur ; les mauvais procédés m'ont toujours déplû, & le vôtre eſt un des plus déplaiſans, Madame la Comteſſe, je ſuis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN *entendant nommer ſa Maîtreſſe.*

Monſieur, ne me parlez plus d'elle ; car, voyez-vous, j'ai dans mon eſprit qu'elle eſt amoureuſe, & j'enrage.

LE-

LELIO.

Amoureuſe! Elle amoureuſe!

ARLEQUIN.

Oui, je la voyois tantôt qui badinoit, qui ne ſavoit que dire, elle tournoit autour du pot; je crois même qu'elle a tapé du pied, tout cela eſt ſigne d'amour, tout cela méne un homme à mal.

LELIO.

Si je m'imaginois que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout à l'heure pour Conſtantinople.

ARLEQUIN.

Eh mon Maître, ce n'eſt pas la peine que vous faſſiez ce chemin-là pour moi, je ne mérite pas cela, & il vaut mieux que j'aime que de vous couter tant de dépenſe.

LELIO.

Plus j'y rêve, & plus je vois qu'il faut que tu ſois fou, pour me dire que je lui plais après ſon billet & ſon procédé.

ARLEQUIN.

Son billet! de qui parlez-vous?

LELIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien ce billet, n'eſt pas d'elle?

LELIO.

Il ne vient pas d'elle?

ARLEQUIN.

Pardi non, c'eſt de la Comteſſe.

LELIO.

Eh de qui diantre me parles-tu donc, butord?

ARLEQUIN.

Moi! de Colombine, ce n'étoit donc pas à cauſe d'elle que vous vouliez me mener à Conſtantinople?

LELIO.

Peſte ſoit de l'animal avec ſon galimathias!

ARLEQUIN.

Je croyois que c'étoit pour moi que vous vouliez voyager.

LELIO.

Oh qu'il ne t'arrive plus de faire de ces mépriſes-là, car j'étois certain que tu n'avois rien remarqué pour moi dans la Comteſſe.

ARLEQUIN.

Si fait, j'ai remarqué qu'elle vous aimera bientôt.

LELIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez auſſi.

LELIO.

Moi l'aimer! moi l'aimer! tiens, tu me feras plaiſir de ſavoir adroitement de Colombine les diſpoſitions où elle ſe trouve ; car je veux ſavoir à quoi m'en tenir: & ſi, contre toute apparence, il ſe trouvoit dans ſon cœur une ombre de panchant pour moi, vite à cheval: je pars.

ARLEQUIN.

Bon: & vous partez demain pour Paris.

LELIO.

Qui eſt ce qui t'a dit cela?

ARLEQUIN.

Vous : il n'y a qu'un moment, mais c'eſt que la mémoire vous faille comme à moi. Voulez-vous que je vous diſe, il eſt bien aiſé de voir que le cœur vous demange ; vous parlez tout ſeul, vous faites des diſcours qui ont dix lieues de long, vous voulez vous en aller en Turquie, vous mettez vos bottes, vous les ôtez, vous partez, vous reſtez, & puis du noir, & puis du blanc. Pardi quand on ne ſait ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, ce n'eſt pas pour des prunes. Et moi que ferai-je après, quand je vois mon Maître qui perd l'eſprit? le mien s'en va de compagnie.

LELIO

Je te dis qu'il ne me reſte plus qu'une ſimple curioſité, c'eſt de ſavoir s'il ne ſe paſſeroit pas quel-

quelque choſe dans le cœur de la Comteſſe; & je donnerois tout à l'heure cent écus, pour avoir ſoupçonné juſte. Tâchons de le ſavoir.

ARLEQUIN.

Mais encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrappera, je le ſens bien.

LELIO.

Ecoute, après tout, mon pauvre Arlequin, ſi tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conſeillé l'impoſſible.

ARLEQUIN.

Par la mardi vous parlez d'or, vous m'ôtez plus de cent peſant de deſſus le corps, vous prenez bien la choſe. Franchement, Monſieur, la femme eſt un peu vaurienne, mais elle a du bon. Entre nous je la crois plus ratiére que malicieuſe. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, & je ferai votre affaire. Je ne veux pas l'aimer, mais ſi j'ai tant de peine à me retenir, adieu panier je me laiſſerai aller; ſi vous m'en croyez vous ferez de même: être amoureux & ne l'être pas, ma foi je donnerai le choix pour un liard. C'eſt miſére: j'aime mieux la miſére gaillarde que la miſére triſte. Adieu, je vais travailler pour vous.

LELIO.

Attens: tiens ce n'eſt pas la peine que tu y ailles.

ARLEQUIN.

Pourquoi?

LELIO.

C'eſt que ce que je pourrois apprendre ne me ſerviroit de rien. Si elle m'aime, que m'importe? ſi elle ne m'aime pas, je n'ai pas beſoin de le ſavoir; ainſi je ferai mieux de reſter comme je ſuis.

ARLEQUIN.

Monſieur, ſi je deviens amoureux, je veux avoir la conſolation que vous le ſoyez auſſi, afin qu'on diſe toujours, tel valet, tel maître.

Je ne m'embarraſſe pas d'être un ridicule, pourvu que je vous reſſemble; ſi la Comteſſe vous aime, je viendrai vitement vous le dire, afin que cela vous achéve: par bonheur que vous êtes déjà bien avancé, & cela me fait un grand plaiſir. Je m'en vais voir l'air du Bureau.

SCENE VI.

LELIO, JACQUELINE.

LELIO.

JE ne le querelle point, car il eſt déjà tout égaré.

JACQUELINE.

Monſieur!

LELIO *diſtrait.*

Je prierai pourtant la Comteſſe d'ordonner à Colombine de laiſſer ce malheureux en repos; mais peut-être elle eſt bien-aiſe elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle, car Madame la Comteſſe n'eſt pas dans le goût d'obliger.

JACQUELINE.

Monſieur!

LELIO *d'un air fâché, & agité.*

Eh bien, que veux-tu?

JACQUELINE.

Je viens vous demander mon congé.

LELIO *ſans l'entendre.*

Morbleu je n'entens parler que d'amour, eh laiſſez-moi reſpirer vous autres! vous me laſſez, faites comme il vous plaîra, j'ai la tête remplie de femmes & de tendreſſes; ces maudites idées-là me ſuivent par-tout, elles m'aſſiégent, Arlequin d'un côté, les folies de la Comteſſe de l'autre, & toi auſſi.

JACQUELINE.

Monſieur, c'eſt que je viens vous dire que je veux m'en aller.

LELIO.

Pourquoi?

JAC-

JACQUELINE.

C'eſt que Piarre ne m'aime plus, ce méſérable-là s'eſt amouraché de la fille à Thomas. Tenez, Monſieur, ce que c'eſt que la cruauté des hommes, je l'ai vu qui batifoloit avec elle; moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras, & y allons donc, & le vilain qu'il eſt m'a fait comme cela un geſte du coude; cela vouloit dire, va te promener. Oh que les hommes ſont traîtres! voilà qui eſt fait, j'en ſuis ſi ſoule que je n'en veux plus entendre parler, & je viens pour cet effet vous demander mon congé.

LELIO.

De quoi s'aviſe ce Coquin-là d'être infidéle?

JACQUELINE.

Je ne comprens pas cela, il m'eſt avis que c'eſt un rêve.

LELIO.

Tu ne le comprens pas? c'eſt pourtant un vice dont il a plû aux femmes d'enrichir l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce ſoit, voilà de belles richeſſes qu'on a boutées-là dans le monde.

LELIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh Monſieur, je ne veux pas reſter dans le Village, car on eſt ſi foible; ſi ce garçon-là me recharchoit, je ne ſis pas rancuneuſe, il y auroit du rapatriage, & je prétens être brouillée.

LELIO.

Ne te preſſe pas, nous verrons ce que dira la Comteſſe.

JACQUELINE.

Hom! la voilà cette Comteſſe. Je m'en vas, Piarre eſt ſon valet, & ça me fâche itou contre elle.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE *qui cherche à terre, avec application.*

LELIO *la voyant chercher.*

ELle m'a fui tantôt: ſi je me retire, elle croira que je prens ma revanche, & que j'ai remarqué ſon procédé; comme il n'en eſt rien, il eſt bon de lui paroître tout auſſi indifférent que je le ſuis. Continuons de rêver, je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du billet.

LA COMTESSE *cherchant toujours.*

Je ne trouve rien.

LELIO.

Ce voiſinage-là me déplait; je crois que je ferai fort bien de m'en aller, dût-elle en penſer ce qu'elle voudra.

Et puis la voyant approcher.

Oh parbleu, c'en eſt trop; Madame, vous m'avez fait l'honneur de m'écrire qu'il étoit inutile de nous revoir, & j'ai trouvé que vous penſiez juſte. Mais je prendrai la liberté de vous repréſenter, que vous me mettez hors d'état de vous obéir. Le moyen de ne vous point voir, je me trouve près de vous, Madame, vous venez juſqu'à moi? Je me trouve irrégulier ſans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas Monſieur, je ne vous voyois pas: après cela quand je vous aurois vu, je ne me ferois pas un grand ſcrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, & je ne me détournerois pas de mon chemin à cauſe de vous; je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet, il ne ſignifioit pas, haïſſons-nous, ſoyons-nous odieux. Si vos diſpoſitions de haine, ou pour toutes les femmes, ou pour moi, vous l'ont fait expliquer comme cela, & ſi vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'eſt pas

ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vue, vous ſouffrez apparemment, & j'en ſuis fâchée, mais vous avez le champ libre: voilà de la place pour fuir, délivrez-vous de ma vue. Quant à moi, Monſieur, qui ne vous hais ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin ni plaiſir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon train, que vous me ſoyez un objet parfaitement indifférent, & que j'agiſſe tout comme ſi vous n'étiez pas-là. Je cherche mon portrait, j'ai beſoin de quelques petits diamans qui en ornent la boëte, je l'ai priſe pour les envoyer démonter à Paris, & Colombine à qui je l'ai donné pour le remettre à un de mes gens qui part exprès, l'a perdu; voilà ce qui m'occupe, & ſi je vous avois apperçu-là, il ne m'en auroit couté que de vous prier très-froidement & très-poliment de vous détourner. Peut-être même m'auroit-il pris fantaiſie de vous prier de chercher avec moi, puiſque vous vous trouvez-là: car je n'aurois pas deviné que ma préſence vous affligeoit; à-préſent que je le ſais, je n'uſerai point d'une priére incivile. Fuyez vite, Monſieur, car je continue.

LELIO.

Madame, je ne veux point être incivil non plus, & je reſte puiſque je puis vous rendre ſervice, je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Ah non, Monſieur, ne vous contraignez pas: allez-vous-en, je vous dis que vous me haïſſez, je vous l'ai dit, vous n'en diſconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LELIO.

Parbleu Madame, c'eſt trop ſouffrir de rebuts en un jour, & billet & diſcours, tout ſe reſſemble. Adieu donc, Madame, je ſuis votre ſerviteur.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis votre Servante.

Quand il eſt parti, elle dit:

Mais

Mais à propos, cet étourdi qui s'en va & qui n'a point marqué positivement dans son billet ce qu'il vouloit donner à sa fermiére; il me dit simplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah! je ne suis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume : je me moque de sa haine, il faut qu'il me parle.

Dans l'instant elle part pour le rappeler, quand il revient lui-même.

Quoi vous revenez, Monsieur!

LELIO *d'un air agité.*

Oui, Madame je reviens, j'ai quelque chose à vous dire, & puisque vous voilà, ce sera un billet d'épargné & pour vous, & pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure, de quoi s'agit-il?

LELIO.

C'est que le neveu de votre fermier ne doit plus compter sur Jacqueline. Madame, cela doit vous faire plaisir, car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé! Vous êtes bien difficile, Monsieur, & vos expressions sont bien naïves! Mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune-homme? que signifie ce caprice-là?

LELIO.

Ce que signifie un caprice? je vous le demande, Madame, cela n'est point à mon usage, & vous le définiriez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de ce'ui-ci, si vous vouliez. Il est votre ouvrage apparemment; je me mêlois de leur mariage, cela vous fatiguoit, vous avez tout arrêté: je vous suis obligée de vos égards.

LELIO.

Moi, Madame!

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, il n'étoit pas nécessaire de vous

vous y prendre de cette façon-là, cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêt que j'avois à vous voir, vous fût à charge. Je ne condamne point dans les autres ce qui eſt en moi, & ſans le hazard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vue de votre vie, ſi j'avois pu.

LELIO.

Eh je n'en doute pas, Madame, je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, de votre vie; eh pourquoi en douteriez-vous? En vérité je ne vous comprens pas! Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes: vous n'avez pas changé de ſentimens, n'eſt-il pas vrai? d'où vient donc que j'en changerois? Sur quoi en changerois-je? y ſongez-vous? Oh mettez-vous dans l'eſprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, & que je n'en démordrai point.

LELIO.

Eh Madame, vous m'en avez accablé de preuves d'opiniâtreté; ne m'en donnez plus, voilà qui eſt fini. Je ne ſonge à rien, je vous aſſure.

LA COMTESSE.

Qu'appellez-vous, Monſieur, vous ne ſongez à rien? mais du ton dont vous le dites, il ſemble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaiſe nouvelle. Eh bien, Monſieur, vous ne m'aimerez jamais, cela eſt-il ſi triſte? Oh je le vois bien, je vous ai écrit qu'il ne falloit plus nous voir, & je veux mourir ſi vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur; aſſurément vous me ſoupçonnez de panchant pour vous. Vous m'aſſurez que vous n'en aurez jamais pour moi: vous croyez me mortifier, vous le croyez Monſieur Lélio, vous le croyez, vous dis-je, ne vous en défendez point. J'eſpérois que vous me divertiriez en m'aimant: vous avez pris un autre tour, je ne perds point au change, & je vous trouve très-divertiſſant comme vous êtes.

LELIO *d'un air riant & piqué.*

Ma foi, Madame, nous ne nous ennuyerons donc point enſemble, ſi je vous réjouis, vous n'êtes point ingrate. Vous eſpériez que je vous divertirois, mais vous ne m'aviez pas dit que je ſerois diverti : quoi qu'il en ſoit, briſons là-deſſus, la Comédie ne me plaît pas longtems, & je ne veux être ni acteur, ni ſpectateur.

LA COMTESSE *d'un ton baain.*

Ecoutez, Monſieur, vous m'avouerez qu'un homme à votre place, qui ſe croit aimé, ſurtout quand il n'aime pas, ſe met en priſe.

LELIO.

Je ne penſe point que vous m'aimez, Madame, vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût. N'uſez point de prétexte, je vous ai déplû d'abord; moi ſpécialement je l'ai remarqué, & ſi je vous aimois, de tous les hommes qui pourroient vous aimer, je ſerois peut-être le plus humilié, le plus raillé, & le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là? Vous vous trompez, je ſerois fâchée que vous m'aimaſſiez; parce que j'ai réſolu de ne point aimer. Mais quelque choſe que j'aye dit, je croirois du moins devoir vous eſtimer.

LELIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuſte? je ne ſuis pas ſans diſcernement. Mais à quoi bon faire cette ſuppoſition, que ſi vous m'aimiez je vous traiterois plus mal qu'un autre? La ſuppoſition eſt inutile, puiſque vous n'avez point envie de faire l'eſſai de mes maniéres, que vous importe ce qui en arriveroit? cela vous doit être indifférent; vous ne m'aimez pas? car enfin ſi je le penſois ....

LELIO.

Eh, je vous prie, point de menace, Madame: vous

vous m'avez tantôt offert votre amitié, je ne vous demande que cela, je n'ai beſoin que de cela: ainſi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE *d'un air froid.*

Puiſque vous n'avez beſoin que de cela, Monſieur, j'en ſuis ravie, je vous l'accorde; j'en ſerai moins gênée avec vous.

LELIO.

Moins gênée! ma foi Madame, il ne faut pas que vous la ſoyez du tout; & tout bien peſé, je crois que nous ferons mieux de ſuivre les termes de votre billet.

LA COMTESSE.

Oh de tout mon cœur: allons Monſieur, ne nous voyons plus. Je fais préſent de cent piſtoles au neveu de mon fermier; vous me ferez ſavoir ce que vous voulez donner à la fille, & je verrai ſi je ſouſcrirai à ce mariage, dont notre rupture va lever l'obſtacle que vous y avez mis: ſoyons-nous inconnus l'un à l'autre; j'oublie que je vous ai vû: je ne vous reconnoîtrai pas demain.

LELIO.

Et moi, Madame, je vous reconnoîtrai toute ma vie, je ne vous oublierai point, vos façons avec moi vous ont gravée pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaira, je n'ai rien à me reprocher, mes façons ont été celles d'une femme raiſonnable.

LELIO.

Morbleu, Madame, vous êtes une Dame raiſonnable, à la bonne heure; mais accordez donc cette lettre avec vos premiéres honnêtetés & avec vos offres d'amitié. Cela eſt inconcevable, aujourd'hui votre ami, demain rien. Pour moi, Madame, je ne vous reſſemble pas, & j'ai le cœur auſſi jaloux en amitié qu'en amour: ainſi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, Monſieur, vous parlez d'un air bien dégagé, & preſque offenſant, ſi j'étois vaine. Cependant ſi j'en crois Colombine, je vaux quelque choſe à vos yeux-mêmes.

LELIO.

Un moment: Vous êtes de toutes les Dames que j'ai vu, celle qui vaut le mieux. Je ſens même que j'ai du plaiſir à vous rendre cette juſtice-là. Colombine vous en a dit davantage, c'eſt une viſionnaire, non ſeulement ſur mon chapitre, mais encore ſur le vôtre. Madame, je vous en avertis, ainſi n'en croyez jamais au rapport de vos domeſtiques.

LA COMTESSE.

Comment? que dites-vous, Monſieur? Colombine vous auroit fait entendre... Ah l'impertinente! Je la vois qui paſſe. Colombine venez ici?

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LELIO, COLOMBINE,

COLOMBINE, *arrive.*

QUe me voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Ce que je veux?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez: quels diſcours avez-vous tenu à Monſieur ſur mon compte?

COLOMBINE.

Des diſcours très-ſenſés à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie d'oſer, ſuivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes ſentimens; & je voudrois bien vous de-

man-

mander ſur quoi vous avez compris que j'aime Monſieur, à qui vous l'avez dit?

COLOMBINE.

N'eſt-ce que cela? je vous jure que je l'ai cru comme je l'ai dit, & je l'ai dit pour le bien de la choſe. C'étoit pour abréger votre chemin à l'un & à l'autre, car vous y viendrez tous deux. Cela ira-là, & ſi la choſe arrive je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, Madame, je vais vous expliquer ſur quoi j'ai penſé que vous aimiez.

LA COMTESSE *lui coupant la parole.*

Je vous défends de parler.

LELIO, *d'un air doux & modeſte.*

Je ſuis honteux d'être la cauſe de cette explication-là, mais vous pouvez être perſuadée que ce qu'elle a pu me dire, ne m'a fait aucune impreſſion. Non Madame, vous ne m'aimez point, & j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai même dans le moment où je ſuis, que cette conviction m'eſt néceſſaire : je vous laiſſe. Si nos payſans ſe racommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux. Puiſque vous vous intéreſſez à leur mariage, je me ferai un plaiſir de le hâter, & j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponſe, ſi vous me le permettez.

LA COMTESSE *quand il eſt parti.*

Juſte Ciel! que vient-il de me dire! & d'où vient que je ſuis émue de ce que je viens d'entendre! Cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire. Non, cela ne ſignifie rien, & je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE *à part.*

Oh notre amour ſe fait grand! il parlera bientôt bon françois.

Fin de l'Acte ſecond.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *à part les premiers mots.*

BAttons-lui toujours froid. Tous les diamans y ſont; rien n'y manque, hors le portrait que Monſieur Lélio a gardé. C'eſt un grand bonheur que vous ayez trouvé cela; je vous rends la boëte, il eſt juſte que vous la donniez vous-même à Madame la Comteſſe. Adieu, je ſuis preſſée.

ARLEQUIN *l'arrête.*

Eh, là, là, ne vous en allez pas ſi vite, je ſuis de ſi bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je penſois de ma Maîtreſſe à l'égard de votre Maître, Bonjour.

ARLEQUIN.

Eh bien, dites à cette heure ce que vous penſez de moi, hé, hé, hé.

COLOMBINE.

Je penſe de vous, que vous m'ennuyeriez ſi je reſtois plus longtems.

ARLEQUIN.

Fi, la mauvaiſe penſée, cauſons pour chaſſer cela, c'eſt une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le temps, Monſieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Et allons donc, faut-il avoir des maniéres comme cela avec moi? vous me traitez de Monſieur, cela eſt-il honnête?

COLOMBINE.

Très-honnête. Mais vous m'amuſez, laiſſez-moi: que voulez-vous que je faſſe ici?

AR-

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte: par exemple, me faire de petites queſtions. Arlequin par-ci, Arlequin par-là; me demander comme tantôt, ſi je vous aime: que ſait-on? peut-être je vous répondrai que oui.

COLOMBINE.

Oh je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, ſi fait; fiez-vous-y pour voir.

COLOMBINE.

Non, vous haïſſez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a paſſé; je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me brouille avec les hommes; dans un an, ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce temps-là, les bras croiſés, à vous voir venir, moi?

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la poſture qu'il vous plaira, que m'importe que vos bras ſoient croiſés, ou ne le ſoient pas?

ARLEQUIN.

Par la ſambille, j'enrage. Maudit eſprit lunatique, que je te donnerois de grand cœur un bon coup de poing, ſi tu ne portois pas une cornette.

COLOMBINE *riant.*

Ah! je vous entends, vous m'aimez, j'en ſuis fâchée, mon ami: le Ciel vous aſſiſte.

ARLEQUIN.

Mardi oui, je t'aime. Mais laiſſe-moi faire; tien, mon chien d'amour s'en ira, je m'étranglerois plutôt: je m'en vais être ivrogne, je jouerai à la boule toute la journée, je prierai mon Maître de m'apprendre le piquet, je jouerai avec lui ou avec moi, je dormirai plutôt

tôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterois que je te fisse expirer de pur chagrin, mais je suis généreuse. Tu as méprisé toutes les suivantes de France en ma personne, je les représente. Il faut une réparation à cette insulte; à mon égard je t'en quitterois volontiers, mais je ne puis trahir les intérêts & l'honneur d'un Corps si respectable pour toi; fais-lui donc satisfaction. Demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, & la grace t'est accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là?

COLOMBINE.

Humilie-toi, & tu seras instruit.

ARLEQUIN *se mettant à genoux.*

Pardi je le veux bien. Je demande pardon à ce drolle de corps, pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien?

ARLEQUIN.

C'est une autre affaire. Il est défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grace.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien ni mal. Est-ce fait?

COLOMBINE.

Hé! la réparation est un peu cavaliére, mais le corps n'est pas formaliste; baise-moi la main en signe de paix, & léve-toi. Tu me parois vraiement repentant, cela me fait plaisir.

ARLEQUIN *relevé.*

Tu m'aimeras au-moins?

COLOMBINE.

Je l'espére.

ARLEQUIN *ſautant.*

Je me ſens plus leger qu'une plume.

COLOMBINE.

Ecoute, nous avons intérêt de hâter l'amour de nos Maîtres, il faut qu'ils ſe marient enſemble.

ARLEQUIN.

Oui, afin que je t'épouſe par deſſus le marché?

COLOMBINE.

Tu l'as dit. N'oublions rien pour les conduire à s'avouer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boëte à la Comteſſe, ne manque pas de lui dire pourquoi ton Maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve, retire-toi, & reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant enſemble elle ne nous ſoupçonne d'intelligence. J'ai deſſein de la faire parler, je veux qu'elle ſache qu'elle aime: ſon amour en ira mieux, quand elle ſe l'avouera.

SCENE II.

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE, *d'un air de méchante humeur.*

AH! vous voilà, a-t-on trouvé mon portrait?

COLOMBINE.

Je n'en ſai rien Madame, je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin, ne vous a-t-il point parlé? n'a-t-il rien à me dire de la part de ſon Maître?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vu.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vu?

COLOMBINE.

Non Madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle? Avez-vous dit au co-

cocher de mettre les chevaux au carosse?

COLOMBINE.

Moi! non vraiment.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

COLOMBINE.

Faute de savoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment deviner? Faut-il tant de fois vous répéter les choses?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit, n'a pas été répété, Madame, cela est clair: demandez cela à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raisonneuse!

COLOMBINE.

Qui diantre savoit que vous voulussiez partir, pour aller quelque part? Mais je m'en vais avertir le cocher.

LA COMTESSE.

Il n'est plus temps.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un instant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il est trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, Madame?

LA COMTESSE.

Chez ma sœur qui est à sa Terre. J'avois dessein d'y passer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raison de ce dessein-là?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lélio, qui s'avise de m'aimer, je pense.

COLOMBINE.

Oh! rassurez-vous, Madame, je crois maintenant qu'il n'en est rien.

LA

LA COMTESSE.

Il n'en eſt rien ! je vous trouve plaiſante de me venir dire qu'il n'en eſt rien, vous de qui je tiens la choſe en partie.

COLOMBINE.

Cela eſt vrai, je l'avois cru, mais je vois que je me ſuis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, d'aujourd'hui vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, Madame, tout le monde ſe peut tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet homme-là m'aime, & que je vous trouve ridicule de me diſputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là, au moins.

COLOMBINE.

Moi, Madame, m'a-t-il donné ſon cœur en garde ? Eh que vous importe, qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Ce n'eſt pas ſon amour qui m'importe, je ne m'en ſoucie guéres ; mais il m'importe de ne point prendre de fauſſes idées des gens, & de n'être pas la duppe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un ſujet de querelle furieuſement tiré par les cheveux : cela eſt bien ſubtil.

LA COMTESSE.

En-vérité je vous admire dans vos récits ! Monſieur Léſio vous aime, Madame, j'en ſuis certaine ; votre billet l'a piqué, il l'a reçu en colére, il l'a lu de-même, il a pâli, il a rougi. Dites-moi ſur un pareil rapport, qui eſt-ce qui

ne croira pas qu'un homme eſt amoureux ? Cependant il n'en eſt rien, il ne plaît plus à Mademoiſelle que cela ſoit, elle s'eſt trompée. Moi, je compte là-deſſus, je prends des meſures pour me retirer. Meſures perdues.

COLOMBINE.

Quelles ſi grandes meſures avez-vous donc priſes, Madame ? ſi vos ballots ſont faits, ce n'eſt encore qu'en idée, & cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh vous croyez que cela va comme votre tête avec votre tant mieux : il ſeroit à ſouhaiter qu'il m'aimât, pour juſtifier le reproche que je lui en ai fait. Je ſuis déſolée d'avoir accuſé un homme d'un amour qu'il n'a pas ; mais ſi vous vous êtes trompée, pourquoi Lélio m'a-t-il fait preſque entendre qu'il m'aimoit ? parlez donc ; me prenez-vous pour une bête ?

COLOMBINE.

Le Ciel m'en préſerve !

LA COMTESSE.

Que ſignifie le diſcours qu'il m'a tenu en me quittant ? Madame vous ne m'aimez point, j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire ; n'eſt-ce pas tout comme s'il m'avoit dit ? je ſerois en danger de vous aimer, ſi je croyois que vous puſſiez m'aimer vous-même. Allez, allez, vous ne ſavez ce que vous dites, c'eſt de l'amour que ce ſentiment-là.

COLOMBINE.

Cela eſt plaiſant ! je donnerois à ces paroles-là, moi, toute une autre interprétation, tant je les trouve équivoques !

LA COMTESSE.

Oh je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en ſuis point curieuſe ! je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

CO-

COLOMBINE.

Je la crois pourtant auſſi naturelle que la vôtre, Madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait, voyons donc.

COLOMBINE.

Vous ſavez que Monſieur Lélio fuit les femmes: cela poſé, examinons ce qu'il vous dit: vous ne m'aimez pas, Madame, j'en ſuis convaincu, & je vous avouerai que cette conviction m'eſt abſolument néceſſaire; c'eſt-à-dire pour reſter où vous êtes, j'ai beſoin d'être certain que vous ne m'aimez pas, ſans quoi je décamperois: c'eſt une penſée deſobligeante, entortillée dans un tour honnête, cela me paroît aſſez net.

LA COMTESSE *après avoir rêvé.*

Cette fille-là n'a jamais eu d'eſprit que contre moi; mais, Colombine, l'air affectueux & tendre qu'il a joint à cela?...

COLOMBINE.

Cet air-là, Madame, peut ne ſignifier encore qu'un homme honteux de dire une impertinence, & qu'il l'adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne ſe peut pas, tu n'y étois point; tu ne lui as pas vu prononcer ces paroles-là, je t'aſſure qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel eſprit de contradiction veux-tu penſer autrement? J'y étois, je m'y connois, ou bien Lélio eſt le plus fourbe de tous les hommes; & s'il ne m'aime pas, je fais vœu de déteſter ſon caractére. Oui ſon honneur y eſt engagé, il faut qu'il ſoit un malhonnête homme; car il a donc voulu me faire prendre le change?

COLOMBINE.

Il vous aimoit peut-être, & je lui avois dit que vous pouviez l'aimer; mais vous vous êtes fâchée, & j'ai détruit mon ouvrage: j'ai dit tantôt à Arlequin que vous ne l'aimiez nullement

ment à lui; que j'avois voulu flatter ſon Maître pour me divertir, & qu'enfin Monſieur Lélio étoit l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'eſt pas vrai: de quoi vous mêlez-vous, Colombine, ſi Monſieur Lélio a du penchant pour moi? De quoi vous aviſez-vous d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'eſtime? Il faut avoir le cœur bien dur, pour donner du chagrin aux gens ſans néceſſité! en vérité, vous avez jugé de me deſobliger!

COLOMBINE.

Tenez, Madame, duſſiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal: oui vous l'aimez.

LA COMTESSE *d'un ton froid.*

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je, j'aurai ſoin demain de vous payer & de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de punissable; & je fais ſerment que je n'ai eu nul deſſein de vous fâcher; je vous reſpecte & je vous aime, vous le ſavez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous paſſe encore cette ſottiſe-là: obſervez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE, *à part les premiers mots.*

Voyons la fin de cela. Je vous l'avoue, une ſeule choſe me chagrine; c'eſt de m'appercevoir que vous manquez de confiance pour moi, qui ne veux ſavoir vos ſecrets que pour vous ſervir; de grace, ma chére Maîtreſſe, ne me donnez plus ce chagrin-là, récompenſez mon zéle pour vous, ouvrez-moi votre cœur, vous n'en ſerez point fâchée.

Colom-

Colombine approchant de sa Maîtresse, & la caressant.

LA COMTESSE.

Ah!

COLOMBINE.

Eh bien! Voilà un soupir: c'est un commencement de franchise; achevez donc.

LA COMTESSE.

Colombine?

COLOMBINE.

Madame.

LA COMTESSE.

Après tout, aurois-tu raison? Est-ce que j'aimerois?

COLOMBINE.

Je crois que oui: mais d'où vient vous faire un si grand monstre de cela? eh bien, vous aimez, voilà qui est bien rare!

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi! je pourrois tomber dans ces malheureuses situations si pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins: moi, moi! non Colombine, cela n'est pas fait encore, je serois au désespoir. Quand je suis venue ici j'étois triste; tu me demandois ce que j'avois: ah Colombine! c'étoit un présentiment du malheur qui devoit m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA COMTESSE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MAdame, mon Maître m'a dit que vous avez perdu une boëte de portrait: je ſai un homme qui l'a trouvée: de quelle couleur eſt-elle? combien y a-t-il de diamans? ſont-ils gros ou petits?

COLOMBINE.

Montre, nigaud! te méfies-tu de Madame? Tu fais-là d'impertinentes queſtions!

ARLEQUIN.

Mais, c'eſt la coutume d'interroger le monde, pour plus grande ſureté: je n'y penſe point à mal.

LA COMTESSE.

Où eſt-elle cette boëte?

ARLEQUIN *la montrant.*

La voilà, Madame, un autre que vous ne la verroit pas, mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'eſt la même, tiens, prens cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vivent les revanches, le Ciel vous ſoit en aide!

LA COMTESSE.

Le portrait n'y eſt pas?

ARLEQUIN.

Chut, il n'eſt pas perdu, c'eſt mon Maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il me garde mon portrait, qu'en veut-il faire?

ARLEQUIN.

C'eſt pour vous mirer quand il ne vous voit plus: il dit que ce portrait reſſemble à une couſine qui eſt morte, & qu'il aimoit beaucoup. Il m'a défendu d'en rien dire, & de vous faire accroire qu'il eſt perdu; mais il faut bien vous donner

donner de la marchandiſe pour votre argent. *Motus*, le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la couſine dont il parle, peut être morte; mais la couſine qu'il ne dit pas ſe porte bien, & votre couſin n'eſt pas votre parent.

ARLEQUIN.

Hé, hé, hé.

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu?

ARLEQUIN.

De ce drolle de couſin : Mon Maître croit bonnement qu'il garde le portrait à cauſe de la couſine ; & il ne ſait pas que c'eſt à cauſe de vous, cela eſt riſible ; il fait des quiproquo d'Apoticaire.

LA COMTESSE.

Eh que ſais-tu ſi c'eſt à cauſe de moi?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la couſine eſt un conte à dormir debout. Eſt-ce qu'on dit des injures à la copie d'une couſine qui eſt morte?

COLOMBINE.

Comment, des injures?

ARLEQUIN.

Oui, je l'ai laiſſé là-bas qui ſe fâche contre le viſage de Madame ; il le querelle tant qu'il peut, de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros ſoupirs au bout des mots qu'il dit : Oh! de ces ſoupirs-là la couſine défunte n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut abſolument qu'il me rende mon portrait, cela eſt de conſéquence pour moi. Je vais le lui demander, je ne ſouffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où ſe proméne-t-il?

ARLEQUIN.

De ce côté-là: vous le trouverez ſans faute, à droite ou à gauche.

SCENE IV.

LELIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Son cœur va-t-il bien?

COLOMBINE.

Oh je te réponds qu'il va grand train! mais voici ton Maître, laiſſe-moi faire.

LELIO *arrive.*

Colombine, où eſt Madame la Comteſſe? je ſouhaiterois lui parler.

COLOMBINE.

Madame la Comteſſe va, je penſe, partir tout à l'heure pour Paris.

LELIO.

Quoi ſans me voir! ſans me l'avoir dit!

COLOMBINE.

C'eſt bien à vous, à vous appercevoir de cela; n'avez-vous pas deſſein de vivre en ſauvage? de quoi vous plaignez-vous?

LELIO.

De quoi je me plains! la queſtion eſt ſingulière, Mademoiſelle Colombine; voilà donc le panchant que vous lui connoiſſiez pour moi! Partir ſans me dire adieu, & vous voulez que je ſois un homme de bon ſens, & que je m'accommode de cela, moi! non, les procédés bizarres me révolteront toujours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'eſt qu'entre amis on en agit ſans façon.

LELIO.

Amis! Oh doucement, je veux du vrai dans mes amis, des maniéres franches & ſtables, & je n'en trouve point-là; dorénavant je ferai mieux de n'être ami de perſonne, car je vois bien qu'il n'y a que du faux par-tout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos complimens?

AR-

ARLEQUIN.

Cela ſera honnête.

LELIO.

Et moi je ne ſuis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête, je ſuis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte, il vaut mieux vous parler franchement. Monſieur, Madame la Comteſſe ne part pas. Elle attend pour ſe déterminer qu'elle ſache ſi vous l'aimez, ou non; mais dites-moi naturellement vous-même ce qui en eſt, c'eſt le plus court.

LELIO.

C'eſt le plus court, il eſt vrai, mais j'y trouve pourtant de la difficulté; car enfin dirai-je que je ne l'aime pas?

COLOMBINE.

Oui, ſi vous le penſez.

LELIO.

Mais Madame la Comteſſe eſt aimable, & ce ſeroit une groſſiéreté.

ARLEQUIN.

Tirez votre réponſe à la courte-paille.

COLOMBINE.

Eh bien, dites que vous l'aimez.

LELIO.

Mais en-vérité c'eſt une tirannie que cette alternative-là; ſi je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Madame la Comteſſe; cela la fera partir, ſi je dis que je ne l'aime point?

COLOMBINE.

Peut-être auſſi partira-t-elle.

LELIO.

Vous voyez donc bien que cela eſt embarraſſant.

COLOMBINE.

Adieu je vous entens, je lui rendrai compte de votre indifférence, n'eſt-ce pas?

LELIO.

Mon indifférence! voilà un beau rapport, & cela me feroit un joli Cavalier. Vous décidez

cela bien à la légére ; en ſavez-vous plus que moi ?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LELIO.

Vous me mettez dans une deſagréable ſituation. Dites-lui que je ſuis plein d'eſtime, de conſidération & de reſpect pour elle.

ARLEQUIN.

Diſcours de Normand, que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LELIO.

Qui, moi?

COLOMBINE.

Oui, & vous êtes un étrange homme de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LELIO

Eh, Colombine, le ſavois-je?

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ma faute, je vous en avois averti.

LELIO.

Je ne ſais où je ſuis.

COLOMBINE.

Ah! vous voilà dans le ton, ſongez à dire toujours de-même, entendez-vous Monſieur de l'hermitage?

LELIO.

Que ſignifie cela?

COLOMBINE.

Rien; ſinon que je vous ai donné la queſtion, & que vous avez jaſé dans vos ſouffrances. Tenez-vous gai, l'homme indifferent, tout ira bien Arlequin je te le recommande, inſtruis-le plus amplement, je vais chercher l'autre.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ça, Monſieur, voilà qui eſt donc fait! c'eſt maintenant qu'il faut dire : va comme je te pouſſe : vive l'amour mon cher Maître, & faites chorus, car il n'y a pas deux chemins. Il faut paſſer par-là, ou par la fenêtre.

LELIO.

Ah! je ſuis un homme ſans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous diſpute point cela.

LELIO.

Arlequin, je ne devois jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monſieur, il falloit donc devenir aveugle.

LELIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, & de n'en ſortir de ſix mois.

ARLEQUIN *ſiffle.*

LELIO.

De quoi t'aviſes-tu de ſiffler!

ARLEQUIN.

Vous dites une chanſon, & je l'accompagne. Ne vous fâchez pas, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre ; cette Comteſſe vous aime, & la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LELIO *à part.*

Cachons-lui ma foibleſſe ; peut-être ne la ſait-elle pas encore.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LELIO, ARLEQUIN, PIERRE, COLOMBINE.

LA COMTESSE.

MOnſieur, vous devez ſavoir ce qui m'amène.

LELIO.

Madame, je m'en doute du-moins, & je consens à tout. Nos payſans ſe ſont racommodés, & je donne à Jacqueline autant que vous donnez à ſon amant : c'eſt de quoi j'allois prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous ſuis obligée de finir-celà, Monſieur; mais j'avois quelqu'autre choſe à vous dire, bagatelle pour vous, & aſſez importante pour moi.

LELIO.

Que ſeroit-ce donc?

LA COMTESSE.

C'eſt mon portrait, qu'on m'a dit que vous avez, & je viens vous prier de me le rendre; rien ne vous eſt plus inutile.

LELIO.

Madame, il eſt vrai, qu'Arlequin a trouvé une boëte de portrait que vous cherchiez; je vous l'ai fait remettre ſur le champ; s'il vous a dit autre choſe, c'eſt un étourdi, & je voudrois bien lui demander où eſt le portrait dont il parle?

ARLEQUIN *timidement.*

Eh Monſieur.

LELIO.

Quoi?

ARLEQUIN.

Il eſt dans votre poche.

LELIO.

Vous ne ſavez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, Monſieur, vous vous ſouvenez bien que vous lui avez parlé tantôt : je vous l'ai vu mettre après dans la poche du côté gauche.

LELIO.

Quelle impertinence!

LA COMTESSE.

Cherchez, Monſieur, peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu?

LE-

LELIO.

Ah, Madame, vous pouvez m'en croire.

LA COMTESSE *touchant à la poche de la veſte.*

Cela eſt vrai. Il me paroît que c'eſt lui.

LELIO *mettant la main dans ſa poche, & honteux d'y trouver le Portrait.*

Voyons donc, il a raiſon! Le voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE *un peu confuſe.*

Il le faut bien, Monſieur.

LELIO.

Comment donc cela s'eſt-il fait?

ARLEQUIN.

Eh! c'eſt que vous vouliez le garder, à cauſe, diſiez-vous, qu'il reſſembloit à une couſine qui eſt morte: & moi qui ſuis fin, je vous diſois que c'étoit à cauſe qu'il reſſembloit à Madame, & cela étoit vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LELIO.

En-vérité, Madame, je ne comprens pas ce coquin-là. *à part.*

Tu me la payeras.

ARLEQUIN.

Madame la Comteſſe, voila Monſieur qui menace derriére vous.

LELIO.

Moi!

ARLEQUIN.

Oui, parce que je dis la vérité: Madame, vous me feriez bien du plaiſir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime, il n'aura pas plutôt avoué cela qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas beſoin de mon interceſſion.

LELIO.

Eh Madame, je vous aſſure que je ne lui veux aucun mal, il faut qu'il ait l'eſprit troublé. Retire-toi, & ne nous romps plus la tête de tes ſots diſcours.

Ar-

Arlequin s'en va & un moment après Lélio continue.

Je vous prie, Madame, de n'être point fâchée de ce que j'avois votre portrait, j'étois dans l'ignorance.

LA COMTESSE *d'un air embarrassé.*

Ce n'est rien que cela, Monsieur.

LELIO.

C'est une avanture qui ne laisse pas que d'avoir un air singulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LELIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade là-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurois cru moi-même, si je ne vous connoissois pas.

LELIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous estimerois guéres moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'est pas clairvoyante quand on se trompe, & je me tromperois.

LELIO.

Ce n'est presque pas une erreur que cela, la chose est si naturelle à penser.

LA COMTESSE.

Mais, voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là?

LELIO

Moi, Madame? vous êtes la maîtresse.

LA COMTESSE.

Et vous le maître, Monsieur.

LELIO.

De quoi le suis-je?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LELIO.

Je vous reconnois : l'alternative est bien de vous, Madame!

LA COMTESSE.

Eh, pas trop! LE-

LELIO.

Pas trop.... ſi j'oſois interpréter ce mot-là?

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il ſignifie?

LELIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas penſé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LELIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne ſuis pas vindicative.

LELIO *à part.*

Ah! je ne ſai ce que je dois faire!

LA COMTESSE *d'un air impatient.*

Monſieur Lélio, expliquez-vous, & ne vous attendez pas que je vous devine.

LELIO.

Eh bien, Madame! me voilà expliqué, m'entendez-vous? vous ne répondez rien; vous avez raiſon: mes extravagances ont combattu trop longtemps contre vous, & j'ai mérité votre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, Monſieur.

LELIO.

Non, Madame: condamnez-moi, ou faites-moi grace.

LA COMTESSE *confuſe.*

Ne me demandez rien à-préſent: reprenez le Portrait de votre parente, & laiſſez-moi reſpirer.

ARLEQUIN.

Vivat, enfin, voilà la fin.

COLOMBINE.

Je ſuis contente de vous, Monſieur Lélio.

PIERRE.

Parguenne ça me boutte la joie au cœur.

LELIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes Enfans, j'aurai ſoin de votre nôce.

PIERRE.

Grand marci; mais morgué piſque je ſommes

en

en joie, j'allons faire venir les Meneſtriers que j'avons retenus.

ARLEQUIN.

Colombine : pour nous, allons nous marier ſans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage il en faut un peu ; après le mariage je t'en diſpenſe.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

JE ne crains point que Mathurine
S'amuſe à me manquer de foi ;
Car dès que je vais dans ſa mine
Quelque indifférence envers moi,
Sans ly demander le pourquoi,
Je laiſſe aller la Pelerine :
Je ne dis mot ; je me tiens coi :
Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du ſouci, rêve à part ſoi ;
Et puis tout d'un coup, la mutine
Me dit : j'enrage contre toi.

LA CHANTEUSE.

Colas me diſoit l'autre jour,
Margot, donne-moi ton amour ;
Je répondis, je te le donne,
Mais ne vas le dire à perſonne.
Colas ne m'entendit pas bien,
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands fous
D'être aux Champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage
L'amant alloit planter des choux,
Par la ventrebille je gage
Que nous ſerions condamnés tous
A travailler au jardinage.

FIN.

LA

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMEDIE.

ACTEURS.

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA.
LISETTE.
SILVIA.
ARLEQUIN,
TRIVELIN.
DES LAQUAIS.
DES FEMMES DE CHAMBRE.

La Scéne eſt dans le Palais du Prince.

LA DOUBLE INCONSTANCE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

SILVIA, TRIVELIN, *& quelques Femmes à la ſuite de Silvia.*

SILVIA *paraît ſortir comme fâchée.*

TRIVELIN.

MAIS, Madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raiſonnable?

SILVIA *impatiente.*

Non, il ne faut pas l'être, & je ſne le ſerai point.

TRIVELIN.

Cependant....

SILVIA *avec colére.*

Cependant je ne veux point avoir de raiſon; & quand vous recommenceriez cinquante fois votre cependant, je n'en veux point avoir: que ferez-vous-là?

TRIVELIN.

Vous avez ſoupé hier ſi légérement, que vous ſerez malade ſi vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi je hais la ſanté & je ſuis bien aiſe d'être malade; ainſi vous n'avez qu'à renvoyer tout ce qu'on m'apporte, car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni diner, ni ſouper, de-

main

main la même chose ; je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à tant que j'aye vu Arlequin, dont on m'a séparée : voilà mes petites résolutions ; & si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable, cela sera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi je ne m'y jouerai pas, je vois bien que vous me tiendriez parole; si j'osois cependant....

SILVIA *plus en colère.*

Ma bien, ne voilà-t-il pas encore un cependant ?

TRIVELIN.

En vérité je vous demande pardon ; celui-là m'est échappé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai, je vous prierai seulement de considérer....

SILVIA.

Oh vous ne vous corrigez pas ! voilà des considérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN *continuant.*

Que c'est votre Souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'empêche pas, il est le Maître : mais faut-il que je l'aime moi ? non ; & il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas, cela va tout seul ; un enfant le verroit, & vous ne le voyez pas.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

SILVIA.

Qui est-ce qui lui a dit de me choisir ? M'a-t-il demandé mon avis ? S'il m'avoit dit : me voulez-vous, Silvia ? Je lui aurois répondu : non, Seigneur, il faut qu'une honnête femme aime son mari, & je ne pourrois pas vous aimer. Voilà la pure raison de cela ; mais point

du

du tout, il m'aime, crac, il m'enléve, ſans me demander ſi je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enléve que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh! que veut-il que je faſſe de cette main, ſi je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre? Force-t-on les gens à recevoir des préſens malgré eux?

TRIVELIN.

Voyez depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite; n'êtes-vous pas déjà ſervie comme ſi vous étiez ſa femme? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui ſont à votre faire, les amuſemens qu'on tâche de vous procurer par ſes ordres. Qu'eſt-ce qu'Arlequin au prix d'un Prince plein d'égards, qui ne veut pas même ſe montrer qu'on ne vous ait diſpoſée à le voir? d'un Prince jeune, aimable & rempli d'amour? car vous le trouverez tel. Eh! Madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, & profitez de ſes faveurs.

SILVIA.

Dites-moi, vous & toutes celles qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatienter, pour me tenir des diſcours qui n'ont pas le ſens commun, qui me font pitié?

TRIVELIN.

Oh parbleu je n'en ſai pas davantage, voilà tout l'eſprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là vous ſeriez tout auſſi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA *en ſe tournant vivement de ſon côté.*

Oui, je vais vous dire en quoi, oui...

TRI-

TRIVELIN.

Eh ! doucement, Madame, mon deſſein n'eſt pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien mal-adroit.

TRIVELIN.

Je ſuis votre ſerviteur.

SILVIA.

Eh bien, mon ſerviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je affaire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'eſpionnent toujours ? On m'ôte mon amant, & on me rend des femmes à la place ; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement ? & on veut que je ſois heureuſe avec cela ? Que m'importe toute cette muſique, ces concerts & cette danſe dont on croit me régaler ! Arlequin chantoit mieux que tout cela, & j'aime mieux danſer moi-même, que de voir danſer les autres, entendez-vous ? Une Bourgeoiſe contente dans un petit village vaut mieux qu'une Princeſſe qui pleure dans un bel appartement. Si le Prince eſt ſi tendre, ce n'eſt pas ma faute, je n'ai pas été le chercher ; pourquoi m'a-t-il vue ? S'il eſt jeune & aimable, tant mieux pour lui, j'en ſuis bien aiſe, qu'il garde tout cela pour ſes pareils, & qu'il me laiſſe mon pauvre Arlequin, qui n'eſt pas plus gros Monſieur que je ſuis groſſe Dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé, qui m'aime ſans façon, que j'aime de-même, & que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas, le pauvre enfant ! qu'en aura-t-on fait ? qu'eſt-il devenu ? Il ſe déſeſpére quelque part, j'en ſuis ſure, car il a le cœur ſi bon ; peut-être auſſi qu'on le maltraite. . .

Elle ſe dérange de ſa place.

Je ſuis outrée ; tenez, voulez-vous me faire un plaiſir ? ôtez-vous de-là, je ne puis vous ſouffrir, laiſſez-moi m'affliger en repos.

TRI-

TRIVELIN.

Le compliment eſt court, mais il eſt net; tranquilliſez-vous pourtant, Madame.

SILVIA.

Sortez ſans me répondre, cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous, vous voulez Arlequin, il viendra inceſſamment, on eſt allé le chercher.

SILVIA *avec un ſoupir.*

Je le verrai donc?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez auſſi.

SILVIA *s'en allant.*

Je vais l'attendre: mais ſi vous me trompez, je ne veux plus ni voir ni entendre perſonne.

Pendant qu'elle ſort, le Prince & Flaminia entrent d'un autre côté, & la regardent ſortir.

SCENE II.

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE *à Trivelin.*

EH bien, as-tu quelque eſpérance à me donner? que dit-elle?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, Seigneur, ma foi ce n'eſt pas la peine de le répéter, il n'y a rien encore qui mérite votre curioſité.

LE PRINCE.

N'importe, dis toujours.

TRIVELIN.

Eh non, Seigneur, ce ſont de petites bagatelles dont le récit vous ennuyeroit: tendreſſe pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connoître, déſir violent de ne vous point voir, & force haine pour nous; voilà l'abrégé de ſes diſpoſitions, vous voyez bien que cela n'eſt point réjouiſſant; &

franchement, ſi j'oſois dire ma penſée, le meilleur ſeroit de la remettre où on l'a priſe.

Le Prince rêve triſtement.

FLAMINIA.

J'ai déjà dit la même choſe au Prince, mais cela eſt inutile; ainſi continuons, & ne ſongeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon ſentiment à moi eſt qu'il y a quelque choſe d'extraordinaire dans cette fille-là; refuſer ce qu'elle refuſe! cela n'eſt point naturel; ce n'eſt point-là une femme, voyez-vous, c'eſt quelque créature d'une eſpéce à nous inconnue; avec une femme nous irions notre train, celle-ci nous arrête, cela nous avertit d'un prodige, n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'eſt ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA *en riant.*

Eh, Seigneur, ne l'écoutez pas avec ſon prodige, cela eſt bon dans un conte de Fée; je connois mon ſexe, il n'a rien de prodigieux que ſa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'eſt point en priſe, mais elle a un cœur, & par conſéquent de la vanité; avec cela, je ſaurai bien la ranger à ſon devoir de femme. Eſt-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui, je l'attends.

LE PRINCE *d'un air inquiet.*

Je vous avoue, Flaminia, que nous riſquons beaucoup à lui montrer ſon amant, ſa tendreſſe pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui; mais ſi elle ne le voit, l'eſprit lui tournera, j'en ai ſa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déjà dit qu'Arlequin nous étoit néceſſaire.

LE

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra, vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens & de faveurs, s'il veut en épouſer une autre que ſa Maîtreſſe.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non, la loi qui veut que j'épouſe une de mes ſujettes, me défend d'uſer de violence contre qui que ce ſoit.

FLAMINIA.

Vous avez raiſon, ſoyez tranquille, j'eſpére que tout ſe fera à l'amiable; Silvia vous connoît déjà ſans ſavoir que vous êtes le Prince, n'eſt-il pas vrai?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chaſſe, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de ſa maiſon; j'avois ſoif, elle alla me chercher à boire: je fus enchanté de ſa beauté & de ſa ſimplicité, & je lui en fis l'aveu. Je l'ai vue cinq ou ſix fois de la même maniére, comme ſimple Officier du Palais: mais quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai jamais pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a ſurpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faudra mettre à profit l'ignorance où elle eſt de votre rang; on l'a déjà prévenue que vous ne la verriez pas ſitôt, je me charge du reſte, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y conſens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'eſt rien que vous ne deviez attendre de ma reconnoiſſance. *Il ſort.*

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t-en dire à ma ſœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'eſt pas beſoin, la voilà qui entre : adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCENE III.

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

Je viens recevoir tes ordres, que me veux-tu ?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aiſe.

FLAMINIA *après l'avoir regardée.*

Ouida, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE *en riant.*

Je le ſai bien : mais qu'eſt-ce que cela te fait ?

FLAMINIA.

Ote cette mouche galante que tu as-là.

LISETTE *refuſant.*

Je ne ſaurois, mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE *en tirant ſa boëte à miroir, & ôtant la mouche.*

Quel meurtre ! Pourquoi perſécutes-tu ma mouche ?

FLAMINIA.

J'ai mes raiſons pour cela. Or ça, Liſette, tu es grande & bien faite.

LISETTE.

C'eſt le ſentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire ?

LISETTE.

C'eſt mon foible.

FLAMINIA.

Saurois-tu avec une adreſſe naïve & modeſte inſpirer un tendre panchant à quelqu'un, en lui

lui témoignant d'en avoir pour lui, & le tout pour une bonne fin?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche, elle me paroît néceſſaire à l'expédition que tu me propoſes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche? non, elle n'eſt pas néceſſaire: il s'agit ici d'un homme ſimple, d'un villageois ſans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici ſommes obligées d'être auſſi modeſtes que les femmes de ſon village; oh la modeſtie de ces femmes-là n'eſt pas faite comme la nôtre, nous avons des diſpenſes qui le ſcandaliſeroient; ainſi ne regrette plus tes mouches, & mets-en la valeur dans tes maniéres; c'eſt de ces maniéres dont je te parle; je te demande ſi tu ſauras les avoir comme il faut? voyons, que lui diras-tu?

LISETTE.

Mais je lui dirai... que lui dirois-tu, toi?

FLAMINIA.

Ecoute-moi: point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un deſſein de plaire; oh il faut en effacer cela; tu mets je ne ſai quoi d'étourdi & de vif dans ton geſte, quelquefois c'eſt du nonchalant, du tendre, du mignard; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille ſingeries; ta tête eſt légére; ton menton porte au vent; tu cours après un air jeune, galant & diſſipé; parles-tu aux gens, leur réponds-tu, tu prends de certains tons, tu te ſers d'un certain langage, & le tout finement relevé de ſaillies folles: oh toutes ces petites impertinences-là ſont très-jolies dans une fille du monde, il eſt décidé que ce ſont des graces, le cœur des hommes s'eſt tourné comme cela, voilà qui eſt fini: mais ici il faut, s'il te plaît, faire main-baſſe ſur tous ces agrémens-là, le petit homme en queſtion ne les approuveroit point, il n'a pas le goût ſi fort lui: tiens, c'eſt tout

comme un homme qui n'auroit jamais bu que de belles eaux bien claires, le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairoient pas.

LISETTE *étonnée.*

Mais la façon dont tu arranges mes agrémens, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA *d'un air naïf.*

Bon ! c'est que je les examine-moi, voilà pourquoi ils deviennent ridicules: mais tu es en sureté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai?

FLAMINIA.

Rien: tu laisseras aller tes regards comme ils iroient si ta coquetterie les laissoit en repos; ta tête comme elle se tiendroit, si tu ne songeois pas à lui donner des airs évaporés; & ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelqu'échantillon de ton savoir-faire, regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE *se tournant.*

Tiens, ce regard-là est-il bon?

FLAMINIA.

Hum, il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

Oh dame, veux-tu que je te dise, tu n'es qu'une femme, est-ce que cela anime? Laissons cela, car tu m'emporterois la fleur de mon rôle; c'est pour Arlequin, n'est-ce pas?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais le pauvre garçon, si je ne l'aime pas je le tromperai; je suis fille d'honneur, & je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras, & cela sera ta fortune; as-tu encore des scrupules? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domesti-

meſtique du Prince, & tu deviendras grande Dame.

LISETTE.

Oh voilà ma conſcience en repos ; & en ce cas-là, ſi je l'épouſe, il n'eſt pas néceſſaire que je l'aime. Adieu, tu n'as qu'à m'avertir quand il ſera tems de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire auſſi, car voilà Arlequin qu'on améne.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

Arlequin regarde Trivelin & tout l'appartement avec étonnement.

TRIVELIN.

Eh bien, Seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici?

Arlequin ne dit mot.

N'eſt-il pas vrai que voilà une belle maiſon?

ARLEQUIN.

Que diantre, qu'eſt-ce que cette maiſon-là & moi avons affaire enſemble? qu'eſt-ce que c'eſt que vous? que me voulez-vous, où allons-nous?

TRIVELIN.

Je ſuis un honnête homme, à-préſent votre domeſtique: je ne veux que vous ſervir, & nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, & je m'en retourne.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Doucement.

ARLEQUIN.

Parlez donc: hé, vous êtes bien impertinent d'arrêter votre Maître!

TRIVELIN.

C'eſt un plus grand Maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui eſt donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi ?

TRIVELIN.

Quand vous le connoîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à-préſent.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que nous avons quelque choſe à nous dire ?

TRIVELIN.

Oui, ſur Silvia.

ARLEQUIN *charmé, & vivement.*

Ah Silvia ! hélas je vous demande pardon, voyez ce que c'eſt, je ne ſavois pas que j'avois à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours ?

ARLEQUIN.

Oui : des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne ſont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin ſi ce ne ſont pas des voleurs, ce ſont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je ſai où elle eſt.

ARLEQUIN *charmé & careſſant.*

Vous ſavez où elle eſt, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaîra ? Que je ſuis fâché de n'être pas riche, je vous donnerois tous mes revenus pour gages ! dites, l'honnête homme, de quel côté faut-il tourner ? Eſt-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi ?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN *charmé & d'un air doux.*

Mais quand j'y ſonge, il faut que vous ſoyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici com

comme vous faites? O Silvia, chére enfant de mon ame, ma mie, je pleure de joye.

TRIVELIN *à part, les premiers mots.*

De la façon dont ce drolle-là prélude, il ne vous promet rien de bon ; écoutez, j'ai bien autre choſe à vous dire.

ARLEQUIN *le preſſant.*

Allons d'abord voir Silvia, prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez : mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous ſouvenez-vous d'un certain Cavalier, qui a rendu cinq ou ſix viſites à Silvia, & que vous avez vu avec elle?

ARLEQUIN *triſte.*

Oui : il avoit la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre Maîtreſſe fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi, il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au Prince un réeit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard!

TRIVELIN.

Le Prince a voulu la voir, & a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela eſt juſte?

TRIVELIN.

Hum, il y a une petite difficulté : il en eſt devenu amoureux, & ſouhaiteroit d'en être aimé à ſon tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir, c'eſt moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait, écoutez juſqu'au bout.

ARLEQUIN *haussant le ton.*

Mais le voilà le bout; est-ce qu'on veut me chicaner mon bon droit?

TRIVELIN.

Vous savez que le Prince doit se choisir une femme dans ses Etats.

ARLEQUIN *brusquement.*

Je ne sai point cela: cela m'est inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprens.

ARLEQUIN *brusquement.*

Je ne me soucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au Prince, & il voudroit lui plaire avant que de l'épouser; l'amour qu'elle a pour vous fait obstacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il fasse donc l'amour ailleurs; car il n'auroit que la femme, moi j'aurois le cœur, il nous manqueroit quelque chose à l'un & à l'autre, & nous serions tous trois mal à notre aise.

TRIVELIN.

Vous avez raison: mais ne voyez-vous pas que si vous épousez Silvia, le Prince resteroit malheureux?

ARLEQUIN *après avoir rêvé.*

A-la-vérité il seroit d'abord un peu triste, mais il aura fait le devoir d'un brave homme, & cela console; au-lieu que s'il l'épouse, il fera pleurer ce pauvre enfant, je pleurerai aussi moi, il n'y aura que lui qui rira, & il n'y a pas de plaisir à rire tout seul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi, faites quelque chose pour votre Maître; il ne peut se résoudre à quitter Silvia, je vous dirai même qu'on lui a prédit l'avanture qui la lui a fait connoître, & qu'elle doit être sa femme; il faut que cela arrive, cela est écrit là-haut

AR-

ARLEQUIN.

Là-haut on n'écrit pas de telles impertinences: pour marque de cela, si on avoit prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derriére, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction?

TRIVELIN.

Non vraiment, il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien, c'est ma mort qu'on a prédite; ainsi c'est prédire rien qui vaille, & dans tout cela il n'y a que l'Astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh morbleu on ne prétend pas vous faire du mal; nous avons ici d'aimables filles, épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oui-dà, que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colére & qu'elle porte son amitié ailleurs. Oh, oh, mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butord, gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas, vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Savez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerra l'amitié du Prince?

ARLEQUIN.

Bon, mon ami ne seroit pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richesses que vous promet cette amitié.....

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand on se porte bien, qu'on a bon appétit & de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

C'eſt à cauſe de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maiſon à la ville, Maiſon à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah que cela eſt beau! il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe; qui eſt-ce qui habitera ma Maiſon de ville, quand je ſerai à ma Maiſon de campagne?

TRIVELIN.

Parbleu vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets! qu'ai-je beſoin de faire fortune pour ces canailles-là? je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois?

TRIVELIN *rient.*

Non, que je penſe, vous ne ſerez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien, innocent que vous êtes, ſi je n'ai pas ce ſecret-là, il eſt inutile d'avoir deux maiſons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaîra vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma Maîtreſſe pour avoir le plaiſir de déménager ſouvent?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche, vous êtes bien étrange! cependant tout le monde eſt charmé d'avoir de grands appartemens, nombre de domeſtiques.....

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre, je n'aime point à nourrir des fainéans, & je ne trouverai point de valet plus fidéle, plus affectionné à mon ſervice que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne ſerez point en danger de mettre ce domeſtique-là dehors: mais ne

ne ſeriez-vous pas ſenſible au plaiſir d'avoir un bon équipage, un bon caroſſe, ſans parler de l'agrément d'être meublé ſuperbement!

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Silvia en comparaiſon avec des meubles, un caroſſe & des chevaux qui le traînent: dites-moi, fait-on autre choſe dans ſa maiſon que s'aſſeoir, prendre ſes repas, & ſe coucher! Eh bien, avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaiſes de paille, ne ſuis-je pas bien meublé? n'ai-je pas toutes mes commodités? Oh mais je n'ai pas de caroſſe! eh bien je ne verſerai point. Ne

En montrant ſes jambes.

voilà-t-il pas un équipage que ma mére m'a donné? N'eſt-ce pas de bonnes jambes? Eh morbleu il n'y a pas de raiſon à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, pareſſeux, laiſſez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point, cela nous fera du pain; vous marcherez, & vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu! vous êtes vif, ſi l'on vous en croyoit, on ne pourroit fournir les hommes de ſouliers.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Ils porteroient des ſabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes, vous m'avez promis de me montrer Silvia, & un honnête homme n'a que ſa parole.

TRIVELIN.

Un moment: vous ne vous ſouciez ni d'honneurs, ni de richeſſes, ni de belles maiſons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages....

ARLEQUIN.

Il n'y a pas-là pour un ſol de bonne marchandiſe.

TRIVELIN.

La bonne-chére vous tenteroit-elle? Une cave remplie de vin exquis vous plairoit-elle? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger, & en abondance? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande & en poisson, vous l'aurez, & pour toute votre vie.

Arlequin est quelque temps à répondre.

TRIVELIN.

Vous ne répondez rien?

ARLEQUIN.

Ce que vous dites-là seroit plus de mon goût que tout le reste; car je suis gourmand, je l'avoue: mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, Seigneur Arlequin, faites-vous un sort heureux, il ne s'agira seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non, je m'en tiens au bœuf, & au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bu de bon vin! que vous auriez mangé de bons morceaux!

ARLEQUIN.

J'en suis fâché, mais il n'y a rien à faire; le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela: voulez-vous me la montrer, ou ne le voulez-vous pas?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr, mais il est encore un peu matin.

SCENE V.

LISETTE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LISETTE *à Trivelin.*

JE vous cherche par-tout, Monsieur Trivelin, le Prince vous demande.

TRI-

TRIVELIN.

Le Prince me demande, j'y cours: mais tenez donc compagnie au Seigneur Arlequin pendant mon abſence.

ARLEQUIN.

Oh ce n'eſt pas la peine, quand je ſuis ſeul moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non, vous pourriez vous ennuyer; adieu, je vous rejoindrai bientôt.

SCENE VI.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN *ſe retirant au coin du Théâtre.*

JE gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle, néant.

LISETTE *doucement.*

C'eſt donc vous, Monſieur, qui êtes l'amant de Mademoiſelle Silvia.

ARLEQUIN *froidement.*

Oui.

LISETTE.

C'eſt une très-jolie fille.

ARLEQUIN *du même ton.*

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN *bruſquement.*

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puiſqu'elle le mérite?

ARLEQUIN *bruſquement.*

C'eſt qu'elle n'aimera perſonne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, & je lui pardonne ſon attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela ſert-il, ce pardon-là?

LISETTE.

Je veux dire que je ne ſuis plus ſi ſurpriſe

que

que je l'étois de ſon obſtination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous ſurpriſe?

LISETTE.

C'eſt qu'elle refuſe un Prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il ſeroit aimable, cela empêche-t-il que je ne le ſois auſſi moi?

LISETTE *d'un air doux.*

Non: mais enfin c'eſt un Prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe! en fait de fille, ce Prince n'eſt pas plus avancé que moi.

LISETTE *doucement.*

A la bonne heure; j'entens ſeulement qu'il a des Sujets & des Etats, & que tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos Sujets & vos Etats; ſi je n'ai pas des Sujets, je n'ai charge de perſonne; & ſi tout va bien, je m'en réjouis; ſi tout va mal, ce n'eſt pas ma faute. Pour des Etats, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place, & cela ne rend ni plus beau ni plus laid: ainſi de toutes façons vous étiez ſurpriſe à propos de rien.

LISETTE *à part.*

Voilà un vilain petit homme, je lui fais des complimens, & il me querelle.

ARLEQUIN, *comme lui demandant ce qu'elle dit.*

Hem.

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis; & j'avoue qu'à vous voir ſeulement, je me ſerois promis une converſation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame, Mademoiſelle, il n'y a rien de ſi trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il eſt vrai que la vôtre m'a trompée, & voilà comme

comme on a ſouvent tort de ſe prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh! très-fort: mais que voulez-vous? je n'ai pas choiſi ma phiſionomie.

LISETTE *en le regardant comme étonnée.*

Non, je n'en ſaurois revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant, & il n'y a point de remède, je ſerai toujours comme cela.

LISETTE *d'un air un peu fâché.*

Oh! j'en ſuis perſuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur vous ne vous en ſouciez guéres.

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

ARLEQUIN.

Eh! pour le ſavoir.

LISETTE, *d'un air naturel.*

Je ſerois bien ſotte de vous dire la vérité là-deſſus, & une fille doit ſe taire.

ARLEQUIN, *à part les premiers mots.*

Comme elle y va! tenez, dans le fond c'eſt dommage que vous ſoyez une ſi grande coquette.

LISETTE.

Moi?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Savez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille choſe à une femme, & que vous m'inſultez?

ARLEQUIN *d'un air naïf.*

Point du tout: il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent; ce n'eſt point moi qui ai tort de vous trouver coquette, c'eſt vous qui avez tort de l'être, Madamoiſelle.

LISETTE *d'un air un peu vif.*

Mais par où voyez-vous donc que je la ſuis?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites

des

des douceurs, & que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez : écoutez, ſi vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vite, afin que cela s'en aille ; car je ſuis pris, & naturellement je ne veux pas qu'une fille me faſſe l'amour la premiére, c'eſt moi qui veux commencer à le faire à la fille, cela eſt bien meilleur ; & ſi vous ne m'aimez pas, eh fy, Mademoiſelle, fy, fy.

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un viſionnaire.

ARLEQUIN.

Comment eſt-ce que les garçons à la Cour peuvent ſouffrir ces maniéres-là dans leurs Maîtreſſes! Par la morbleu, qu'une femme eſt laide quand elle eſt coquette!

LISETTE.

Mais mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Sylvia, c'eſt cela qui eſt aimable ; ſi je vous contois notre amour, vous tomberiez dans l'admiration de ſa modeſtie : les premiers jours il falloit voir comme elle ſe reculoit d'auprès de moi, & puis elle reculoit plus doucement, & puis petit à petit elle ne reculoit plus ; enſuite elle me regardoit en cachette, & puis elle avoit honte quand je l'avois vu faire, & puis moi j'avois un plaiſir de Roi à voir ſa honte ; enſuite j'attrappois ſa main, qu'elle me laiſſoit prendre, & puis elle étoit encore toute confuſe, & puis je lui parlois ; enſuite elle ne me répondoit rien, mais n'en penſoit pas moins ; enſuite elle me donnoit des regards pour des paroles, & puis des paroles qu'elle laiſſoit aller ſans y ſonger, parce que ſon cœur alloit plus vite qu'elle : enfin c'étoit un charme, auſſi j'étois comme un fou ; & voilà ce qui s'appelle une fille, mais vous ne reſſemblez point à Sylvia.

LISETTE.

En-vérité vous me divertiſſez, vous me faites rire.

AR-

ARLEQUIN.

Oh! pour moi je m'ennuye de vous faire rire à vos dépens : adieu, ſi tout le monde étoit comme moi, vous trouveriez plutôt un merle blanc, qu'un amoureux.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, LISETTE.

TRIVELIN *à Arlequin.*

VOus ſortez?

ARLEQUIN.

Oui : cette Demoiſelle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour en attendant le diné, cela vous deſennuyera.

SCENE VIII.

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, *à Liſette.*

EH bien! nos affaires avancent-elles? Comment va le cœur d'Arlequin?

LISETTE *d'un air fâché.*

Il va très-brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue?

LISETTE.

Eh fy, Mademoiſelle, vous êtes une coquette : voilà de ſon ſtyle.

LE PRINCE.

J'en ſuis fâché, Liſette : mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, Seigneur, que ſi j'étois vaine je n'aurois pas mon compte ; j'ai des preuves que je puis déplaire, & nous autres femmes nous nous paſſons bien de ces preuves-là.

FLA-

FLAMINIA.

Allons, allons, c'eſt maintenant à moi à tenter l'avanture.

LE PRINCE.

Puiſqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi je vous dis, Seigneur, que j'ai vu Arlequin, qu'il me plaît à moi, que je me ſuis mile dans la tête de vous rendre content; que je vous ai promis que vous le ſeriez; que je vous tiendrai parole, & que de tout ce que je vous dis-là, je n'en rabattrois pas la valeur d'un mot; eh vous ne me connoiſſez pas. Quoi, Seigneur, Arlequin & Silvia me réſiſteroient? je ne gouvernerois pas deux cœurs de cette eſpéce-là, moi qui l'ai entrepris, moi qui ſuis opiniâtre, moi qui ſuis femme! c'eſt tout dire. Eh moi, j'irois me cacher! mon ſexe me renonceroit. Seigneur, vous pouvez en toute ſureté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela; je vous garantis aimé, je vous garantis marié, Sylvia va vous donner ſon cœur, enſuite ſa main, je l'entens d'ici vous dire, je vous aime, je vois vos nôces, elles ſe font, Arlequin m'épouſe, vous nous honorez de vos bienfaits, & voilà qui eſt fini.

LISETTE *d'un air incrédule.*

Tout eſt fini, rien n'eſt commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, eſprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à eſpérer: mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir ces apparences, j'ai de bons moyens pour cela; je vais commencer par aller chercher Silvia, il eſt tems qu'elle voye Arlequin.

LISETTE.

Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je pense de même.

FLAMINIA *d'un air indifférent.*

Eh nous ne différons que du oui & du non, ce n'est qu'une bagatelle; pour moi j'ai résolu qu'ils se voyent librement: sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaisie.

FLAMINIA.

Retirons-nous, voici Arlequin qui vient.

SCENE IX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, *& une suite de Valets.*

ARLEQUIN.

PAr parenthése, dites-moi une chose, il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drolles barriolés qui nous accompagnent par-tout, ces gens-là sont bien curieux?

TRIVELIN.

Le Prince qui vous aime, commence par-là à vous donner des témoignages de sa bienveillance; il veut que ces gens-là vous suivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh, oh, c'est donc une marque d'honneur?

TRIVELIN.

Oui, sans-doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi, ces gens-là qui me suivent, qui est-ce qui les suit eux?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Eh vous, n'avez-vous personne aussi?

TRI-

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas vous autres?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN *en colère & prenant ſon bâton.*

Allons, cela étant, hors d'ici, tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là?

TRIVELIN.

D'où vient donc cela?

ARLEQUIN.

Détalez, je n'aime point les gens ſans honneur, & qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN *en le frappant.*

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN *en s'enfuyant.*

Arrêtez, arrêtez, que faites-vous?

Arlequin court auſſi après les autres Valets, qu'il chaſſe, & Trivelin ſe réfugie dans une couliſſe.

SCENE X.

ARLEQUIN, TRIVELIN,

ARLEQUIN, *revient ſur le Théatre.*

CEs maraut-là! j'ai eu toutes les peines du monde à les congédier; voilà une drolle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui, c'eſt ſe moquer du monde.

Il ſe retourne, & voit Trivelin qui revient.

ARLEQUIN.

Mon ami, eſt-ce que je ne me ſuis pas bien expliqué?

TRIVELIN *de loin.*

Ecoutez, vous m'avez battu: mais je vous le pardonne, je vous crois un garçon raiſonnable.

AR-

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN *de loin.*

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre ſuite, ce n'eſt pas que nous manquions d'honneur; c'eſt qu'il n'y a que les perſonnes conſidérables, les Seigneurs, les gens riches qu'on honore de cette maniére-là: s'il ſuffiſoit d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurois après moi une armée de valets.

ARLEQUIN *remettant ſa latte.*

Oh! à-préſent je vous comprens; que diantre! que ne dites-vous la choſe comme il faut? je n'aurois pas les bras démis, & vos épaules s'en porteroient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, c'étoit mon intention; par bonheur ce n'eſt qu'un mal-entendu, & vous devez être bien aiſe d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à-préſent que c'eſt qu'on fait ici tout l'honneur aux gens conſidérables, riches, & à celui qui n'eſt qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'eſt cela même.

ARLEQUIN, *d'un air dégoûté.*

Sur ce pied-là ce n'eſt pas grand' choſe que d'être honoré, puiſque cela ne ſignifie pas qu'on ſoit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela?

ARLEQUIN.

Ma foi, tout bien compté, vous me ferez plaiſir de me laiſſer-là ſans compagnie; ceux qui me verront tout ſeul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme, j'aime autant cela que d'être pris pour un grand Seigneur.

TRI-

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir.... parbleu je ne vous trompe pas, car la voilà qui entre : adieu, je me retire.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA *en entrant accourt avec joye.*

Ah le voici! eh mon cher Arlequin, c'est donc vous! je vous revois donc? le pauvre enfant, que je suis aise!

ARLEQUIN *tout essoufflé de joye.*

Et moi aussi. *Il prend respiration.* Oh, oh, je me meurs de joye.

SILVIA.

Là, là, mon fils, doucement ; comme il m'aime! quel plaisir d'être aimé comme cela!

FLAMINIA *en les regardant tous deux.*

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfans, & vous êtes bien aimables de vous être si fidéles. *Et comme tout bas.* Si quelqu'un m'entendoit dire cela, je serois perdue : mais dans le fond du cœur je vous estime, & je vous plains.

SILVIA *lui répondant.*

Hélas! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN *tendrement, & lui prenant la main.*

M'aimez-vous toujours?

SILVIA.

Si je vous aime! cela se demande-t-il? est-ce une question à faire?

FLAMINIA *d'un air naturel à Arlequin.*

Oh! pour cela je puis vous certifier sa tendresse, je l'ai vue au désespoir, je l'ai vue pleurer de votre absence ; elle m'a touchée moi-

moi-même, je mourois d'envie de vous voir enſemble, vous voilà : adieu, mes amis, je m'en vais ; car vous m'attendriſſez ; vous me faites triſtement reſſouvenir d'un amant que j'avois, & qui eſt mort ; il avoit de l'air d'Arlequin, & je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia, on m'a miſe auprès de vous, mais je ne vous déſervirai point ; aimez toujours Arlequin, il le mérite : & vous, Arlequin, quelque choſe qu'il arrive, regardez-moi comme une amie, comme une perſonne qui voudroit pouvoir vous obliger, je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN *doucement.*

Allez, Mademoiſelle, vous êtes une fille de bien ; je ſuis votre ami auſſi moi ; je ſuis fâché de la mort de votre amant, c'eſt bien dommage que vous ſoyez affligée & nous auſſi.

SCENE XII.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA *d'un air plaintif.*

EH bien, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh bien, mon ame ?

SILVIA.

Nous ſommes bien malheureux.

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours, cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui, mais notre amitié que deviendra-t-elle ? cela m'inquiéte.

ARLEQUIN.

Hélas ! mamour, je vous dis de prendre patience : mais je n'ai pas plus de courage que vous. *Il lui prend la main.* Pauvre petit tréſor, à moi, ma mie ; il y a trois jours que je n'ai vu ces beaux yeux-là, regardez-moi toujours pour me récompenſer.

SILVIA *d'un air inquiet.*

Ah ! j'ai bien des choſes à vous dire, j'ai peur de vous perdre ; j'ai peur qu'on ne vous faſſe quelque mal par méchanceté de jalouſie ; j'ai peur que vous ne ſoyez trop long-temps ſans me voir, & que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, eſt-ce que je m'accoutumerois à être malheureux ?

SILVIA.

Je ne veux point que vous m'oubliyez ; je ne veux point non plus que vous endurcz rien à cauſe de moi ; je ne ſai point dire ce que je veux, je vous aime trop, c'eſt une pitié que mon embarras, tout me chagrine.

ARLEQUIN *pleure.*

Hi, hi, hi, hi.

SILVIA *triſtement.*

Oh bien, Arlequin, je m'en vais donc pleurer auſſi moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puiſque vous voulez être ſi triſte ? Si vous aviez un peu de compaſſion, eſt-ce que vous ſeriez ſi affligée ?

SILVIA.

Demeurez donc en repos, je ne vous dirai plus que je ſuis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui, mais je devinerai que vous l'êtes ; il faut me promettre que vous ne le ſerez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils : mais promettez-moi auſſi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN *en s'arrêtant tout court pour la regarder.*

Silvia, je ſuis votre amant, vous êtes ma maîtreſſe, retenez-le bien, car cela eſt vrai, & tant que je ſerai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas, je mourrai de compagnie avec cela. Ah ça, dites-moi

le

le ſerment que vous voulez que je vous faſſe?

SILVIA.

Voilà qui va bien, je ne ſai point de ſermens; vous êtes un garçon d'honneur, j'ai votre amitié, vous avez la mienne, je ne la reprendrai pas, à qui eſt-ce que je la porterois? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait? Y a-t-il quelque fille qui puiſſe vous aimer autant que moi? Eh bien, n'eſt-ce pas aſſez, nous en faut-il davantage? Il n'y a qu'à reſter comme nous ſommes, il n'y aura pas beſoin de ſermens.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici nous ſerons tout de même.

SILVIA.

Sans-doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, ma mie, tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous ſouffrirons peut-être un peu, voilà tout.

ARLEQUIN.

C'eſt une bagatelle, quand on a un peu pâti, le plaiſir en ſemble meilleur.

SILVIA.

Oh! pourtant je n'aurois que faire de pâtir pour être bien aiſe, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas ſonger que nous pâtiſſons.

SILVIA *en le regardant tendrement.*

Ce cher petit homme, comme il m'encourage.

ARLEQUIN *tendrement.*

Je ne m'embarraſſe que de vous.

SILVIA *en le regardant.*

Où eſt-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit? Il n'y a que lui au monde comme cela: mais auſſi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN *ſaute d'aiſe.*

C'eſt comme du miel ces paroles-là.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN, SILVIA, FLAMINIA.

TRIVELIN *à Silvia.*

JE ſuis au déſeſpoir de vous interrompre: mais vôtre mére vient d'arriver, Mademoiſelle Silvia, & elle demande inſtamment à vous parler.

SILVIA *regardant Arlequin.*

Arlequin ne me quittez pas, je n'ai rien de ſecret pour vous.

ARLEQUIN *la prenant ſous le bras.*

Marchons, ma petite.

FLAMINIA *d'un air de confiance, & s'approchant d'eux.*

Ne craignez rien, mes enfans; allez toute ſeule trouver vôtre mére, ma chére Silvia, cela ſera plus ſéant: vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaîra, c'eſt moi qui vous en aſſure, vous ſavez bien que je ne voudrois pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh non; vous êtes de notre parti vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils, je vous rejoindrai bientôt.

ARLEQUIN *à Flaminia qui veut s'en aller, & qu'il arrête.*

Notre amie, pendant qu'elle ſera-là, reſtez avec moi, pour empêcher que je ne m'ennuye; il n'y a ici que votre compagnie que je puiſſe endurer.

FLAMINIA *comme en ſecret.*

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaiſir auſſi: mais j'ai peur qu'on ne s'apperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le diné eſt prêt.

AR-

ARLEQUIN *triſtement.*

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA *d'un air d'amitié.*

Je veux que vous mangiez, vous en avez beſoin.

ARLEQUIN *doucement.*

Croyez-vous?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne ſaurois. *A Trivelin.* La ſoupe eſt-elle bonne?

TRIVELIN.

Exquiſe.

ARLEQUIN.

Hum, il faut attendre Silvia, elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dinera avec ſa mére; vous êtes le maître pourtant: mais je vous conſeille de les laiſſer enſemble, n'eſt-il pas vrai? Après diné vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je veux bien: mais mon appétit n'eſt pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin eſt au frais, & le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi triſte.... Ce rôt eſt donc friand?

TRIVELIN.

C'eſt du gibier qui a une mine...

ARLEQUIN.

Que de chagrins! Allons donc, quand la viande eſt froide elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma ſanté.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cauſe de la connoiſſance.

FLAMINIA.

Ouidà, de tout mon cœur, j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon, je ſuis content de vous.

Fin de premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

Oui, je vous crois, vous paroiſſez me vouloir du bien; auſſi vous voyez que je ne ſouffre que vous, je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où eſt Arlequin?

FLAMINIA.

Il va venir, il dine encore.

SILVIA.

C'eſt quelque choſe d'épouvantable que ce Pays-ci! je n'ai jamais vu de femmes ſi civiles, des hommes ſi honnêtes; ce ſont des manières ſi douces, tant de révérences, tant de complimens, tant de ſignes d'amitié; vous diriez que ce ſont les meilleures gens du monde, qu'ils ſont pleins de cœur & de conſcience: point du tout, de tous ces gens-là il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent: Mademoiſelle, croyez-moi, je vous conſeille d'abandonner Arlequin, & d'épouſer le Prince: mais ils me conſeillent cela tout naturellement, ſans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortoient à quelque bonne action. Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin, où eſt la fidélité, la probité, la bonne foi? Ils ne m'entenden-

tendent pas ; ils ne ſavent ce que c'eſt que tout cela, c'eſt tout comme ſi je leur parlois Grec ; ils me rient au nez, me diſent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raiſon : eh cela n'eſt-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper ſon prochain, lui manquer de parole, être fourbe & menſonger ; voilà le devoir des grandes perſonnes de ce maudit endroit-ci. Qu'eſt-ce que c'eſt que ces gens-là ? d'où ſortent-ils ? de quelle pâte ſont-ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chére Silvia ; que cela ne vous étonne pas, ils s'imaginent que ce ſeroit votre bonheur que le mariage du Prince.

SILVIA.

Mais ne ſuis-je pas obligée d'être fidéle ? N'eſt-ce pas mon devoir d'honnête fille ? Et quand on ne fait pas ſon devoir, eſt-on heureuſe ? Par-deſſus le marché, cette fidélité n'eſt-elle pas mon charme ? & on a le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaiſir & ta bonne foi ; & parce que je ne veux pas moi, on me trouve dégoûtée.

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens-là penſent à leur façon, & ſouhaiteroient que le Prince fût content.

SILVIA.

Mais ce Prince, que ne prend-il une fille qui ſe rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaiſie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ? Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'eſt un abus que tout ce qu'il fait, tous ces concerts, ces Comédies, ces grands repas qui reſſemblent à des nôces, ces bijoux qu'il m'envoye ; tout cela lui coute un argent infini, c'eſt un abîme, il ſe ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne ? Quand il me donneroit toute la boutique d'un Mercier, cela ne me feroit pas tant de plaiſir

qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas, voilà ce que c'eſt que l'amour; j'ai aimé de même, & je me reconnois au peloton.

SILVIA.

Tenez, ſi j'avois eu à changer Arlequin contre un autre, ç'auroit été contre un Officier du Palais, qui m'a vu cinq ou ſix fois, & qui eſt d'auſſi bonne façon qu'on puiſſe être: il y a bien à tirer ſi le Prince le vaut, c'eſt dommage que je n'ai pu l'aimer dans le fond, & je le plains plus que le Prince.

FLAMINIA *ſouriant en cachette.*

Oh! Silvia, je vous aſſure que vous plaindrez le Prince autant que lui, quand vous le connoîtrez.

SILVIA.

Eh bien, qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoye, qu'il voye d'autres filles; il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi; mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde, j'ai bien vu que cela ne leur coute rien: mais pour moi, cela m'eſt impoſſible.

FLAMINIA.

Eh ma chére enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous?

SILVIA *d'un air modeſte.*

Oh que ſi, il y en a de plus jolies que moi; & quand elles ſeroient la moitié moins jolies, cela leur fait plus de profit qu'à moi d'être tout-à-fait belle: j'en vois ici de laides qui font ſi bien aller leur viſage, qu'on y eſt trompé.

FLAMINIA.

Oui: mais le vôtre va tout ſeul, & cela eſt charmant.

SILVIA.

Bon, moi, je ne parois rien, je ſuis toute d'une piéce auprès d'elles, je demeure-là, je ne vais ni ne viens; au-lieu qu'elles, elles ſont

d'une

d'une humeur joyeuſe, elles ont des yeux qui careſſent tout le monde; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne ſe gêne point, qui eſt ſans façon : cela plait davantage que non pas une honteuſe comme moi, qui n'oſe pas regarder les gens, & qui eſt confuſe qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh! voilà juſtement ce qui touche le Prince, voilà ce qu'il eſtime; c'eſt cette ingénuïté, cette beauté ſimple, ce ſont ces graces naturelles: eh, croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici, car elles ne vous louent guéres.

SILVIA.

Qu'eſt-ce donc qu'elles diſent?

FLAMINIA.

Des impertinences; elles ſe moquent de vous, raillent le Prince, lui demandent comment ſe porte ſa beauté ruſtique. Y a-t-il de viſage plus commun, diſoient l'autre jour ces jalouſes entr'elles, de taille plus gauche? Là-deſſus l'une vous prenoit par les yeux, l'autre par la bouche; il n'y avoit pas juſqu'aux hommes qui ne vous trouvoient pas trop jolie; j'étois dans une colére. . . .

SILVIA *fâchée.*

Pardi, voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur penſée, pour plaire à ces ſottes-là!

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là! mais puiſque je ſuis ſi peu agréable à leur compte, pourquoi donc eſt-ce que le Prince m'aime, & qu'il les laiſſe-là!

FLAMINIA.

Oh! elles ſont perſuadées qu'il ne vous aimera pas long-temps, que c'eſt un caprice qui lui paſſera, & qu'il en rira tout le premier.

SILVIA *piquée, & après avoir un peu regardé Flaminia.*

Hum, elles ſont bienheureuſes que j'aime Arlequin, ſans cela j'aurois grand plaiſir à les faire mentir, ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah, qu'elles mériteroient bien d'être punies! je leur ai dit, vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia, & pour plaire au Prince; & ſi elle vouloit, il ne daigneroit pas vous regarder.

SILVIA.

Pardi, vous voyez-bien ce qui en eſt, il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh! je crois que c'eſt cet Officier dont je vous ai parlé, c'eſt lui-même, voyez la belle phiſionomie d'homme.

SCENE II.

LE PRINCE *ſous le nom d'Officier du Palais, &* LISETTE *ſous le nom de Dame de la Cour, & les Acteurs précédens.*

Le Prince en voyant Silvia, ſalue avec beaucoup de ſoumiſſion.

SILVIA.

COmment, vous voilà, Monſieur? vous ſaviez donc bien que j'étois ici?

LE PRINCE.

Oui, Mademoiſelle, je le ſavois; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, & je n'aurois oſé paroître ſans Madame, qui a ſouhaité que je l'accompagnaſſe, & qui a obtenu du Prince l'honneur de vous faire la révérence.

La Dame ne dit mot, & regarde ſeulement Silvia avec attention, Flaminia & elles ſe font des mines.

SIL-

SILVIA *doucement.*

Je ne ſuis pas fachée de vous revoir, & vous me trouvez bien miſe ; à l'égard de cette Dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence, je ne mérite pas cela ; mais qu'elle me la faſſe, puiſque c'eſt ſon deſir, je lui en rendrai une comme je pourrai, elle excuſera ſi je la fais mal.

LISETTE.

Oui, ma mie, je vous excuſerai de bon cœur, je ne vous demande pas l'impoſſible.

SILVIA *répétant d'un air fâché, & à part, & faiſant une révérence.*

Je ne vous demande pas l'impoſſible, quelle maniére de parler !

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille ?

SILVIA *piquée.*

Je l'ai oublié, ma mére.

FLAMINIA *à Silvia.*

Bon.

Le Prince paroît, & affecte d'être ſurpris.

LISETTE.

Elle ſe fâche, je penſe ?

LE PRINCE.

Mais, Madame, que ſignifient ces diſcours-là ? ſous prétexte de venir ſaluer Silvia, vous lui faites une inſulte !

LISETTE.

Ce n'eſt pas mon deſſein ; j'avois la curioſité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une ſi forte paſſion, & je cherche ce qu'elle a de ſi aimable ; on dit qu'elle eſt naïve, c'eſt un agrément campagnard qui doit la rendre amuſante ; priez-la de nous donner quelques traits de naïveté ; voyons ſon eſprit.

SILVIA.

Eh non, Madame, ce n'eſt pas la peine, il n'eſt pas ſi plaiſant que le vôtre.

LISETTE *riant.*

Ah, ah, vous demandiez du naïf, en voilà.

LE PRINCE.

Allez-vous-en, Madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin, & ſi elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE *à Liſette.*

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE *en ſe retirant d'un air dédaigneux.*

Adieu, un pareil objet me venge aſſez de celui qui en a fait choix.

SCENE III.

LE PRINCE, FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

VOilà une créature bien effrontée!

SILVIA.

Je ſuis outrée, j'ai bien affaire qu'on m'enléve pour ſe moquer de moi; chacun a ſon prix; ne ſemble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là? je ne voudrois pas être changée contr'elles.

FLAMINIA.

Bon, ce ſont des complimens que les injures de cette jalouſe-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a trompés le Prince & moi, vous m'en voyez au déſeſpoir, n'en doutez pas; vous ſavez que je ſuis pénétré de reſpect pour vous; vous connoiſſez mon cœur, je venois ici pour me donner la ſatisfaction de vous voir, pour jetter encore une fois les yeux ſur une perſonne ſi chére, & reconnoître notre ſouveraine; mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, & que je vous importune encore.

FLAMINIA *d'un air naturel.*

Quel mal faites-vous? ne ſai-je pas bien qu'on ne peut la voir ſans l'aimer?

SIL-

SILVIA.

Et moi je voudrois qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change ; encore si c'étoit un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut; mais il est trop agréable pour qu'on le maltraite lui, & il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah, que vous êtes obligeante, Silvia! Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours?

SILVIA.

Eh bien, aimez-moi, à la bonne heure, j'y aurai du plaisir, pourvu que vous promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne saurois mieux faire en-vérité. Arlequin est venu le premier, voilà tout ce qui vous nuit: si j'avois deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurois attendu ; mais vous avez du malheur, & moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourroit-on cesser d'aimer Silvia? connoissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien? Non, la tendresse d'une autre me toucheroit moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA *à Flaminia.*

Et moi, je vous en fais juge aussi, là, vous l'entendez ; comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia, vous êtes charmante, & à sa place je ferois tout comme il est.

SILVIA.

Ah ça, n'allez pas l'attendrir encore, il n'a pas besoin qu'on lui dise tant que je suis jolie,

il le croit aſſez. *Au Prince.* Croyez-moi, tâchez de m'aimer tranquillement, & vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chére Silvia, j'y cours; à mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti eſt pris, j'aurai du moins le plaiſir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh, je m'en doutois bien, je vous connois.

FLAMINIA.

Allez, Monſieur, hâtez-vous d'informer le Prince du mauvais procédé de la Dame en queſtion; il faut que tout le monde ſache ici le reſpect qui eſt dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE IV.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

VOus, ma chére, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop long-temps à table, allez eſſayer l'habit qu'on vous a fait, il me tarde de vous le voir.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe eſt belle, elle m'ira bien, mais je ne veux point de tous ces habits-là; car le Prince me veut en troc, & jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez, quand il vous quitteroit, vous emporteriez tout; vraiment vous ne le connoiſſez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc ſur votre parole, pourvu qu'il ne me diſe pas après, pourquoi as-tu pris mes préſens?

FLA-

FLAMINIA.

Il vous dira, pourquoi n'en avoir pas pris davantage?

SILVIA.

En ce cas-là j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout.

SCENE V.

FLAMINIA, ARLEQUIN, *tout éclatant de rire.*

FLAMINIA.

IL me semble que les choses commencent à prendre forme; voici Arlequin; en-vérité je ne sai, mais si ce petit homme venoit à m'aimer, j'en profiterois de bon cœur.

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, bon jour, mon amie.

FLAMINIA *en souriant.*

Bon jour, Arlequin, dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi.

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre Halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là, & qui viennent chez lui sans lui donner le bon jour, qui vont le voir manger, sans qu'il leur dise voulez-vous boire un coup? Je me divertissois de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vu un grand coquin qui a levé l'habit d'une Dame par derriére. Moi j'ai cru qu'il lui faisoit quelque niche, & je lui ai dit bonnement: arrêtez-vous, polisson, vous badinez malhonnêtement. Elle qui m'a entendu, s'est retournée, & m'a dit: Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue? Et pour-

pourquoi vous la laiſſez-vous porter cette queue, ai-je repris? Sur cela le poliſſon s'eſt mis à rire, la Dame rioit, Trivelin rioit, tout le monde rioit, par compagnie je me ſuis mis à rire auſſi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous?

FLAMINIA.

D'une bagatelle: c'eſt que vous ne ſavez pas que ce que vous avez vu faire à ce laquais, eſt un uſage pour les Dames.

ARLEQUIN.

C'eſt donc encore un honneur?

FLAMINIA.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi j'ai donc bien fait d'en rire; car cet honneur-là eſt bouffon & à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai, j'aime à vous voir comme cela; avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté?

ARLEQUIN.

Ah! morbleu qu'on a apporté de friandes drogues! que le Cuiſinier d'ici fait de bonnes fricaſſées! Il n'y a pas moyen de tenir contre ſa cuiſine; j'ai tant bu à la ſanté de Silvia & de vous, que ſi vous êtes malade, ce ne ſera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi! vous vous êtes encore reſſouvenu de moi?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, ſur-tout à table. Mais à propos de Silvia, eſt-elle encore avec ſa mére?

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, ſongerez-vous toujours à Silvia?

ARLEQUIN.

Taiſez-vous, quand je parle.

FLA-

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment, j'ai tort?

FLAMINIA.

Oui: pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous soucïez beaucoup des intérêts du Prince.

FLAMINIA, *comme épouvantée.*

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cauſe de vous.

ARLEQUIN *en colére.*

Non, ma bonne. *A Trivelin.* Ecoute, je ſuis ton maître, car tu me l'as dit, je n'en ſavois rien, fainéant que tu es; s'il t'arrive de faire le rapporteur, & qu'à cauſe de toi on faſſe ſeulement la moue à cette honnête fille-là, c'eſt deux oreilles que tu auras de moins, je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne ſuis pas à cela près, & je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles, entens-tu bien à-préſent? Va-t-en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut: mais vous me le payerez, Flaminia.

Arlequin veut retourner ſur lui, & Flaminia l'arrête: quand il eſt revenu, il dit.

SCENE VI.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

CEla eſt terrible! je n'ai trouvé ici qu'une perſonne qui entende raiſon, & l'on vient chicaner ma converſation avec elle: ma chére Flaminia, à-préſent parlons de Silvia à notre

notre aiſe : quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en paſſe.

FLAMINIA *d'un air ſimple.*

Je ne ſuis point ingrate, il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous rendre contens tous deux; & d'ailleurs vous êtes ſi eſtimable, Arlequin, que quand je vois qu'on vous chagrine, je ſouffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne ſorte de fille ! toutes les fois que vous me plaignez, cela m'appaiſe, je ſuis la moitié moins fâché d'être triſte.

FLAMINIA.

Pardi qui eſt-ce qui ne vous plaindroit pas? qui eſt-ce qui ne s'intéreſſeroit pas à vous? vous ne connoiſſez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela ſe peut bien, je n'y ai jamais regardé de ſi près.

FLAMINIA.

Si vous ſaviez combien il m'eſt cruel de n'avoir point de pouvoir, ſi vous liſiez dans mon cœur.

ARLEQUIN.

He ! je ne ſai point lire, mais vous me l'expliquerez; par la mardi je voudrois n'être plus affligé, quand ce ne ſeroit que pour l'amour du ſouci que cela vous donne : mais cela viendra.

FLAMINIA *d'un ton triſte.*

Non, je ne ſerai jamais témoin de votre contentement, voilà qui eſt fini : Trivelin cauſera, l'on me ſéparera d'avec vous, & que ſai-je moi où l'on m'emménera? Arlequin, je vous parle peut-être pour la derniére fois, & il n'y a plus de plaiſir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN *triſte.*

Pour la derniére fois ! j'ai donc bien du guignon? je n'ai qu'une pauvre Maîtreſſe, ils me l'ont emportée, vous emporteroient-ils encore? & où eſt-ce que je prendrai du courage

ge pour endurer tout cela? Ces gens-là croyent-ils que j'ai un cœur de fer? ont-ils entrepris mon trépas? ſeront-ils ſi barbares?

FLAMINIA.

En tout cas j'eſpére que vous n'oublierez jamais Flaminia, qui n'a rien tant ſouhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

Ma mie, vous me gagnez le cœur, conſeillez-moi dans ma peine, aviſons-nous, quelle eſt votre penſée? Car je n'ai point d'eſprit moi quand je ſuis fâché; il faut que j'aime Silvia, il faut que je vous garde, il ne faut pas que mon amour pâtiſſe de notre amitié, ni notre amitié de mon amour, & me voilà bien embarraſſé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuſe: depuis que j'ai perdu mon amant je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je reſpire avec vous; vous lui reſſemblez tant, que je crois quelquefois lui parler; je n'ai vu dans le monde que vous & lui de ſi aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! il eſt fâcheux que j'aime Silvia, ſans cela je vous donnerois de bon cœur la reſſemblance de votre amant. C'étoit donc un joli garçon?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il étoit fait comme vous, que vous êtes ſon portrait?

ARLEQUIN.

Eh vous l'aimiez donc beaucoup?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin, voyez combien vous méritez d'être aimé, & vous verrez combien je l'aimois.

ARLEQUIN.

Je n'ai vu perſonne répondre ſi doucement que vous, votre amitié ſe met partout; je n'aurois jamais cru être ſi joli que vous le dites: mais

mais puiſque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque choſe.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plû davantage, mais je n'aurois pas été aſſez belle pour vous.

ARLEQUIN *avec feu.*

Par la ſambille, je vous trouve charmante avec cette penſée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte, je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous: mais où cela nous conduiroit-il? Adieu, Arlequin, je vous verrai toujours ſi on me le permet, je ne ſai où je ſuis.

ARLEQUIN.

Je ſuis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaiſir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuſe pas ce plaiſir-là moi, regardez-moi à votre aiſe, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA *s'en allant.*

Je n'oſerois: adieu.

ARLEQUIN *regardant ſortir Flaminia.*

Ce pays-ci n'eſt pas digne d'avoir cette fille-là; ſi par quelque malheur Silvia venoit à manquer, dans mon déſeſpoir je crois que je me retirerois avec elle.

SCENE VII.

TRIVELIN *arrive avec un* SEIGNEUR *qui vient derriére lui*, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

SEigneur Arlequin, n'y a-t-il point de riſque à reparoître? n'eſt-ce point compromettre mes épaules? car vous jouez merveilleuſement de votre épée de bois.

AR-

ARLEQUIN.

Je ſerai bon, quand vous ſerez ſage.

TRIVELIN.

Voilà un Seigneur qui demande à vous parler.

Le Seigneur approche & fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.

ARLEQUIN *à part.*

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grace; mais ne vous incommoderai-je point, Monſieur Arlequin?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, vous ne me faites ni bien ni mal, en-vérité. *Et voyant le Seigneur qui ſe couvre.* Vous n'avez ſeulement qu'à me dire ſi je dois auſſi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous ſoyez, vous me ferez honneur.

ARLEQUIN *ſe couvrant.*

Je vous crois, puiſque vous le dites. Que ſouhaite de moi votre Seigneurie? mais ne me faites point de complimens, ce ſeroit autant de perdu, car je n'en ſai point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne ſont point des complimens, mais des témoignages d'eſtime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela, votre viſage ne m'eſt point nouveau, Monſieur; je vous ai vu quelque part à la chaſſe, où vous jouyez de la trompette; je vous ai ôté mon chapeau en paſſant, & vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi! je ne vous ſaluai point?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'apperçus donc pas de votre honnêteté?

ARLEQUIN.

Oh que ſi; mais vous n'aviez pas de grace

à me demander, voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnois point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien; mais que vous plaît-il?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur; voici ce que c'est: j'ai eu le malheur de parler cavaliérement de vous devant le Prince....

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnoître à cela?

LE SEIGNEUR.

Oui; mais le Prince s'est fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médisans?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui me plaît; c'est un honnête homme; s'il ne me retenoit pas ma Maîtresse, je serois fort content de lui. Et que vous a-t-il dit? que vous étiez un mal-appris?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très-raisonnable: de quoi vous plaignez-vous?

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas-là tout: Arlequin, m'a-t-il répondu, est un garçon d'honneur, je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime; la franchise & la simplicité de son caractére, sont des qualités que je voudrois que vous eussiez tous; je nuis à son amour, & je suis au désespoir que le mien m'y force.

ARLEQUIN *attendri.*

Par la morbleu, je suis son serviteur; franchement je fais cas de lui, & je croyois être plus

plus en colére contre lui que je ne le ſuis.

LE SEIGNEUR.

Enſuite il m'a dit de me retirer, mes amis là-deſſus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iroient auſſi avec vous, il n'y auroit pas grand mal; car, dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'eſt auſſi fâché contr'eux.

ARLEQUIN.

Que le Ciel béniſſe cet homme de bien, il a vuidé là ſa maiſon d'une mauvaiſe graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparoître tous qu'à condition que vous demandiez notre grace.

ARLEQUIN.

Par ma foi, Meſſieurs, allez où il vous plaira, je vous ſouhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi! vous refuſerez de prier pour moi? ſi vous n'y conſentiez pas, ma fortune ſeroit ruinée; à-préſent qu'il ne m'eſt plus permis de voir le Prince, que ferois-je à la Cour? il faudra que je m'en aille dans mes Terres; car je ſuis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment être exilé, ce n'eſt donc point vous faire d'autre mal, que de vous envoyer manger votre bien chez vous?

LE SEIGNEUR.

Vraiment non; voilà ce que c'eſt.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez-là paix & aiſe: vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire?

LE SEIGNEUR.

Sans-doute, qu'y a-t-il d'étrange à cela?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas? eſt-il ſûr qu'on eſt exilé quand on médit?

LE

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN *saute d'aise.*

Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu, & j'avertirai Silvia & Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil moi; de la maniére dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni, que récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoi qu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie; d'ailleurs ce que j'ai dit de vous n'est pas grand' chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingénu, sans malice, là d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN *rit de tout son cœur.*

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette: mais qu'est-ce que cela fait? Moi j'ai l'air d'un innocent; vous, vous avez l'air d'un homme d'esprit; hé bien à cause de cela faut-il s'en fier à notre air? N'avez-vous rien dit que cela?

LE SEIGNEUR.

Non, j'ai ajoûté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parloient.

ARLEQUIN.

Pardi, il faut bien vous donner votre revanche à vous autres. Voilà donc tout.

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'eſt ſe moquer, vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe, empêchez que je ne le ſois ; un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la Cour, il n'eſt en conſidération, il n'eſt en état de pouvoir ſe venger de ſes envieux qu'autant qu'il ſe rend agréable au Prince, & qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, & je me doute que l'amitié de ces gens-là n'eſt pas aiſée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raiſon dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux ; mais on n'oſeroit s'en reſſentir, on les ménage, on eſt ſouple avec eux, parce que c'eſt par leur moyen que vous vous vengez des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! C'eſt juſtement recevoir des coups de bâton d'un côté, pour avoir le privilége d'en donner d'un autre ; voilà une drolle de vanité ! A vous voir ſi humbles, vous autres, on ne croiroit jamais que vous êtes ſi glorieux ?

LE SEIGNEUR.

Nous ſommes élevés là-dedans. Mais écoutez, vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur, car vous connoiſſez bien Flaminia ?

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le Prince a beaucoup de bienveillance pour elle, elle eſt la fille d'un de ſes Officiers, & je me ſuis imaginé de lui faire ſa fortune, en la mariant à un petit couſin que j'ai à la campagne, que je gouverne & qui eſt riche. Dites-

le au Prince, mon dessein me conciliera ses bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oui, mais ce n'est pas-là le chemin des miennes; car je n'aime point qu'on épouse mes amies moi, & vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyois....

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas, je vous promets mon intercession, sans que le petit cousin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous aurai beaucoup d'obligation; j'attens l'effet de vos promesses: adieu, Monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur; diantre je suis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du cousin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA *arrive.*

MOn cher, je vous amène Sylvia, elle me suit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plutôt, nous l'aurions attendue en causant ensemble.

SCENE IX.

SYLVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

Bon jour, Arlequin, ah que je viens d'eſſayer un bel habit! Si vous me voyez, en vérité vous me trouveriez jolie; demandez à Flaminia. Ah, ah! ſi je portois ces habits-là, les femmes d'ici ſeroient bien attrapées, elles ne diroient pas que j'ai l'air gauche. Oh que les ouvriéres d'ici ſont habiles!

ARLEQUIN.

Ah mamour! elles ne ſont pas ſi habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je ſuis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du-moins ai-je le plaiſir de vous voir un peu plus content à-préſent.

SILVIA.

Eh Dame, puiſqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs; qu'eſt-ce que cela fait d'être là ou là? on s'aime par-tout.

ARLEQUIN.

Comment nous gêner? on envoye les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils diſent de moi.

SILVIA *d'un air content.*

J'attens une Dame auſſi moi qui viendra devant moi ſe repentir de ne m'avoir pas trouvé belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme ſi nous étions fréres & ſœurs. *Il dit cela à Flaminia.* Auſſi de notre part c'eſt queuci, queumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici? mon amoureux qui venoit me voir chez nous, ce grand Monſieur ſi bien tourné; je veux que vous ſoyez amis enſemble, car il a bon cœur auſſi.

ARLEQUIN *d'un air négligent.*

A la bonne heure, je ſuis de tous bons accords.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à ſon gré? Prix pour prix, les gens qui nous aiment ſont de meilleure compagnie que ceux qui ne ſe ſoucient pas de nous, n'eſt-il pas vrai?

FLAMINIA.

Sans-doute.

ARLEQUIN *gayement.*

Mettons encore Flaminia, elle ſe ſoucie de nous, & nous ſerons partie quarrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez-là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah ça puiſque nous voilà enſemble, allons faire collation, cela amuſe.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin; à cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'eſt pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes, ne vous gênez point.

Arlequin fait ſigne à Flaminia de venir.

FLAMINIA *ſur ſon geſte dit:*

Je m'en vais avec vous, auſſi bien voilà quelqu'un qui entre & qui tiendra compagnie à Silvia.

SCENE X.

LISETTE *entre avec quelques femmes pour témoins de ce qu'elle va faire, & qui reſtent derriére* SILVIA. *Liſette fait de grandes révérences.*

SILVIA *d'un air un peu piqué.*

NE faites point tant de révérences, Madame, cela m'exemptera de vous en faire, je m'y prends de ſi mauvaiſe grace à votre fantaiſie.

LISETTE *d'un ton triſte.*

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela ſe paſſera, ce n'eſt pas moi qui ai envie de plaire telle que vous me voyez; il me fâche aſſez d'être ſi jolie, & que vous ne ſoyez pas aſſez belle.

LISETTE.

Ah quelle ſituation!

SILVIA.

Vous ſoupirez à cauſe d'une petite villageoiſe, vous êtes bien de loiſir; & où avez-vous mis votre langue de tantôt, Madame? eſt-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire?

LISETTE.

Je ne puis me réſoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le ſilence; car quand vous vous lamenteriez juſqu'à demain, mon viſage n'empirera pas; beau ou laid, il reſtera comme il eſt: qu'eſt-ce que vous me voulez? eſt-ce que vous ne m'avez pas aſſez querellée? Eh bien achevez, prenez-en votre ſuffiſance.

LISETTE.

Epargnez-moi, Mademoiſelle; l'emportement que j'ai eu contre vous, a mis toute ma famille dans l'embarras; le Prince m'oblige à

venir vous faire une réparation, & je vous prie de la recevoir ſans me railler.

SILVIA.

Voilà qui eſt fini, je ne me moquerai plus de vous, je ſai bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux: mais la rancune donne de la malice. Cependant je plains votre peine, & je vous pardonne: de quoi auſſi vous aviſiez-vous de me mépriſer?

LISETTE.

J'avois cru m'appercevoir que le Prince avoit quelqu'inclination pour moi, & je ne croyois pas en être indigne: mais je vois bien que ce n'eſt pas toujours aux agrémens qu'on ſe rend.

SILVIA *d'un ton vif.*

Vous verrez que c'eſt à la laideur & à la mauvaiſe façon, à cauſe qu'on ſe rend à moi. Comme ces jalouſes ont l'eſprit tourné!

LISETTE.

Eh bien, oui, je ſuis jalouſe, il eſt vrai: mais puiſque vous n'aimez pas le Prince, aidez-moi à le remettre dans les diſpoſitions où j'ai cru qu'il étoit pour moi: il eſt ſûr que je ne lui déplaiſois pas, & je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous, ſi vous me laiſſez faire.

SILVIA *d'un air piqué.*

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien; mon avis eſt que cela vous paſſe.

LISETTE.

Cependant cela me paroît poſſible; car enfin je ne ſuis ni ſi mal-adroite, ni ſi deſagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez, parlons d'autre choſe, vos bonnes qualités m'ennuyent.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange maniére: quoi qu'il en ſoit, avant qu'il ſoit quelques jours, nous verrons ſi j'ai ſi peu de pouvoir.

SILVIA *vivement.*

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi, je parlerai au Prince; il n'a pas encore oſé me parler

parler lui, à cauſe que je ſuis trop fâchée: mais je lui ferai dire qu'il s'enhardiſſe, ſeulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, Mademoiſelle, chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai ſatisfait à ce qu'on exigeoit de moi à votre égard, & je vous prie d'oublier tout ce qui s'eſt paſſé entre nous.

SILVIA *bruſquement.*

Marchez, marchez, je ne ſai pas ſeulement ſi vous êtes au monde.

SCENE XI.

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

QU'avez-vous, Silvia? vous êtes bien émue.

SILVIA.

J'ai, que je ſuis en colére; cette impertinente femme de tantôt eſt venue pour me demander pardon, & ſans faire ſemblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'étoit à ma laideur qu'on ſe rendoit, qu'elle étoit plus agréable, plus adroite que moi, qu'elle feroit bien paſſer l'amour du Prince, qu'elle alloit travailler pour cela, que je verrois, pati, pata; que ſai-je moi tout ce qu'elle a mis en avant contre mon viſage? Eſt-ce que je n'ai pas raiſon d'être piquée?

FLAMINIA *d'un air vif & d'intérêt.*

Ecoutez, ſi vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté, mais c'eſt Arlequin qui m'embarraſſe.

FLAMINIA.

Eh je vous entens; voilà un amour auſſi mal placé, qui ſe rencontre-là auſſi mal à propos qu'on le puiſſe.

SILVIA.

Oh j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais ſi Arlequin vous voit ſortir de la Cour & mépriſée, penſez-vous que cela le réjouiſſe?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une choſe; ne trouvez-vous pas qu'il eſt un peu négligent depuis que nous ſommes ici? Il m'a quitté tantôt pour aller gouter; voilà une belle excuſe?

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous, mais ne me trahiſſez pas au-moins, nous nous parlons de fille à fille: dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon?

SILVIA *d'un air indifférent.*

Mais vraiment, oui, je l'aime, il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous diſe? Vous me paroiſſez mal aſſortis enſemble. Vous avez du goût, de l'eſprit, l'air fin & diſtingué; il a l'air peſant, les maniéres groſſiéres, cela ne quadre point, & je ne comprens pas comment vous l'avez aimé; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place, c'étoit le garçon le plus paſſable de nos cantons, il demeuroit dans mon village, il étoit mon voiſin, il eſt aſſez facétieux, je ſuis de bonne humeur, il me faiſoit quelquefois rire, il me ſuivoit partout, il m'aimoit, j'avois coutume de le voir, & de coutume en coutume je l'ai aimé auſſi faute de mieux: mais j'ai toujours bien vu qu'il étoit enclin au vin & à la gourmandiſe.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, ſurtout dans l'amant de l'aimable & tendre Silvia! Mais à quoi vous déterminez-vous donc?

SIL-

SILVIA.

Je ne puis que dire; il me paſſe tant de oui & de non par la tête, que je ne ſai auquel entendre. D'un côté Arlequin eſt un petit négligent, qui ne ſonge ici qu'à manger; d'un autre côté, ſi on me renvoye, ces glorieuſes de femmes feront accroire partout qu'on m'aura dit: Va-t-en, tu n'es pas aſſez jolie. D'un autre côté, ce Monſieur que j'ai retrouvé ici.....

FLAMINIA.

Quoi?

SILVIA.

Je vous le dis en ſecret; je ne ſai ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu, mais il m'a toujours paru ſi doux, il m'a dit des choſes ſi tendres, il m'a conté ſon amour d'un air ſi poli, ſi humble, que j'en ai une véritable pitié, & cette pitié-là m'empêche encore d'être la maîtreſſe de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous?

SILVIA.

Je ne crois pas; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

C'eſt un homme aimable.

SILVIA.

Je le ſens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouſer, je vous le pardonnerois; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin ſe marioit à une autre fille que moi, à la bonne heure; je ſerois en droit de lui dire: Tu m'as quittée, je te quitte, je prens ma revanche: mais il n'y a rien à faire; qui eſt-ce qui voudroit d'Arlequin ici, rude & bourru comme il eſt?

FLAMINIA.

Il n'y a pas preſſe entre nous: pour moi j'ai toujours eu deſſein de paſſer ma vie aux champs;

Arlequin eſt groſſier, je ne l'aime point, mais je ne le hais pas; & dans les ſentimens où je ſuis, s'il vouloit, je vous en débarraſſerois volontiers pour vous faire plaiſir.

SILVIA.

Mais mon plaiſir où eſt-il? il n'eſt ni-là, ni-là; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le Prince aujourd'hui; voici ce Cavalier qui vous plaît, tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCENE XII.

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

Vous venez: vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venois voir ſi la Dame qui vous a fait inſulte s'étoit bien acquittée de ſon devoir: quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire & de me retirer; je me tairai, j'irai où vous voudrez, & je ſouffrirai ſans me plaindre, réſolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas? ne l'ai-je pas bien dit? Comment voulez-vous que je vous renvoye? Vous vous tairez, s'il me plaît; vous vous en irez, s'il me plaît; vous n'oſerez pas vous plaindre, vous m'obéirez en tout. C'eſt bien-là le moyen de faire que je vous commande quelque choſe.

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtreſſe de mon ſort?

SILVIA.

Qu'eſt-ce que cela avance? vous rendrai-je malheureux? en aurai-je le courage? Si je vous dis:

dis : allez-vous-en, vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me ſoucie pas de vous ; & toutes ces croyances-là ne ſeront pas vrayes ; elles vous affligeront, en ſerai-je plus à mon aiſe après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ce que je veux ! j'attens qu'on me le diſe, j'en ſuis encore plus ignorante que vous ; voilà Arlequin qui m'aime, voilà le Prince qui demande mon cœur, voilà vous qui mériteriez de l'avoir, voilà ces femmes qui m'injurient, & que je voudrois punir, voilà que j'aurai un affront ſi je n'épouſe pas le Prince : Arlequin m'inquiéte, vous me donnez du ſouci, vous m'aimez trop, je voudrois ne vous avoir jamais connu, & je ſuis bien malheureuſe d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos diſcours me pénétrent, Silvia, vous êtes trop touchée de ma douleur, ma tendreſſe toute grande qu'elle eſt ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrois bien vous aimer, cela ne ſeroit pas difficile, ſi je voulois.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, & ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA *comme impatiente.*

Je vous en avertis, je ne ſaurois ſupporter de vous voir ſi tendre, il ſemble que vous le faſſiez exprès, y a-t-il de la raiſon à cela ? Pardi j'aurois moins de mal à vous aimer tout-à-fait, qu'à être comme je ſuis ; pour moi je laiſſerai tout-là, voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge ;

vous ſouhaitez que je vous quitte, & je ne dois pas réſiſter aux volontés d'une perſonne ſi chére. Adieu, Silvia.

SILVIA *vivement.*

Adieu, Silvia ! je vous querellerois volontiers ; où allez-vous ? reſtez-là, c'eſt ma volonté ; je la ſai mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela ! que faire d'Arlequin ? encore ſi c'étoit vous qui fût le Prince.

LE PRINCE *d'un air ému.*

Eh ! quand je le ſerois ?

SILVIA.

Cela ſeroit différent, parce que je dirois à Arlequin que vous prétendriez être le maître, ce ſeroit mon excuſe : mais il n'y a que pour vous que je voudrois prendre cette excuſe-là.

LE PRINCE *à part.*

Qu'elle eſt aimable ! il eſt temps de dire qui je ſuis.

SILVIA.

Qu'avez-vous ? eſt-ce que je vous fâche ? Ce n'eſt pas à cauſe de la Principauté que je voudrois que vous fuſſiez Prince, c'eſt ſeulement à cauſe de vous tout ſeul ; & ſi vous l'étiez, Arlequin ne ſauroit pas que je vous prendrois par amour, voilà ma raiſon. Mais non après tout, il vaut mieux que vous ne ſoyez pas le maître, cela me tenteroit trop ; & quand vous le ſeriez, tenez, je ne pourrois me réſoudre à être une infidéle, voilà qui eſt fini.

LE PRINCE *à part les premiers mots.*

Différons encore de l'inſtruire. Silvia, conſervez-moi ſeulement les bontés que vous avez pour moi : le Prince vous a fait préparer un Spectacle, permettez que je vous y accompagne, & que je profite de toutes les occaſions d'être avec vous. Après la fête vous verrez le Prince, & je ſuis chargé de vous dire que vous

ferez

ferez libre de vous retirer, ſi votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh il ne me dira pas un mot, c'eſt tout comme ſi j'étois partie : mais quand je ſerai chez nous, vous y viendrez ; eh que ſait-on ce qui peut arriver ? peut-être que vous m'aurez. Allons-nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

OUi, Seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre ; ce retardement ne gâte rien, & lui laiſſe le temps de ſe confirmer dans le panchant qu'elle a pour vous : graces au Ciel vous voilà preſque arrivé où vous ſouhaitiez.

LE PRINCE.

Ah, Flaminia, qu'elle eſt aimable !

FLAMINIA.

Elle l'eſt infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connois rien comme elle parmi les gens du monde. Quand une Maîtreſſe à force d'amour nous dit clairement, je vous aime, cela fait aſſurément un grand plaiſir : eh bien ! Flaminia, ce plaiſir-là imaginez-vous qu'il n'eſt que fadeur, qu'il n'eſt qu'ennui, en comparaiſon du plaiſir que m'ont donné les diſcours

de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit, je vous aime.

FLAMINIA.

Mais, Seigneur, oserois-je vous prier de m'en répéter quelque chose?

LE PRINCE.

Cela est impossible: je suis ravi, je suis enchanté, je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous saviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer; parce que cela me rend malheureux & qu'elle doit être fidéle à Arlequin. . . . . j'ai vu le moment où elle alloit me dire: ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous seriez cause que je vous aimerois aussi.

FLAMINIA.

Bon, cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement de l'amour; les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé, elles ont une certaine éducation, un certain usage, & tout cela chez elles falsifie la nature; ici c'est le cœur tout pur qui me parle, comme ses sentimens viennent il les montre, sa naïveté en fait tout l'art, & sa pudeur toute la décence; vous m'avouerez que cela est charmant: tout ce qui la retient à-présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin. Ainsi, Flaminia, hâtez-vous; sera-t-il bientôt gagné, Arlequin? vous savez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, Seigneur, je le crois tout-à-fait amoureux de moi, mais il n'en fait

rien;

rien ; comme il ne m'appelle encore que ſa chére amie, il vit ſur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, & prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh dans la premiére converſation je l'inſtruirai de l'état de ſes petites affaires avec moi, & ce panchant qui eſt *incognitò* chez lui, & que je lui ferai ſentir par un autre ſtratagême, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en ſommes convenus, tout cela, je penſe, va vous tirer d'inquiétude, & terminer mes travaux, dont je ſortirai, Seigneur, victorieuſe & vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc?

FLAMINIA.

C'eſt une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite ; c'eſt que j'ai pris du goût pour Arlequin, ſeulement pour me deſennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, & rejoignez Silvia ; il ne faut pas qu'Arlequin vous voye encore, & je le vois qui vient.

Ils ſe retirent tous deux.

SCENE II.

TRIVELIN, ARLEQUIN *d'un air un peu ſombre.*

TRIVELIN *après quelque temps.*

EH bien, que voulez-vous que je faſſe de l'écritoire & du papier que vous m'avez fait prendre?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domeſtique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui eſt-ce qui me ſourit ici?

TRI

TRIVELIN.

C'eſt le Prince.

ARLEQUIN.

Par la ſambille, la bonne chére que je fais me donne des ſcrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc?

ARLEQUIN.

Mardi, j'ai peur d'être en penſion ſans le ſavoir.

TRIVELIN *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui eſt plaiſante; allez, allez, Seigneur Arlequin, mangez en toute ſureté de conſcience, & buvez de même.

ARLEQUIN.

Dame, je prends mes repas dans la bonne-foi; il me ſeroit bien rude de me voir un jour apporter le mémoire de ma dépenſe: mais je vous crois, dites-moi à-préſent comment s'appelle celui qui rend compte au Prince de ſes affaires?

TRIVELIN.

Son Sécretaire d'Etat, voulez-vous dire?

ARLEQUIN.

Oui: j'ai deſſein de lui faire un écrit, pour le prier d'avertir le Prince que je m'ennuye, & lui demander quand il veut finir avec nous; car mon pére eſt tout ſeul.

TRIVELIN.

Eh bien!

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira ſur le champ.

AR-

ARLEQUIN.

Il faut après cela qu'on nous marie Silvia & moi, & qu'on m'ouvre la porte de la maiſon; car j'ai accoutumé de trotter partout, & d'avoir la clef des champs moi. Enſuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cauſe de ſon affection pour nous; & ſi le Prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, Seigneur Arlequin, il n'eſt pas beſoin de mêler Flaminia là-dedans?

ARLEQUIN.

Cela me plaît à moi.

TRIVELIN *d'un air mécontent.*

Hum.

ARLEQUIN *le contrefaiſant.*

Hum. Le mauvais valet! allons vite, tirez votre plume, & grifonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN *ſe mettant en état.*

Dictez.

ARLEQUIN.

Monſieur.

ARLEQUIN.

Alte-là, dites, Monſeigneur.

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choiſiſſe.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous ſaurez que je m'appelle Arlequin.

TRIVELIN.

Doucement. Vous devez dire, Votre Grandeur ſaura.

ARLEQUIN.

Votre Grandeur ſaura! C'eſt donc un géant ce Secretaire d'Etat.

TRIVELIN.

Non, mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias! qui a jamais entendu dire qu'on s'adreſſe à la taille d'un homme quand on a affaire à lui?

TRIVELIN *écrivant.*

Je mettrai comme il vous plaira. Vous ſavez que je m'appelle Arlequin. Après?

ARLEQUIN.

Que j'ai une Maîtreſſe qui s'appelle Silvia, bourgeoiſe de mon village, & fille d'honneur.

TRIVELIN *écrivant.*

Courage.

ARLEQUIN.

Avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne ſauroit ſe paſſer de nous, ni nous d'elle: ainſi auſſi-tôt la préſente reçue. . . . .

TRIVELIN *s'arrêtant comme affligé.*

Flaminia ne ſauroit ſe paſſer de vous? ahi! la plume me tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh, oh! que ſignifie donc cette impertinente pâmoiſon-là?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, Seigneur Arlequin, il y a deux ans que je ſoupire en ſecret pour elle.

ARLEQUIN *tirant ſa latte.*

Cela eſt fâcheux, mon mignon: mais en attendant qu'elle en ſoit informée, je vais toujours vous en faire quelques remercimens pour elle.

TRIVELIN.

Des remercimens à coups de bâton! je ne ſuis pas friand de ces complimens-là. Eh que vous importe que je l'aime? vous n'avez que de l'amitié pour elle, & l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, mon amitié fait tout comme l'amour, en voilà des preuves.

Il le bat. Trivelin s'enfuit en diſant.

TRIVELIN.

Oh diable ſoit de l'amitié.

SCE-

SCENE III.

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA *à Arlequin.*

QU'eſt-ce que c'eſt? qu'avez-vous, Arlequin?

ARLEQUIN.

Bon jour, ma mie; c'eſt ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela ſe peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, ma mie, que dites-vous de cela?

FLAMINIA.

Que c'eſt tant pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon?

FLAMINIA.

Sans-doute: mais eſt-ce que vous ſeriez fâché que l'on m'aimât?

ARLEQUIN.

Hélas! vous êtes votre Maîtreſſe: mais ſi vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être; cela gâteroit la bonne amitié que vous me portez, & vous m'en feriez ma part plus petite; oh de cette part-là je n'en voudrois rien perdre.

FLAMINIA *d'un air doux.*

Arlequin, ſavez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur?

ARLEQUIN.

Moi! eh quel mal lui fais-je donc?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne ſaurai plus bientôt de quelle eſpéce ſeront mes ſentimens pour vous: en vérité je n'oſe m'examiner là-deſſus, j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait, n'examinez jamais Flaminia, cela

cela ſera ce que cela pourra : au reſte, croyez-moi, ne prenez point d'amant : j'ai une Maîtreſſe, je la garde ; ſi je n'en avois point, je n'en chercherois pas ; qu'en ferois-je avec vous ? elle m'ennuyeroit.

FLAMINIA.

Elle vous ennuyeroit ! le moyen après tout ce que vous dites de reſter votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh que ſerez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien ſavoir ; ce qui eſt de ſûr, c'eſt que dans le monde je n'aime plus que vous, vous n'en pouvez pas dire autant, Silvia va devant moi, comme de raiſon.

ARLEQUIN.

Chut : vous allez de compagnie enſemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer, ſi je la trouve Silvia, en ſerez-vous bien aiſe ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez ; mais il ne faut pas l'envoyer, il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas ; car le Prince m'a mandée, & je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin, je ſerai bientôt de retour.

En ſortant elle ſourit à celui qui entre.

SCENE IV.

LE SEIGNEUR *du ſecond Acte apporte à Arlequin des Lettres de Nobleſſe.*

ARLEQUIN *le voyant.*

VOilà mon homme de tantôt ; ma foi, Monſieur le médiſant, car je ne ſai point votre autre nom, je n'ai rien dit de vous au Prince, par la raiſon que je ne l'ai point vu.

LE

LE SEIGNEUR.

Je vous ſuis obligé de votre bonne volonté, Seigneur Arlequin : mais je ſuis ſorti d'embarras, & rentré dans les bonnes graces du Prince, ſur l'aſſurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi : j'eſpére qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh ! quoique je paroiſſe un innocent, je ſuis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grace, ne vous reſſouvenez plus de rien, & réconciliez-vous avec moi, en faveur du préſent que je vous apporte de la part du Prince ; c'eſt de tous les préſens le plus grand qu'on puiſſe vous faire.

ARLEQUIN.

Eſt-ce Silvia que vous m'apportez ?

LE SEIGNEUR.

Non : le préſent dont il s'agit, eſt dans ma poche ; ce ſont des Lettres de Nobleſſe dont le Prince vous gratifie comme parent de Silvia, car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin, remportez cela ; car ſi je le prenois, ce ſeroit friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours, qu'importe ? vous ferez plaiſir au Prince ; refuſeriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur auſſi ; pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler, mais je ne l'ai jamais vue, & j'en ai peut-être ſans le ſavoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

LE SEIGNEUR *à part les premiers mots.*

En voilà bien d'un autre. L'ambition: c'eſt un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui eſt noble! donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les ſottiſes, vous autres?

LE SEIGNEUR.

Vous ne me comprenez pas; cet orgueil ne ſignifie-là qu'un deſir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi ſa ſignification ne vaut pas mieux que lui, c'eſt bonnet blanc & blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je: ne ſerez-vous pas bien aiſe d'être Gentilhomme?

ARLEQUIN.

Eh je n'en ſerois ni bien aiſe, ni fâché; c'eſt ſuivant la fantaiſie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage, vous en ſerez plus reſpecté & plus craint de vos voiſins.

ARLEQUIN.

J'ai opinion que cela les empêcheroit de m'aimer de bon cœur; car quand je reſpecte les gens, moi, & que je les crains, je ne les aime pas de ſi bon courage, je ne ſaurois faire tant de choſes à la fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez!

ARLEQUIN.

Voilà comme je ſuis bâti; d'ailleurs, voyez-vous, je ſuis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à perſonne: mais quand je voudrois nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien, ſi j'avois ce pouvoir, ſi j'étois Noble, le diable m'emporte, ſi je voudrois gager d'être toujours brave homme: je ferois parfois comme le Gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton à cauſe qu'on n'oſeroit les lui rendre.

LE

LE SEIGNEUR.

Et ſi on vous donnoit ces coups de bâton, ne ſouhaiteriez-vous pas être en état de les rendre?

ARLEQUIN.

Pour cela je voudrois payer cette dette-là ſur le champ.

LE SEIGNEUR.

Oh comme les hommes ſont quelquefois méchans! mettez-vous en état de faire du mal, ſeulement afin qu'on n'oſe pas vous en faire, & pour cet effet prenez vos Lettres de Nobleſſe.

ARLEQUIN *prend les Lettres.*

Têtubleu, vous avez raiſon, je ne ſuis qu'une bête: allons, me voilà Noble, je garde le parchemin, je ne crains plus que les rats qui pourroient bien gruger ma Nobleſſe; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie & le Prince auſſi, car il eſt bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je ſuis charmé de vous voir content; adieu.

ARLEQUIN.

Je ſuis votre ſerviteur.

Quand le Seigneur a fait dix ou douze pas, Arlequin le rappelle.

Monſieur, Monſieur.

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous?

ARLEQUIN.

Ma Nobleſſe m'oblige-t-elle à rien? car il faut faire ſon devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN *très-ſérieuſement.*

Vous aviez donc des exemptions, vous quand vous avez dit du mal de moi?

LE SEIGNEUR.

N'y ſongez plus, un Gentilhomme doit être généreux.

AR-

ARLEQUIN.

Généreux & honnête homme! vertuchou ces devoirs-là ſont bons! je les trouve encore plus nobles que mes Lettres de Nobleſſe; & quand on ne s'en acquitte pas, eſt-on encore Gentilhomme?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre! il y a donc bien des Nobles qui payent la taille?

LE SEIGNEUR.

Je n'en ſai point le nombre.

ARLEQUIN.

Eſt-ce-là tout? n'y a-t-il plus d'autre devoir?

LE SEIGNEUR.

Non: cependant vous, qui ſuivant toute appatence ſerez favori du Prince, vous aurez un devoir de plus; ce ſera de mériter cette faveur par toute la ſoumiſſion, tout le reſpect, & toute la complaiſance poſſible. A l'égard du reſte, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous ſerez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement: ces derniéres obligations-là ne me plaiſent pas tant que les autres. Premiérement, il eſt bon d'expliquer ce que c'eſt que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeſte quel honneur!

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire; c'eſt qu'il faut ſe venger d'une injure, ou périr plutôt que de la ſouffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'eſt donc qu'un coq-à-l'âne; car ſi je ſuis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens; ſi je ſuis obligé d'être méchant, il faut que je les aſſomme. Comment donc faire pour tuer le monde & le laiſſer vivre?

LE SEIGNEUR.

Vous ſerez généreux & bon, quand on ne vous inſultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entens: il m'eſt défendu d'être meilleur que les autres; & ſi je rends le bien pour le mal, je ſerai donc un homme ſans honneur? Par la mardi la méchanceté n'eſt pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention! Tenez, accommodons-nous plutôt, quand on me dira une groſſe injure, j'en répondrai une autre, ſi je ſuis le plus fort: voulez-vous me laiſſer votre marchandiſe à ce prix-là? dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne ſuffit point, cela ne peut ſe laver, s'effacer que par le ſang de votre ennemi, ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reſte; vous parlez du ſang comme ſi c'étoit de l'eau de la riviére. Je vous rends votre paquet de nobleſſe, mon honneur n'eſt pas fait pour être noble, il eſt trop raiſonnable pour cela. Bonjour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y ſongez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours, vous vous ajuſterez avec le Prince, on n'y regardera pas de ſi près avec vous.

ARLEQUIN *les reprenant.*

Il faudra donc qu'il me ſigne un contrat comme quoi je ſerai exemt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de ſon impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je ſuis votre ſerviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCENE V.

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *le voyant.*

QUi diantre vient encore me rendre visite? Ah c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia! Vous voilà donc, Monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle, ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne?

LE PRINCE.

Point d'injure, Arlequin?

ARLEQUIN.

Etes-vous Gentilhomme vous?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi vous êtes bienheureux, sans cela je vous dirois de bon cœur ce que vous méritez: mais votre honneur voudroit peut-être faire son devoir, & après cela il faudroit vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin, le Prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous est libre; mais je n'ai pas ordre de vous écouter moi

LE PRINCE.

Eh bien prens un esprit plus doux, connois-moi, puisqu'il le faut; c'est ton Prince lui-même qui te parle, & non pas un Officier du Palais, comme tu l'as cru jusqu'ici aussi bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excuſez, Monſeigneur, c'eſt donc moi qui ſuis un ſot d'avoir été un impertinent avec vous?

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN *triſtement.*

Puiſque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aye contre vous; je ne ſuis pas digne d'être fâché contre un Prince, je ſuis trop petit pour cela: ſi vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, & puis c'eſt tout; cela doit faire compaſſion à votre puiſſance, vous ne voudriez pas avoir une Principauté pour le contentement de vous tout ſeul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Monſeigneur, j'ai une fille qui m'aime; vous, vous en avez plein votre maiſon, & nonobſtant vous m'ôtez la mienne; prenez que je ſuis pauvre, & que tout mon bien eſt un liard, vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jettez ſur ma pauvreté & vous m'arrachez mon liard, cela n'eſt-il pas bien triſte?

LE PRINCE *à part.*

Il a raiſon, & ſes plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je ſai bien que vous êtes un bon Prince, tout le monde le dit dans le pays, il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaiſir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il eſt vrai: mais demande-moi ce que tu voudras, je t'offre tous les biens que tu pourras ſouhaiter, & laiſſe-moi cette ſeule perſonne que j'aime.

ARLEQUIN.

Ne parlons point de ce marché-là, vous gagneriez trop ſur moi; diſons en conſcience, ſi

un autre que vous me l'avoit prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre? Eh bien, personne ne me l'a prise que vous; voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde.

LE PRINCE *à part.*

Que lui répondre?

ARLEQUIN.

Allons, Monseigneur, dites-vous comme cela: Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme, parce que j'ai le pouvoir de le garder? N'est-ce pas à moi à être son protecteur, puisque je suis son maître? S'en ira-t-il sans avoir justice? n'en aurai-je pas du regret? qui est-ce qui fera mon office de Prince, si je ne le fais pas? j'ordonne donc que je lui rendrai Silvia.

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage? regarde comme j'en agis avec toi, je pourrois te renvoyer, & garder Silvia sans t'écouter; cependant malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgre ton obstination & le peu de respect que tu me montres, je m'intéresse à ta douleur, je cherche à la calmer par mes faveurs, je descens jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme, & te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire; tu es le seul qui résiste; tu dis que je suis ton Prince, marque-le moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN *toujours triste.*

Eh, Monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent; vous prenez cela pour argent comptant, & puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit; sans ces gens-là vous ne me chercheriez point chicane, vous ne diriez pas que je vous manque de respect, parce que je vous repré-

sente

ſente mon bon droit : allez, vous êtes mon Prince, & je vous aime bien ; mais je ſuis votre ſujet, & cela mérite quelque choſe.

LE PRINCE.

Va, tu me deſeſpéres.

ARLEQUIN.

Que je ſuis à plaindre!

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia? le moyen d'en être jamais aimé, ſi tu ne veux pas m'aider ? Arlequin, je t'ai caulé du chagrin, mais celui que tu me laiſſes eſt plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque conſolation, Monſeigneur, promenez-vous, voyagez quelque part, votre douleur ſe paſſera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant, j'eſpérois quelque choſe de ton cœur pour moi, je t'aurois eu plus d'obligation que je n'en aurai jamais à perſonne: mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire ; va, n'importe, mes bienfaits t'étoient reſervés, & ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouiſſes.

ARLEQUIN.

Ahi! qu'on a de mal dans la vie!

LE PRINCE.

Il eſt vrai que j'ai tort à ton égard; je me reproche l'action que j'ai faite, c'eſt une injuſtice: mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille, vous êtes trop fâché d'avoir tort, j'aurois peur de vous donner raiſon.

LE PRINCE.

Non, il eſt juſte que tu ſois content ; tu ſouhaites que je te rende juſtice, ſois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi, n'en

aurois-je donc pas pour vous?

LE PRINCE *triſte.*

Ne t'embarraſſe pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de ſouci! le voilà déſolé.

LE PRINCE *en careſſant Arlequin.*

Je te ſai bon gré de la ſenſibilité où je te vois: adieu, Arlequin, je t'eſtime malgré tes refus.

ARLEQUIN *laiſſe faire un ou deux pas au Prince.*

Monſeigneur.

LE PRINCE.

Que me veux-tu? me demandes-tu quelque grace?

ARLEQUIN.

Non, je ne ſuis qu'en peine de ſavoir ſi je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent!

ARLEQUIN.

Et vous auſſi, voilà ce qui m'ôte le courage: hélas que les bonnes gens ſont foibles!

LE PRINCE.

J'admire tes ſentimens.

ARLEQUIN.

Je le crois bien, je ne vous promets pourtant rien, il y a trop d'embarras dans ma volonté: mais à tout hazard, ſi je vous donnois Silvia, avez-vous deſſein que je ſois votre favori?

LE PRINCE.

Eh qui le ſeroit donc?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté; moi j'ai coutume de dire vrai, & une bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaiſe; jamais votre amitié ne ſera aſſez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons enſemble, ſi tu ne me répons toujours ce que tu penſes; il ne me reſte

reſte qu'une choſe à te dire, Arlequin, ſouviens-toi que je t'aime, c'eſt tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia ſera-t-elle ſa maîtreſſe?

LE PRINCE.

Ah ne me parle point de Flaminia, tu n'étois pas capable de me donner tant de chagrins ſans elle.

ARLEQUIN *au Prince qui ſort.*

Point du tout, c'eſt la meilleure fille du monde, vous ne devez point lui vouloir du mal.

SCENE VI.

ARLEQUIN.

Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie; par la mardi il faut que j'aille voir où elle eſt. Mais moi, que ferai-je à cette heure? eſt-ce que je quitterai Silvia là? cela ſe pourra-t-il? y aura-t-il moyen? Ma foi non, non aſſurément; j'ai un peu fait le nigaud avec le Prince, parce que je ſuis tendre à la peine d'autrui; mais le Prince eſt tendre auſſi, & il ne dira mot.

SCENE VII.

FLAMINIA *d'un air triſte*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bonjour Flaminia, j'allois vous chercher.

FLAMINIA *en ſoupirant.*

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que cela veut dire? adieu.

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis, le Prince a ſu l'intelligence qui eſt entre nous, il vient de m'ordonner de ſortir d'ici, & m'a défendu de vous voir jamais; malgré cela je n'ai pu m'empe-

cher de venir vous parler encore une fois, enſuite j'irai où je pourrai pour éviter ſa colére.

ARLEQUIN *étonné & déconcerté.*

Ah me voilà un joli garçon à-préſent!

FLAMINIA.

Je ſuis au déſeſpoir moi! me voir ſéparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avois de plus cher au monde; le temps me preſſe, je ſuis forcée de vous quitter: mais avant que de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN *en reprenant ſon haleine.*

Ahi! qu'eſt-ce ma mie, qu'a-t-il ce cher cœur?

FLAMINIA.

Ce n'eſt point de l'amitié que j'avois pour vous, Arlequin, je m'étois trompée.

ARLEQUIN *d'un ton eſſouflé.*

C'eſt donc de l'amour?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN *la retenant.*

Attendez. . . . je me ſuis peut-être trompé moi auſſi ſur mon compte.

FLAMINIA.

Comment vous vous ſeriez mépris? vous m'aimeriez, & nous ne nous verrons plus? Arlequin, ne m'en dites pas davantage, je m'enfuis.

Elle fait un ou deux pas.

ARLEQUIN.

Reſtez.

FLAMINIA.

Laiſſez-moi aller, que ferons-nous?

ARLEQUIN.

Parlons raiſon.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je?

ARLEQUIN.

C'eſt que mon amitié eſt auſſi loin que la vôtre; elle eſt partie, voilà que je vous aime, cela

cela eſt décidé, & je n'y comprens rien. Ouf.

FLAMINIA.

Quelle avanture!

ARLEQUIN.

Je ne ſuis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il eſt vrai.

ARLEQUIN.

Silvia ſe mariera avec le Prince, & il ſera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Enſuite, puiſque notre cœur s'eſt mécompté & que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience, & nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA *d'un ton doux.*

J'entens bien, vous voulez dire que nous nous marierons enſemble.

ARLEQUIN.

Vraiment oui; eſt-ce ma faute à moi? pourquoi ne m'avertiſſez-vous pas que vous m'attrapperiez & que vous ſeriez ma maîtreſſe?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant?

ARLEQUIN.

Morbleu le devinois-je?

FLAMINIA.

Vous étiez aſſez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Epouſez-moi, j'y conſens: mais il n'y a point de tems à perdre, & je crains qu'on ne vienne m'ordonner de ſortir.

ARLEQUIN *en ſoupirant.*

Ah! je pars pour parler au Prince; ne dites pas à Sylvia que je vous aime, elle croiroit que

je ſuis dans mon tort, & vous ſavez que je ſuis innocent; je ne ferai ſemblant de rien avec elle, je lui dirai que c'eſt pour ſa fortune que je la laiſſe-là.

FLAMINIA.

Fort bien, j'allois vous le conſeiller.

ARLEQUIN.

Attendez, & donnez-moi votre main que je la baiſe... *Après avoir baiſé ſa main.* Qui eſt-ce qui auroit cru que j'y prendrois tant de plaiſir? cela me confond.

SCENE VIII.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA *à part.*

En-vérité le Prince a raiſon, ces petites perſonnes-là ſont l'amour d'une maniére à ne pouvoir y réſiſter. Voici l'autre. *A Silvia qui entre.*

A quoi rêvez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Je rêve à moi, & je n'y entens rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de ſi incompréhenſible?

SILVIA.

Je voulois me venger de ces femmes, vous ſavez bien, cela s'eſt paſſé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guéres vindicative.

SILVIA.

J'aimois Arlequin, n'eſt ce pas?

FLAMINIA.

Il me le ſembloit.

SILVIA.

Eh bien, je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'eſt pas un ſi grand malheur.

SILVIA.

Quand ce ſeroit un malheur, qu'y ſerois-je?

Lorſ-

Lorſque je l'ai aimé, c'étoit un amour qui m'étoit venu; à cette heure que je ne l'aime plus, c'eſt un amour qui s'en eſt allé; il eſt venu ſans mon avis, il s'en retourne de-même, je ne crois pas être blamable.

FLAMINIA *les premiers mots à part.*

Rions un moment, je le penſe à peu près de-même.

SILVIA *vivement.*

Qu'appellez-vous à peu près? il faut le penſer tout-à-fait comme moi, parce que cela eſt: voilà de mes gens, qui diſent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc?

SILVIA.

Je m'emporte à propos; je vous conſulte bonnement, & vous allez me répondre des *a-peu-près* qui me chicanent.

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine & que vous n'êtes que louable; mais, n'eſt-ce pas cet Officier que vous aimez?

SILVIA.

Eh qui donc? pourtant je n'y conſens pas encore à l'aimer: mais à la fin il faudra bien y venir; car dire toujours nón à un homme qui demande toujours oui, le voir triſte, toujours ſe lamentant, toujours le conſoler de la peine qu'on lui fait; Dame celà laſſe, il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh vous allez le charmer, il mourra de joye.

SILVIA.

Il mourroit de triſteſſe, & c'eſt encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaiſon.

SILVIA.

Je l'attens; nous avons été plus de deux heures enſemble, & il va revenir pour être avec moi quand le Prince me parlera; cepen-

dant quelquefois j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop, qu'en dites-vous? mais ne me rendez pas ſcrupuleuſe.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas, on trouvera aiſément moyen de l'appaiſer.

SILVIA *avec un petit air d'inquiétude.*

De l'appaiſer! diantre il eſt donc bien facile de m'oublier à ce compte? eſt-ce qu'il a fait quelque maîtreſſe ici?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier! j'aurois donc perdu l'eſprit ſi je vous le diſois; vous ſerez trop heureuſe s'il ne ſe déſeſpére pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela; vous êtes cauſe que je redeviens incertaine avec votre déſeſpoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que diriez-vous?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus... vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien il vous aime encore, & vous en êtes fâchée; que vous faut-il donc?

SILVIA.

Hom, vous qui riez je voudrois bien vous voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche; croyez-moi, finiſſez avec lui, ſans vous inquiéter du reſte.

SCENE IX.

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

EH quoi, Silvia, vous ne me regardez pas? vous devenez triſte toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penſer que je vous ſuis importun.

SILVIA.

Bon, importun! je parlois de lui tout à l'heure.

LE PRINCE.

Vous parliez de moi? & qu'en diſiez-vous, belle Silvia?

SILVIA.

Oh je diſois bien des choſes, je diſois que vous ne ſaviez pas encore ce que je penſois.

LE PRINCE.

Je ſai que vous êtes réſolue à me refuſer votre cœur, & c'eſt-là ſavoir ce que vous penſez.

SILVIA.

Hom, vous n'êtes pas ſi ſavant que vous le croyez, ne vous vantez pas tant: mais dites-moi, vous êtes un honnête homme, & je ſuis ſure que vous me direz la vérité, vous ſavez comme je ſuis avec Arlequin; à-préſent prenez que j'aye envie de vous aimer, ſi je contentois mon envie, ferois-je bien? ferois-je mal? là, conſeillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'eſt pas le maître de ſon cœur, ſi vous aviez envie de m'aimer, vous ſeriez en droit de vous ſatisfaire; voilà mon ſentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme ſincére.

SILVIA.

C'eſt mon avis auſſi; j'ai décidé de-même, & je crois que nous avons raiſon tous deux;

ainſi je vous aimerai s'il me plaît ſans qu'il y ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien; car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner, car je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce Prince, puiſqu'il faut que je le voye, quand viendra-t-il? s'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi; lorſque vous le connoîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage, vous voilà dans la crainte à cette heure; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme! il faut bien que je lui remette l'eſprit; ne tremble plus, je n'aimerai jamais le Prince, je vous en fais un ſerment par.....

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia, n'achevez pas votre ſerment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêchez de jurer: cela eſt joli! j'en ſuis bien aiſe.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laiſſe jurer contre moi?

SILVIA.

Contre vous! eſt-ce que vous êtes le Prince?

LE PRINCE.

Oui, Silvia; je vous ai juſqu'ici caché mon rang, pour eſſayer de me devoir votre tendreſſe qu'à la mienne: je ne voulois rien perdre du plaiſir qu'elle pouvoit me faire; à-préſent que vous me connoiſſez, vous êtes libre d'accepter ma

ma main & mon cœur, ou de refuſer l'un & l'autre; parlez Silvia.

SILVIA.

Ah mon cher Prince! j'allois faire un beau ſerment; ſi vous avez cherché le plaiſir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez, vous ſavez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union eſt donc aſſurée.

SCENE X & derniére.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, LE PRINCE.

ARLEQUIN.

J'Ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous le dire; conſolez-vous comme vous pourrez de vous-même, le Prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris: voyez, accommodez-vous, il n'y a plus de raiſon à moi, c'eſt la vérité. Qu'eſt-ce que vous me diriez? que je vous quitte; qu'eſt ce que je vous répondrois? que je le ſai bien: prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu laiſſez-moi après, & voilà qui ſera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'eſt à vous que je remets Arlequin; je l'eſtime & je vais le combler de biens: toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouſe, & ſois pour jamais aſſuré de la bienveillance de ton Prince. Belle Silvia, ſouffrez que des fêtes, qui vous ſont préparées, annoncent ma joye à des ſujets dont vous allez être la Souveraine.

ARLEQUIN.

A-préſent je me moque du tour que notre amitié nous a joué; patience, tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

FIN.

LE PRINCE TRAVESTI,

OU

L'ILLUSTRE AVANTURIER.

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA PRINCESSE de Barcelone.
HORTENSE.
LE PRINCE de Léon, sous le nom de LELIO.
FREDERIC, Miniſtre de la Princeſſe.
ARLEQUIN, Valet de Lélio.
LISETTE, Maîtreſſe d'Arlequin.
UN GARDE de la Princeſſe.
FEMMES de la Princeſſe.

La Scéne eſt à Barcelone.

LE PRINCE TRAVESTI.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

LA PRINCESSE, ET SA SUITE, HORTENSE.

La Scéne repréſente une Salle où la Princeſſe entre rêveuſe accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du Théâtre.

LA PRINCESSE *ſe tournant vers ſes femmes.*

HORTENSE ne vient point : qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. Je vous demandois, Hortenſe.

HORTENSE.

Vous me paroiſſez bien agitée, Madame.

LA PRINCESSE *à ſes femmes.*

Laiſſez-nous.

SCENE II.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chére Hortenſe, depuis un an que vous êtes abſente, il m'eſt arrivé une grande avanture.

HORTENSE.

Hier au ſoir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parûtes auſſi tranquile que vous l'étiez avant mon départ.

LA PRINÇESSE.

Cela eſt bien différent, & je vous parus hier ce que je n'étois pas : mais nous avions

des

des témoins, & d'ailleurs vous aviez beſoin de repos.

HORTENSE.

Que vous eſt-il donc arrivé, Madame? car je compte que mon abſence n'aura rien diminué des bontés & de la confiance que vous aviez pour moi.

LA PRINCESSE.

Non ſans-doute, le ſang nous unit; je ſai votre attachement pour moi, & vous me ſerez toujours chére: mais j'ai peur que vous ne condamniez mes foibleſſes.

HORTENSE.

Moi, Madame, les condamner? Eh n'eſt-ce pas un défaut que de n'avoir point de foibleſſe? Que ferions-nous d'une perſonne parfaite? à quoi nous ſeroit-elle bonne? entendroit-elle quelque choſe à nous, à notre cœur, à ſes petits beſoins? quel ſervice pourroit-elle nous rendre avec ſa raiſon ferme & ſans quartier, qui feroit main-baſſe ſur tous nos mouvemens? Croyez-moi, Madame, il faut vivre avec les autres, & avoir du-moins moitié faiſon & moitié folie, pour lier commerce: avec cela vous nous reſſemblerez un peu; car pour nous reſſembler tout-à-fait, il ne faudroit preſque que de la folie: mais je ne vous en demande pas tant. Venons au fait, quel eſt le ſujet de votre inquiétude?

LA PRINCESSE.

J'aime, voilà ma peine.

HORTENSE.

Que ne dites-vous, j'aime, voilà mon plaiſir? car elle eſt faite comme un plaiſir, cette peine que vous dites.

LA PRINCESSE.

Non, je vous aſſure, elle m'embarraſſe beaucoup.

HORTENSE.

Mais vous êtes aimée, ſans-doute?

LA

LA PRINCESSE.

Je crois voir qu'on n'eſt pas ingrat.

HORTENSE.

Comment, vous croyez voir? celui qui vous aime met-il ſon amour en énigme? Oh, Madame, il faut que l'amour parle bien clairement & qu'il répéte toujours, encore avec cela ne parle-t-il pas aſſez.

LA PRINCESSE.

Je régne, celui dont il s'agit ne penſe pas ſans-doute qu'il lui ſoit permis de s'expliquer autrement que par ſes reſpects.

HORTENSE.

Eh bien, Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample; car qu'eſt-ce que c'eſt que du reſpect? l'amour eſt bien enveloppé là-dedans. Sans lui dire préciſément, expliquez-vous mieux, ne pouvez-vous lui gliſſer la valeur de cela dans quelque regard? avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut?

LA PRINCESSE.

Je n'oſe, Hortenſe, un reſte de fierté me retient.

HORTENSE.

Il faudra pourtant bien que ce reſte-là s'en aille avec le reſte, ſi vous voulez vous éclaircir. Mais quelle eſt la perſonne en queſtion?

LA PRINCESSE.

Vous avez entendu parler de Lélio?

HORTENSE.

Oui, comme d'un illuſtre Etranger, qui ayant rencontré notre Armée y ſervit Volontaire il y a ſix ou ſept mois, & à qui nous dûmes le gain de la derniére bataille.

LA PRINCESSE.

Celui qui commandoit l'Armée l'engagea par mon ordre à venir ici, & depuis qu'il y eſt, ſes ſages conſeils dans mes affaires ne m'ont pas été moins avantageux que ſa valeur: c'eſt d'ailleurs l'ame la plus généreuſe....

HORTENSE.

Eſt-il jeune?

LA PRINCESSE.

Il eſt dans la fleur de ſon âge.

HORTENSE.

De bonne mine?

LA PRINCESSE.

Il me le paroît.

HORTENSE.

Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage; cet homme-là vous a donné ſon cœur, vous lui avez rendu le vôtre en revanche, c'eſt cœur pour cœur, le troc eſt ſans reproche, & je trouve que vous avez fait-là un fort bon marché. Comptons; dans cet homme-là vous avez d'abord un Amant; enſuite, un Miniſtre; enſuite, un Général d'Armée; enſuite, un Mari, s'il le faut, & le tout pour vous; voilà donc quatre hommes pour un, & le tout en un ſeul. Madame, ce calcul-là mérite attention.

LA PRINCESSE.

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, & que vous voulez que j'épouſe, ſavez-vous qu'il n'eſt, à ce qu'il dit, qu'un ſimple Gentilhomme, & qu'il me faut un Prince? Il eſt vrai que dans nos Etats le Privilége des Princeſſes qui régnent, eſt d'épouſer qui elles veulent: mais il ne ſied pas toujours de ſe ſervir de ſes priviléges.

HORTENSE.

Madame, il vous faut un Prince, ou un homme qui mérite de l'être, c'eſt la même choſe; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux & ſage: Madame, avec cela fût-il né dans une chaumiére, ſa naiſſance eſt Royale, & voilà mon Prince; je vous défie d'en trouver un meilleur. Croyez-moi, je parle quelquefois ſérieuſement: vous & moi nous reſtons ſeules de la famille de nos Maîtres; donnez à vos Sujets un Souverain ver-

vertueux, ils ſe conſoleront avec ſa vertu, du défaut de ſa naiſſance.

LA PRINCESSE.

Vous avez raiſon, & vous m'encouragez; mais, ma chére Hortenſe, il vient d'arriver ici un Ambaſſadeur de Caſtille, dont je ſai que la commiſſion eſt de demander ma main pour ſon Maître; aurois-je bonne grace de refuſer un Prince pour n'épouſer qu'un particulier?

HORTENSE.

Si vous aurez bonne grace? eh qui en empêchera? quand on refuſe les gens bien poſiment, ne les refuſe-t-on pas de bonne grace?

LA PRINCESSE.

Eh bien, Hortenſe, je vous en croirai: mais j'attens un ſervice de vous: je ne ſaurois me réſoudre à montrer clairement mes diſpoſitions à Lélio, ſouffrez que je vous charge de ce ſoin-là, & acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE.

Avec plaiſir, Madame, car j'aime à faire de bonnes actions. A la charge que quand vous aurez épouſé cet honnête homme-là, il y aura dans votre hiſtoire un petit article que je dreſſerai moi-même, & qui dira préciſément: „ Ce „ fut la ſage Hortenſe qui procura cette bonne „ fortune au Peuple, la Princeſſe craignoit de „ n'avoir pas bonne grace en épouſant Lélio: „ Hortenſe lui leva ce vain ſcrupule, qui eût „ peut-être privé la République de cette lon„ gue ſuite de bons Princes qui reſſemblérent „ à leur Pére". Voilà ce qu'il faudra mettre pour la gloire de mes deſcendans, qui par ce moyen auront en moi une Ayeule d'heureuſe mémoire.

LA PRINCESSE.

Quel fond de gayeté! ..... mais ma chére Hortenſe, vous parlez de vos deſcendans; vous n'avez été qu'un an avec votre mari, qui ne vous a pas laiſſé d'enfans, & toute-jeune que

vous

vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier, où prendrez-vous votre poſtérité?

HORTENSE.

Cela eſt vrai, je n'y ſongeois pas, & voilà tout d'un coup ma poſtérité anéantie . . . Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à peu près le mérite de Lélio, & le goût du mariage me reviendra peut-être; car je l'ai tout-à-fait perdu, & je n'ai point tort. Avant que le Comte Rodrigue m'épousât, il n'y avoit amour ancien ni moderne qui pût figurer auprès du ſien. Les autres Amans auprès de lui rampoient comme de mauvaiſes copies d'un excellent original: c'étoit une choſe admirable, c'étoit une paſſion formée de tout ce qu'on peut imaginer en ſentimens, langueurs, ſoupirs, tranſports, délicateſſes, douce impatience, & le tout enſemble; pleurs de joie au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup d'œil un peu froid; m'adorant aujourd'hui, m'idolâtrant demain; plus qu'idolâtre enſuite, ſe livrant à des hommages toujours nouveaux; enfin ſi l'on avoit partagé ſa paſſion entre un million de cœurs, la part de chacun d'eux auroit été fort raiſonnable, j'étois enchantée; deux ſiécles, ſi nous les paſſions enſemble, n'épuiſeroient pas cette tendreſſe-là, diſois-je en moi-même, en voilà pour plus que je n'en uſerai: je ne craignois qu'une choſe, c'eſt qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariés, j'eus peur qu'il n'expirât de joye. Hélas, Madame, il ne mourut ni avant ni après, il ſoutint fort bien ſa joye. Le premier mois elle fut violente, le ſecond elle devint plus calme, à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva jolie; le troiſiéme elle baiſſa à vue d'œil, & le quatriéme il n'y en avoit plus. Ah! c'étoit un triſte perſonnage après cela que le mien.

LA PRINCESSE.

J'avoue que cela eſt affligeant.

HOR-

HORTENSE.

Affligeant, Madame, affligeant! imaginez-vous ce que c'eſt que d'être humiliée, rebutée, abandonnée, & vous aurez quelque légére idée de tout ce qui compoſe la douleur d'une jeune femme alors. Etre aimée d'un homme autant que je l'étois, c'eſt faire ſon bonheur & ſes délices, c'eſt être l'objet de toutes ſes complaiſances, c'eſt régner ſur lui, diſpoſer de ſon ame, c'eſt voir ſa vie conſacrée à vos deſirs, à vos caprices, c'eſt paſſer la vôtre dans la flatteuſe conviction de vos charmes, c'eſt voir ſans-ceſſe qu'on eſt aimable: ah que cela eſt doux à voir! le charmant point de vue pour une femme! en-vérité tout eſt perdu quand vous perdez cela. Hé bien, Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus, & mettez-vous vis-à-vis de lui; la jolie figure que vous y ferez! Quel opprobre! Lui parlez-vous? toutes ſes réponſes ſont des monoſyllabes, oui, non; car le dégoût eſt laconique. L'approchez-vous? il fuit; vous plaignez-vous? il querelle; quelle vie! quelle chute! quelle fin tragique! Cela fait frémir l'amour-propre. Voilà pourtant mes avantures; & ſi je me rembarquois, j'ai du malheur, je ferois encore naufrage, à-moins que de trouver un autre Lélio.

LA PRINCESSE.

Vous ne tiendrez pas votre colére, & je chercherai de quoi vous réconcilier avec les hommes.

HORTENSE.

Cela eſt inutile: je ne ſache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-deſſus, homme que je ne connois point, que je n'ai jamais vu que deux jours Je revenois de mon Château pour retourner dans la Province dont mon mari étoit Gouverneur, quand ma Chaiſe fut attaquée par des voleurs qui avoient déjà fait plier le peu de gens que j'avois avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de

trois autres, vint à mes cris, & fondit ſur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite; j'étois preſque évanouïe, il vint à moi, s'empreſſa à me faire revenir, & me parut le plus aimable & le plus galant-homme que j'aye encore vu: ſi je n'avois pas été mariée, je ne ſai ce que mon cœur ſeroit devenu, je ne ſai trop même ce qu'il devint alors: mais il ne s'agiſſoit plus de cela, je priai mon libérateur de ſe retirer. Il inſiſta à me ſuivre près de deux jours; à la fin je lui marquai que cela m'embarraſſoit, j'ajoûtai que j'allois joindre mon mari, & je tirai un diamant de mon doigt que je le preſſai de prendre, mais ſans le regarder; il s'éloigna très-vite, & avec quelque ſorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après, & je ne ſai par quelle fatalité l'homme que j'ai vu m'eſt toujours reſté dans l'eſprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais, ainſi mon cœur eſt en ſureté. Mais qui eſt-ce qui vient à nous?

LA PRINCESSE.

C'eſt un homme à Lélio.

HORTENSE.

Il me vient une idée pour vous, ne ſauroit-il pas qui eſt ſon Maître?

LA PRINCESSE.

Il n'y a pas d'apparence; car Lélio perdit ſes gens à la derniére bataille, & il n'a que de nouveaux domeſtiques.

HORTENSE.

N'importe, faiſons-lui toujours quelques queſtions.

SCENE III.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

Arlequin arrive d'un air deſœuvré en regardant de tous côtés. Il voit la Princeſſe & Hortenſe, & veut s'en aller.

LA PRINCESSE.

QUe cherches-tu, Arlequin? ton Maître eſt-il dans le Palais?

ARLEQUIN.

Madame, je ſupplie votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie; ſi j'avois ſu que votre préſence eût été ici, je n'aurois pas été aſſez nigaud pour y venir apporter ma perſonne.

LA PRINCESSE.

Tu n'as point fait de mal. Mais dis-moi, cherche-tu ton Maître?

ARLEQUIN.

Tout juſte, vous l'avez deviné, Madame; depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vue dans cette peſte de maiſon, & ne vous déplaiſe, je me ſuis auſſi perdu moi. Si vous vouliez bien m'enſeigner mon chemin, vous me feriez plaiſir; il y a ici un ſi grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure ſans en trouver le bout. Par la mardi, ſi vous louez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent, pourtant. Que de fatras de meubles, de drolleries, de colifichets! tout un Village vivroit un an de ce que cela vaut. Depuis ſix mois que nous ſommes ici, je n'avois point encore vu cela. Cela eſt ſi beau, ſi beau, qu'on n'oſe pas le regarder; cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches, vous autres Princes! & moi qu'eſt-ce que je ſuis en comparaiſon de cela? Mais n'eſt-ce pas encore une autre impertinence que je fais, de raiſonner avec vous comme avec ma pareille?

Hortenſe rit. Voilà votre camarade qui rit, j'aurai dit quelque ſottiſe. Adieu, Madame, je ſalue Votre Grandeur.

LA PRINCESSE.

Arrête, arrête.....

HORTENSE.

Tu n'as point dit de ſottiſe, au contraire tu me parois de bonne humeur.

ARLEQUIN.

Pardi je ris toujours : que voulez-vous? je n'ai rien à perdre. Vous vous amuſez à être riches, vous autres, & moi je m'amuſe à être gaillard; il faut bien que chacun ait ſon amuſette en ce monde.

HORTENSE.

Ta condition eſt-elle bonne? es-tu bien avec Lélio?

ARLEQUIN.

Fort bien; nous vivons enſemble de bonne amitié: je n'aime pas le bruit, ni lui non plus; je ſuis drolle, & cela l'amuſe: il me paye bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement & de belle étoffe, comme vous voyez; me donne par-ci par-là quelques petits profits, ſans ceux qu'il veut bien que je prenne, & qu'il ne ſait pas; & comme cela je paſſe tout bellement ma vie.

LA PRINCESSE *à part.*

Il eſt auſſi babillard que joyeux.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous ſavez une meilleure condition pour moi, Madame?

HORTENSE.

Non, je n'en ſache point de meilleure que celle de ton Maître; car on dit qu'il eſt grand Seigneur.

ARLEQUIN.

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE.

Tu me répons comme ſi tu ne ſavois pas qui il eſt.

AR-

ARLEQUIN.

Non, je n'en ſai rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il ſortoit d'une bataille; je lui fis un petit plaiſir, il me dit grand merci. Il diſoit que ſon monde avoit été tué, je lui répondis tant pis. Il me dit, tu me plaîs, veux-tu venir avec moi? Je lui dis taupe, je le veux bien. Ce qui fut dit fut fait, il prit encore d'autre monde, & puis le voilà qui part pour venir ici, & puis moi je pars de-même, & puis nous voilà en voyage en courant la poſte, qui eſt le train du diable; car parlant par reſpect, j'ai été près d'un mois ſans pouvoir m'aſſeoir. Ah! les mauvaiſes maſettes.

LA PRINCESSE *en riant.*

Tu es un Hiſtorien bien exact.

ARLEQUIN.

Oh quand je compte quelque choſe, je n'oublie rien; bref, tant y a que nous arrivâmes ici mon Maître & moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favoriſé de ſa faveur; car on l'appelle favori: il n'en eſt pas plus impertinent qu'il l'étoit pour cela, ni moi non plus. Il eſt courtiſé & moi auſſi; car tout le monde me reſpecte, tout le monde eſt ici en peine de ma ſanté, & me demande mon amitié; moi je la donne à tout hazard, cela ne me coute rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand' choſe. C'eſt un drole de métier que d'avoir un Maître ici qui a fait fortune; tous les Courtiſans veulent être les ſerviteurs de ſon valet.

LA PRINCESSE.

Nous n'en apprendrons rien, allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, ſans compliment; je ne ſuis pas digne d'avoir cet adieu-là.

Cette Princeſſe eſt une bonne femme; elle n'a pas voulu me tourner le dos ſans me faire une civilité. Bon, voilà mon Maître.

SCÈNE IV.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

Qu'eſt-ce que tu fais ici?

ARLEQUIN.

J'y fais connoiſſance avec la Princeſſe, & j'y reçois ſes complimens.

LELIO.

Que veux-tu dire avec ta connoiſſance & tes complimens? Eſt-ce que tu l'as vue, la Princeſſe? Où eſt-elle?

ARLEQUIN.

Nous venons de nous quitter.

LELIO.

Explique-toi donc, que t'a-t-elle dit?

ARLEQUIN.

Bien des choſes. Elle me demandoit ſi nous nous trouvions bien enſemble, comment s'appelloient votre pére & votre mére, de quel métier ils étoient, s'ils vivoient de leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit, que le diable emporte celui qui les connoît; je ne ſai pas quelle mine ils ont, s'ils ſont nobles ou vilains, gentilshommes ou laboureurs; mais que vous aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens. Après cela elle m'a dit, je vous ſalue; & moi je lui ai dit, vous me faites trop de graces, & puis c'eſt tout.

LELIO *à part.*

Quel galimathias! tout ce que j'en puis comprendre, c'eſt que la Princeſſe s'eſt informée de lui, s'il me connoiſſoit. Enfin tu lui as donc dit que tu ne ſavois pas qui je ſuis?

ARLEQUIN.

Oui: cependant je voudrois bien le ſavoir; car quelquefois cela me chicane. Dans la Ville il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, & qui ont bonne mine comme

me vous . . . je vous crois un honnête garçon, moi.

LELIO *en riant.*

Va, va, ne t'embarraſſe pas, Arlequin; tu as bon Maître, je t'en aſſure.

ARLEQUIN.

Vous me payez bien, je n'ai pas beſoin d'autre caution; & au cas que vous ſoyez quelque Bohémien, pardi au-moins vous êtes un Bohémien de bon compte.

LELIO.

En voilà aſſez, je ſors point du reſpect que tu me dois.

ARLEQUIN.

Fendz, d'un autre côté je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand Seigneur; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des Princes qui ont couru la pretentaine pour s'ébaudir, & peut-être que c'eſt un vertigo qui vous a pris auſſi.

LELIO *à part.*

Ce benêt-là ſe ſeroit-il apperçu de ce que je ſuis . . . Et par où juges-tu que je pourrois être un Prince? Voilà une plaiſante idée! eſt-ce par le nombre des équipages que j'avois quand je t'ai pris? par ma magnificence?

ARLEQUIN.

Bon! belles bagatelles, tout le monde a de cela: mais par la mardi perſonne n'a ſi bon cœur que vous, & il m'eſt avis que c'eſt-là la marque d'un Prince.

LELIO.

On peut avoir le cœur bon ſans être Prince, & pour l'avoir tel, un Prince a plus à travailler qu'un autre: mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je ſuis un homme de condition qui me divertis à voyager inconnu pour étudier les hommes, & voir ce qu'ils ſont dans tous les Etats. Je ſuis jeune, c'eſt une étude qui me ſera néceſſaire un jour: voilà mon ſecret, mon enfant.

ARLEQUIN.

Ma foi, cette étude-là ne vous apprendra que miſére: ce n'étoit pas la peine de courir la poſte pour aller étudier toute cette racaille. Qu'eſt-ce que vous ferez de cette connoiſſance des hommes? vous n'apprendrez rien que des pauvretés.

LELIO.

C'eſt qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN.

Cela vous gâtera.

LELIO.

D'où vient?

ARLEQUIN.

Vous ne ſerez plus ſi bon enfant quand vous ſerez bien ſavant ſur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit, canaille vous deviendrez.

LELIO *à part les premiers mots.*

Il ne raiſonne pas mal. Adieu, te voilà inſtruit, garde-moi le ſecret, je vais retrouver la Princeſſe.

ARLEQUIN.

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuiſine?

LELIO.

Ne ſais-tu pas ton chemin? tu n'as qu'à traverſer cette galerie-là.

SCENE V.

LELIO *ſeul.*

LA Princeſſe cherche à me connoître, & cela me confirme dans mes ſoupçons; les ſervices que je lui ai rendus ont diſpoſé ſon cœur à me vouloir du bien, & mes reſpects empreſſés l'ont perſuadée que je l'aimois ſans oſer le dire. Depuis que j'ai quitté les Etats de mon pére, & que je voyage ſous ce déguiſement pour hâter l'expérience dont j'aurai beſoin,

ſoin, ſi je régne un jour, je n'ai fait nulle part un ſéjour ſi long qu'ici : à quoi donc aboutira-t-il? Mon pére ſouhaite que je me marie, & me laiſſe le choix d'une épouſe. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princeſſe? car elle eſt aimable ; & ſi je lui plais, rien n'eſt plus flatteur pour moi que ſon inclination, elle ne me connoît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle ; déclarons-lui qui je ſuis, enlevons-la au Prince de Caſtille, qui envoye la demander. Elle ne m'eſt pas indifférente : mais que je l'aimerois ſans le ſouvenir inutile que je garde encore de cette belle perſonne que je ſauvai des mains des voleurs!

SCENE VI.

LELIO, HORTENSE, *à qui un Garde dit en montrant Lélio.*

LE voilà, Madame.

LELIO *ſurpris.*

Je connois cette Dame-là.

HORTENSE *étonnée.*

Que vois-je?

LELIO *s'approchant.*

Me reconnoiſſez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je crois que oui, Monſieur.

LELIO.

Me fuirez-vous encore?

HORTENSE.

Il le faudra peut-être bien.

LELIO.

Eh, pourquoi donc le faudra-t-il? Vous déplais-je tant que vous ne puiſſiez au-moins ſupporter ma vue?

HORTENSE.

Monſieur, la converſation commence d'une maniére qui m'embarraſſe ; je ne ſai que vous répondre, je ne ſaurois vous dire que vous me plaiſez.

LELIO.

Non ; Madame, je ne l'exige point non plus ; ce bonheur-là n'eſt pas fait pour moi, & je ne mérite ſans-doute que votre indifférence.

HORTENSE.

Je ne ſerois pas aſſez modeſte ſi je vous diſois que vous l'êtes trop ; mais de quoi s'agit-il ? je vous eſtime, je vous ai une grande obligation : nous nous retrouvons ici, nous nous reconnoiſſons, vous n'avez pas beſoin de moi, vous avez la Princeſſe, que pourriez-vous me vouloir encore ?

LELIO.

Vous demander la ſeule conſolation de vous ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Oh, je vous conſolerois mal : je n'ai point de talent pour être confidente.

LELIO.

Vous confidente, Madame ? ah ! vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE.

Non, je ſuis naturelle ; & pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point ; cela eſt ſans conſéquence.

LELIO.

Eh quoi Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant il y a ſept ou huit mois, ne vous a point appris mes ſentimens ?

HORTENSE.

Le chagrin que vous eûtes en me quittant & à propos de quoi ? qu'eſt-ce que c'étoit que votre triſteſſe ? rappellez-m'en le ſujet ; voyons, car je ne m'en ſouviens plus.

LELIO.

Que ne m'en couta-t-il pas pour vous quitter ? vous que j'aurois voulu ne quitter jamais, & dont il faudra pourtant que je me ſépare.

HORTENSE.

Quoi ! c'eſt-là ce que vous entendiez ? en-

vérité

vérité je ſuis confuſe de vous avoir demandé cette explication-là : je vous prie de croire que j'étois dans la meilleure foi du monde.

LELIO.

Je vois bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE *le regardant de côté.*

Vous ne m'avez donc point oubliée?

LELIO.

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu; & puiſque je vous revois, je ne le pourrai jamais... Mais quelle étoit mon erreur quand je vous quittai? je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra : mais je vois bien que je me ſuis trompé.

HORTENSE.

Je me ſouviens de ce regard-là, par exemple.

LELIO.

Eh, que penſiez-vous, Madame, en me regardant ainſi?

HORTENSE.

Je penſois apparemment que je vous devois la vie.

LELIO.

C'étoit donc une pure reconnoiſſance?

HORTENSE.

J'aurois de la peine à vous rendre compte de cela; j'étois pénétrée du ſervice que vous m'aviez rendu, de votre généroſité : vous alliez me quitter, je vous voyois triſte, je l'étois peut-être moi-même : je vous regardai comme je pus, ſans ſavoir comment, ſans me gêner; il y a des momens où les regards ſignifient ce qu'ils peuvent, on ne répond de rien, on ne ſait point trop ce qu'on y met; il y entre trop de choſes, & peut-être de tout. Tout ce que je ſai, c'eſt que je me ſerois bien paſſée de ſavoir votre ſecret.

LELIO.

Eh, que vous importe de le ſavoir, puiſque j'en ſouffrirai tout ſeul?

HORTENSE.

Tout seul ! ôtez-moi donc mon cœur, ôtez-moi ma reconnoissance, ôtez-vous vous-même ... Que vous dirai-je? je me méfie de tout.

LELIO.

Il est vrai que votre pitié m'est bien dûe, j'ai plus d'un chagrin ; vous ne m'aimerez jamais, & vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE.

Hé bien, je suis veuve, perdez du-moins la moitié de vos chagrins ; à l'égard de celui de n'être point aimé ...

LELIO.

Achevez, Madame, à l'égard de celui-là.

HORTENSE.

Faites comme vous pourrez, je ne suis pas mal intentionnée ... Mais supposons que je vous aime, n'y a-t-il pas une Princesse qui croit que vous l'aimez, qui vous aime peut-être elle-même, qui est la Maitresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous & de moi? A quoi donc mon amour aboutiroit-il?

LELIO.

Il n'aboutira à rien, dès-lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE.

J'avois oublié que je le supposois.

LELIO.

Ne deviendra-t-il jamais réel?

HORTENSE *s'en allant.*

Je ne vous dirai plus rien ; vous m'avez demandé la consolation de m'ouvrir votre cœur, & vous me trompez ; au-lieu de cela, vous prenez la consolation de voir dans le mien : je sai votre secret, en voilà assez; laissez-moi garder le mien, si je l'ai encore.

SCENE VII.

LELIO.

VOici un coup de hazard qui change mes desseins ; il ne s'agit plus maintenant d'é-

d'épouſer la Princeſſe, tâchons de m'aſſurer parfaitement du cœur de la perſonne que j'aime, & s'il eſt vrai qu'il ſoit ſenſible pour moi.

SCENE VIII.

HORTENSE, LELIO.

HORTENSE.

J'Oubliois à vous informer d'une choſe, la Princeſſe vous aime, vous pouvez aſpirer à tout; je vous l'apprends de ſa part, il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

LELIO *l'arrêtant avec un air & un ton de ſurpriſe.*

Hé, de grace, Madame, arrêtez-vous un inſtant. Quoi! la Princeſſe elle-même vous auroit chargée de me dire ...

HORTENSE.

Voilà de grands tranſports, mais je n'ai pas charge de les rapporter : j'ai dit ce que j'avois à vous dire, vous m'avez entendue; je n'ai pas le temps de le répéter, & je n'ai rien à ſavoir de vous. *Elle s'en va, Lélio piqué l'arrête.*

LELIO.

Et moi, Madame, ma réponſe à cela eſt, que je vous adore, & je vais de ce pas la porter à la Princeſſe.

HORTENSE *l'arrêtant.*

Y ſongez-vous? ſi elle ſait que vous m'aimez, vous ne pourrez plus me le dire, je vous en avertis.

LELIO.

Cette réflexion m'arrête: mais il eſt cruel de ſe voir ſoupçonné de joye quand on n'a que du trouble.

HORTENSE *d'un air de dépit.*

Oh ſort cruel! vous avez raiſon de vous fâcher; la vivacité qui vient de me prendre, vous fait beaucoup de tort; il doit vous reſter de violens chagrins.

LELIO *lui baisant la main.*

Il ne me reste que des sentimens de tendresse, qui ne finiront qu'avec ma vie.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je fasse de ces sentimens-là?

LELIO.

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE.

Je ne veux point, car je n'oserois.

LELIO.

Je réponds de tout; nous prendrons nos mesures, & je suis d'un rang ...

HORTENSE.

Votre rang est d'être un homme aimable & vertueux, & c'est-là le plus beau rang du monde: mais je vous dis encore une fois que cela est résolu, je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui moi, vous aimer ... vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour causer la perte de votre liberté, peut-être plus? mon cœur vous feroit-là de beaux présens! Non, Lélio, n'en parlons plus, donnez-vous tout entier à la Princesse, je vous le pardonne; cachez votre tendresse pour moi, ne me demandez plus la mienne, vous vous exposeriez à l'obtenir; je ne veux point vous l'accorder, je vous aime trop pour vous perdre, je ne peux pas mieux dire. Adieu, je crois que quelqu'un vient.

LELIO *l'arrête.*

J'obéirai, je me conduirai comme vous voudrez: je ne vous demande plus qu'une grace, c'est de vouloir bien, quand l'occasion s'en présentera, que j'aye encore une conversation avec vous.

HORTENSE.

Prenez-y garde, une conversation en amènera une autre, & cela ne finira point, je le sens bien.

LELIO.

Ne me refusez pas.

HOR-

HORTENSE.

N'abuſez point de l'envie que j'ai d'y conſentir.

LELIO.

Je vous en conjure.

HORTENSE *en s'en allant.*

Soit, perdez-vous donc, puiſque vous le voulez.

SCENE IX.

LELIO *ſeul.*

JE ſuis au comble de la joye, j'ai retrouvé ce que j'aimois, j'ai touché le ſeul cœur qui pouvoit rendre le mien heureux: il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable perſonne de la maniére dont je m'y prendrai pour m'aſſurer ſa main.

SCENE X.

FREDERIC, LELIO.

FREDERIC.

PUis-je avoir l'honneur de vous dire un mot?

LELIO.

Volontiers, Monſieur.

FREDERIC.

Je me flatte d'être de vos amis.

LELIO.

Vous me faites honneur.

FREDERIC.

Sur ce pié-là je prendrai la liberté de vous prier d'une choſe. Vous ſavez que le premier Sécretaire d'Etat de la Princeſſe vient de mourir, & je vous avoue que j'aſpire à ſa place; dans le rang où je ſuis, je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir; naturellement elle me paroit dûe: il y a vingt-cinq ans que je ſers l'Etat en qualité de Conſeiller de la Princeſſe, je ſai combien elle vous eſtime & défére à vos avis, je vous prie de faire en ſorte qu'elle

pen

penſe à moi, vous ne pouvez obliger perſonne qui ſoit plus votre ſerviteur que je le ſuis. On ſait à la Cour en quels termes je parle de vous.

LELIO *le regardant d'un air aiſé.*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi?

FREDERIC.

Aſſurément.

LELIO.

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me diſant cela.

FREDERIC.

Je vous le répéte encore. D'où vient que vous me tenez ce diſcours?

LELIO *après l'avoir examiné.*

Oui, vous ſoutenez cela à merveille; l'admirable homme de Cour que vous êtes!

FREDERIC.

Je ne vous comprends pas.

LELIO.

Je vais m'expliquer mieux. C'eſt que le ſervice que vous me demandez, ne vaut pas qu'un honnête homme, pour l'obtenir, s'abaiſſe juſqu'à trahir ſes ſentimens.

FREDERIC.

Juſqu'à trahir mes ſentimens! & par où jugez-vous que l'amitié dont je vous parle ne ſoit pas vraye?

LELIO.

Vous me haïſſez, vous dis-je, je le ſai, & ne vous en veux aucun mal; il n'y a que l'artifice dont vous vous ſervez, que je condamne.

FREDERIC.

Je vois bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indiſpoſé contre moi.

LELIO.

C'eſt de la Princeſſe elle-même que je tiens ce que je vous dis, & quoiqu'elle ne m'en ait fait aucun myſtére, vous ne le ſauriez pas ſans vos complimens. J'ignore ſi vous avez craint la confiance dont elle m'honore: mais depuis que je ſuis ici, vous n'avez rien oublié pour

lui

lui donner de moi des idées desavantageuses, & vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne sois un espion gagé de quelque Puissance, ou quelque Avanturier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes sommes, si on le met en état d'en prendre: oh! si vous appellez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi: mais vous aurez de la peine à faire passer votre définition.

FREDERIC *d'un ton sérieux.*

Puisque vous êtes si bien instruit, je vous avouerai franchement que mon zéle pour l'Etat m'a fait tenir ces discours-là, & que je craignois qu'on ne se repentît de vous avancer trop, je vous ai cru suspect & dangereux; voilà la vérité.

LELIO.

Parbleu, vous me charmez de me parler ainsi! vous ne vouliez me perdre que parce que vous me soupçonniez d'être dangereux pour l'Etat? vous êtes louable, Monsieur, & votre zéle est digne de récompense, il me servira d'exemple. Oui, je le trouve si beau que je veux l'imiter, moi qui dois tant à la Princesse. Vous avez craint qu'on ne m'avançât, parce que vous me croyez un espion, & moi je craindrois qu'on ne vous fit Ministre, parce que je ne crois pas que l'Etat y gagnât; ainsi je ne parlerai point pour vous: ne m'en louez-vous pas aussi?

FREDERIC.

Vous êtes fâché.

LELIO.

Non, en homme d'honneur, je ne suis pas fait pour me venger de vous.

FREDERIC.

Raprochons-nous. Vous êtes jeune, la Princesse vous estime, & j'ai une fille aimable, qui est un assez bon parti; unissons nos intérêts, & devenez mon gendre.

LELIO.

Vous n'y pensez pas, mon cher Monsieur, ce mariage-là seroit une conspiration contre l'Etat,

l'Etat ; il faudroit travailler à vous faire Miniſtre.

FREDERIC.

Vous refuſez l'offre que je vous fais.

LELIO.

Un eſpion devenir votre gendre, votre fille devenir la femme d'un avanturier! Ah je vous demande grace pour elle, j'ai pitié de la victime que vous voulez ſacrifier à votre ambition, c'eſt trop aimer la fortune.

FREDERIC.

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur, & d'ailleurs vous m'accuſez d'un plaiſant crime, d'aimer la fortune! Qui eſt-ce qui n'aimeroit pas à gouverner?

LELIO.

Celui qui en ſeroit digne.

FREDERIC.

Celui qui en ſeroit digne?

LELIO.

Oui, & c'eſt l'homme qui auroit plus de vertu que d'ambition & d'avarice. Oh! cet homme-là n'y verroit que de la peine.

FREDERIC.

Vous avez bien de la fierté.

LELIO.

Point du tout, ce n'eſt que du zéle.

FREDERIC.

Ne vous flattez pas tant, on peut tomber de plus haut que vous n'êtes, & la Princeſſe verra clair un jour.

LELIO.

Ah! vous voilà dans votre figure naturelle, je vous vois le viſage à préſent, il n'eſt pas joli : mais cela vaut toujours mieux que le maſque que vous portiez tout à l'heure.

SCENE XI.

LELIO, FREDERIC, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

JE vous cherchois, Lélio. Vous êtes de ces perſonnes que les Souverains doivent s'attacher : il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici, & j'eſpére que vous accepterez l'emploi de mon premier Sécretaire d'Etat, que je vous offre.

LELIO.

Vos bontés ſont infinies, Madame, mais mon métier eſt la guerre.

LA PRINCESSE.

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire; & quand votre préſence ſera néceſſaire à l'Armée, vous choiſirez pour exercer vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables : ce que vous ferez n'eſt pas ſans exemple dans cet Etat.

LELIO.

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens Serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE.

La ſupériorité de mérite doit l'emporter en pareil cas ſur l'ancienneté de ſervices; & d'ailleurs Frédéric eſt le ſeul que cette fonction pouvoit regarder, ſi vous n'y étiez pas : mais il m'eſt affectionné, & je ſuis ſûr qu'il ſe ſoumet de bon cœur au choix qui m'a paru le meilleur. Frédéric, ſoyez ami de Lélio, je vous le recommande.

Frédéric fait une profonde révérence.

LA PRINCESSE *continue.*

C'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance, & ma Cour, ſuivant l'uſage, me donne aujourd'hui une fête que je vais voir. Lélio, donnez-moi la main pour m'y conduire : vous y verra-t-on, Frédéric?

FRE

FREDERIC.

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCENE XII.

FREDERIC *ſeul.*

SI je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chute eſt ſure.... Un homme ſans nom, ſans parens, ſans patrie, car on ne ſait d'où il vient, m'arrache le Miniſtére, le fruit de trente années de travail ... Quel coup de malheur! je ne puis digérer une auſſi bizarre avanture ... Eh je n'en ſaurois douter, c'eſt l'amour qui a nommé ce Miniſtre-là; oui, la Princeſſe a du panchant pour lui ... Ne pourroit-on ſavoir l'hiſtoire de ſa vie errante; & prendre enſuite quelques meſures avec l'Ambaſſadeur du Roi de Caſtille, dont j'ai la confiance? Voici le Valet de cet Avanturier, tâchons à quelque prix que ce ſoit de le mettre dans mes intérêts, il pourra m'être utile.

SCENE XIII.

FREDERIC, ARLEQUIN.

Il entre en comptant de l'argent dans ſon chapeau.

FREDERIC.

BOnjour Arlequin. Es-tu bien riche?

ARLEQUIN.

Chut. Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-ſix & vingt-ſept ſols. J'en avois trente; comptez vous, Monſeigneur le Conſeiller, n'eſt-ce pas trois ſols que je perds?

FREDERIC.

Cela eſt juſte.

ARLEQUIN.

Hé bien que le Diable emporte le jeu, & les fripons avec.

FREDERIC.

Quoi! tu jures pour trois ſols de perte! Oh, je

veux

veux te rendre la joye. Tiens, voilà une piſtole.

ARLEQUIN.

Le brave Conſeiller que vous êtes! (*Il ſaute*) hi, hi. Vous méritez bien une capriole.

FREDERIC.

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN.

Quand j'ai dit que le Diable emporte les fripons, je ne vous comptois pas au moins.

FREDERIC.

J'en ſuis perſuadé.

ARLEQUIN *recomptant ſon argent.*

Mais il me manque toujours trois ſols.

FREDERIC.

Non, car il y a bien des trois ſols dans une piſtole.

ARLEQUIN.

Il y a bien des trois ſols dans une piſtole, mais cela ne fait rien aux trois ſols qui manquent dans mon chapeau.

FREDERIC.

Je vois bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN.

Ho, ho, deux caprioles!

FREDERIC.

Aimes-tu l'argent?

ARLEQUIN.

Beaucoup.

FREDERIC.

Tu ſerois donc bien aiſe de faire une petite fortune?

ARLEQUIN.

Quand elle ſeroit groſſe, je la prendrois en patience.

FREDERIC.

Ecoute, j'ai bien peur que la faveur de ton Maître ne ſoit pas longue; elle eſt un grand coup de hazard.

ARLEQUIN.

C'eſt comme s'il avoit gagné aux cartes.

FREDERIC.

Le connois-tu?

ARLEQUIN.

Non, je crois que c'eſt quelque enfant trouvé.

FREDERIC.

Je te conſeillerois de t'attacher à quelqu'un de ſtable; à moi, par exemple.

ARLEQUIN.

Ah! vous avez l'air d'un bon homme, mais vous êtes trop vieux.

FREDERIC.

Comment trop vieux!

ARLEQUIN.

Oui, vous mourrez bientôt, & vous me laiſſeriez orphelin de votre amitié.

FREDERIC.

J'eſpére que tu ne ſeras pas bon Prophéte: mais je puis te faire beaucoup de bien en très-peu de temps.

ARLEQUIN.

Tenez, vous avez raiſon: mais on ſait bien ce qu'on quitte, & l'on ne ſait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'eſprit, mais de la prudence j'en ai que c'eſt une merveille; & voilà comme je dis: un homme qui ſe trouve bien aſſis, qu'a-t-il beſoin de ſe mettre debout? J'ai bon pain, bon vin, bonne fricaſſée & bon viſage, cent écus par an, & les étrennes au bout, cela n'eſt-il pas magnifique?

FREDERIC.

Tu me cites-là de beaux avantages! Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon Domeſtique, je veux te donner des emplois qui t'enrichiront, & par-deſſus le marché te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN.

Oh Dame, ma prudence dit que vous avez raiſon; je ſuis debout, & vous me faites aſſeoir, cela vaut mieux.

FREDERIC.

Il n'y a point de comparaiſon.

AR-

ARLEQUIN.

Pardi, vous me traitez comme votre enfant, il n'y pas à torfiller à cela. Du bien, des emplois & une jolie fille; voilà une pleine boutique de vivres, d'argent & de friandise: par la sanguienne, vous m'aimez beaucoup pourtant.

FREDERIC.

Oui, ta phisionomie me plaît, je te trouve un bon garçon.

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je suis drolle comme un coffre: laissez faire, nous rirons comme des fous ensemble: mais allons faire venir ce bien, ces emplois, & cette jolie fille; car j'ai hâte d'être riche & bien aise.

FREDERIC.

Ils te sont assurés, te dis-je; mais il faut que tu me rendes un petit service: puisque tu te donnes à moi, tu n'en dois point faire de difficulté.

ARLEQUIN.

Je vous regarde comme mon pére.

FREDERIC.

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le Seigneur Lélio, je serois curieux de savoir qui il est. Je souhaitterois donc que tu y restasses encore trois semaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, & tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que dans des momens un homme chez lui dise de certaines choses, & en fasse d'autres qui le décélent, & dont on peut tirer des conjectures. Observe tout soigneusement; & en attendant que je te récompense entiérement, voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN.

Avancez-moi encore la fille, nous la rabbattrons sur le reste.

FRE-

FREDERIC.

On ne paye un ſervice qu'après qu'il eſt rendu, mon enfant, c'eſt la coutume.

ARLEQUIN.

Coutume de vilain, que cela!

FREDERIC.

Tu n'attendras que trois ſemaines.

ARLEQUIN.

J'aime mieux vous faire mon billet, comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte : je ne plaiderai point contre mon écrit.

FREDERIC.

Tu me ſerviras de meilleur courage en l'attendant; acquitte-toi d'abord de ce que je te dis: pourquoi héſites-tu?

ARLEQUIN.

Tout franc, c'eſt que la commiſſion me chiſonne.

FREDERIC.

Quoi! tu mets mon argent dans ta poche, & tu refuſes de me ſervir?

ARLEQUIN.

Ne parlons point de votre argent, il eſt fort bon, je n'ai rien à lui dire: mais tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner un office de fripon; car qu'eſt-ce que vous voulez faire des paroles du Seigneur Lélio mon Maître, là?

FREDERIC.

C'eſt une ſimple curioſité qui me prend.

ARLEQUIN.

Hom... il y a de la malice là-deſſous; vous avez l'air d'un ſournois, je m'en vais gager dix fols contre vous, que vous ne valez rien.

FREDERIC.

Que te mets-tu donc dans l'eſprit? tu n'y ſonges pas, Arlequin.

ARLEQUIN *d'un ton triſte.*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon, qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, & qui aime les filles. J'ai bien de la peine à m'empêcher d'être un coquin: faut-il que l'hon-

l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois & une jolie fille! par la mardi, vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FREDERIC *à part.*

Ce butord-là m'inquiéte avec ſes réflexions. Encore une fois, es-tu fou, d'être ſi long-temps à prendre ton parti? D'où vient ton ſcrupule? de quoi s'agit-il? de me donner quelques inſtructions innocentes ſur le chapitre d'un homme inconnu, qui demain tombera peut-être, & qui te laiſſe ſur le pavé. Songe-tu bien que je t'offre ta fortune, & que tu la perds?

ARLEQUIN.

Je ſonge que cette commiſſion-là ſent le tricot tout pur, & par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur, qui a penſé barguigner. Tenez, votre jolie fille, ce n'eſt qu'une guenon; vos emplois, de la marchandiſe de chien: voilà mon dernier mot, & je m'en vais tout droit trouver la Princeſſe & mon Maître, peut-être qu'ils récompenſeront le dommage que je ſouffre pour l'amour de ma bonne conſcience.

FREDERIC.

Comment! tu vas trouver la Princeſſe & ton Maître: d'où vient?

ARLEQUIN.

Pour leur conter mon déſaſtre, & toute votre marchandiſe.

FREDERIC.

Miſérable! as-tu donc réſolu de me perdre, de mes deshonorer?

ARLEQUIN.

Bon! quand on n'a point d'honneur, eſt-ce qu'il faut avoir de la réputation?

FREDERIC.

Si tu parles, malheureux que tu es, je prendrai de toi une vengeance terrible; ta vie me répondra de ce que tu feras, m'entens-tu bien?

ARLEQUIN *ſe moquant.*

Brrr! ma vie n'a jamais ſervi de caution; je

boirai encore bouteille trente ans après votre trépassement. Vous êtes vieux comme le pére à tretous, & moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

FREDERIC *outré.*

Arrête, Arlequin, tu me mets au déſeſpoir, tu ne ſais pas la conſéquence de ce que tu vas faire, mon enfant, tu me fais trembler; c'eſt toi même que je te conjure d'épargner en te priant de ſauver mon honneur: encore une fois arrête, la ſituation d'eſprit où tu me mets, ne me punit que trop de mon imprudence.

ARLEQUIN *comme triomphant.*

Comment? cela eſt épouvantable! je paſſe mon chemin ſans penſer à mal, & puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, & puis vous me donnez une piſtole pour trois ſols: eſt-ce que cela ſe fait? Moi je prends cela, parce que je ſuis honnête, & puis vous me fourbez encore avec je ne ſai combien d'autres piſtoles que j'ai dans ma poche, & que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le cœur d'un innocent, qui a eu la conſcience & la crainte du bâton devant les yeux, & qui ſans cela auroit trahi ſon bon Maître, qui eſt le plus brave & le plus gentil garçon, le meſſieur corps qu'on puiſſe trouver dans tous les corps du monde, & le factotum de la Princeſſe: cela ſe peut-il ſouffrir?

FREDERIC.

Doucement, Arlequin, quelqu'un peut venir, j'ai tort: mais finiſſons, j'achetterai ton ſilence de tout ce que tu voudras; parle, que me demandes-tu?

ARLEQUIN.

Je ne vous ferai pas bon marché, prenez-y garde.

FREDERIC.

Dis ce que tu veux, tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN *réfléchiſſant.*

Pourtant, ce que c'eſt que d'être honnête

homme ! je n'ai que cela pour tout potage, moi. Voyez comme je me quarre avec vous. Allons, préſentez-moi votre Requête, appellez-moi un peu Monſeigneur, pour voir comment cela fait; je ſuis Frédéric à cette heure, & vous, vous êtes Arlequin.

FREDERIC *à part.*

Je ne ſai où j'en ſuis; quand je nierois le fait, c'eſt un homme ſimple qu'on n'en croira que trop ſur une infinité d'autres préſomptions; & la quantité d'argent que je lui ai donné prouve contre moi. (*à Arlequin*) Finiſſons, mon enfant, que te faut-il?

ARLEQUIN.

Oh! tout bellement; pendant que je ſuis Frédéric, je veux profiter un petit brin de ma ſeigneurie. Quand j'étois Arlequin, vous faiſiez le gros dos avec moi: à cette heure que c'eſt vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FREDERIC *ſoupire.*

Ah! je ſuis perdu.

ARLEQUIN.

Il me fait pitié. Allons, conſolez-vous: je ſuis las de faire le glorieux, cela eſt trop ſot, il n'y a que vous autres qui puiſſiez vous accoutumer à cela. Ajuſtons-nous.

FREDERIC.

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN.

Avez-vous encore de cet argent jaune? j'aime cette couleur-là, elle dure plus long-temps qu'une autre.

FREDERIC.

Voilà tout ce qui me reſte.

ARLEQUIN.

Bon. Ces piſtoles-là, c'eſt pour votre pénitence de m'avoir donné les autres piſtoles. Venons au reſte de la boutique, parlons des emplois.

FREDERIC.

Mais, ces emplois tu ne peux les exercer qu'en quittant ton Maître.

ARLEQUIN.

J'aurai un Commis, & pour l'argent qu'il m'en coutera, vous me donnerez une bonne penſion de cent écus par an.

FREDERIC.

Soit, tu ſeras content; mais me promets-tu de te taire?

ARLEQUIN.

Touchez-là; c'eſt marché fait.

FREDERIC.

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin, je m'en vais tranquile.

ARLEQUIN *le rappellant.*

ſt ſt ſt ſt ſt....

FREDERIC *revenant.*

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Et à propos, nous oublions cette jolie fille.

FREDERIC.

Tu dis que c'eſt une guenon.

ARLEQUIN.

Oh, j'aime aſſez les guenons

FREDERIC.

Hé bien je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN.

Et moi je tâcherai de me taire.

FREDERIC.

Puiſqu'il te la faut abſolument, reviens me trouver tantôt, tu la verras (*à part*) Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai pu faire.

ARLEQUIN.

Je veux avoir ſon cœur ſans tricherie.

FREDERIC.

Sans-doute, ſortons d'ici.

ARLEQUIN.

Dans un quart-d'heure je ſuis à vous. Tenez-moi la fille prête.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE I.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Mon Bijou, j'ai fait une offenſe envers vos graces, & je ſuis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

LISETTE.

Quoi! un auſſi joli garçon que vous eſt-il capable d'offenſer quelqu'un?

ARLEQUIN.

Un auſſi joli garçon que moi? Oh! cela me confond; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE.

Pourquoi donc? qu'avez-vous fait?

ARLEQUIN.

J'ai fait une inſolence; donnez-moi conſeil. Voulez-vous que je m'en accuſe à genoux, ou bien ſur mes deux jambes? Dites-moi ſans façon, faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE.

Je ne veux ni vous battre, ni vous voir à genoux; je me contenterai de ſavoir ce que vous avez dit.

ARLEQUIN *s'agenouillant.*

Mamie, vous n'êtes point aſſez rude: mais je ſai mon devoir.

LISETTE.

Levez-vous donc, mon cher, je vous ai déjà pardonné.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moi: j'ai dit en parlant de votre inimitable perſonne, j'ai dit.... le reſte eſt ſi gros qu'il m'étrangle.

LISETTE.

Vous avez dit?

ARLEQUIN.

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE *fâchée.*

Pourquoi donc m'aimez-vous, ſi vous me trouvez telle?

ARLEQUIN *pleurant.*

Je confeſſe que j'en ai menti.

LISETTE.

Je me croyois plus ſupportable; voilà la vérité.

ARLEQUIN.

Ne vous ai-je pas dit que j'étois un miſérable? mais, mamour, je n'avois pas encore vu votre gentil minois..... ois.... ois.... ois....

LISETTE.

Comment, vous ne me connoiſſiez pas dans ce temps-là? vous ne m'aviez jamais vue?

ARLEQUIN.

Pas ſeulement le bout de votre nez.

LISETTE.

Eh, mon cher Arlequin, je ne ſuis plus fâchée; ne me trouvez-vous pas de votre goût à-préſent?

ARLEQUIN.

Vous êtes délicieuſe.

LISETTE.

Hé bien, vous ne m'avez pas *inſultée*; & quand cela ſeroit, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi? Allez, mon ami ne ſongez plus à cela.

ARLEQUIN.

Quand je vous regarde, je me trouve ſi ſot.

LISETTE.

Tant mieux, je ſuis bien aiſe que vous m'aimiez; car vous me plaiſez beaucoup, vous.

ARLEQUIN *charmé.*

Oh, oh, oh, vous me faites mourir d'aiſe.

LISETTE.

Mais eſt-il bien vrai que vous m'aimiez?

ARLEQUIN.

Tenez, je vous aime.... Mais qui diantre peut

pent dire cela? combien je vous aime. . . . cela eſt ſi gros que je n'en ſai pas le compte.

LISETTE.

Vous voulez m'épouſer?

ARLEQUIN.

Oh! je ne badine point, je vous recherche honnêtement par-devant Notaire.

LISETTE.

Vous êtes tout à moi?

ARLEQUIN.

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le Marchand.

LISETTE.

Vous avez envie que je ſois heureuſe?

ARLEQUIN.

Je voudrois pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie: manger, boire & dormir, voilà l'ouvrage que je vous ſouhaite.

LISETTE.

Hé bien, mon ami, il faut que je vous avoue une choſe; j'ai fait tirer mon horoſcope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN.

Ho, ho!

LISETTE.

Vous paſſâtes dans ce moment-là, & on me dit, voyez-vous ce joli brunet qui paſſe? il s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Tout juſte.

LISETTE.

Il vous aimera.

ARLEQUIN.

Ah, l'habile homme!

LISETTE.

Le Seigneur Frédéric lui propoſera de le ſervir contre un inconnu; il refuſera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne ſeroit pas bien: mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refuſé au Seigneur Frédéric; & de-là s'enſuivra pour vous deux une groſſe fortune, dont

vous jouirez mariés enſemble. Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouſer, la prédiction eſt bien avancée: à l'égard de la propoſition du Seigneur Frédéric, je ne ſai ce que c'eſt: mais vous ſavez bien ce qu'il vous a dit: quant à moi, il m'a ſeulement recommandé de vous aimer, & je ſuis en bon train de cela, comme vous voyez.

ARLEQUIN *étonné.*

Cela eſt admirable! je vous aime, cela eſt vrai, je veux vous épouſer, cela eſt encore vrai, & véritablement le Seigneur Frédéric m'a propoſé d'être un fripon: je n'ai pas voulu l'être, & pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en paſſe par-là; car quand une choſe eſt prédite, elle ne manque pas d'arriver.

LISETTE.

Prenez garde, on ne m'a pas prédit que le Seigneur Frédéric vous propoſeroit une friponnerie; on m'a ſeulement prédit que vous croiriez que c'en ſeroit une.

ARLEQUIN.

Je l'ai cru auſſi, & apparemment je me ſuis trompé?

LISETTE.

Cela va tout ſeul.

ARLEQUIN.

Je ſuis un grand nigaud: mais au bout du compte cela avoit la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin; je ſuis fâché d'avoir vilipendé ce bon Seigneur Frédéric; je lui ai fait donner tout ſon argent: par bonheur je ne ſuis pas obligé à reſtitution, je ne devinois pas qu'il y avoit une prédiction qui me donnoit le tort.

LISETTE.

Sans-doute.

ARLEQUIN.

Avec cela cette prédiction doit avoir prédit que je lui vuiderois ſa bourſe.

LISETTE.

Oh! gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN.

Cet argent-là m'étoit dû comme une lettre de change; si j'allois le rendre, cela gâteroit l'horoscope, & il ne faut pas cela à l'encontre d'un Astrologue.

LISETTE.

Vous avez raison: il ne s'agit plus à-présent que d'obéir à ce qui est prédit, en faisant ce que souhaite le Seigneur Frédéric, afin de gagner pour nous cette grosse fortune qui nous est promise.

ARLEQUIN.

Gagnons, ma Mie, gagnons, cela est juste; Arlequin est à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaisie, je ne m'embarrasse plus de lui: la prédiction m'a transporté à vous, elle sait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à son ordonnance; je vous aime, je vous épouserai, je tromperai Monsieur Lélio, & je m'en gausse; le vent me pousse, il faut que j'aille: il me pousse à baiser votre menote, il faut que je la baise.

LISETTE *riant.*

L'Astrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN.

Il l'aura peut-être oublié.

LISETTE.

Apparemment; mais allons trouver le Seigneur Frédéric, pour vous réconcilier avec lui.

ARLEQUIN.

Voilà mon Maître, je dois être encore trois semaines avec lui pour guetter ce qu'il fera, & je vais voir s'il n'a pas besoin de moi. Allez, mes amours, allez m'attendre chez le Seigneur Frédéric.

LISETTE.

Ne tardez pas.

SCENE II.

LELIO, ARLEQUIN.

Lélio arrive rêveur, ſans voir Arlequin qui ſe retire à quartier. Lélio s'arrête ſur le bord du Théatre en rêvant.

ARLEQUIN *à part.*

IL ne me voit pas. Voyons ſa penſée.

LELIO.

Me voilà dans un embarras dont je ne ſai comment me tirer.

ARLEQUIN *à part.*

Il eſt embarraſſé.

LELIO.

Je tremble que la Princeſſe pendant la fête n'ait ſurpris mes regards ſur la perſonne que j'aime.

ARLEQUIN *à part.*

Il tremble à cauſe de la Princeſſe; tubleu... ce friſſon-là eſt une affaire d'Etat... vertuchou!

LELIO.

Si la Princeſſe vient à ſoupçonner mon penchant pour ſon amie, ſa jalouſie me la dérobera, & peut-être fera-t-elle pis.

ARLEQUIN *à part.*

Oh, oh... la dérobera... il traite la Princeſſe de friponne. Par la ſambille, Monſieur le Conſeiller ſera bien ſes orges de ces bribes-là que je ramaſſe, & je vois bien que cela me vaudra pignon ſur rue.

LELIO.

J'aurois beſoin d'une entrevue.

ARLEQUIN *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'une entrevue? je crois qu'il parle latin... le pauvre homme, il me fait pitié pourtant, car peut-être qu'il en mourra: mais l'horoſcope le veut: cependant ſi j'avois un peu ſa permiſſion... Voyons, je vais lui parler.

Il retourne dans le fond du Théatre, & de-là il accourt comme s'il arrivoit, & dit :

Ah, mon cher Maître!

LELIO.

Que me veux-tu?

ARLEQUIN.

Je viens vous demander ma petite fortune.

LELIO.

Qu'eſt-ce que cette fortune?

ARLEQUIN.

C'eſt que le Seigneur Frédéric m'a promis tout plein mes poches d'argent, ſi je lui contois un peu ce que vous êtes, & tout ce que je ſai de vous; il m'a bien recommandé le ſecret, & je ſuis obligé de le garder en conſcience: ce que j'en dis, ce n'eſt que par maniére de parler. Voulez-vous que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande? vous ſavez que je ſuis pauvre, l'argent qui m'en viendra je le mettrai en rente, ou je le prêterai à uſure.

LELIO.

Que Frédéric eſt lâche! Mon enfant, je pardonne à ta ſimplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta maniére, & je ne vois nul inconvénient pour moi à te laiſſer profiter de la baſſeſſe de Frédéric. Oui, reçoi ſon argent; je veux bien que tu lui rapportes ce que je t'ai dit que j'étois, & ce que tu ſais.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LELIO.

Fai, j'y conſens.

ARLEQUIN.

Ne vous gênez point, parlez-moi ſans façon; je vous laiſſe la liberté, rien de force.

LELIO.

Va ton chemin, & n'oublie pas ſur-tout de lui marquer le ſouverain mépris que j'ai pour lui.

ARLEQUIN.

Je ferai votre commiſſion.

LELIO.

J'apperçois la Princeſſe. Adieu, Arlequin, va gagner ton argent.

SCENE III.

ARLEQUIN.

QUand on a un peu d'eſprit, on accommode tout; un butord auroit été chagriner ſon Maître ſans lui en demander honnêtement le privilége. A cette heure, ſi je lui cauſe du chagrin, ce ſera de bonne amitié au-moins. Mais voilà cette Princeſſe avec ſa camarade.

SCENE IV.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

IL me ſemble avoir vu de loin ton Maître avec toi.

ARLEQUIN.

Il vous a ſemblé la vérité, Madame; & quand cela ne ſeroit pas, je ne ſuis pas-là pour vous dédire.

LA PRINCESSE.

Va le chercher, & dis-lui que j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

J'y cours, Madame, (*il va & revient*) ſi je ne le trouve pas, qu'eſt-ce que je lui dirai?

LA PRINCESSE.

Il ne peut pas encore être loin, tu le trouveras ſans-doute.

ARLEQUIN *à part.*

Bon, je vais tout d'un coup chercher le Seigneur Frédéric.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

LA PRINCESSE.

MA chére Hortenſe, apparemment que ma rêverie eſt contagieuſe; car vous devenez rêveuſe auſſi bien que moi.

HORTENSE.

Que voulez-vous, Madame? je vous vois rêver, & cela me donne un air penſif; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE.

Vous copiez ſi bien qu'on s'y méprendroit: quant à moi, je ne ſuis point tranquile; le rapport que vous me faites de Lélio ne me ſatisfait pas. Un homme à qui vous avez fait appercevoir que je l'aime, un homme à qui j'ai cru voir du panchant pour moi, devroit à votre diſcours donner malgré lui quelques marques de joye, & vous ne me parlez que de ſon profond reſpect; cela eſt bien froid.

HORTENSE.

Mais, Madame, ordinairement le reſpect n'eſt ni chaud, ni froid; je ne lui ai pas dit crûment, la Princeſſe vous aime; il ne m'a pas répondu crûment, j'en ſuis charmé: il ne lui a pas pris des tranſports, mais il m'a paru pénétré d'un profond reſpect. J'en reviens toujours à ce reſpect, & je le trouve en ſa place.

LA PRINCESSE.

Vous êtes femme d'eſprit, lui avez-vous ſenti quelque ſurpriſe agréable?

HORTENSE.

De la ſurpriſe? oui, il en a montré: à l'égard de ſavoir ſi elle étoit agréable ou non, quand un homme ſent du plaiſir, & qu'il ne le dit point, il en auroit un jour entier ſans qu'on le devinât: mais enfin pour moi, je ſuis fort contente de lui.

LA PRINCESSE *ſouriant d'un air forcé.*

Vous êtes fort contente de lui, Hortenſe; n'y auroit-il rien d'équivoque là-deſſous? Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

HORTENSE.

Ce que ſignifie, je ſuis contente de lui? cela veut dire... En-vérité, Madame, cela veut dire que je ſuis contente de lui; on ne ſauroit expliquer cela qu'en le répétant. Comment feriez-

riez-vous pour dire autrement? Je ſuis ſatisfaite de ce qu'il m'a répondu, ſur votre chapitre, l'aimez-vous mieux de cette façon-là?

LA PRINCESSE.

Cela eſt plus clair.

HORTENSE.

C'eſt pourtant la même choſe.

LA PRINCESSE.

Ne vous fâchez point, je ſuis dans une ſituation d'eſprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuſes, déraiſonnables; je crains tout, je ſoupçonne tout: je crois que j'ai été jalouſe de vous, oui de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma confiance, & qui l'avez. Vous êtes aimable, Lélio l'eſt auſſi, vous vous êtes vus tous deux, vous m'avez fait un rapport de lui, qui n'a pas rempli mes eſpérances; je me ſuis égarée là-deſſus, j'ai vu mille chimères, vous étiez déjà ma rivale. Qu'eſt-ce que c'eſt que l'amour, ma chére Hortenſe! où eſt l'eſtime que j'ai pour vous, la juſtice que je dois vous rendre? me reconnoiſſez-vous? ne ſont-ce pas-là les foibleſſes d'un enfant que je rapporte?

HORTENSE.

Oui, mais les foibleſſes d'un enfant de votre âge ſont dangereuſes, & je voudrois bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE.

Ecoutez, je n'ai pas tant de tort; tantôt pendant que nous étions à cette fête, Lélio n'a preſque regardé que vous, vous le ſavez bien.

HORTENSE.

Moi, Madame?

LA PRINCESSE.

Hé bien, vous n'en convenez pas: cela eſt mal entendu, par exemple, il ſembleroit qu'il y a du myſtére; n'ai-je pas remarqué que les regards de Lélio vous embarraſſoient, & que vous n'oſiez pas le regarder, par conſidération pour moi ſans-doute?... Vous ne me répondez pas?

HOR-

HORTENSE.

C'eſt que je vous vois en train de remarquer, & ſi je réponds, j'ai peur que vous ne remarquiez encore quelque choſe dans ma réponſe: cependant je n'y gagne rien; car vous faites une remarque ſur mon ſilence. Je ne ſai plus comment me conduire; ſi je me tais, c'eſt du myſtére; ſi je parle, autre myſtére; enfin je ſuis myſtére depuis les pieds juſqu'à la tête. En vérité je n'oſe pas me remuer, j'ai peur que vous n'y trouviez une équivoque: quel étrange amour que le vôtre, Madame! je n'en ai jamais vu de cette humeur-là.

LA PRINCESSE.

Encore une fois je me condamne; mais vous n'êtes pas mon amie pour rien, vous êtes obligée de me ſupporter; j'ai de l'amour en un mot, voilà mon excuſe.

HORTENSE.

Mais, Madame, c'eſt plus mon amour que le vôtre, de la maniére dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous; ne pourriez-vous me diſpenſer de votre confidence? Je me trouve une paſſion ſur les bras qui ne m'appartient pas, peut-on de pareil plus ingrat?

LA PRINCESSE *d'un air ſérieux.*

Hortenſe, je vous croyois plus d'attachement pour moi, & je ne ſai que penſer, après tout, du dégoût que vous témoignez, quand je répare mes ſoupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais: mon amour vous déplaît trop; je n'y comprends rien; on diroit preſque que vous en avez peur.

HORTENSE.

Ah la deſagréable ſituation! que je ſuis malheureuſe, de ne pouvoir ouvrir ni fermer la bouche en ſureté! Que faudra-t-il donc que je devienne? les remarques me ſuivent, je n'y ſaurois tenir; vous me déſeſpérez, je vous tourmente, toujours je vous fâcherai en parlant, toujours je vous fâcherai en ne diſant mot; je ne

ſau-

ſaurois donc me corriger. Voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre enſemble ? j'aimerois mieux mourir. Vous me trouvez rêveuſe, après cela il faut que je m'explique ; Lélio m'a regardée, vous ne ſavez que penſer, vous ne me comprenez pas : vous m'eſtimez, vous me croyez fourbe ; haine, amitié, ſoupçon, confiance, le calme, l'orage, vous me mettez tout enſemble ; je m'y perds, la tête me tourne, je ne ſai où je ſuis : je quitte la partie, je me ſauve, je m'en retourne, duſſiez-vous prendre mon voyage pour une fineſſe.

LA PRINCESSE *la careſſant.*

Non, ma chére Hortenſe, vous ne me quitterez point, je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez ; j'abjure toutes mes foibleſſes, vous êtes mon amie, je ſuis la vôtre, & cela durera toujours.

HORTENSE.

Madame, cet amour-là nous brouillera enſemble, vous le verrez ; laiſſez-moi partir, comptez que je fais pour le mieux.

LA PRINCESSE.

Non, ma chére, je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous ſervirez que des miens ; & pour plus de ſureté, à toutes les portes de la Ville vous trouverez des Gardes qui ne vous laiſſeront paſſer qu'avec moi. Nous irons quelquefois nous promener enſemble, voilà tous les voyages que vous ferez : point de mutinerie, je n'en rabattrai rien. A l'égard de Lélio, vous continuerez de le voir avec moi, ou ſans moi, quand votre amie vous en priera.

HORTENSE.

Moi, voir Lélio, Madame ? & ſi Lélio me regarde ? il a des yeux ; & ſi je le regarde, j'en ai auſſi, ou bien ſi je ne le regarde pas ? car tout eſt égal avec vous. Que voulez-vous que je faſſe dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux eſt interdite ? les fermerai-je ? les détournerai-je ? voilà tout

ce

ce qu'on en peut faire, & rien de tout cela ne vous convient. D'ailleurs s'il a toujours ce profond reſpect qui n'eſt pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi, vous me direz encore, cela eſt bien froid; comme ſi je n'avois qu'à lui dire, Monſieur, ſoyez plus tendre: ainſi ſon reſpect, ſes yeux & les miens, voilà trois choſes que vous ne me paſſerez jamais. Je ne ſai ſi pour vous accommoder il me ſuffiroit d'être aveugle, ſourde & muëtte; je ne ſerois peut-être pas encore à l'abri de votre chicane.

LA PRINCESSE.

Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur: je vous connois, vous êtes bonne, mais impatiente, & quelque jour vous & moi nous rirons de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE.

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez; au-lieu de rire de mon ſéjour, nous rirons de mon abſence, n'eſt-ce pas la même choſe?

LA PRINCESSE.

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Lélio, qu'apparemment Arlequin aura averti de ma part; prenez de grace un air moins triſte, je n'ai qu'un mot à lui dire; après l'inſtruction que vous lui avez donnée, nous jugerons bientôt de ſes ſentimens par la maniére dont il ſe comportera dans la ſuite. Le don de ma main lui fait un beau rang: mais il peut avoir le cœur pris.

SCENE VI.

LELIO, HORTENSE, LA PRINCESSE.

LELIO.

JE me rends à vos ordres, Madame, Arlequin m'a dit que vous ſouhaitiez me parler.

LA PRINCESSE.

Je vous attendois, Lélio, vous ſavez quelle

eſt

eſt la commiſſion de l'Ambaſſadeur du Roi de Caſtille ; qu'on eſt convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frédéric s'y trouvera, mais c'eſt à vous ſeul à décider : il s'agit de ma main que le Roi de Caſtille demande, vous pouvez l'accorder ou la refuſer. Je ne vous dirai point quelles ſeroient mes intentions là-deſſus, je m'en tiens à ſouhaiter que vous les deviniez ; j'ai quelques ordres à donner, je vous laiſſe un moment avec Hortenſe ; à peine vous connoiſſez-vous encore : elle eſt mon amie, & je ſuis bien-aiſe que l'eſtime que j'ai pour vous ait ſon aveu.

SCENE VII.

HORTENSE, LELIO.

LELIO.

ENfin, Madame, il eſt temps que vous décidiez de mon ſort, il n'y a point de momens à perdre. Vous venez d'entendre la Princeſſe, elle veut que je prononce ſur le mariage qu'on lui propoſe. Si je refuſe de le conclure, c'eſt entrer dans ſes vues, & lui dire que je l'aime ; ſi je le conclus, c'eſt lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raiſons. La conjoncture eſt preſſante : que réſolvez-vous en ma faveur ? il faut que je me dérobe d'ici inceſſamment : mais vous, Madame, y reſterez-vous ? je puis vous offrir un aſyle où vous ne craindrez perſonne. Oſerai-je eſpérer que vous conſentirez aux meſures promptes & néceſſaires.....?

HORTENSE.

Non, Monſieur, n'eſpérez rien, je vous prie, ne parlons plus de votre cœur, & laiſſez le mien en repos ; vous le troublez, je ne ſai ce qu'il eſt devenu ; je n'entends parler que d'amour à droit & à gauche, il m'environne, il m'obſéde, & le vôtre au bout du compte eſt celui qui me preſſe le plus.

LELIO.

Quoi, Madame ! c'en eſt donc fait ? mon

amour

amour vous fatigue, & vous me rebutez.

HORTENSE.

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte ; je n'aime point qu'on exerce mon courage.

LELIO.

Ah, Madame ! il ne vous en faut pas beaucoup pour réſiſter à ma douleur.

HORTENSE.

Eh, Monſieur, je ne ſai point ce qu'il m'en faut, & ne trouve point à propos de le ſavoir ; laiſſez-moi me gouverner, chacun ſe ſent, briſons là-deſſus.

LELIO.

Il n'eſt que trop vrai que vous pouvez m'écouter ſans aucun riſque.

HORTENSE.

Il n'eſt que trop vrai ! Oh je ſuis plus difficile en vérités que vous, & ce qui eſt trop vrai pour vous, ne l'eſt pas aſſez pour moi. Je crois que j'irois loin avec vos ſuretés, ſur-tout avec un garant comme vous En-vérité, Monſieur, vous n'y ſongez pas, il n'eſt que trop vrai ! Si cela étoit ſi vrai, j'en ſaurois quelque choſe ; car vous me forcez à vous dire plus que je ne veux, & je ne vous le pardonnerai pas.

LELIO.

Si vous ſentez quelque heureuſe diſpoſition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt qui puiſſe mériter que vous la combattiez ?

HORTENSE.

Ce que vous avez fait ? Pourquoi me rencontrez-vous ici ? qu'y venez-vous chercher ? Vous êtes arrivé à la Cour, vous avez plû à la Princeſſe, elle vous aime, vous dépendez d'elle, j'en dépens de-même, elle eſt jalouſe de moi : voilà ce que vous avez fait, Monſieur ; & il n'y a point de remède à cela, puiſque je n'en trouve point.

LELIO *étonné.*

La Princeſſe eſt jalouſe de vous ?

HOR-

HORTENSE.

Oui, très-jalouſe : peut-être actuellement ſommes-nous obſervés l'un & l'autre, & après cela vous venez me parler de votre paſſion, vous voulez que je vous aime; vous le voulez, & je tremble de ce qui en peut arriver : car enfin on ſe laſſe, j'ai beau vous dire que cela ne ſe peut pas, que mon cœur vous ſeroit inutile; vous ne m'écoutez point, vous vous plaiſez à me pouſſer à bout. Eh, Lélio, qu'eſt-ce que c'eſt que votre amour? vous ne me ménagez point ; aime-t-on les gens quand on les perſécute? quand ils ſont plus à plaindre que nous, quand ils ont leurs chagrins & les nôtres, quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage? Je refuſe de vous aimer, qu'eſt-ce que j'y gagne? Vous imaginez-vous que j'y prends plaiſir? Non Lélio, non, le plaiſir n'eſt pas grand : vous êtes un ingrat, vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'eſt-ce qui m'empêche de vous aimer? cela eſt-il ſi difficile? n'ai-je pas le cœur libre? n'êtes-vous pas aimable? ne m'aimez-vous pas aſſez? que vous manque-t-il? vous n'êtes pas raiſonnable. Je vous refuſe mon cœur avec le péril qu'il y a de l'avoir; mon amour vous perdroit: voilà pourquoi vous ne l'aurez point, voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez, & vous vous plaignez de moi, & vous me demandez encore que je vous aime : expliquez-vous donc, que me demandez-vous? que vous faut-il? qu'appellez-vous aimer? je n'y comprends rien.

LELIO *vivement.*

C'eſt votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE *tendrement.*

Ma main .... ah! je ne périrois pas ſeule, & le don que je vous en ferois me couteroit mon époux, & je ne veux pas mourir en perdant un homme comme vous. Non, ſi je faiſois

ſois jamais votre bonheur, je voudrois qu'il duât long-temps.

LELIO *animé.*

Mon cœur ne peut ſuffire à toute ma tendreſſe, Madame, prêtez-moi de grace un moment d'attention, je vais vous inſtruire.

HORTENSE.

Arrêtez, Lélio; j'enviſage un malheur qui me fait frémir, je ne ſache rien de ſi cruel que votre obſtination; il me ſemble que tout ce que vous me dites m'entretient de votre mort. Je vous avois prié de laiſſer mon cœur en repos, vous n'en faites rien: voilà qui eſt fini, pourſuivez, je ne vous crains plus. Je me ſuis d'abord contentée de vous dire que je ne pouvois pas vous aimer, cela ne vous a pas épouvanté: mais je ſai des façons de parler plus poſitives, plus intelligibles, & qui aſſurément vous guériront de toute eſpérance. Voici donc à la lettre ce que je penſe, & ce que je penſerai toujours. C'eſt que je ne vous aime point, & que je ne vous aimerai jamais. Ce diſcours eſt net, je le crois ſans replique; il ne reſte plus de queſtion à faire, je ne ſortirai point delà, je ne vous aime point, vous ne me plaiſez point: ſi je ſavois une maniére de m'expliquer plus dure, je m'en ſervirois pour vous punir de la douleur que je ſouffre à vous en faire. Je ne penſe pas qu'à-préſent vous ayez envie de parler de votre amour, ainſi changeons de ſujet.

LÉLIO.

Oui, Madame, je vois bien que votre réſolution eſt priſe: la ſeule eſpérance d'être uni pour jamais avec vous, m'arrêtoit encore ici; je m'étois flaté, je l'avoue: mais c'eſt bien peu de choſe que l'intérêt que l'on prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites. Quand je vous apprendrois qui je ſuis, cela ne ſerviroit de rien, vos refus n'en ſeroient que plus affligeans. Adieu, Madame, il n'y a plus

de

de séjour ici pour moi, je parts dans l'instant, & ne vous oublierai jamais. (*il s'éloigne.*)

HORTENSE *pendant qu'il s'en va.*

Oh! je ne sai plus où j'en suis, je n'avois pas prévu ce coup-là. (*Elle l'appelle*) Lélio?

LELIO *revenant.*

Que me voulez-vous, Madame?

HORTENSE.

Je n'en sai rien; vous êtes au désespoir, vous m'y mettez, je ne sai encore que cela.

LELIO.

Vous me haïrez, si je ne vous quitte.

HORTENSE.

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LELIO.

Daignez donc consulter votre cœur.

HORTENSE.

Vous voyez bien les conseils qu'il me donne; vous partez, je vous rappelle; je vous rappellerai, si je vous renvoye: mon cœur ne finira rien.

LELIO.

Eh, Madame, ne me renvoyez plus; nous échapperons aisément à tous les malheurs que vous craignez: laissez-moi vous expliquer mes mesures, & vous dire que ma naissance....

HORTENSE *vivement.*

Non, je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre: échapper à nos malheurs? ne s'agit-il pas de sortir d'ici? le pourrons-nous? n'a-t-on pas les yeux sur nous? ne serez-vous pas arrêté? Adieu, je vous dois la vie, je ne vous devrai rien si vous ne sauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez; non, je n'en crois rien si vous ne partez. Partez donc, ou soyez mon ennemi mortel; partez, ma tendresse vous l'ordonne, ou restez ici, l'homme du monde le plus haï de moi, & le plus haïssable que je connoisse. (*Elle s'en va comme en colère.*)

LELIO *d'un ton de dépit.*

Je partirai donc, puisque vous le voulez: mais

mais vous prétendez me sauver la vie, & vous n'y réussirez pas.

HORTENSE *se retournant de lui.*

Vous me rappellez donc à votre tour?

LELIO.

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE.

Ah! voyons donc les mesures que vous voulez prendre.

LELIO *transporté de joye.*

Quel bonheur! je ne saurois retenir mes transports.

HORTENSE *nonchalamment.*

Vous m'aimez beaucoup, je le sai bien; passons votre reconnoissance, nous dirons cela une autre fois. Venons aux mesures....

LELIO.

Que n'ai-je, au-lieu d'une Couronne qui m'attend, l'Empire de la Terre à vous offrir!

HORTENSE *avec une surprise modeste.*

Vous êtes né Prince? mais vous n'avez qu'à me garder votre cœur, vous ne me donnerez rien qui le vaille: achevons.

LELIO.

J'attends demain *incognito*, un Courier du Roi de Léon mon Pére.

HORTENSE.

Arrêtez, Prince, Frédéric vient, l'Ambassadeur le suit sans-doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

LELIO.

Je crains encore vos inquiétudes.

HORTENSE.

Et moi je ne crains plus rien, je me sens l'imprudence la plus tranquille du monde: vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien; c'est à vous à me la garantir, faites comme vous pourrez.

LELIO.

Tout ira bien, Madame; je ne conclurai rien avec l'Ambassadeur pour gagner du temps, je vous reverrai tantôt.

SCENE

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, LELIO, FREDERIC.

FREDERIC *à part à l'Ambassadeur.*

Vous sentirez, (j'en suis sûr) jusqu'où va l'audace de ses espérances.

L'AMBASADEUR *à Lélio.*

Vous savez, Monsieur, ce qui m'amène ici, & votre habileté me répond du succès de ma commission. Il s'agit d'un mariage entre votre Princesse & le Roi de Castille mon Maître. Tout invite à le conclure, jamais union ne fut peut-être plus nécessaire; vous n'ignorez pas les justes droits que les Rois de Castille prétendent avoir sur une partie de cet Etat, par les alliances . . .

LELIO.

Laissons-là ces droits historiques, Monsieur, je sai ce que c'est; & quand on voudra, la Princesse en produira de même valeur sur les Etats du Roi votre Maître. Nous n'avons qu'à relire aussi les alliances passées, vous verrez qu'il y aura quelqu'une de vos Provinces qui nous appartiendra.

FREDERIC.

Effectivement vos droits ne sont pas fondés, & il n'est pas besoin d'en appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR.

Laissons-les donc pour le présent, j'y consens: mais la trop grande proximité des deux Etats entretient depuis vingt ans des guerres qui ne finissent que pour des instans, & qui recommenceront bientôt entre deux Nations voisines, & dont les intérêts se croiseront toujours. Vos peuples sont fatigués, mille occasions vous ont prouvé que vos ressources sont inégales aux nôtres: la paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonstances qui

ne

ne ſe rencontreront pas toujours. Si la Caſtille n'avoit été occupée ailleurs, les choſes auroient bien changé de face.

LELIO.

Point du tout ; il en auroit été de cette guerre comme de toutes les autres. Depuis tant de ſiécles que cet Etat ſe défend contre le vôtre, où ſont vos progrès ? je n'en vois point qui puiſſent juſtifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez.

L'AMBASSADEUR.

Vous ne vous êtes ſoutenus que par des ſecours étrangers.

LELIO.

Ces mêmes ſecours dans bien des occaſions vous ont auſſi rendu de grands ſervices ; & voilà comment ſubſiſtent les Etats, la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FREDERIC.

Retranchons-nous ſur des choſes plus effectives, ſur la tranquillité durable que ce mariage aſſureroit aux deux peuples qui ne ſeroient plus qu'un, & qui n'auroient plus qu'un même Maître.

LELIO.

Fort bien ; mais nos peuples n'ont-ils pas leurs loix particuliéres ? êtes-vous ſûr, Monſieur, qu'ils voudront bien paſſer ſous une domination étrangére, & peut-être ſe ſoumettre aux coutumes d'une Nation qui leur eſt antipathique ?

L'AMBASSADEUR.

Deſobéiront-ils à leur Souveraine ?

LELIO.

Ils lui deſobéiront par amour pour elle.

FREDERIC.

En ce cas-là il ne ſera pas difficile de les réduire.

LELIO.

Y penſez-vous, Monſieur ? S'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles comme vous l'entendez, ce n'eſt pas de leur Souveraine que

doit leur venir un pareil repos; il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi, de leur faire un préſent ſi funeſte.

FREDERIC, *à part à l'Ambaſſadeur.*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR *à Lélio.*

Votre avis eſt donc de rejetter le mariage que je propoſe?

LELIO.

Je ne le rejette point, mais il mérite réflexion. Il faut examiner mûrement les choſes, après quoi je conſeillerai à la Princeſſe ce que je jugerai de mieux pour ſa gloire, & pour le bien de ſes peuples; le Seigneur Frédéric dira ſes raiſons, & moi les miennes.

FREDERIC.

On décidera ſur les vôtres.

L'AMBASSADEUR *à Lélio.*

Me permettrez-vous de vous parler à cœur ouvert?

LELIO.

Vous êtes le maître.

L'AMBASSADEUR.

Vous êtes ici dans une belle ſituation, & vous craignez d'en ſortir ſi la Princeſſe ſe marie: mais le Roi mon Maître eſt aſſez grand Seigneur pour vous dédommager, & j'en réponds pour lui.

LELIO *froidement.*

Ah! de grace, ne citez point ici le Roi votre Maître: ſoupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture, mais ne l'aſſociez point à vos ſoupçons. Quand nous faiſons parler les Princes, Monſieur, que ce ſoit toujours d'une maniére noble & digne d'eux; c'eſt un reſpect que nous leur devons, & vous me faites rougir pour le Roi de Caſtille.

L'AMBASSADEUR.

Arrêtons-là. Une diſcuſſion là-deſſus nous meneroit trop loin; il ne me reſte qu'un mot à vous dire, & ce n'eſt plus le Roi de Caſtille.

C'eſt

c'eſt moi qui vous parle à-préſent. On m'a averti que je vous trouverois contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout néceſſaire qu'il eſt, ſi jamais la Princeſſe veut épouſer un Prince; on a prévu les difficultés que vous faites, & l'on prétend que vous avez vos raiſons pour les faire: raiſons ſi hardies que je n'ai pû les croire, & qui ſont fondées, dit-on, ſur la confiance dont la Princeſſe vous honore.

LELIO.

Vous m'allez encore parler à cœur ouvert, Monſieur, & ſi vous m'en croyez, vous n'en ferez rien; la franchiſe ne vous réuſſit pas, le Roi votre Maître s'en eſt mal trouvé tout à l'heure, & vous m'inquiétez pour la Princeſſe.

L'AMBASSADEUR.

Ne craignez rien; loin de manquer moi-même à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LELIO.

Voyons; j'en ſais tant là-deſſus que je ſuis en état de corriger vos leçons-mêmes. Que dit-on de moi?

L'AMBASSADEUR.

Des choſes hors de toute vraiſemblance.

FREDERIC.

Ne les expliquez point, je crois ſavoir ce que c'eſt; on me les a dites auſſi, & j'en ai ri comme d'une chimére.

LELIO, *regardant Frédéric.*

N'importe, je ſerai bien aiſe de voir juſqu'où va la lâche inimitié de ceux dont je bleſſe ici les yeux, que vous connoiſſez comme moi, & à qui j'aurois fait bien du mal ſi j'avois voulu; mais qui ne valent pas la peine qu'un honnête homme ſe venge. Revenons.

L'AMBASSADEUR.

Non, le Seigneur Frédéric a raiſon, n'expliquons rien: ce ſont des illuſions. Un homme d'eſprit comme vous, dont la fortune eſt déjà ſi prodigieuſe, & qui la mérite, ne ſauroit avoir

des ſentimens auſſi périlleux que ceux qu'on vous attribue : la Princeſſe n'eſt ſans-doute que l'objet de vos reſpects ; mais le bruit qui court ſur votre compte vous expoſe, & pour le détruire je vous conſeillerois de porter la Princeſſe à un mariage avantageux à l'Etat.

LELIO.

Je vous ſuis très-obligé de vos conſeils, Monſieur ; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Juſqu'ici les Ambaſſadeurs n'ont jamais été les Précepteurs des Miniſtres chez qui ils vont, & je n'oſe renverſer l'ordre : quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la ſuivre.

L'AMBASSADEUR.

Je n'ai pas tout dit. Le Roi de Caſtille a pris de l'inclination pour la Princeſſe ſur un portrait qu'il en a vu ; c'eſt en amant que ce jeune Prince ſouhaite un mariage, que la raiſon, l'égalité d'âge & la politique doivent preſſer de part & d'autre. S'il ne s'achéve pas, ſi vous en détournez la Princeſſe par des motifs qu'elle ne fait pas, faites du-moins qu'à ſon tour ce Prince ignore les ſecrétes raiſons qui s'oppoſent en vous à ce qu'il ſouhaite ; la vengeance des Princes peut porter loin, ſouvenez-vous-en.

LELIO.

Encore une fois je ne rejette point votre propoſition, nous l'examinerons plus à loiſir : mais ſi les raiſons ſecrétes que vous voulez dire étoient réelles, Monſieur, je ne laiſſerois pas que d'embarraſſer le reſſentiment de votre Prince : il ſeroit plus difficile de ſe venger de moi que vous ne penſez.

L'AMBASSADEUR *outré.*

De vous ?

LELIO *froidement.*

Oui de moi.

L'AMBASSADEUR.

Doucement, vous ne ſavez pas à qui vous parlez.

LE-

LELIO.

Je ſais qui je ſuis, en voilà aſſez.

L'AMBASSADEUR.

Laiſſez-là ce que vous êtes, & ſoyez ſûr que vous me devez reſpect.

LELIO.

Soit, & moi je n'ai, ſi vous le voulez, que mon cœur pour tout avantage; mais les égards que l'on doit à la ſeule vertu, ſont auſſi légitimes que les reſpects que l'on doit aux Princes; & fuſſiez-vous le Roi de Caſtille-même, ſi vous êtes généreux, vous ne ſauriez penſer autrement. Je ne vous ai point manqué de reſpect, ſuppoſé que je vous en doive: mais les ſentimens que je vous montre depuis que je vous parle, méritoient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné; cependant je continuerai à vous reſpecter, puiſque vous dites qu'il le faut, ſans pourtant en examiner moins ſi le mariage dont il s'agit eſt vraiment convenable. *Il ſort fiérement.*

SCENE IX.

FREDERIC, L'AMBASSADEUR.

FREDERIC.

LA maniére dont vous venez de lui parler me fait préſumer bien des choſes; peut-être ſous le titre d'Ambaſſadeur nous cachez-vous...

L'AMBASSADEUR.

Non, Monſieur, il n'y a rien à préſumer, c'eſt un ton que j'ai cru pouvoir prendre avec un avanturier que le ſort a élevé.

FREDERIC.

Eh bien, que dites-vous de cet homme-là?

L'AMBASSADEUR.

Je dis que je l'eſtime.

FREDERIC.

Cependant ſi nous ne le renverſons, vous ne pouvez réuſſir; ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres?

L'AMBASSADEUR.

J'y consens, à condition que nous ne tenterons rien qui soit indigne de nous; je veux le combattre généreusement comme il le mérite.

FREDERIC.

Toutes actions sont généreuses quand elles tendent au bien général.

L'AMBASSADEUR.

Ne vous en fiez pas à vous; vous haïssez Lélio, & la haine entend mal à faire des maximes d'honneur. Je tâcherai de voir aujourd'hui la Princesse. Je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire, nous nous reverrons tantôt.

SCENE X.

FREDERIC, ARLEQUIN *arrivant tout essoufflé.*

FREDERIC *à part.*

Monsieur l'Ambassadeur me paroît bien scrupuleux: mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN.

Par-la-mardi, Monsieur le Conseiller, il y a long-temps que je galoppe après vous; vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

FREDERIC.

Je ne me suis pourtant pas écarté, as-tu quelque chose à me dire?

ARLEQUIN.

Attendez, je crois que j'ai laissé ma respiration par les chemins, Ouf....

FREDERIC.

Reprens haleine.

ARLEQUIN.

Oh dame, cela ne se prend pas avec la main. Ohi, ohi. Je vous ai été chercher au Palais, dans les sales, dans les cuisines; je trottois par-ci, je trottois par-là, je trottois par-tout, & y allons vite, & boutte, & garre, n'avez-vous pas

vu le Seigneur Frédéric? Hé non, mon ami. Où diable eſt-il donc? que la peſte l'étouffe; & puis je cours encore, patati patata, je jure, je rencontre un porteur d'eau, je renverſe ſon eau: n'avez-vous pas vu le Seigneur Frédéric? attends, attends, je vais te donner du Seigneur Frédéric par les oreilles; moi je m'enfuis. Par la ſambleu, morbleu, ne ſeroit-il pas au cabaret? j'y entre, je trouve du vin, je bois chopine, je m'appaiſe, & puis je reviens, & puis vous voilà.

FREDERIC.

Achève, fais-tu quelque choſe? tu me donnes bien de l'impatience.

ARLEQUIN.

Cent mille écus ne ſeroient pas dignes de me payer ma peine, pourtant j'en rabattrai beaucoup.

FREDERIC.

Je n'ai point d'argent ſur moi, mais je t'en promets au ſortir d'ici.

ARLEQUIN.

Pourquoi eſt-ce que vous laiſſez votre bourſe à la maiſon? Si j'avois ſu cela, je ne vous aurois pas trouvé; car pendant que j'y ſuis, il faut que je vous tienne.

FREDERIC.

Tu n'y perdras rien, parle: que fais-tu?

ARLEQUIN.

De bonnes choſes, c'eſt du nanan.

FREDERIC.

Voyons.

ARLEQUIN.

Cet argent promis m'envoye des ſcrupules: ſi vous pouviez me donner des gages; ce petit diamant qui eſt à votre petit doigt, par exemple, quand cela promet de l'argent, cela tient parole.

FREDERIC.

Prends, le voilà pour garant de la mienne, ne me fais plus languir.

ARLEQUIN.

Vous êtes honnête homme, & votre bague auſſi. Or donc, tantôt Monſieur Lélio, qui vous mépriſe que c'eſt une bénédiction, il parloit à lui tout ſeul...

FREDERIC.

Bon.

ARLEQUIN.

Oui, bon. Voilà la Princeſſe qui vient. Dirai-je tout devant elle?

FREDERIC *après avoir rêvé.*

Tu m'en fais venir l'idée. Oui, mais ne dis rien de tes engagemens avec moi. Je vais parler le premier, conforme-toi à ce que tu m'entendras dire.

SCENE XI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

EH bien, Frédéric, qu'a-t-on conclu avec l'Ambaſſadeur?

FREDERIC.

Madame, Monſieur Lélio panche à croire que ſa propoſition eſt recevable.

LA PRINCESSE.

Lui! ſon ſentiment eſt que j'épouſe le Roi de Caſtille?

FREDERIC.

Il n'a demandé que le temps d'examiner un peu la choſe.

LA PRINCESSE.

Je n'aurois pas cru qu'il dût penſer comme vous le dites.

ARLEQUIN *derriére elle.*

Il en penſe ma foi bien d'autres.

LA PRINCESSE *à Arlequin.*

Ah te voilà! *(à Frédéric)* Que faites-vous de ſon valet ici?

FRE-

FREDERIC.

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venoit, disoit-il, me déclarer quelque chose qui vous concerne, & que le zéle qu'il a pour vous l'oblige de découvrir. Monsieur Lélio y est mêlé, mais je n'ai pas eu encore le temps de savoir ce que c'est.

LA PRINCESSE.

Sachons-le? de quoi s'agit-il?

ARLEQUIN.

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, je suis bon serviteur de votre Principauté.

HORTENSE.

Eh quoi, Madame, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles gens?

LA PRINCESSE.

On s'amuse de tout: continue.

ARLEQUIN.

Je n'entends ni à dia, ni à hurhaut, quand on ne vous rend pas la révérence qui vous appartient.

LA PRINCESSE.

A merveille; mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN.

Oh dame! quand on vous parle à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son chapeau, il faut bien mettre en avant quelque petite faribole au bout; à cette heure voilà mon histoire. Vous saurez donc, avec votre permission, que tantôt j'écoutois Monsieur Lélio, qui faisoit la conversation des fous; car il parloit tout seul. Il étoit devant moi, & moi derriére. Or ne vous déplaise, il ne savoit pas que j'étois-là; il se viroit, je me virois, c'étoit une farce. Tout d'un coup il ne s'est plus viré, & puis s'est mis à dire comme cela, ouf, je suis diablement embarrassé. Moi j'ai deviné qu'il avoit de l'embarras; quand il a eu dit

cela, il n'a rien dit davantage, il s'eſt promené, enſuite il lui a pris un grand friſſon.

HORTENSE.

En-vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE.

Que veux-tu dire, un friſſon?

ARLEQUIN.

Oui, il a dit, je tremble, & ce n'étoit pas pour des prunes, le gaillard; car, a-t-il repris, j'ai lorgné ma gentille Maîtreſſe pendant cette belle fête: & ſi cette Princeſſe, qui eſt plus fine qu'un merle, a vu trotter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-deſſus autre promenade, enſuite autre converſation. Par la ventrebleu, a-t-il dit, j'ai du guignon: je ſuis amoureux de cette gracieuſe perſonne, & ſi la Princeſſe vient à le ſavoir, & y allons donc, nous verrons beau train, je ſerai un joli mignon; elle ſera capable de me friponner ma Mie. Jour de Dieu! ai-je dit en moi-même, friponner c'eſt le fait des larrons, & non pas d'une Princeſſe qui eſt fidéle comme l'or. Vertuchou, qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce tripotage-là? toutes ces paroles-là ont mauvaiſe mine; mon Patron ſonge à malice, & il faut avertir cette pauvre Princeſſe, à qui on en feroit paſſer quinze pour quatorze. Je ſuis donc venu comme un honnête garçon, & voilà que je vous découvre le pot aux roſes; mais je vous dis la ſignification du diſcours, & le tout *gratis*, ſi cela vous plaît.

HORTENSE *à part.*

Quelle avanture!

FREDERIC *à la Princeſſe.*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je préſumois mal de Lélio, voyez l'abus qu'il fait de votre eſtime.

LA PRINCESSE.

Taiſez-vous, je n'ai que faire de vos réflexions. (*à Arlequin*) Pour toi je vais t'apprendre à trahir ton Maître, à te mêler de choſes que-

tu

tu ne devois pas entendre, & à me compromettre dans l'impertinente répétition que tu en fais; une étroite priſon me répondra de ton ſilence.

ARLEQUIN *ſe mettant à genoux.*

Ah! ma bonne Dame, ayez pitié de moi, arrachez-moi la langue, & laiſſez-moi la clé des champs. Miſéricorde, ma Reine, je ne ſuis qu'un butord, & c'eſt ce miſérable conſeiller de malheur qui m'a brouillé avec votre charitable perſonne.

LA PRINCESSE.

Comment cela?

FREDERIC.

Madame, c'eſt un valet qui vous parle, & qui cherche à ſe ſauver; je ne ſais ce qu'il veut dire.

HORTENSE.

Laiſſez, laiſſez-le parler, Monſieur.

ARLEQUIN *à Frédéric.*

Allez, je vous ai bien dit que vous ne valiez rien, & vous ne m'avez pas voulu croire. Je ne ſuis qu'un chetif valet, & ſi pourtant je voulois être homme de bien; & lui qui eſt riche & grand ſeigneur, il n'a jamais eu le cœur d'être honnête homme.

FREDERIC.

Il va vous en impoſer, Madame.

LA PRINCESSE.

Taiſez-vous, vous dis-je, je veux qu'il parle.

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà comme cela eſt venu. Il m'a trouvé comme j'allois tout droit devant moi. Veux-tu me faire un plaiſir, m'a-t-il dit? Hélas! de toute mon ame; car je ſuis bon & ſerviable de mon naturel. Tien, voilà une piſtole, grand merci; en voilà encore une autre, donnez, mon brave homme; prends encore cette poignée de piſtoles; & oui-da, mon bon Monſieur. Veux-tu me rapporter ce que tu entendras dire à ton Maître? Et pourquoi

cela? Pour rien, par curiosité. Oh non, mon Compére, non. Mais je te donnerai tant de bonnes drogues, je te ferai ci, je te ferai cela; je sai une fille qui est jolie, qui est dans ses meubles, je la tiens dans ma manche, je te la garde. Oh, oh, montrez-la pour voir. Je l'ai laissée au logis; mais suis-moi, tu l'auras. Non, non, Brocanteur, non. Quoi! tu ne veux pas d'une jolie fille?.. A-la-vérité Madame, cette fille-là me trottoit dans l'ame, il me sembloit que je la voyois! qu'elle étoit blanche, potelée! Quelle satisfaction! je trouvois cela bien friand; je bataillois, je bataillois comme un César; vous m'auriez mangé de plaisir en voyant mon courage; à la fin je suis chu. Il me doit encore une pension de cent écus par an, & j'ai déjà reçu la fillette, que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'est pas-là; sans compter une prophétie qui a parlé, à ce qu'ils disent, de mon argent, de ma fortune & de ma friponnerie.

LA PRINCESSE.

Comment s'appelle-t-elle cette fille?

ARLEQUIN.

Lisette. Ah! Madame, si vous voyiez sa face, vous seriez ravie; avec cette créature-là il faut que l'honneur d'un homme plie bagage, il n'y a pas moyen.

FREDERIC.

Un misérable comme celui-là peut-il imaginer tant d'impostures?

ARLEQUIN.

Tenez, Madame, voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il me doit donner tantôt. Regardez mon innocence: vous qui êtes une Princesse, si on vous donnoit tant d'argent, de pensions, de bagues & un joli garçon, est-ce que vous y pourriez tenir? mettez la main sur la conscience. Je n'ai rien inventé, j'ai dit ce que Monsieur Lélio a dit.

HORTENSE *à part.*

Juſte Ciel !

LA PRINCESSE *à Frédéric en s'en allant.*

Je verrai ce que je dois faire de vous, Frédéric ; mais vous êtes le plus indigne, & le plus lâche de tous les hommes.

ARLEQUIN.

Hélas ! delivrez-moi de la priſon.

LA PRINCESSE.

Laiſſe-moi.

HORTENSE *déconcertée.*

Voulez-vous que je vous ſuive, Madame ?

LA PRINCESSE.

Non, Madame, reſtez, je ſuis bien-aiſe d'être ſeule : mais ne vous écartez point.

SCENE XII.

ARLEQUIN, FREDERIC, HORTENSE.

ARLEQUIN.

ME voilà bien accommodé, je ſuis un bel oiſeau, j'aurai bon air en cage : & puis après cela fiez-vous aux prophéties, prenez des penſions, & aimez les filles. Pauvre Arlequin ! adieu la joie, je n'uſerai plus de ſouliers, on va m'enfermer dans un étui à cauſe de ce Saraſin-là. (*en montrant Frédéric*)

FREDERIC.

Que je ſuis malheureux ! Madame, vous n'avez jamais paru me vouloir du mal : dans la ſituation où m'a mis un zéle imprudent pour les intérêts de la Princeſſe, puis-je eſpérer de vous une grace ?

HORTENSE *outrée.*

Oui-da, Monſieur, faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être déteſté de tous les hommes ? Voilà, je penſe, tout le ſervice qu'on peut vous rendre, & vous pouvez compter ſur moi.

SCENE XIII.

LELIO, HORTENSE, FREDERIC, ARLEQUIN.

FREDERIC.

Que vous ai-je fait, Madame?

ARLEQUIN *voyant Lélio.*

Ah! mon Maître bien-aimé, venez que je vous baise les pieds, je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous savez bien le privilége que vous m'avez donné tantôt: hé bien, ce privilége est ma perdition: pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lâchées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre, & j'allois faire mes fiançailles.

LELIO.

Que signifient les paroles qu'il a dites, Madame? je m'apperçois qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire dans le Palais; les Gardes m'ont reçu avec une froideur qui m'a surpris: qu'est-il arrivé?

HORTENSE.

Votre valet, payé par Frédéric, a rapporté à la Princesse ce qu'il vous a entendu dire dans un moment où vous vous croyiez seul.

LELIO.

Eh, qu'a-t-il rapporté?

HORTENSE.

Que vous aimiez certaine Dame; que vous aviez peur que la Princesse ne vous l'eût vu regarder pendant la fête, & ne vous l'ôtât si elle savoit que vous l'aimiez.

LELIO.

Et cette Dame l'a-t-on nommée?

HORTENSE.

Non: mais apparemment on la connoît bien, & voilà l'obligation que vous avez à Frédéric, dont les présens ont corrompu votre valet.

ARLEQUIN.

Oui, c'est fort bien dit, il m'a corrompu; j'avois le cœur plus net qu'une perle; j'étois tout-

tout-à-fait gentil : mais depuis que je l'ai fréquenté, je vaux moins d'écus que je ne valois de mailles.

FREDERIC *ſe retirant de ſon abſtraction.*

Oui, Monſieur, je vous l'avouerai encore une fois, j'ai cru bien ſervir l'Etat & la Princeſſe en tâchant d'arrêter votre fortune : ſuivez ma conduite, elle me juſtifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier Miniſtre, il eſt vrai : mais quel pouvoit être mon deſſein ? ſuis-je dans un âge à ſouhaiter un emploi ſi fatiguant ? Non, Monſieur, trente années d'exercice m'ont raſſaſié d'Emplois & d'Honneurs : il ne me faut que du repos : mais je voulois m'aſſurer de vos idées, & voir ſi vous aſpiriez vous-même au rang que je feignois de ſouhaiter. J'allois dans ce cas parler à la Princeſſe, & la détourner, autant que j'aurois pu, de remettre tant de pouvoir entre des mains dangereuſes, & tout-à-fait inconnues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille, vous l'avez refuſée ; je l'avois prévu, & j'ai tremblé du projet dont je vous ai ſoupçonné ſur ce refus, & du ſuccès que pouvoit avoir ce projet même ; car enfin, vous avez la faveur de la Princeſſe, vous êtes jeune & aimable, tranchons le mot, vous pouvez lui plaire, & jetter dans ſon cœur de quoi lui faire oublier ſes véritables intérêts & les nôtres, qui étoient qu'elle épousât le Roi de Caſtille. Voilà ce que j'appréhendois, & la raiſon de tous les efforts que j'ai faits contre vous ; vous m'avez cru jaloux de vous, quand je n'étois inquiet que pour le bien public. Je ne vous le reproche pas, les vues jalouſes & ambitieuſes ne ſont que trop ordinaires à mes pareils ; & ne me connoiſſant pas, il vous étoit permis de me confondre avec eux, de méconnoître un zéle aſſez rare, & qui d'ailleurs ſe montroit par des actions équivoques. Quoi qu'il en ſoit, tout louable qu'il eſt ce zéle, je me vois prêt d'en être la victime ; j'ai

com

combattu vos deſſeins, parce qu'ils m'ont paru dangereux : peut-être êtes-vous digne qu'ils réuſſiſſent, & la maniére dont vous en uſerez avec moi dans l'état où je ſuis, l'uſage que vous ferez de votre crédit auprès de la Princeſſe, enfin la deſtinée que j'éprouverai, décidera de l'opinion que je dois avoir de vous. Si je péris après d'auſſi louables intentions que les miennes, je ne me ſerai point trompé ſur votre compte, je périrai du-moins avec la conſolation d'avoir été l'ennemi d'un homme qui en effet n'étoit pas vertueux. Si je ne péris pas au contraire, mon eſtime, ma reconnoiſſance & mes ſatisfactions vous attendent.

ARLEQUIN.

Il n'y aura donc que moi qui reſterai un fripon, faute de ſavoir faire une harangue.

LELIO *à Frédéric.*

Je vous ſauverai ſi je puis, Frédéric; vous me faites du tort: mais l'honnête homme n'eſt pas méchant, & je ne ſaurois refuſer ma pitié aux opprobres dont vous couvre votre caractére.

FREDERIC.

Votre pitié!.. adieu, Lélio, peut-être à votre tour aurez-vous beſoin de la mienne. *Il s'en va.*

LELIO *à Arlequin.*

Va m'attendre.

Arlequin ſort en pleurant.

SCENE XIV.

LELIO, HORTENSE.

LELIO.

VOus l'avez prévu, Madame, mon amour vous met dans le péril, & je n'oſe preſque vous regarder.

HORTENSE.

Quoi! l'on va peut-être me ſéparer d'avec vous, & vous ne voulez pas me regarder, ni voir combien je vous aime; montrez-moi du-moins

moins combien vous m'aimez ; je veux vous voir.

LELIO *lui baiſant la main.*

Je vous adore.

HORTENSE.

J'en dirai autant que vous, ſi vous le voulez, cela ne tient à rien ; je ne vous verrai plus, je ne me gêne point, je dis tout.

LELIO.

Quel bonheur ! mais qu'il eſt traverſé. Cependant, Madame, ne vous allarmez point, je vais déclarer qui je ſuis à la Princeſſe, & lui avouer. . . .

HORTENSE.

Lui dire qui vous êtes. . . . je vous le défends, c'eſt une ame violente, elle vous aime, elle ſe flattoit que vous l'aimiez, elle vous auroit épouſé, tout inconnu que vous lui êtes ; elle verroit à-préſent que vous lui convenez, vous êtes dans ſon Palais ſans ſecours, vous m'avez donné votre cœur, tout cela ſeroit affreux pour elle : vous péririez, j'en ſuis ſure ; elle eſt déjà jalouſe, elle deviendroit furieuſe, elle en perdroit l'eſprit ; elle auroit raiſon de le perdre, je le perdrois comme elle, & toute la terre le perdroit : je ſens cela, mon amour le dit ; fiez-vous à lui, il vous connoît bien. Se voir enlever un homme comme vous ! vous ne ſavez pas ce que c'eſt, j'en frémis, n'en parlons plus. Laiſſez-vous gouverner, réglons-nous ſur les événemens, je le veux ; peut-être allez-vous être arrêté ; ne reſtons point ici, je ſuis mourante de frayeur pour vous. Mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous le pardonne, ſauvez-vous, je vous en promets encore davantage. Adieu, ne reſtons point à-préſent enſemble, peut-être nous verrons-nous plus libres.

LELIO.

Je vous obéis : mais ſi l'on s'en prend à vous, vous devez me laiſſer faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

HORTENSE *ſeul.*

LA Princeſſe m'envoie chercher ; que je crains la converſation que nous aurons enſemble ! que me veut-elle ? auroit-elle encore découvert quelque choſe ? Il a fallu me ſervir d'Arlequin, qui m'a paru fidéle. On n'a permis qu'à lui de voir Lélio, m'auroit-il trahi ? l'auroit-on ſurpris ? Voici quelqu'un, retirons-nous : c'eſt peut-être la Princeſſe ; & je ne veux pas qu'elle me voye dans ce moment-ci.

SCENE II.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

Il ſemble que vous vous défiez de moi, Arlequin, vous ne m'apprenez rien de ce qui vous regarde : la Princeſſe vous a envoyé tantôt chercher, eſt-elle encore fâchée contre nous ? qu'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN.

D'abord elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air ſuffiſant : moi, la peur m'a pris, je me tenois comme cela tout dans un tas ; enſuite elle m'a dit, approche : j'ai donc avancé un pied, & puis un autre pied, & puis un troiſiéme pied, & de pied en pied je me ſuis trouvé vers elle mon chapeau ſur mes deux mains.

LISETTE.

Après . . .

ARLEQUIN.

Après, nous ſommes entrés en converſation ; elle m'a dit, veux-tu que je te pardonne ce que tu as fait ? Tout comme il vous plaira, ai-je dit, je n'ai rien à vous commander, ma bonne

Dame.

Dame. Elle a répondu, va-t-en dire à Hortenſe que ton Maître, à qui on t'a permis de parler, t'a donné en ſecret ce billet pour elle, & tu me rapporteras ſa réponſe. Madame, dormez en repos, & tenez-vous gaillarde : vous voyez le premier homme du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que moi ; car je mens à faire plaiſir, foi de garçon d'honneur.

LISETTE.

Vous avez pris le billet ?

ARLEQUIN.

Oui bien promptement.

LISETTE.

Et vous l'avez porté à Hortenſe ?

ARLEQUIN.

Oui : mais la prudence m'a pris, & j'ai fait une réflexion : j'ai dit, par la mardi, c'eſt que cette Princeſſe avec Hortenſe veut éprouver ſi je ſerai encore un coquin.

LISETTE.

Hé bien à quoi vous a conduit cette réflexion-là ? avez-vous dit à Hortenſe que ce billet venoit de la Princeſſe, & non pas de Monſieur Lélio ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez deviné, ma Mie.

LISETTE.

Et vous croyez qu'Hortenſe eſt de concert avec la Princeſſe, & qu'elle lui rendra compte de votre ſincérité ?

ARLEQUIN.

Et quoi donc ? elle ne l'a pas dit : mais plus fin que moi n'eſt pas bête.

LISETTE.

Qu'a-t-elle répondu à votre meſſage ?

ARLEQUIN.

Oh, elle a voulu m'enjoler, en me diſant que j'étois un honnête garçon : enſuite elle a fait ſemblant de griffonner un papier pour Monſieur Lélio.

LISETTE.

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre?

ARLEQUIN.

Oui, mais il n'aura pas beſoin de lunettes pour le lire, c'eſt encore une attrappe qu'on me fait.

LISETTE.

Et qu'en ferez-vous donc?

ARLEQUIN.

Je n'en ſais rien; mon cœur eſt dans l'embarras là-deſſus.

LISETTE.

Il faut abſolument le remettre à la Princeſſe, Arlequin, n'y manquez pas; ſon intention n'étoit pas que vous avouaſſiez que ce billet venoit d'elle: par bonheur que votre aveu n'a ſervi qu'à perſuader à Hortenſe qu'elle pouvoit ſe fier à vous; peut-être même ne vous auroit-elle pas donné un billet pour Lélio ſans cela; votre imprudence a réuſſi: mais encore une fois, remettez la réponſe à la Princeſſe, elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

ARLEQUIN.

Votre foi?

LISETTE.

J'entens du bruit, c'eſt peut-être elle qui vient pour vous le demander. Adieu, vous me direz ce qui en ſera arrivé.

SCENE III.

ARLEQUIN, LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

TAntôt on vouloit m'empriſonner pour une fourberie, & à cette heure pour une fourberie on me pardonne. Quel galimathias que l'honneur de ce pays-ci!

LA PRINCESSE.

As-tu vu Hortenſe?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, je lui ai menti, ſuivant votre ordonnance.

LA PRINCESSE.

A-t-elle fait réponſe?

ARLEQUIN.

Notre tromperie va à merveille, j'ai un billet doux pour Monſieur Lélio.

LA PRINCESSE.

Juſte Ciel! donne vite & retire-toi.

ARLEQUIN, *après avoir fouillé dans toutes ſes poches, les vuide, & en tire toutes ſortes de brimborions.*

Ah! le maudit Tailleur! qui m'a fait des poches percées. Vous verrez que la lettre aura paſſé par ce trou-là. Attendez, attendez, j'oublioís une poche, la voilà. Non, peut-être que je l'aurai oubliée à l'office, où j'ai été pour me rafraîchir.

LA PRINCESSE.

Va la chercher, & me l'apporte ſur le champ.

SCENE IV.

LA PRINCESSE.

INdigne amie tu lui fais réponſe, & me voici convaincue de ta trahiſon; tu ne l'aurois jamais avoué ſans ce malheureux ſtratagême, qui ne m'inſtruit que trop. Allons, pourſuivons mon projet, privons l'ingrat de ſes honneurs, qu'il ait la douleur de voir ſon ennemi en ſa place, promettons ma main au Roi de Caſtille, & puniſſons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici, contraignons-nous en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCENE V.

LA PRINCESSE, HORTENSE.

HORTENSE.

JE me rends à vos ordres, Madame; on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE.

Vous jugez bien que dans l'état où je ſuis, j'ai

j'ai beſoin de conſolation, Hortenſe; & ce n'eſt qu'à vous ſeule à qui je puiſſe ouvrir mon cœur.

HORTENSE.

Hélas! Madame, je n'oſe vous aſſurer que vos chagrins ſont les miens.

LA PRINCESSE *à part.*

Je le ſais bien, perfide.... *haut.* Je vous ai confié mon ſecret comme à la ſeule amie que j'aye au monde? Lélio ne m'aime point, vous le ſavez.

HORTENSE.

On auroit de la peine à ſe l'imaginer, & à votre place je voudrois encore m'éclaircir; il entre peut-être dans ſon cœur plus de timidité que d'indifférence.

LA PRINCESSE.

De la timidité, Madame! votre amitié pour moi vous fournit des motifs de conſolation bien foibles, ou vous êtes bien diſtraite.

HORTENSE.

On ne peut être plus attentive que je le ſuis, Madame.

LA PRINCESSE.

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai: lui, n'oſer me dire qu'il m'aime! eh, ne l'avez-vous pas informé de ma part des ſentimens que j'avois pour lui?

HORTENSE.

J'y penſois tout à l'heure, Madame: mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlois pour une Princeſſe; la matiére étoit délicate, je vous aurai peut-être un peu trop ménagée, je me ſerai expliquée d'une maniére obſcure, Lélio ne m'aura pas entendue, & ce ſera ma faute.

LA PRINCESSE.

Je crains à mon tour que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites: peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de mes ſentimens; peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour une autre; & vous qui prenez à

mon

mon cœur un intérêt ſi tendre, ſi généreux, vous m'avez fait un myſtére de tout ce qui s'eſt paſſé: c'eſt une diſcrétion prudente, dont je vous crois très-capable.

HORTENSE.

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame, ſoyez-en perſuadée.

LA PRINCESSE.

Vous lui avez dit que je l'aimois, & il ne vous a pas entendue, dites-vous? ce n'eſt pourtant pas s'expliquer d'une maniére énigmatique: je ſuis outrée, je ſuis trahie, méprisée, & par qui, Hortenſe?

HORTENSE.

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci, je me retirerai ſi vous voulez.

LA PRINCESSE.

C'eſt moi qui vous ſuis à charge, notre converſation vous fatigue, je le ſens bien: mais cependant reſtez, vous me devez un peu de complaiſance.

HORTENSE.

Hélas! Madame, ſi vous liſiez dans mon cœur, vous verriez combien vous m'inquiétez.

LA PRINCESSE *à part.*

Ah! je n'en doute pas.... Arlequin ne vient point.. *haut.* Calmez cependant vos inquiétudes ſur mon compte: ma ſituation eſt triſte à-la-vérité, j'ai été le jouët de l'ingratitude & de la perfidie; mais j'ai pris mon parti, il ne me reſte plus qu'à découvrir ma rivale, & cela va être fait; vous auriez pu me la faire connoître ſans-doute; mais vous la trouvez trop coupable, & vous avez raiſon.

HORTENSE.

Votre rivale! mais en ayez-vous une, ma chére Princeſſe? Ne ſeroit-ce pas moi que vous ſoupçonneriez encore? parlez-moi franchement, c'eſt moi, vos ſoupçons continuent. Lélio, diſiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête, Arlequin en dit autant, vous me condamnez

damnez là-dessus, vous n'envisagez que moi: voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'esprit en repos, souffrez que je me retire comme je le voulois. Je suis prête à partir tout à l'heure, indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille, ôtez-moi la liberté, s'il est nécessaire, rendez-la ensuite à Lélio, faites-lui un accueil obligeant, rejettez sa détention sur quelques faux avis, montrez-lui dès aujourd'hui plus d'estime, plus d'amitié que jamais, & de cette amitié qui le frappe, qui l'avertisse de vous étudier; & dans trois jours, dans vingt-quatre heures peut-être saurez-vous à quoi vous en tenir avec lui: vous voyez comment je m'y prends avec vous, voilà de mon côté tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage.

LA PRINCESSE.

Non, Madame, la vérité même ne peut s'expliquer d'une maniére plus naïve. Et que seroit-ce donc que votre cœur, si vous étiez coupable après cela? Calmez-vous, j'attends des preuves incontestables de votre innocence; à l'égard de Lélio, je donne sa place à Frédéric, qui n'a péché, j'en suis sure, que par excès de zéle je l'ai envoyé chercher, & je veux le charger du soin de mettre Lélio où il ne pourra me nuire; il m'échapperoit s'il étoit libre, & me rendroit la fable de toute la Terre.

HORTENSE.

Ah! voilà d'étranges résolutions, Madame.

LA PRINCESSE.

Elles sont judicieuses.

SCENE VI.

LA PRINCESSE, HORTENSE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdame, c'eſt-là le billet que Madame Hortenſe m'a donné.... la voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE.

Oh Ciel!

LA PRINCESSE.

Va-t-en. *Il s'en va.*

HORTENSE.

Souvenez-vous que vous êtes généreuſe.

LA PRINCESSE *lit.*

„ Arlequin eſt le ſeul par qui je puiſſe vous „ avertir de ce que j'ai à vous dire, tout dan- „ gereux qu'il eſt peut-être de s'y fier; il vient „ de me donner une preuve de fidélité, ſur „ laquelle je crois pouvoir hazarder ce billet „ pour vous, dans le péril où vous êtes. De- „ mandez à parler à la Princeſſe, plaignez- „ vous avec douleur de votre ſituation, calmez „ ſon cœur, & n'oubliez rien de ce qui pourra „ lui faire eſpérer qu'elle touchera le vôtre.... „ Devenez libre, ſi vous voulez que je vive; „ fuyez après, & laiſſez à mon amour le ſoin „ d'aſſurer mon bonheur & le vôtre.

LA PRINCESSE *continue.*

Je ne ſais où j'en ſuis.

HORTENSE.

C'eſt lui qui m'a ſauvé la vie.

LA PRINCESSE.

Et c'eſt vous qui m'arrachez la mienne. Adieu, je vais me réſoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE.

Arrêtez un moment, Madame, je ſuis moins coupable que vous ne penſez.... Elle fuit....

elle ne m'écoute point: cher Prince, qu'allez-vous devenir?.. je me meurs, c'eſt moi, c'eſt mon amour qui vous perd! mon amour ah juſte Ciel! mon ſort ſera-t-il de vous faire périr? cherchons-lui par-tout du ſecours. Voici Frédéric, eſſayons de le gagner lui-même.

SCENE VII.

FREDERIC, HORTENSE.

HORTENSE.

SEigneur, je vous demande un moment d'entretien.

FREDERIC.

J'ai ordre d'aller trouver la Princeſſe, Madame.

HORTENSE.

Je le ſais, & je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lélio.

FREDERIC.

Je l'ignorois: mais ſi la Princeſſe le veut, il faudra bien obéir.

HORTENSE.

Vous haïſſez Lélio, il ne mérite plus votre haine, il eſt à plaindre aujourd'hui.

FREDERIC.

J'en ſuis fâché, mais ſon malheur ne me ſurprend point; il devoit même lui arriver plutôt: ſa conduite étoit ſi hardie...

HORTENSE.

Moins que vous ne croyez, Seigneur; c'eſt un homme eſtimable, plein d'honneur.

FREDERIC.

A l'égard de l'honneur, je n'y touche pas, j'attends toujours à la dernière extrémité pour décider contre les gens là-deſſus.

HORTENSE.

Vous ne le connoiſſez pas; ſoyez perſuadé qu'il n'avoit nulle intention de vous nuire.

FREDERIC.

J'aurois beſoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

HORTENSE.

Laiſſons donc cela, Seigneur; mais me croyez-vous ſincére?

FREDERIC.

Oui, Madame, très-ſincére, c'eſt un titre que je ne pourrois vous diſputer ſans injuſtice; tantôt quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchiſe qui ne ſouffrent pas un mot de replique.

HORTENSE.

Je vous regardois alors comme l'auteur d'une intrigue qui m'étoit fâcheuſe: mais achevons. La Princeſſe a des deſſeins contre Lélio, dont elle doit vous charger: détournez-la de ces deſſeins, obtenez d'elle que Lélio ſorte dès à-préſent de ſes Etats; vous n'obligerez point un ingrat: ce ſervice que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en ſera pas borné pour vous au ſeul plaiſir d'avoir fait une bonne action; je vous en garantis des récompenſes au-deſſus de ce que vous pourriez vous imaginer, & telles enfin que je n'oſe vous le dire.

FREDERIC.

Des récompenſes, Madame! quand j'aurois l'ame intéreſſée, que pourrois-je attendre de Lélio? mais graces au Ciel je n'envie ni ſes biens, ni ſes emplois: ſes emplois, j'en accepterai l'embarras, s'il le faut, par dévouement aux intérêts de la Princeſſe; à l'égard de ſes biens, l'acquiſition en a été trop rapide & trop aiſée à faire, je n'en voudrois pas, quand il ne tiendroit qu'à moi de m'en ſaiſir, je rougirois de les mêler avec les miens; c'eſt à l'Etat à les reprendre.

HORTENSE.

Ah Seigneur! que l'Etat s'en saisisse, de ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FREDERIC.

Si on les lui trouve? c'est fort bien dit, Madame; car les avanturiers prennent leurs mesures: il est vrai que lorsque l'on les tient, on peut les engiger à révéler leur secret.

HORTENSE.

Si vous saviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage; je n'ose en dire plus, je jetterois peut-être Lélio dans un nouveau péril. Quoi qu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir n'ont point de rapport à sa fortune présente; ceux dont je vous entretiens sont d'une autre sorte, & bien supérieurs, je vous le répéte; vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole; croyez-moi, vous m'en remercierez.

FREDERIC.

Madame, modérez l'intérêt que vous prenez à lui; supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, & qui se décréditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Lélio, & elle ne pouvoit se déterminer à rien de plus sage; si avant que d'en venir-là, elle m'avoit demandé mon avis; ce qu'elle a fait, j'aurois cru, je vous jure, être obligé en conscience de lui conseiller de le faire; cela posé, vous voyez quel est mon devoir dans cette occasion-ci, Madame, la conséquence est aisée à tirer.

HORTENSE.

Très-aisée, Seigneur Frédéric, vous avez raison; dès que vous me renvoyez à votre conscience, tout est dit; je sais quelle espéce de devoirs sa délicatesse peut vous dicter.

FREDERIC.

Sur ce pied-là, Madame, loin de conseiller

à

à la Princeſſe de laiſſer échapper un homme auſſi dangereux que Lélio, & qui pourroit le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la néceſſité qu'il y a de m'en laiſſer diſpoſer d'une maniére qui ſera douce pour Lélio, & qui pourtant remédiera à tout.

HORTENSE.

Qui remédiera à tout..., (*à part*) Le ſcélérat! *haut.* Je ſuis curieuſe, Seigneur Frédéric, de ſavoir par quelles voyes vous rendriez Lélio ſuſpect; voyons, de grace juſqu'où l'induſtrie de votre iniquité pourroit tromper la Princeſſe ſur un homme auſſi ennemi du mal que vous l'êtes du bien; car voilà ſon portrait & le vôtre.

FREDERIC.

Vous vous emportez ſans ſujet, Madame; encore une fois cachez vos chagrins ſur le ſort de cet inconnu, ils vous feroient tort, & je ne voudrois pas que la Princeſſe en fût informée. Vous êtes du ſang de nos Souverains. Lélio travailloit à ſe rendre maître de l'Etat, ſon malheur vous conſterne: tout cela amèneroit des réflexions qui pourroient vous embarraſſer.

HORTENSE.

Allez, Frédéric, je ne vous demande plus rien, vous êtes trop méchant pour être à craindre; votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même; à l'égard de Lélio, ſa deſtinée, non plus que la mienne, ne relévera jamais de la lâcheté de vos pareils.

FREDERIC.

Madame, je crois que vous voudrez bien me diſpenſer d'en écouter davantage; je puis me paſſer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monſieur l'Ambaſſadeur, & vous me permettrez de le joindre.

SCENE VIII.

L'AMBASSADEUR, HORTENSE, FREDERIC.

HORTENSE.

IL me fera raiſon de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grace, je vous la demande avec la confiance que l'Ambaſſadeur d'un Roi ſi vanté, nie paroît mériter. La Princeſſe eſt irritée contre Lélio; elle a deſſein de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'eſt Frédéric. Je réponds cependant de ſon innocence: vous en dirai-je encore plus, Seigneur? Lélio m'eſt cher; c'eſt un aveu que je donne au péril où il eſt, le tems vous prouvera que j'ai pû le faire. Sauvez Lélio, Seigneur, engagez la Princeſſe à vous le confier, vous ſerez charmé de l'avoir ſervi quand vous le connoîtrez, & le Roi de Caſtille même vous ſaura gré du ſervice que vous lui rendrez.

FREDERIC.

Dès que Lélio eſt deſagréable à la Princeſſe, & qu'elle l'a jugé coupable, Monſieur l'Ambaſſadeur n'ira point lui faire une priére qui lui déplairoit.

L'AMBASSADEUR.

J'ai meilleure opinion de la Princeſſe, elle ne deſapprouvera pas une action qui d'elle-même eſt louable. Oui, Madame, la confiance que vous avez en moi me fait honneur, je ferai tous mes efforts pour la rendre heureuſe.

HORTENSE.

Je vois la Princeſſe qui arrive, & je me retire, ſure de vos bontés.

SCENE IX.

LA PRINCESSE, FREDERIC, L'AMBASADEUR.

LA PRINCESSE.

QU'on diſe à Hortenſe de venir, & qu'on améne Lélio.

L'AM-

L'AMBASSADEUR.

Madame, puis-je eſpérer que vous voudrez bien obliger le Roi de Caſtille? Ce Prince, en me chargeant des intérêts de ſon cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être ſecourable à tout le monde; c'eſt donc en ſon nom que je vous prie de pardonner à Lélio les ſujets de colére que vous pouvez avoir contre lui: quoiqu'il ait mis quelque obſtacle aux deſirs de mon Maître, il faut que je lui rende juſtice; il m'a paru très-eſtimable, & je ſaiſis avec plaiſir l'occaſion qui s'offre de lui être utile.

FREDERIC.

Rien de plus beau que ce que fait Monſieur l'Ambaſſadeur pour Lélio, Madame; mais je m'expoſe encore à vous dire qu'il y a du riſque à le rendre libre.

L'AMBASSADEUR.

Je le crois incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE.

Laiſſez-nous, Frédéric.

FREDERIC.

Souhaitez-vous que je revienne, Madame?

LA PRINCESSE.

Il n'eſt pas néceſſaire.

SCENE X.

L'AMBASSADEUR, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE.

LA priére que vous me faites auroit ſuffi, Monſieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lélio, quand même je n'y aurois pas été déterminée: mais votre recommandation doit hâter mes réſolutions, & je ne l'envoye chercher que pour vous ſatisfaire.

SCENE XI.

LELIO, HORTENSE, *entrent.*

LA PRINCESSE.

LElio, je croyois avoir à me plaindre de vous, mais je me ſuis détrompée. Pour vous faire

oublier le chagrin que je vous ai donné, vous aimez Hortenſe, elle vous aime, & je vous unis enſemble. *A l'Ambaſſadeur.* Pour vous, Monſieur, qui m'avez prié ſi généreuſement de pardonner à Lélio, vous pouvez informer le Roi votre Maître, que je ſuis prête à recevoir ſa main, & à lui donner la mienne; j'ai grande idée d'un Prince qui ſait ſe choiſir des Miniſtres auſſi eſtimables que vous l'êtes, & ſon cœur . . .

L'AMBASSADEUR.

Madame, il ne me ſiéroit pas d'en entendre davantage, c'eſt le Roi de Caſtille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE.

Vous, Seigneur! ma main eſt bien dûe à un Prince qui la demande d'une maniére ſi galante & ſi peu attendue.

LELIO.

Pour moi, Madame, il ne me reſte plus qu'à vous jurer une reconnoiſſance éternelle. Vous trouverez dans le Prince de Léon tout le zéle qu'il eut pour vous en qualité de Miniſtre; je me flatte qu'à ſon tour le Roi de Caſtille voudra bien accepter mes remercimens.

LE ROI DE CASTILLE.

Prince, votre rang ne me ſurprend point, ſi répond aux ſentimens que vous m'avez montrés.

LA PRINCESSE *à Hortenſe.*

Allons, Madame; de ſi grands événemens méritent bien qu'on ſe hâte de les terminer.

ARLEQUIN.

Pourtant ſans moi il y auroit eu encore du tapage.

LELIO.

Suis-moi, j'aurai ſoin de toi.

Fin du dernier Acte.

LA FAUSSE SUIVANTE, OU LE FOURBE PUNI.

COMEDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE.
LÉLIO.
LE CHEVALIER.
TRIVELIN, Valet du Chevalier.
ARLEQUIN, Valet de Lélio.
FRONTIN, autre Valet du Chevalier.
PAYSANS & Payſanes.
DANSEURS & Danſeuſes.

La Scène eſt devant le Château de la Comteſſe.

LA FAUSSE SUIVANTE, OU LE FOURBE PUNI.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.

Je penſe que voilà le Seigneur Trivelin, c'eſt lui-même. Eh comment te portes-tu mon cher ami?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à merveille, je n'ai rien perdu des vrais biens que tu me connoiſſois; ſanté admirable, & grand appétit: mais toi, que fais-tu à-préſent? je t'ai vu dans un petit négoce qui t'alloit bientôt rendre Citoyen de Paris; l'as-tu quitté?

FRONTIN.

Je ſuis culbuté, mon enfant, mais toi-même comment la fortune t'a-t-elle traité depuis que je ne t'ai vu?

TRIVELIN.

Comme tu ſais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN.

Cela veut dire très-mal.

TRIVELIN.

Oui. Je lui ai pourtant une obligation: c'eſt qu'elle m'a mis dans l'habitude de me paſſer d'elle; je ne ſens plus ſes disgraces, je n'envie point ſes faveurs, & cela me ſuffit; un homme

raiſonnable n'en doit pas demander davantage ; je ne ſuis pas heureux, mais je ne me ſoucie pas de l'être. Voilà ma façon de penſer.

FRONTIN.

Diantre, je t'ai toujours connu pour un garçon d'eſprit, & d'une intrigue admirable ; mais je n'aurois jamais ſoupçonné que tu deviendrois Philoſophe ; malpeſte que tu es avancé ! tu mépriſes déjà les biens de ce monde.

TRIVELIN.

Doucement mon ami, doucement, ton admiration me fait rougir, j'ai peur de ne le pas mériter ; le mépris que je crois avoir pour les biens, n'eſt peut-être qu'un beau verbiage, & à te parler confidemment, je ne conſeillerois encore à perſonne de laiſſer les ſiens à la diſcrétion de ma Philoſophie ; j'en prendrois Frontin, je le ſens bien, j'en prendrois à la honte de mes réflexions. Le cœur de l'homme eſt un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas ! je ne ſaurois nier cette vérité-là ſans bleſſer ma conſcience.

TRIVELIN.

Je ne la dirai pas à tout le monde, mais je ſais bien que je ne parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh dis-moi, mon ami, qu'eſt-ce que c'eſt que ce paquet-là que tu portes ?

TRIVEIN.

C'eſt le triſte bagage de ton ſerviteur ; ce paquet enferme toutes mes poſſeſſions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuſer d'occuper trop de terrain.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tu ſais combien je me ſuis tourmenté, combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe ; j'avois entendu dire que les ſcrupules nuiſoient à la fortune, je fis tréve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher ; étoit-il

queſtion

queſtion d'avoir de l'honneur, j'en avois; falloit-il être fourbe, j'en ſoupirois, mais j'allois mon train. Je me ſuis vu quelquefois à mon aiſe; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes? comment ſe mettre à l'abri de ces fléaux-là?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin, tantôt maître, tantôt valet, toujours prudent, toujours induſtrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût; traité poliment ſous une figure, menacé d'étriviéres ſous une autre; changeant à propos de métier, d'habits, de caractéres, de mœurs; riſquant beaucoup, réuſſiſſant peu; libertin dans le fond, réglé dans la forme; démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres; à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout, je dois par-tout: mes créanciers ſont de deux eſpéces, les uns ne ſavent pas que je leur dois, les autres le ſavent & le ſauront long-temps. J'ai logé par-tout, ſur le pavé, chez l'aubergiſte, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la Juſtice qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs, mais ſes appartemens ſont trop triſtes, & je n'y faiſois que des retraites; enfin mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte; voilà ce que le monde m'a laiſſé, l'ingrat! après ce que j'ai fait pour lui, tous ſes préſens ne valent pas une piſtole.

FRONTIN.

Ne t'afflige point mon ami, l'article de ton récit qui m'a paru le plus deſagréable, ce ſont les retraites chez la Juſtice; mais ne parlons plus de cela, tu arrives à propos; j'ai un parti à te propoſer, cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vu, & d'où ſors-tu à préſent?

TRIVELIN.

Prime. Depuis que je ne t'ai vu, je me ſuis jetté dans le ſervice.

FRONTIN.

Je t'entens, tu t'es fait ſoldat: ne ſerois-tu pas déſerteur par hazard?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi, une garde-robe!

TRIVELIN.

Oui, c'étoit trois ou quatre habits que j'avois trouvé convenables à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient ſervi à figurer en honnête-homme; je crus devoir m'en défaire pour perdre de vue tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur paſſée: quand on renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois: qu'eſt-ce que c'eſt que ſe ménager des reſſources? point de quartier, je vendis tout, ce n'eſt pas aſſez, j'allai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oui mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches ſalutaires qui me vuidérent ma bourſe, & me garantirent ma perſévérance dans la condition que j'allois embraſſer; de ſorte que j'avois le plaiſir de penſer en m'enivrant, que c'étoit la raiſon qui me verſoit à boire. Quel nectar! enſuite un beau matin je me trouvai ſans un ſol; comme j'avois beſoin d'un prompt ſecours, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, un de mes amis que je rencontrai, me propoſa de me mener chez

un

un honnête particulier qui étoit marié, & qui paſſoit ſa vie à étudier des langues mortes: cela me convenoit aſſez, car j'ai de l'étude; je reſtai donc chez lui, là je n'entendis parler que de ſciences, & je remarquai que mon Maître étoit épris de paſſion pour certains Quidams qu'il appelloit des Anciens, & qu'il avoit une ſouveraine antipatie pour d'autres qu'il appelloit des Modernes; je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que les Anciens & les Modernes?

TRIVELIN.

Des Anciens; attends, il y en a un dont je ſais le nom, & qui eſt le Capitaine de la bande; c'eſt comme qui te diroit un Homére. Connois-tu cela?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'eſt dommage, car c'étoit un homme qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme-là?

TRIVELIN.

Oh que non, je penſe qu'il étoit de Quebec, quelque part dans cette Egypte, & qu'il vivoit du temps du Déluge; nous avons encore de lui de fort belles Satires, & mon Maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes-gens de ſon temps, comme Virgile, Néron, Plutarque, Uliſſe & Diogéne.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là, mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms! c'eſt que tu n'y es pas accoutumé: ſais-tu bien qu'il y a plus d'eſprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France?

FRONTIN.

Je le croi. Et que veulent dire les Modernes?

TRI-

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon ſujet, mais n'importe; les Modernes c'eſt comme qui diroit.... toi par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho, je ſuis un Moderne, moi.

TRIVELIN.

Oui vraiment tu es un Moderne, & des plus modernes; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'eſt plus que toi, car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh pourquoi ton Maître nous haïſſoit-il?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre mille ans ſur la tête pour valoir quelque choſe; oh moi pour gagner ſon amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroiſſoit ancien, j'aimois les vieux meubles, je louois les vieilles modes, les vieilles eſpéces, les médailles, les lunettes, je me coëffois chez les crieuſes de vieux chapeaux, je n'avois commerce qu'avec des vieillards, il étoit charmé de mes inclinations, j'avois la clé de la cave où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit ſon vin Grec; il m'en donnoit quelquefois, & j'en détournois auſſi quelques bouteilles, par amour louable pour tout ce qui étoit vieux; non que je négligeaſſe le vin nouveau, je n'en demandois point d'autre à ſa femme, qui vraiment eſtimoit bien autrement les Modernes que les Anciens, & par complaiſance pour ſon goût, j'en empliſſois auſſi quelques bouteilles, ſans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille!

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas cru que cette conduite auroit dû me concilier ces deux eſprits: point du tout. Ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux, ils m'en

ſirent

firent un crime ; le mari crut les Anciens insultés par la quantité de vin nouveau que j'avois bu, il m'en fit mauvaise mine ; la femme me chicana sur le vin vieux ; j'eus beau m'excuser, les gens de partis n'entendent point raison, il fallut les quitter pour avoir voulu me partager entre les Anciens & les Modernes. Avois-je tort?

FRONTIN.

Non, tu avois observé toutes les régles de la prudence humaine ; mais je ne puis en écouter davantage, je dois aller coucher ce soir à Paris où l'on m'envoye, & je cherchois quelqu'un qui tint ma place auprès de mon Maître pendant mon absence, veux-tu que je te présente?

TRIVELIN.

Oui-da. Et qu'est-ce que c'est que ton Maître? fait-il bonne chére? car dans l'état où je suis, j'ai besoin d'une bonne cuisine.

FRONTIN.

Tu seras content, tu serviras la meilleure fille.

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelles-tu ton Maître?

FRONTIN.

Ah foin de moi, je ne sais ce que je dis, je rêve à autre chose.

TRIVELIN.

Tu me trompes, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi oui, Trivelin, c'est une fille habillée en homme dont il s'agit ; je voulois te le cacher, mais la vérité m'est échappée, & je me suis blousé comme un sot, sois discret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le suis dès le berceau. C'est donc une intrigue que vous conduisez tous deux ici cette fille-là & toi?

FRONTIN *à part.*

Oui. Cachons-lui son rang... Mais la voilà qui vient, retire-toi à l'écart, afin que je lui parle.

TRIVELIN *se retire & s'éloigne.*

SCENE

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien, m'avez-vous trouvé un domeſtique?

FRONTIN.

Oui, Mademoiſelle, j'ai rencontré....

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre Demoiſelle, ne ſauriez-vous m'appeller Monſieur.

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoiſelle.... je veux dire Monſieur; j'ai trouvé un de mes amis qui eſt fort brave garçon, il ſort actuellement de chez un Bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il eſt-là qui attend que je l'appelle pour offrir ſes reſpects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eu l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah Monſieur, mettez-vous l'eſprit en repos, je ſais garder un ſecret. *Bas.* Pourvu qu'il ne m'échappe pas. Souhaitez-vous que mon ami s'approche?

LE CHEVALIER.

Je le veux bien, mais partez ſur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attends que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre, ma ſœur à qui je les adreſſerois pourroit les égarer auſſi, & il n'eſt pas beſoin que mon avanture ſoit ſue de tout le monde; voici votre commiſſion, écoutez-moi. Vous direz à ma ſœur qu'elle ne ſoit point en peine de moi, qu'à la derniére partie de Bal où mes amies m'amenérent dans

le

le déguiſement où me voilà, le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vu, qu'on diſoit être encore en Province, & qui eſt ce Lélio avec qui par lettres le mari de ma ſœur a preſque arrêté mon mariage : que ſurpriſe de le trouver à Paris ſans que nous le ſuſſions, & le voyant avec une Dame, je réſolus ſur le champ de profiter de mon déguiſement pour me mettre au fait de l'état de ſon cœur & de ſon caractére : qu'enfin nous liâmes amitié enſemble auſſi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le ſuivre le lendemain à une partie de Campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ſes parens accompagnoit ; que nous y ſommes actuellement, que j'ai déjà découvert des choſes qui méritent que je les ſuive avant que de me déterminer à épouſer Lélio : que je n'aurai jamais d'intérêt plus ſérieux. Partez, ne perdez point de temps ; faites venir ce domeſtique que vous avez arrêté, dans un inſtant j'irai voir ſi vous êtes parti. *Seule.* Je regarde le moment où j'ai connu Lélio comme une faveur du Ciel, dont je veux profiter, puiſque je ſuis ma maîtreſſe & que je ne dépens plus de perſonne ; l'avanture où je me ſuis miſe ne ſurprendra point ma ſœur, elle ſait la ſingularité de mes ſentimens, j'ai du bien, il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur, ce ſont de grands préſens, & je veux ſavoir à qui je les donne.

FRONTIN, *à Trivelin.*

Le voilà, Monſieur. Garde-moi le ſecret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE III.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

Approchez, comment vous appellez-vous ?

TRI-

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monſieur, Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'eſt indifférent, le nom ſous lequel j'aurai l'honneur de vous ſervir, ſera toujours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment, quel eſt le tien à toi?

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je ſuis le premier du nom qui n'ait pas diſpoſé de la couleur de ſon habit; mais peut-on porter rien de plus galant que vos couleurs? il me tarde d'en être chamaré ſur toutes les coutures.

LE CHEVALIER *à part.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là? il m'inquiéte.

TRIVELIN.

Cependant, Monſieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin, c'eſt un nom que j'ai reçu de pére en fils très-correctement, & dans la derniére fidélité, & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre ſerviteur, en ce moment s'eſtime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laiſſez-là vos politeſſes, un Maître ne demande à ſon valet que de l'attention dans ce qu'il l'employe.

TRIVELIN.

Son valet, le terme eſt dur, il frappe mes oreilles d'un ſon disgracieux; ne purgera-t-on jamais le diſcours de tous ces noms odieux?

LE CHEVALIER.

La délicateſſe eſt ſinguliére?

TRIVELIN.

De grace, ajuſtons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER *à part.*

Il ſe moque de moi. Vous riez, je penſe.

TRIVELIN.

C'eſt la joye que j'ai d'être à vous, qui l'emporte ſur la petite mortification que je viens d'eſſuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis moi, que je vous renvoye, & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous ſuis bon à rien; ah, ce que vous dites-là ne peut pas être ſérieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme-là eſt un extravagant. *A Trivelin.* Retirez-vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez piqué, je ne vous quitterai point que vous ne ſoyez convenu avec moi que je vous ſuis bon à quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Retirez-vous, vous dis-je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point, le temps ſe paſſe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Savez-vous bien mon ami que vous riſquez beaucoup?

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin-là m'embaraſſe. *Il fait comme s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille. *A Trivelin.* Tu me ſuis?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je ſoutiens mon caractére: ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre?

LE CHEVALIER.

Inſolent!

TRIVELIN.

Cruel!

LE CHEVALIER.

Comment cruel!

TRIVELIN.

Oui cruel, c'eſt un reproche tendre que je vous fais; continuez, vous n'y êtes pas, j'en viendrai juſqu'aux ſoupirs, vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne ſais plus que penſer de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN,

Ah, ah, ah, vous rêvez mon Cavalier, vous délibérez, votre ton baiſſe, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons, je le vois bien, la paſſion que j'ai de vous ſervir eſt ſans quartier, premiérement cela eſt dans mon ſang, je ne ſaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main ſur la garde de ſon épée.*

Il me prend envie de te traitter comme tu le mérites.

TRIVELIN.

Fy, ne geſticulez point de cette maniére-là, ce geſte-là n'eſt point de votre compétence, laiſſez-là cette arme qui vous eſt étrangére, votre œil eſt plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah! je ſuis trahie!

TRIVELIN.

Maſque, venons au fait, je vous connois.

LE CHEVALIER.

Toi?

TRIVELIN.

Oui, Frontin vous connoiſſoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin! & t'a-t-il dit qui j'étois?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout,

tout, & moi je l'ai cru, car je ne chicane ſur la qualité de perſonne.

LE CHEVALIER.

Puiſqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'inſtruiſe du reſte.

TRIVELIN.

Voyons, pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien, ſi c'étoit pour cela vous ne déguiſeriez pas votre ſexe, ce ſeroit perdre vos commodités.

LE CHEVALIER.

A part. Il faut le tromper. *A Trivelin.* Je t'avoue que j'avois envie de te cacher la vérité, parce que mon déguiſement regarde une Dame de condition, ma Maîtreſſe, qui a des vues ſur un Monſieur Lélio que tu verras, & qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comteſſe à qui appartient ce château.

TRIVELIN.

Eh, quelle eſpéce de commiſſion vous donne-t-elle auprès de ce Lélio! l'emploi me paroît gaillard, ſoubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout, ma charge ſous cet habit-ci, eſt d'attaquer le cœur de la Comteſſe; je puis paſſer comme tu vois pour un aſſez joli Cavalier, & j'ai déjà vu les yeux de la Comteſſe s'arrêter plus d'une fois ſur moi; ſi elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lélio, il reviendra à Paris, on lui propoſera ma Maîtreſſe qui y eſt, elle eſt aimable, il la connoît, & les nôces ſeront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à-préſent à rets de chauſſée, as-tu le cœur libre?

LE CHEVALIER.

Oui.

TRI-

TRIVELIN.

Et moi auſſi, ainſi de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Sans-doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs ſoient déſormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toujours auſſi judicieuſement, que deux amis devant s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avances deux mois de récompenſe ſur l'exacte diſcrétion que je promets d'avoir; je ne parle point du ſervice domeſtique que je te rendrai; ſur cet article, c'eſt à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER.

lui donnant de l'argent.

Tiens, voilà déjà ſix louis d'or d'avance pour ta diſcrétion, & en voilà déjà trois pour tes ſervices.

TRIVELIN, *d'un air indifférent.*

J'ai aſſez de cœur pour refuſer ces trois derniers louis-là, mais donne, la main qui me les préſente, étourdit ma généroſité.

LE CHEVALIER.

Voici Monſieur Lélio, retire-toi, & va-t-en m'attendre à la porte de ce château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi ma friponne à ton tour que je ſuis ton valet ſur la ſcéne, & ton amant dans les couliſſes; tu me donneras des ordres en public, & des ſentimens dans le tête à tête.

Il ſe retire en arriére quand Lélio entre avec Arlequin. Les valets ſe rencontrans ſe ſalnent.

SCENE IV.

LELIO, LE CHEVALIER, ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriére leurs Maîtres.*

LELIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER.

LE voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriére eux.*

Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon phiſionomiſte.

LELIO, *ſe retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin.... Ah Chevalier je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, Lélio? je vous vois enveloppé dans une diſtraction qui m'inquiéte.

LELIO,

Je vous dirai ce que c'eſt. *A Arlequin.* Arlequin, n'oublie pas d'avertir les Muſiciens de ſe rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oui Monſieur. *A Trivelin.* Allons boire pour faire aller notre amitié plus vite.

TRIVELIN.

Allons, la recette eſt bonne, j'aime aſſez votre maniére de hâter le cœur.

SCENE V.

LELIO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien mon cher, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous? puis-je vous être utile à quelque choſe?

LELIO.

Très-utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Etes-vous mon ami?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous dise non, puisque vous me faites cette question-là.

LÉLIO.

Ne te fâche point Chevalier, ta vivacité m'oblige; mais passe-moi cette question-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Es-tu scrupuleux?

LE CHEVALIER.

Je le suis raisonnablement.

LELIO.

Voilà ce qu'il me faut, tu n'as pas un honneur mal entendu sur une infinité de bagatelles qui arrêtent les sots.

LE CHEVALIER *à part.*

Fy, voilà un vilain début.

LELIO.

Par exemple, un Amant qui dupe sa Maîtresse pour se débarasser d'elle, en est-il moins honnête homme, à ton gré?

LE CHEVALIER.

Quoi, il ne s'agit que de tromper une femme?

LELIO.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie?

LELIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins qu'il vouloit mettre le feu à une Ville. Eh comment donc trahir une femme, c'est avoir une action glorieuse par-devers soi.

LELIO, *gai.*

Oh parbleu, puisque tu le prends sur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher, &

& ſans vanité tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné & comme charmé.*

Toi mon ami? ah je te prie donne-moi le plaiſir de te regarder à mon aiſe, laiſſe-moi contempler un homme chargé de crimes ſi honorables! Ah petit traître, vous êtes bienheureux d'avoir de ſi brillantes indignités ſur votre compte.

LELIO, *riant.*

Tu me charmes de penſer ainſi, viens que je t'embraſſe; ma foi à ton tour tu m'as tout l'air d'avoir été l'écueil de bien des cœurs; fripon, combien de réputation as-tu bleſſé à mort dans ta vie, combien as-tu déſeſpéré d'Ariannes? dis

LE CHEVALIER.

Hélas! tu te trompes, je ne connois point d'avantures plus communes que les miennes; j'ai toujours eu le malheur de ne trouver que des femmes très-ſages.

LELIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-ſages, où diantre t'es-tu donc fouré? tu as fait-là des découvertes bien ſingulières: après cela, qu'eſt-ce que ces femmes-là gagnent à être ſi ſages, il n'en eſt ni plus ni moins; ſommes-nous heureux, nous le diſons, ne le ſommes-nous pas, nous mentons, cela revient au même pour elles; quant à moi, j'ai toujours dit plus de vérités que de menſonges.

LE CHEVALIER.

Tu traittes ces matiéres-là avec une légéreté qui m'enchante.

LELIO.

Revenons à mes affaires, quelque jour je te dirai de mes eſpiégleries, qui te feront rire. Tu eſt un cadet de maiſon, & par conſéquent tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'eſt raiſonner juſte.

LELIO.

Tu es beau & bien fait, devine à quel deſſein

je t'ai engagé à nous ſuivre avec tous tes agrémens, c'eſt pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priére. A-préſent dis-moi la fortune que je vais faire.

LELIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comteſſe, & d'arriver à la conquête de ſa main par celle de ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badines, ne ſais-je pas que tu l'aimes, la Comteſſe?

LELIO.

Non, je l'aimois ces jours paſſés, mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi, lorſque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela ſans plus de façon, tu lui dis, va-t-en, & il s'en va! mais, mon ami, tu as un cœur impayable!

LELIO.

En fait d'amour, j'en fais aſſez ce que je veux; j'aimois la Comteſſe parce qu'elle eſt aimable; je devois l'épouſer parce qu'elle eſt riche, & que je n'avois rien de mieux à faire; mais derniérement pendant que j'étois à ma Terre, on m'a propoſé en mariage une Demoiſelle de Paris que je ne connois point, & qui me donne douze-mille livres de rente; la Comteſſe n'en a que ſix, j'ai donc calculé que ſix valoient moins que douze; oh l'amour que j'avois pour elle, pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul ſi raiſonnable? cela auroit été ridicule, ſix doivent reculer devant douze, n'eſt-il pas vrai? tu ne me réponds rien.

LE CHEVALIER.

Eh, que diantre veux-tu que je réponde à une régle d'arithmétique? il n'y a qu'à ſavoir compter pour voir que tu as raiſon.

LELIO.

C'eſt cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'eſt-ce qui t'embaraſſe là-dedans? faut-il tant de cérémonies pour quitter la Comteſſe. Il s'agit d'être infidéle, d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire; Madame, comptez vous-même, voyez ſi je me trompe, voilà tout; peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide; cela pourroit arrêter un poltron; mais un brave homme comme toi, au-deſſus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuſe, il écoute, s'excuſe négligemment, & ſe retire en faiſant une révérence très-profonde en Cavalier poli, qui ſait avec quel reſpect il doit recevoir en pareil cas les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh, parbleu de ces titres-là j'en ſuis fourni, & je ſais faire la révérence; Madame la Comteſſe auroit déjà reçu la mienne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politeſſe-là: mais il y a une petite épine qui m'arrête; c'eſt que pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre, il y a quelque temps, Madame la Comteſſe m'a prêté dix-mille écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah tu as raiſon, c'eſt une autre affaire, je ne ſache point de révérence qui puiſſe acquitter ce billet-là; le titre de débiteur eſt bien ſérieux, vois-tu; celui d'infidéle n'expoſe qu'à des reproches, l'autre à des aſſignations; cela eſt différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LELIO.

Patience, Madame la Comteſſe croit qu'elle va m'épouſer, elle n'attend plus que l'arrivée de ſon frére, & outre la ſomme de dix-mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela, un dédit entr'elle & moi de la même ſomme; ſi c'eſt moi qui

romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit; & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre, m'entens-tu?

LE CHEVALIER.

Ah l'honnête homme! oui je commence à te comprendre: voici ce que c'eſt: ſi je donne de l'amour à la Comteſſe, tu crois qu'elle aimera mieux payer le dédit en te rendant ton billet de dix-mille écus, que de t'épouſer, de façon que tu gagneras dix-mille écus avec elle; n'eſt-ce pas cela?

LELIO.

Tu entres, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles ſont très-ingénieuſes, très-lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelles tes eſpliégeries: en effet, l'honneur que tu as faie à la Comteſſe en ſoupirant pour elle, vaut dix-mille écus comme un ſol.

LELIO.

Elle n'en donneroit pas cela, ſi je m'en fiois à ſon eſtimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puiſſe ſurprendre le cœur de la Comteſſe?

LELIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LELIO.

Je me ſuis apperçu qu'elle aime ta compagnie, elle te loue ſouvent, te trouve de l'eſprit, il n'y a qu'à ſuivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage-là.

LELIO.

Pourquoi?

LE CHEVALIER.

Par mille raiſons, parce que je ne pourrai ja-

jamais avoir de l'amour pour la Comteſſe; ſi elle ne vouloit que de l'amitié, je ſerois à ſon ſervice; mais n'importe.

LELIO.

Eh, qui eſt-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle? Eſt-il beſoin d'aimer ſa femme? ſi tu ne l'aimes pas, tanpis pour elle, ce ſont ſes affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon, mais je croyois qu'il falloit aimer ſa femme, fondé ſur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LELIO.

Eh, tant mieux, quand on vit mal avec elle, cela vous diſpenſe de la voir, c'eſt autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fait, me voilà prêt à exécuter ce que tu ſouhaittes; ſi j'épouſe la Comteſſe, j'irai me fortifier avec le brave Lélio dans le dédain qu'on doit à ſon épouſe.

LELIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en aſſure: crois-tu, par exemple, que j'aimerai la Demoiſelle de Paris, moi? une quinzaine de jours tout au plus, après quoi je crois que j'en ſerai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh, donne-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cauſe de ſes douze-mille livres de rente.

LELIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

Ta-t-on dit qu'elle fût jolie?

LELIO.

On m'écrit qu'elle eſt belle; mais de l'humeur dont je ſuis, cela ne l'avance pas de beaucoup: ſi elle n'eſt pas laide, elle le deviendra, puiſqu'elle ſera ma femme, cela ne peut pas lui manquer.

LE CHEVALIER.

Mais dis-moi, une femme ſe dépite quelquefois.

LELIO.

En ce cas-là, j'ai une Terre écartée qui eſt le plus beau déſert du monde, où Madame iroit calmer ſon eſprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh, dès que tu as un déſert, à la bonne heure, voilà ſon affaire: diantre, l'ame ſe tranquilliſe beaucoup dans une ſolitude, on y jouit d'une certaine mélancolie, d'une douce triſteſſe, d'un repos de toutes les couleurs, elle n'aura qu'à choiſir.

LELIO.

Elle ſera la maîtreſſe.

LE CHEVALIER.

Heureux tempéramment! mais j'apperçois la Comteſſe: je te recommande une choſe; feins toujours de l'aimer; ſi tu te montrois inconſtant, cela intéreſſeroit ſa vanité, elle courroit après toi, & me laiſſeroit-là.

LELIO, *dit.*

Je me gouvernerai bien, je vais au devant d'elle. *Il va au-devant de la Comteſſe qui ne paroît pas encore, & pendant qu'il y va,*

LE CHEVALIER, *dit.*

Si j'avois épouſé le Seigneur Lélio, je ſerois tombée en de bonnes mains; donner douze-mille livres de rente pour acheter le ſéjour d'un déſert, oh vous êtes trop cher Monſieur Lélio, & j'aurai mieux que cela au même prix; mais puiſque je ſuis en train, continuons pour me divertir, & punir ce fourbe-là, & pour en débaraſſer la Comteſſe.

LELIO, *à la Comteſſe en entrant.*

J'attendois nos Muſiciens, Madame, & je cours les preſſer moi-même, je vous laiſſe avec le Chevalier; il veut nous quitter, ſon ſéjour ici l'embaraſſe, je crois qu'il vous craint, cela eſt de bon ſens, & je ne m'en inquiéte point;

je

je vous connois, mais il eſt mon ami, notre amitié doit durer plus d'un jour, & il faut bien qu'il ſe faſſe au danger de vous voir, je vous prie de le rendre plus raiſonnable, je reviens dans l'inſtant.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi, Chevalier, vous prenez de pareils prétextes pour nous quitter? ſi vous nous diſiez les véritables raiſons qui preſſent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raiſons, Comteſſe, ma foi Lélio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment? que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi.

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier, je m'y prendrois un peu tard; eſt-ce que vous m'en avez donné le temps? non, Madame, le mal eſt fait, il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En-vérité Chevalier, vous êtes bien à plaindre, & je ne ſavois pas que j'étois ſi dangereuſe.

LE CHEVALIER.

Oh que ſi, je ne vous dis rien-là dont tous les jours votre miroir ne vous accuſe d'être capable; il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hoſpitalité avec moi, ſi vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu je l'en défie, il ne vous prêtera jamais rien, la nature y a mis bon ordre, & c'eſt elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce ſoit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comteſſe, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre juſtice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah, je ſuis mieux que cela, ce ne ſeroit-là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier, quelque inclination ſans-doute vous rappelle à Paris, & vous vous ennuîriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, ſi vous n'y venez pas, *il lui prend la main*; à l'égard de l'ennui, ſi vous ſaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comteſſe, c'eſt un vrai préſent que vous me ferez, ce ſera même une bonté; mais cela vous paſſe, & vous ne donnez que de l'amour: voilà tout ce que vous ſavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais aſſez mal.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LELIO, &c.

LELIO.

NOus ne pouvons avoir notre divertiſſement que tantôt, Madame, mais en revanche voici une nôce de Village dont tous les Acteurs viennent pour vous divertir. *Au Chevalier.* Ton valet & le mien ſont à la tête, & ménent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHantons tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette,
Qu'il eſt heureux ce garçon-là!
J'aimerois bien le mariage
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,
Zeſte vous vient entre les bras,
Et boute, & gare, allons courage,
Rien n'eſt ſi biau que le traca
Des fins premiers jours du ménage;
Mais morgué ça ne dure pas
Le cœur vous faille, & c'eſt dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette nôce que tu vois?
T'agace-t-elle un peu pour moi?
Il me ſemble voir à ta mine
Que tu ſens un je ne ſai quoi.
L'ami Lucas & la couſine,
Riront tant qu'ils pourront tous deux
En ſe gauſſant des médiſeux;
Dis la vérité Mathurine,
Ne ferois-tu pas bien comme eux?

MATHURINE.

Voyez le biau diſcours à faire
De demander en pareil cas,
Que fais-tu, que ne fais-tu pas?
Eh Colin ſans tant de myſtére
Marions-nous, tu le ſauras:
A-préſent ſi j'étois ſincére
Je vais ſouvent dans le valon;
Tu m'y ſuivrois malin garçon;
On n'y trouve point de Notaire,
Mais on y trouve du gazon.

ON DANSE.

BRANLE.

QUe l'on diſe tout ce qu'on voudra
Tout-ci, tout ça;

Je veux tâter du mariage
En arrive ce qui pourra,
Tout-ci, tout ça.
Par la ſangué j'ons bon courage:
Ce courage, dit-on, s'en va,
Tout-ci, tout ça.
Morguenne il faut voir cela,
Ma Claudine un jour me conta
Tout-ci, tout ça.
Que ſa mére en couroux contre elle
Lui défendoit qu'elle m'aima,
Tout-ci, tout ça.
Mais auſſi-tôt me dit la Belle,
Entrons dans ce bôcage-là,
Tout-ci, tout ça.
Nous verrons ce qu'il en ſera?

Quand elle y fut elle chanta,
Tout-ci, tout ça.
Berger, dis-moi que ton cœur m'aime,
Et le mien auſſi te dira
Tout-ci, tout ça.
Combien ſon amour eſt extrême,
Après elle me regarda,
Tout-ci, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

Mon cœur à ſon tour lui chanta
Tout-ci, tout ça,
Une chanſon qui fut ſi tendre,
Que cent fois elle ſoupira
Tout-ci, tout ça
Du plaiſir qu'elle eut de m'entendre.
Ma Chanſon tant recommença
Tout-ci, tout ça,
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

TRIVELIN, *ſeul.*

Me voici comme de moitié dans une intrigue aſſez douce, & d'un aſſez bon rapport, car il m'en revient déjà de l'argent & une Maîtreſſe; ce beau commencement-là promet encore une plus belle fin: or, moi qui ſuis un habile homme, eſt-il naturel que je reſte ici les bras croiſés, ne ferai-je rien qui hâte le ſuccès du projet de ma chére ſuivante? Si je diſois au Seigneur Lélio que le cœur de la Comteſſe commence à capituler pour le Chevalier, il ſe dépiteroit plus vite, & partiroit pour Paris où on l'attend; je lui ai déjà témoigné que je ſouhaitterois avoir l'honneur de lui parler; mais le voilà qui s'entretient avec la Comteſſe, attendons qu'il ait fait avec elle.

SCENE II.

LELIO, LA COMTESSE. *Ils entrent tous deux comme continuant de ſe parler.*

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, je ne vous comprends point, vous liez amitié avec le Chevalier, vous me l'amenez, & vous voulez enſuite que je lui faſſe mauvaiſe mine. Qu'eſt-ce que c'eſt que cette idée-là? vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amuſant, & effectivement j'ai jugé que vous aviez raiſon.

LELIO, *répétant un mot.*

Effectivement. Cela eſt donc bien effectif? Eh bien je ne ſais que vous dire, mais voilà un effectivement qui ne devroit pas ſe trouver-là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je reſpecte votre antipathie pour effectivement? eſt-ce qu'il n'eſt pas bon François, l'a-t-on proſcrit de la langue?

LELIO.

Non, Madame, mais il marque que vous êtes un peu trop perſuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela? oh il a tort, & le procès que vous lui faites eſt raiſonnable; mais vous m'avouerez qu'il n'y a pas de mal à ſentir ſuffiſamment le mérite d'un homme quand le mérite eſt réel, & c'eſt comme j'en uſe avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez, ſentir eſt encore une expreſſion qui ne vaut pas mieux; ſentir eſt trop, c'eſt connoître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je ſuis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liſte des termes ſans reproches que je dois employer, je crois que c'eſt le plus court, il n'y a que ce moyen-là qui puiſſe me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LELIO.

Eh Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance, je ne ſavois pas la différence qu'il y avoit entre connoître & ſentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'eſt le ſtile du cœur, & ce n'eſt pas dans ce ſtile-là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez, le vôtre ne m'amuſe point, il eſt froid, il me glace, &, ſi vous voulez même, il me rebute.

LELIO *à part.*

Bon, je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi, je parle mal, vous ne me répondez pas mieux, cela ne fait pas une converſation amuſante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lélio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous feriez bien de ne pas vous montrer, entendez-vous?

LELIO.

Vous me trouvez donc bien inſupportable?

LA COMTESSE.

Epargnez-vous ma réponſe; vous auriez à vous plaindre de la valeur de mes termes, je le ſens bien.

LELIO.

Et moi je ſens que vous vous retenez, vous me diriez de bon cœur que vous me haïſſez.

LA COMTESSE.

Non, mais je vous le dirai bientôt, ſi cela continue, & cela continuera ſans-doute.

LELIO.

Il ſemble que vous le ſouhaittez.

LA COMTESSE.

Hum, vous ne feriez pas languir mes ſouhaits.

LELIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me déſolez, Madame.

LA COMTESSE.

Je me retiens, Monſieur, je me retiens. *Elle veut s'en aller.*

LELIO.

Arrêtez, Comteſſe, vous m'avez fait l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendreſſe.

LA COMTESSE.

Ah le beau détail où vous entrez-là!

LELIO.

Le dédit même qui eſt entre nous....

LA

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien, ce dédit vous chagrine, il n'y a qu'à le rompre: que ne me diſiez-vous cela ſur le champ, il y a une heure que vous biaiſez pour arriver-là.

LELIO.

Le rompre, j'aimerois mieux mourir, ne m'aſſure-t-il pas votre main?

LA COMTESSE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que ma main ſans mon cœur?

LELIO.

J'eſpére avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaiſez-vous donc?

LELIO.

En quoi donc ai-je pu vous déplaire? vous auriez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premiérement.

LELIO.

Eh morbleu, Madame, quand on aime....

LA COMTESSE.

Ah quel emportement!

LELIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux? autrefois vous me reprochiez que je ne l'étois pas aſſez, vous me trouviez trop tranquille; me voici inquiet, & je vous déplais.

LA COMTESSE.

Achevez, Monſieur, concluez que je ſuis une capricieuſe, voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien; le compliment que vous me faites eſt digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure, & après cela vous me demanderez en quoi vous me déplaiſez: ah l'etrange caractére!

LELIO.

Mais, je ne vous appelle pas capricieuſe, Madame; je dis ſeulement que vous vouliez

que

que je fuſſe jaloux; aujourd'hui je le ſuis, pourquoi le trouvez-vous mauvais?

LA COMTESSE.

Eh bien, vous direz encore que vous ne m'appellez-pas fantaſque?

LELIO.

De grace répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monſieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là, & je n'ai vu que vous dans la vie qui m'ayez trouvé ſi ridicule.

LELIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous parlez, Madame, car ce diſcours-là ne peut pas s'adreſſer à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien, me voilà devenue viſionnaire aprés ſent; continuez, Monſieur, continuez, vous ne voulez-pas rompre le dédit, cependant c'eſt moi qui ne veux plus, n'eſt-il pas vrai?

LELIO.

Que d'induſtrie pour vous ſauver d'une queſtion fort ſimple, à laquelle vous ne pouvez répondre!

LA COMTESSE.

Oh, je n'y ſaurois tenir, capricieuſe, ridicule, viſionnaire & de mauvaiſe foi, le portrait eſt flatteur; je ne vous connoiſſois-pas, Monſieur Lélio, je ne vous connoiſſois pas; vous m'avez trompée; je vous paſſerois de la jalouſie; je ne parle pas de la vôtre, elle n'eſt pas ſupportable, c'eſt une jalouſie terrible, odieuſe, qui vient du fond du tempéramment, du vice de votre eſprit; ce n'eſt pas délicateſſe chez vous, c'eſt mauvaiſe humeur naturelle, c'eſt préciſément caractére: oh ce n'eſt pas-là la jalouſie que je vous demandois, je voulois une inquiétude douce qui a ſa ſource dans un cœur timide & bien touché, & qui n'eſt qu'une louable méfiance de ſoi-même; avec cette jalouſie-là, Monſieur, on ne dit point d'invectives

ves aux perſonnes que l'on aime ; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantaſques ; on craint ſeulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous paſſe, ces ſentimens-là ne ſont pas du reſſort d'une ame comme la vôtre ; chez vous, c'eſt des emportemens, des fureurs, ou pur artifice ; vous ſoupçonnez injurieuſement, vous manquez d'eſtime, de reſpect, de ſoumiſſion ; vous vous appuyez ſur un dédit, vous fondez vos droits ſur des raiſons de contrainte : un dédit, Monſieur Lélio, des ſoupçons, & vous appellez cela de l'amour ? c'eſt un amour à faire peur. Adieu.

LELIO.

Encore un mot, vous êtes en colére, mais vous reviendrez, car vous m'eſtimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit, j'en eſtime tant d'autres, je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être eſtimable, on n'eſt que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace, vous m'êtes chére, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur, inſinuez-lui qu'il nous laiſſe, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui inſinuer qu'il nous laiſſe, c'eſt-à-dire lui gliſſer tout doucement une impertinence qui me ſera tout doucement paſſer dans ſon eſprit pour une femme qui ne ſait pas vivre ; non, Monſieur, vous m'en diſpenſerez, s'il vous plaît ; toute la ſubtilité poſſible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'eſt ; vous me le prouvez par le vôtre ; c'eſt un avis que je vous inſinue tout doucement, pour vous donner un petit eſſai de ce que vous appellez maniére inſinuante. *Elle ſe retire.*

SCENE

SCENE III.

LELIO, *un moment ſeul, & en riant.*

ALlons, allons, cela va très-rondement, j'épouſerai les douze-mille livres de rente; mais voilà le valet du Chevalier. *à Trivelin.* Il m'a paru tantôt que tu avois quelque choſe à me dire.

SCENE IV.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

OUi, Monſieur, pardonnez à la liberté que je prends. L'équipage où je ſuis ne prévient pas en ma faveur, cependant tel que vous me voyez, il y a là-dedans le cœur d'un honnête-homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes-gens.

LELIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, & je le dis avec un ſouvenir modeſte, moi-même, autrefois, j'ai été du nombre de ces honnêtes-gens; mais vous ſavez, Monſieur, à combien d'accidens nous ſommes ſujets dans la vie; le ſort m'a joué, il en a joué bien d'autres, l'hiſtoire eſt remplie du récit de ſes mauvais tours: Princes, Héros, il a tout mal mené, & je me conſole de mes malheurs avec de tels confréres.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunés ſont un peu babillards, Monſieur, ils s'attendriſſent aiſément ſur leurs avantures; mais je coupe court, & ce petit préambule me ſervira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'eſtime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous ſavez que je fais la fonction de domeſtique auprès de Monſieur le Chevalier.

LELIO.

Oui.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-temps avec lui, Monſieur, ſon caractére donne trop de ſcandale au mien.

LELIO.

Eh, que lui trouves-tu de mauvais?

TRIVELIN.

Que vous êtes différent de lui! à peine vous ai-je vu, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi-même: Ah quelle ame franche! que de netteté dans ce cœur-là!

LELIO.

Tu vas encore t'amuſer à mon éloge, & tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monſieur, la vertu vaut bien une petite parenthéſe en ſa faveur.

LELIO.

Venons donc au reſte à-préſent.

TRIVELIN.

De grace ſouffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LELIO.

Parle.

TRIVELIN.

Je ſuis fier, mais je ſuis pauvre; qualités, comme vous jugez bien, très-difficiles à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de ſe trouver preſque toujours enſemble; voilà ce qui me paſſe.

LELIO.

Pourſuis, à quoi nous ménent ta fierté & ta pauvreté?

TRI-

TRIVELIN.

Elles nous ménent à un combat qui ſe paſſe entr'elles : la fierté ſe défend d'abord à merveilles, mais ſon ennemie eſt bien preſſante ; bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laiſſe le champ de bataille à la pauvreté, qui ne rougit de rien, & qui ſollicite en ce moment votre libéralité.

LELIO.

Je t'entends, tu me demandes quelque argent pour récompenſe de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes ; les ames généreuſes ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos beſoins : que cela eſt beau !

LELIO.

Je conſens à ce que tu demandes, à une condition à mon tour ; c'eſt que le ſecret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé, & je ſerai de bonne foi là-deſſus, dis à-préſent.

TRIVELIN.

Pourquoi faut-il que la rareté de l'argent ait ruiné la généroſité de vos pareils ? Quelle miſére ! mais n'importe, votre équité me rendra ce que votre œconomie me retranche, & je commence. Vous croyez le Chevalier, votre intime & fidéle ami, n'eſt-ce pas ?

LELIO.

Oui ſans-doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc ?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comteſſe vous aime toujours.

LELIO.

J'en ſuis perſuadé.

TRIVELIN.

Erreur, trois fois erreur.

LELIO.

Comment?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtreſſe : quel brigandage dans ce monde ! La Comteſſe ne vous aime plus, le Chevalier vous a eſcamoté ſon cœur, il l'aime, il en eſt aimé, c'eſt un fait, je le ſais, je l'ai vu, je vous en avertis, faites-en votre profit & le mien.

LELIO.

Eh dis-moi, as-tu remarqué quelque choſe qui te rende ſûr de cela?

TRIVELIN.

Monſieur, on peut ſe fier à mes obſervations, tenez je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux, je vous dirai ce qu'elle ſent, & ce qu'elle ſentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur s'écrit ſur ſon viſage, & j'ai tant étudié cette écriture-là, que je la lis tout auſſi couramment que la mienne : par exemple, tantôt pendant que vous vous amuſiez dans le jardin à cueillir des fleurs pour la Comteſſe, je racommodois près d'elle une palliſſade, & je voyois le Chevalier ſautillant, rire, & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui diſoit-elle, en ſouriant négligemment à ſes enjoüemens ; tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce ſourire-là, c'étoit un chifre ; ſavez-vous ce qu'il ſignifioit? Que vous m'amuſez agréablement, Chevalier, que vous êtes aimable dans vos façons, ne ſentez-vous pas que vous me plaiſez?

LELIO.

Cela eſt bon, mais rapporte-moi quelque choſe que je puiſſe expliquer, moi, qui ne ſuis pas ſi ſavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baiſers, dont on ſe fâchoit, & qu'on n'eſquivoit pas. Laiſſez-moi donc, diſoit-elle, avec

un

un visage indolent, qui ne faisoit rien pour se tirer d'affaire, qui avoit la paresse de rester exposé à l'injure; mais en-vérité vous n'y songez-pas, ajoutoit-elle ensuite: & moi tout en racommodant ma palissade, j'expliquois ce *vous n'y songez pas*, & ce *laissez-moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire, courage Chevalier, encore un baiser sur le même ton, surprenez-moi, toujours afin de sauver les bienséances, je ne dois consentir à rien; mais si vous êtes adroit je n'y saurois que faire, ce ne sera pas ma faute.

LELIO.

Oui-da, c'est quelque chose, que des baisers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah la belle main, s'écria-t-il ensuite, souffrez que je l'admire. Il n'est pas nécessaire. De grace, je ne veux point. Ce nonobstant la main est prise, admirée, caressée, cela va tout de suite; arrêtez-vous: point de nouvelles. Un coup d'éventail part là-dessus, coup galant qui signifie, ne lâchez point: l'éventail est saisi: nouvelles pratteries sur la main qu'on tient; l'autre vient à son secours; autant de pris encore par l'ennemi: mais je ne vous comprens point, finissez donc; vous en parlez bien à votre aise, Madame. Alors la Comtesse de s'embarasser, le Chevalier de la regarder tendrement, elle de rougir; lui de s'animer, elle de se fâcher sans colére; lui de se jetter à ses genoux sans repentance, elle de pousser honteusement un demi soupir; lui de riposter effrontément par un tout entier, & puis vient du silence, & puis des regards qui sont bien tendres, & puis d'autres qui n'osent pas l'être, & puis.... qu'est-ce que cela signifie, Monsieur? Vous le voyez bien, Madame: levez-vous donc, me pardonnez-vous? Ah je ne sais. Le procès en étoit-là quand vous êtes venu, mais je crois maintenant les parties d'accord, qu'en dites-vous?

LE-

LELIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme, & juſqu'où prétendez-vous donc que je la conduiſe pour vous perſuader ? je déſeſpére de la pouſſer jamais plus loin; j'ai vu l'amour naiſſant, quand il ſera grand garçon j'aurai beau l'attendre auprès de la palliſſade, au diable s'il y vient badiner : or il grandira au moins, s'il n'eſt déjà grandi ; car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LELIO.

Fort bon train, ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comteſſe, ne l'auriez-vous pas épouſée ſans moi ? ſi vous aviez vu de quel air elle abandonnoit ſa main blanche au Chevalier.

LELIO.

En-vérité, te paroiſſoit-il qu'elle y prît goût ?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur, *à part.* On diroit qu'il y en prend auſſi lui. *à Lélio.* Eh bien, trouvez-vous que mon avis mérite ſalaire ?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN.

Sans difficulté, tu es un coquin : voilà un prélude de reconnoiſſance bien bizarre !

LELIO.

Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton ſi je lui diſois que tu le trahis : oh ces coups de bâton que tu mérites, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content, te voilà payé. *Il s'en va.*

TRIVELIN.

Je n'avois jamais vu de monnoye frappée à ce coin-là. Adieu, Monſieur, je ſuis votre ſerviteur, que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces

que

que m'a fait la fortune, voilà certes la plus comique! me payer en exemption de coups de bâton, c'eſt ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprens rien, je lui dis que ſa Maîtreſſe le plante-là, il me demande ſi elle y prend goût. Eſt-ce que notre faux Chevalier m'en feroit accroire? Et ſeroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne penſe? Interrogeons un peu Arlequin là-deſſus.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

AH te voilà, où vas-tu?

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des Lettres pour mon Maître.

TRIVELIN.

Tu me parois occupé, à quoi eſt-ce que tu rêves?

ARLEQUIN.

A des louis d'or.

TRIVELIN.

Diantre, tes réflexions ſont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois auſſi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi?

ARLEQUIN.

T'entretenir de louis d'or.

TRIVELIN.

Encore des louis d'or, mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami, où as-tu pris toutes ces piſtoles que je t'ai vu tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bu au cabaret du Bourg? je voudrois bien ſavoir le ſecret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai guéres te donner le

ſecret d'en faire, je n'ai jamais poſſédé que le ſecret de le dépenſer.

ARLEQUIN.

Oh, j'ai auſſi un ſecret qui eſt bon pour cela, moi, je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Ouida, on fait ſon affaire avec du vin, quoique lentement, mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau-ſexe, on réuſſit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah le beau ſexe! on ne trouve point de cet ingrédient-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours, mais de grace inſtruis-moi d'une choſe à ton tour: ton Maître & Monſieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup?

ARLEQUIN.

Oui.

TRIVELIN.

Fy. Se témoignent-ils de grands empreſſemens, ſe font-ils beaucoup d'amitié?

ARLEQUIN.

Ils ſe diſent, comment te portes-tu? à ton ſervice, & moi auſſi, j'en ſuis bien aiſe; après cela ils dinent & ſoupent enſemble, & puis bon ſoir, je te ſouhaitte une bonne nuit, & puis ils ſe couchent, & puis ils dorment, & puis le jour vient: eſt-ce que tu veux qu'ils ſe diſent des injures?

TRIVELIN.

Non, mon ami, c'eſt que j'avois quelque petite raiſon de te demander cela, par rapport à quelque avanture qui m'eſt arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi.

TRIVELIN.

Oui, j'ai touché le cœur d'une aimable perſonne, & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre ſéjour ici.

ARLEQUIN.

Et où eſt-ce que cette rare perſonne-là habite avec ſon cœur?

TRIVELIN.

Ici, te dis-je: mal peſte, c'eſt une affaire qui m'eſt de conſéquence.

ARLEQUIN.

Quel plaiſir! elle eſt jeune?

TRIVELIN.

Je lui crois dis-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah le tendron! elle eſt jolie?

TRIVELIN.

Jolie! quelle maigre épithéte, vous lui manquez de reſpect; ſachez qu'elle eſt charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah mamour, friandiſe de mon ame!

TRIVELIN.

Et c'eſt de ſa main mignonne que je tiens ces louis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend ſi précieux.

ARLEQUIN, *à ce mot laiſſe aller ſes bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN *à part.*

Il me divertit, je veux le pouſſer juſqu'à l'évanouïſſement. Ce n'eſt pas le tout, mon ami; ſes diſcours ont charmé mon cœur, de la maniére dont elle m'a peint, j'avois honte de me trouver ſi aimable. M'aimerez-vous, me diſoit-elle, puis-je compter ſur votre cœur?

ARLEQUIN, *tranſporté.*

Oui, ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu?

ARLEQUIN.

A elle, j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah, pendant qu'elle me parloit, ingénieuſe à me prouver ſa tendreſſe, elle fouilloit dans ſa poche pour en tirer cet or qui

fait mes délices. Prenez, m'a-t-elle dit en me le gliſſant dans la main, & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur: prenez donc, s'eſt-elle écriée, ce n'eſt-là qu'un échantillon du coffre-fort que je vous deſtine; alors je me ſuis rendu; car un échantillon ne ſe refuſe point.

ARLEQUIN, *jette ſa bate & ſa ceinture à terre, & ſe jettant à genoux, il dit.*

Ah mon ami, je tombe à tes pieds pour te ſupplier en toute humilité, de me montrer ſeulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des louis d'or du Pérou avec; peut-être me fera-t-elle auſſi préſent de quelque échantillon, je ne veux que la voir, l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas mon enfant, il ne faut pas régler tes eſpérances ſur mes avantures, vois-tu bien? entre le Baudet & le Cheval d'Eſpagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas! je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuſes de mes comparaiſons, je te permets de m'eſtimer, Arlequin, mais ne me loue jamais.

ARLEQUIN.

Montre-moi donc cette fille?

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas, mais je t'aime, & tu te ſentiras de ma bonne fortune, dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous ſerons ici.

ARLEQUIN, *demi pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois, pour me conſoler dans ma douleur, donne-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je ſuis bien aiſe d'aſſiſter à chaque payement.

ARLEQUIN, *en s'en allant & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine, où êtes-vous donc petit louis d'or de mon ame? hélas je m'en vais vous chercher par-tout, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net;* Veux-tu aller boire le premier mois de fondation?

TRIVELIN.

Voilà mon Maître, je ne saurois, mais va m'attendre. *Arlequin s'en va en recommençant hi, hi, hi, hi.*

SCENE VI.

TRIVELIN, *un moment seul.*

JE lui ai renversé l'esprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon, il n'est pas digne d'être associé à notre intrigue.

LE CHEVALIER *vient, & Trivelin dit.*

Ah, vous voilà Chevalier sans pareil, eh bien nôtre affaire va-t-elle bien?

LE CHEVALIER *comme en colére.*

Fort bien, Monsieur Trivelin, mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'est bien peu de chose que rien, & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela?

LE CHEVALIER.

En un mot tu es un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles n'ont jamais été connues de personne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien savoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monsieur Lélio que j'aime la Comtesse.

TRIVELIN.

Comment, il vous a rapporté ce que je lui ai dit?

LE CHEVALIER.

Sans-doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaiſir de m'en avertir; pour payer mon avis il avoit promis de ſe taire, il a parlé, la dette ſubſiſte.

LE CHEVALIER.

Fort bien. C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monſieur le faquin?

TRIVELIN.

Monſieur le faquin. Rettanchez ces petits agrémens-là de votre diſcours, ce ſont des fleurs de Rhétorique qui m'entêtent; je voulois avoir de l'argent, cela eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Eh! ne t'en avois-je pas donné?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grâce? de quoi vous plaignez-vous, votre argent eſt-il inſociable? ne pouvoit-il pas s'accommoder avec celui de Monſieur Lélio?

LE CHEVALIER.

Prens-y garde, ſi tu retombes encore dans la moindre impertinence, j'ai une Maîtreſſe qui aura ſoin de toi, je t'en aſſure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma diſcrétion s'affoiblit, je l'avoue, je la ſens infirme, il ſera bon de la rétablir par un baiſer ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertiſſons donc cela en autre choſe.

LE CHEVALIER.

Je ne ſaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me réſoudre à vous dire le mot de l'énigme. *Le Chevalier tire ſa montre.* Ah, ah, tu la devineras, tu n'y es plus, le mot n'eſt pas une montre,

tre, la montre en approche pourtant, à cauſe du métail.

LE CHEVALIER.

Eh ! je vous entens à merveille, qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiſer.

LE CHEVALIER.

Tiens, mais obſerve ta conduite.

TRIVELIN.

Ah friponne, tu triches ma flame, tu t'eſquives, mais avec tant de grace qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

ARLEQUIN, *qui vient, a écouté la fin de la ſcéne par derriére, dans le temps que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin; d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embraſſe le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH je la tiens! ah mamour, je me meurs, cher petit lingot d'or! je n'en puis plus. Ah Trivelin, je ſuis heureux!

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je ſuis au déſeſpoir, mon ſecret eſt découvert.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi vous contempler, caſſette de mon ame, qu'elle eſt jolie! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal, vite un échantillon pour me remettre, ah, ah, ah, ah.

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débaraſſe-moi de lui, que veut-il dire avec ſon échantillon?

TRIVELIN.

Bon, bon, c'eſt de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du deſſein que je pourſuis, emméne-le, & engage-le au ſecret; voilà dequoi le faire taire. *A Arlequin.* Mon cher Arlequin, ne me découvre point, je te promets des échantillons tant que tu voudras; Trivelin va t'en donner, ſuis-le, & ne dis mot, tu n'aurois rien ſi tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeſte, je ſerai ſage, m'aimerez-vous, petit-homme?

LE CHEVALIER.

Sans-doute.

TRIVELIN.

Allons mon fils, tu te ſouviens bien de la bouteille de fondation, allons la boire.

ARLEQUIN, *ſans bouger.*

Allons.

TRIVELIN.

Viens donc. *Au Chevalier.* Allez votre chemin, & ne vous embaraſſez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Ah la belle trouvaille, la belle trouvaille!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſeul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé, je prens trop de plaiſir à mon projet pour l'abandonner; dût-il m'en couter encore vingt piſtoles, je veux tâcher d'en venir à bout: voici la Comteſſe, je la crois dans de bonnes diſpoſitions pour moi, achevons de la déterminer. Vous me paroiſſez bien triſte, Madame; qu'avez-vous?

LA COMTESSE *à part.*

Eprouvons ce qu'il penſe. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplaît, mais je ne ſaurois m'en diſpenſer.

LE CHEVALIER.

Ahi, notre converſation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pu remarquer que je vous voyois ici avec plaiſir, & s'il ne tenoit qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends, je vous épargne le reſte, & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien: vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh, Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excuſiez, & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je, & ſi vous voulez reſter, en-vérité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne riſquez rien à me donner carte blanche, je ſais le reſpect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais Chevalier, il ne faut pas reſpecter des chimères.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce diſcours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus desagréable que votre obſtination à me croire polie; car il faudra malgré moi que je la ſois, je ſuis d'un ſexe un peu fier, je vous dis de reſter, je ne ſaurois aller plus loin, aidez-vous.

LE CHEVALIER *à part.*

Sa fierté ſe meurt, je veux l'achever. *haut.* Adieu, Madame, je craindrois de prendre le change, je ſuis tenté de demeurer, & je fuis le

danger de mal interpréter vos honnêtetés. Adieu, vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil esprit ? avec son cœur qui n'a pas le sens commun.

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je sois parti pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monsieur, je ne saurois attendre, allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus préciſément que moi, qui vous prient de rester en termes formels, qui ne rougissent de rien ; pour moi je me ménage, je sais ce que je me dois, & vous partirez puisque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaisir de rester ?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non? Quelle brusque alternative! Y a-t-il rien de plus haïssable qu'un homme qui ne sauroit deviner ? mais allez-vous-en, je suis lasse de tout faire.

LE CHEVALIER, *faisant semblant de s'en aller.*

Je devine donc, je me sauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il, il devine, & s'en va ; la belle pénétration ! je ne sais pourquoi cet homme m'a plû, Lélio n'a qu'à le suivre, je le congédie, je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah que je hais les hommes à-présent ! qu'ils sont insupportables! j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant sur ses pas.*

Je ne songeois pas, Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques services, n'avez-vous rien à m'y commander?

LA

LA COMTESSE.

Ouida, oubliez que je ſouhaitois que vous reſtaſſiez ici: voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commiſſion qui m'en donne une autre, c'eſt celle de reſter, & je m'en tiens à la derniére.

LA COMTESSE.

Comment vous comprenez cela? quel prodige! en-vérité il n'y a pas moyen de s'étourdir ſur les bontés qu'on a pour vous, il faut ſe réſoudre à les ſentir, ou nous laiſſer-là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne préſume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entens pas que vous préſumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il eſt donc inutile de me retenir, Madame.

LA COMTESSE.

Inutile, comme il prend tout: mais il faut bien obſerver ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais auſſi que ne vous expliquez-vous franchement? je pars, vous me retenez; je crois que c'eſt pour quelque choſe qui en vaudra la peine: point du tout; c'eſt pour me dire, je n'entens pas que vous préſumiez rien non plus: n'eſt-ce pas-là quelque choſe de bien tentant? & moi Madame, je n'entens point vivre comme cela; je ne ſaurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avez-là un amour bien mutin: il eſt bien preſſé.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ma faute, il eſt comme vous me l'avez donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien, il faut eſpérer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi! me jetter dans l'eſpérance; oh que non; je ne donne point dans un pays perdu, je ne ſaurois où je marche.

LA COMTESSE.

Marchez, marchez, on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compagnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin enſemble.

LE CHEVALIER.

Hé par où devinez-vous cela?

LA COMTESSE.

C'eſt que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur, j'ai cru votre ſoupçon plus grave; mais pour volage s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons; quand vous me connoîtrez mieux, vous ne me reprocherez pas ce défaut-là.

LA COMTESSE.

Parlons raiſonnablement, vous pourrez me plaire, je n'en diſconviens pas; mais eſt-il naturel que vous plaiſiez tout d'un coup?

LE CHEVALIER.

Non. Mais ſi vous vous réglez avec moi ſur ce qui eſt naturel, je ne tiens rien, je ne ſaurois obtenir votre cœur que gratis; ſi j'attens que je l'aye gagné, nous n'aurons jamais fait; je connois ce que vous valez & ce que je vaux.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi, je ſuis généreuſe, je vous ferai peut-être grace.

LE CHEVALIER.

Rayez le peut-être, ce que vous dites en ſera plus doux.

LA

LA COMTESSE.

Laiſſons-le, il ne peut être-là que par bienſéance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait; m'aimerez-vous?

LA COMTESSE.

Mais au bout du compte, m'aimez-vous vous-même?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'ai fait ce grand effort-là.

LA COMTESSE.

Il y a ſi peu de temps que vous me connoiſſez, que je ne laiſſe pas que d'en être ſurpriſe.

LE CHEVALIER.

Vous, ſurpriſe! il fait jour, le Soleil nous luit, cela ne vous ſurprend-il pas auſſi? car je ne ſais que répondre à de pareils diſcours, moi. Eh, Madame, faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer?

LA COMTESSE.

Je vous crois, ne vous fâchez point, ne me chicanez pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oui Comteſſe, je vous aime, & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour ſoit ſi pur, ſi raiſonnable, je vous en fais ſerment ſur cette belle main, qui veut bien ſe livrer à mes careſſes; regardez-moi, Madame, tournez vos beaux yeux ſur moi, ne me volez point le doux embaras que j'y fais naître. Ha quels regards! qu'ils ſont charmans! qui eſt-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient ſur moi?

LA COMTESSE.

En voilà aſſez, rendez-moi ma main, elle n'a que faire-là, vous parlerez bien ſans elle

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez laiſſé prendre, laiſſez-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage, j'attens que vous ayez fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire, je ſuis venue tout exprès, & vous m'amuſez toujours. Revenons ; vous m'aimez, voilà qui va fort bien ; mais comment ferons-nous ? Lélio eſt jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi je le ſuis de lui, nous voilà quittes.

LA COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

LE CHEVALIER.

C'eſt un nigaud d'en avoir peur, il devroit en être ſûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Hé pourquoi ne m'aimerez-vous pas ? je le trouve plaiſant ; il falloit lui dire que vous m'aimiez pour le guérir de ſa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il faut le penſer pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment ? ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que vous me ferez grace ?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne ſavois-je pas bien que le maudit peut-être me joueroit un mauvais tour ? hé que faites-vous donc de mieux, ſi vous ne m'aimez pas ? eſt-ce encore Lélio qui triomphe ?

LA COMTESSE.

Lélio commence bien à me déplaire.

LE

LE CHEVALIER.

Qu'il achéve donc, & nous laiſſe en repos.

LA COMTESSE.

C'eſt le caractére le plus ſingulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et bruſque avec cela, toujours inquiet, je ne ſais quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raiſon.

LA COMTESSE.

La raiſon ne plaide plus pour lui, non plus que mon cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde ſon procès.

LA COMTESSE.

Me le conſeillez-vous? je crois qu'effectivement il en faut venir-là.

LE CHEVALIER.

Oui, mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après?

LA COMTESSE.

Dequoi vous mêlez-vous?

LE CHEVALIER.

Parbleu de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le ſauriez trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous?

LE CHEVALIER.

C'eſt que vous avez des longueurs qui me déſeſpérent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient Chevalier, perſonne n'eſt comme vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi Madame, on eſt ce que l'on peut quand on vous aime.

LA

LA COMTESSE.

Attendez, je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je ſuis vif, & je vous adore, me voilà tout entier, mais trouvons un expédient qui vous mette à votre aiſe; ſi je vous déplais, dites-moi de partir, & je pars, il n'en ſera plus parlé; je puis eſpérer quelque choſe, ne me dites rien, je vous diſpenſe de me répondre, votre ſilence fera ma joye, & il ne vous en coutera pas une ſyllabe, vous ne ſauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah!

LE CHEVALIER.

Je ſuis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venue pour vous dire de nous quitter, Lélio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laiſſons-là Lélio, ſa cauſe ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LELIO, *arrive en faiſant au Chevalier des ſignes de joye.*

LELIO.

Tout beau, Monſieur le Chevalier, tout beau, laiſſons-là Lélio, dites-vous; vous le mépriſez bien. Ah graces au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en ſera rien, s'il vous plaît; Lélio qui vaut mieux que vous reſtera, & vous vous en irez: comment morbleu? que dites-vous de lui, Madame? ne ſuis-je pas entre les mains d'un ami bien ſcrupuleux? ſon procédé n'eſt-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvez-vous de ſi étrange à mon procédé, Monſieur? Quand je ſuis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces, & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? non parbleu; votre amitié

amitié eſt belle & bonne, mais je m'en paſſerai mieux que d'amour pour Madame: vous trouvez un rival; hé bien, prenez patience; en êtes-vous étonné? ſi Madame n'a pas la complaiſance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être fréquens, & il faudra bien que vous vous y accoutumiez.

LELIO.

Je n'ai rien à vous répondre, Madame aura ſoin de me venger de vos louables entrepriſes. *A la Comteſſe.* Voulez-vous bien que je vous donne la main, Madame? car je ne vous crois pas extrêmement amuſée des diſcours de Monſieur.

LA COMTESSE, *ſérieuſe & ſe retirant.*

Où voulez-vous que j'aille? nous pouvons nous promener enſemble, je ne me plains pas du Chevalier; s'il m'aime je ne ſaurois me facher de la maniére dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui reprocher que la médiocrité de ſon goût.

LE CHEVALIER.

Ah, j'aurai plus de partiſans de mon goût, que vous n'en aurez de vos reproches, Madame.

LELIO, *en colére.*

Cela va le mieux du monde, & je joue ici un fort aimable perſonnage; je ne ſais quelles ſont vos vues, Madame, mais....

LA COMTESSE.

Ah! je n'aime pas les emportés, je vous reverrai quand vous ſerez plus calme.

elle ſort.

SCENE X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO, *regarde aller la Comteſſe; quand elle ne paroît plus, il ſe met à éclater de rire.*

AH, ha, ha, ha. Voilà une femme bien dupe; qu'en dis-tu, ai-je bonne grace à faire

faire le jaloux. *La Comteſſe reparoit ſeulement pour voir ce qui ſe paſſe.*

LELIO, *dit bas.*

Elle revient pour nous obſerver..... *haut.* Nous verrons ce qu'il en ſera, Chevalier, nous verrons.

LE CHEVALIER.

Bas. Ah l'excellent fourbe.... *haut.* Adieu Lélio, vous le prendrez ſur le ton qu'il vous plaira, je vous en donne ma parole. Adieu.

Ils s'en vont chacun de leur côté.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *entre pleurant.*

Hi, hi, hi, hi....

LELIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures, je veux le ſavoir abſolument.

ARLEQUIN.

Hi, hi, hi, hi....

LELIO.

Mais quel eſt le ſujet de ton affliction?

ARLEQUIN.

Ah Monſieur, voilà qui eſt fini, je ne ſerai plus gaillard.

LELIO.

Pourquoi?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de rire.

LELIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbécile?

ARLEQUIN.

A cauſe de ma triſteſſe.

LE-

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triſte.

ARLEQUIN.

C'eſt un grand chagrin, Monſieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il eſt triſte, & il eſt triſte à cauſe d'un grand chagrin : te plaira-t-il de t'expliquer mieux ? ſais-tu bien que je me fâcherai à la fin ?

ARLEQUIN.

Hélas, je vous dis la vérité ! *Il ſoupire.*

LELIO.

Tu me la dis ſi ſottement que je n'y comprens rien : t'a-t-on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Eſt-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pû, bien pis que tout cela ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oui, quand un pauvre homme perd de l'or, il faut qu'il meure, & je mourrai auſſi, je n'y manquerai pas.

LELIO.

Que veux-tu dire, de l'or ?

ARLEQUIN.

De l'or du Pérou, voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LELIO.

Eſt-ce que tu en avois ?

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui, voilà mon affaire, je n'en ai plus, je pleure ; quand j'en avois, j'étois bien aiſe.

LELIO.

Qui eſt-ce qui te l'avoit donné cet or ?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur le Chevalier qui m'avoit fai-

pr

préſent de cet échantillon-là.

LELIO.

De quel échantillon?

ARLEQUIN.

Eh! je vous le dis.

LELIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud-là! ſachons pourtant ce que c'eſt. Arlequin fai tréve à tes larmes; ſi tu te plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre, mais éclairci-moi la choſe. Tu me parles d'un or du Pérou, après cela d'un échantillon, je ne t'entens point, répons-moi préciſément. Le Chevalier t'a-t-il donné de l'or?

ARLEQUIN.

Pas à moi, mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre, mais cette main propre n'en a point tâté; le fripon a tout gardé dans la ſienne, qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LELIO.

Cet or étoit-il en quantité? combien de loüis y avoit-il?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante, je ne les ai pas comptés.

LELIO.

Quarante ou cinquante! Et pourquoi le Chevalier te faiſoit-il ce préſent-là?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LELIO.

Encore ton échantillon!

ARLEQUIN.

Eh vraiment oui! Monſieur le Chevalier en avoit auſſi donné à Trivelin.

LELIO.

Je ne ſaurois débrouiller ce qu'il veut dire, il y a cependant quelque choſe là-dedans qui peut me regarder. Répons-moi? avois-tu rendu

au

au Chevalier quelque ſervice qui l'engageât à te récompenſer?

ARLEQUIN.

Non, mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé ſon cœur, & mis de l'or dans ſa bourſe; & moi je voulois auſſi avoir le cœur charmé, & la bourſe pleine.

LELIO.

Quel étrange galimatias me fais-tu-là?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LELIO.

Quel rapport y a-t-il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier? le Chevalier a-t-il de ſi grands charmes? tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tant y a qu'il eſt raviſſant, & qu'il fera auſſi raſle de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allez pour voir lui dire, je vous connois, & je garderai le ſecret, vous verrez ſi ce n'eſt pas un échantillon qui vous viendra ſur le champ, & vous me direz ſi je ſuis fou.

LELIO.

Je n'y comprens rien: mais qui eſt-il le Chevalier?

ARLEQUIN.

Voilà juſtement le ſecret qui fait avoir un préſent quand on le garde.

LELIO.

Je prétens que tu me le diſes, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruinerez, Monſieur, il ne me donneroit plus rien; ce charmant petit ſemblant d'homme, & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit ſemblant d'homme, que veut-il dire? & que ſignifie ſon tranſport? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre?

ARLEQUIN.

Ah Monſieur, on ne voit point d'homme comme

comme lui, il n'y en a point dans le monde, c'eſt folie que d'en chercher, mais ſa maſcarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa maſcarade! ce qu'il me dit-là, me fait naître une penſée que toutes mes réflexions fortifient; le Chevalier a de certains traits, un certain minois; mais voici Trivelin, je veux le forcer à me dire la vérité; s'il la ſait, j'en tirerai meilleure raiſon que de ce butor-là. *à Arlequin.* Va-t-en, je tâcherai de te faire ravoir ton argent. *Arlequin part en lui baiſant la main & ſe plaignant.*

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant, & voyant Lélio, il dit.*

VOici ma mauvaiſe paye, la phiſionomie de cet homme-là m'eſt devenue fâcheuſe; promenons-nous d'un autre côté.

LELIO *l'appelle.*

Trivelin, je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monſieur, ne pourriez-vous pas remettre cela? j'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de converſation avec perſonne.

LELIO.

Bon, bon, c'eſt bien à toi à prendre garde à un petit mal de tête: approche.

TRIVELIN,

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous apprendre au moins.

LELIO, *va à lui, & le prenant par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien de quoi s'agit-il? vous reprocheriez-vous la récompenſe que vous m'avez donnée tantôt? je n'ai jamais vu de bienfait dans ce goût-là; voulez-vous ravoir ce petit trait-là de votre

votre vie, tenez ce n'eſt qu'une vetille, mais les vetilles gâtent tout.

LELIO.

Ecoute, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous diſois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu répondes poſitivement à ce que je te demanderai, je réglerai mon procédé ſur le tien.

TRIVELIN.

Le vôtre ſera donc court, car le mien ſera bref; je n'ai vaillant qu'une replique, qui eſt, que je ne ſais rien: vous voyez bien que je ne vous ruinerai pas en interrogations.

LELIO.

Si tu me dis la vérité, tu n'en ſeras pas fâché.

TRIVELIN.

Sauriez-vous encore quelques coups de bâton à m'épargner?

LELIO *fiérement.*

Finiſſons.

TRIVELIN *s'en allant.*

J'obéis.

LELIO.

Où vas-tu?

TRIVELIN.

Pour finir une converſation, il n'y a rien de mieux que de la laiſſer-là, c'eſt le plus court, ce me ſemble.

LELIO.

Tu m'impatientes, & je commence à me fâcher; tiens-toi-là, écoute, & me répons.

TRIVELIN.

A qui en a ce diable d'homme-là?

LELIO.

Je crois que tu jures entre tes dents.

TRIVELIN.

Cela m'arrive quelquefois par diſtraction.

LELIO.

Crois-moi, traitons avec douceur enſemble, Trivelin, je t'en prie.

TRIVELIN.

Ouida, comme il convient à d'honnêtes-gens.

LELIO.

Y a-t-il long-temps que tu connois le Chevalier?

TRIVELIN.

Non, c'eſt une nouvelle connoiſſance, la vôtre & la mienne ſont de la même date.

LELIO.

Sais-tu qui il eſt?

TRIVELIN.

Il ſe dit cadet d'un aîné Gentilhomme, mais les titres de cet aîné je ne les ai point vus, ſi je les vois jamais, je vous en promets copie.

LELIO.

Parle-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous le promets, vous dis-je, je vous en donne ma parole, il n'y a point de ſureté de cette force-là nulle part.

LELIO.

Tu me caches la vérité; le nom de Chevalier qu'il porte n'eſt qu'un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de ſa famille? je l'ai cru réduit à une légitime; voyez ce que c'eſt.

LELIO.

Tu bats la campagne, ce Chevalier mal nommé, avoue-moi que tu l'aimes.

TRIVELIN.

Eh je l'aime par la régle générale qu'il faut aimer tout le monde; voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu t'y ranges avec plaiſir à cette régle-là.

TRIVELIN.

Ma foi, Monſieur, vous vous trompez, rien ne me coute tant que mes devoirs; plein de cou-

courage pour les vertus inutiles, je ſuis d'une tiedeur pour les néceſſaires qui paſſe l'imagination; qu'eſt-ce que c'eſt que nous? n'êtes-vous pas comme moi, Monſieur?

LELIO, *avec dépit.*

Fourbe, tu as de l'amour pour ce faux Chevalier.

TRIVELIN.

Doucement, Monſieur, diantre ceci eſt ſérieux.

LELIO.

Tu ſais quel eſt ſon ſexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous: de ſexe je n'en connois que deux, l'un qui ſe dit raiſonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'eſt pas vrai: duquel des deux le Chevalier eſt-il?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puiſque tu m'y forces, ne perds rien de ce que je vais te dire. Je te ferai périr ſous le bâton ſi tu me joues davantage, m'entends-tu?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Ne m'irrite point, j'ai dans cette affaire-ci un intérêt de la derniére conſéquence, il y va de ma fortune, & tu parleras ou je te tue.

TRIVELIN.

Vous me tuerez ſi je ne parle! hélas Monſieur, ſi les babillards ne mouroient point, je ſerois éternel, ou perſonne ne le ſeroit.

LELIO.

Parle donc.

TRIVELIN.

Donnez-moi un ſujet, quelque petit qu'il ſoit, je m'en contente, & j'entre en matiére.

LELIO, *tirant ſon épée.*

Ah! tu ne veux pas, voici qui te rendra plus docile.

TRIVELIN, *faiſant l'effrayé.*

Fy donc, ſavez-vous bien que vous me feriez peut ſans votre phiſionomie d'honnête-homme?

LELIO, *le regardant.*

Coquin que tu es!

TRIVELIN.

C'eſt mon habit qui eſt un coquin, pour moi je ſuis un brave homme, mais avec cet équipage-là on a de la probité en pure perte, cela ne fait ni honneur ni profit.

LELIO, *remettant ſon épée.*

Va, je tâcherai de me paſſer de l'aveu que je te demandois, mais je te trouverai, & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelqu'endroit que nous nous rencontrions, Monſieur, je fais ôter mon chapeau de bonne grace, je vous en garantis la preuve, & vous ſerez content de moi.

LELIO, *en colére.*

Retire-toi.

TRIVELIN, *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai propoſé.

SCENE III.

LELIO, LE CHEVALIER, LELIO, *réveur.*

LE CHEVALIER.

EH bien mon ami, la Comteſſe écrit actuellement des lettres pour Paris, elle deſcendra bientôt & veut ſe promener avec moi, m'a-t-elle dit; ſur cela je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous ſerons enſemble, & d'aller bouder d'un autre côté comme il appartient à un jaloux: dans cette converſation-ci, je vais mettre la derniére main à notre grand-œuvre, & achever de la réſoudre; mais je voudrois que toutes tes eſpérances fuſſent remplies, & j'ai ſongé à une choſe; le dédit que tu as d'elle eſt-il bon? il y a des dédits mal conçus & qui ne ſervent de rien; montre-moi le tien, je m'y connois; en cas qu'il y manquât quelque choſe, on pourroit prendre des meſures.

LELIO *à part.*

Tâchons de le démaſquer.

LE

LE CHEVALIER.

Réponds-moi donc, à qui en as-tu?

LELIO.

Je n'ai point le dédit ſur moi, mais parlons d'autre choſe.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t-il de nouveau, ſonges-tu encore à me faire épouſer quelqu'autre femme avec la Comteſſe?

LELIO.

Non, je penſe à quelque choſe de plus ſérieux, je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre quand tu te mêles du ſérieux, tu le traites à fond; & que t'a fait ta gorge pour la couper?

LELIO.

Point de plaiſanterie.

LE CHEVALIER.

A part. Arlequin auroit-il parlé? *A Lélio*, ſi ta réſolution tient, tu me feras ton légataire peut-être.

LELIO.

Vous ſerez de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi, je n'ai rien à reprocher à ma gorge, & ſans vanité je ſuis content d'elle.

LELIO.

Et moi je ne ſuis point content de vous, & c'eſt avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi!

LELIO.

Vous-même.

LE CHEVALIER, *riant & le pouſſant de la main.*

Ah, ah, ah, ah. Va te mettre au lit & te faire ſaigner, tu es malade.

LELIO.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le poux.*

Voilà un poux qui dénote un tranſport au cer-

veau; il faut que tu ayes reçu un coup de ſoleil.

LELIO.

Point tant de raiſons, ſuivez-moi, vous dis-je!

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon ami.

LELIO.

Je vous regarde comme un lâche ſi vous ne marchez.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme! après ce que tu me dis-là, tu es du moins heureux de n'avoir plus le bon-ſens.

LELIO.

Oui, vous êtes auſſi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part, tenons ferme. *A Lélio.* Lélio, je vous crois malade, tant pis pour vous ſi vous ne l'êtes pas.

LELIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manquez de cœur, & qu'une quenouille ſiéroit mieux à votre côté qu'une épée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouille mes pareils vous battroient encore.

LELIO.

Oui dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par-tout, mais ma tête s'échauffe, vérifions un peu votre état. Regardez-moi entre deux yeux. Je crains encore que ce ne ſoit un accès de fiévre: voyons. LELIO *le regarde*, oui, vous avez quelque choſe de fou dans le regard, & je n'ai pu m'y tromper: allons, allons; mais que je ſache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre ſage.

LELIO.

Non, paſſons dans ce petit bois, je vous le dirai-là.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous donc. *à part.* S'il me voit réſolue, il ſera peut-être poltron. *Ils marchent tous deux, quand ils ſont prêts de ſortir du Theâtre*

LE-

LELIO *ſe retourne, regarde le Chevalier, & dit :*

Vous me ſuivez donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellez-vous je vous ſuis, qu'eſt-ce que cette réflexion ? Eſt-ce qu'il vous plairoit à-préſent de prendre le tranſport au cerveau pour excuſe ? Oh, il n'eſt plus temps ; raiſonnable ou fou, malade ou ſain, marchez, je veux filer ma quenouille, je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Médecins, voyez-vous, pourſuivons.

LELIO, *le regarde avec attention.*

C'eſt donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amuſons point, vous dis-je, vous devriez être expédié.

LELIO, *revenant au Theâtre.*

Doucement, mon ami, expliquons-nous à-préſent.

LE CHEVALIER, *lui ſerrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre ſi vous héſitez davantage.

LELIO *à part.*

Je me ſuis ma foi trompé, c'eſt un Cavalier, & des plus réſolus.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LELIO.

Parbleu Chevalier, je t'en ai cru une, voilà la vérité. De quoi t'aviſes-tu auſſi d'avoir un viſage à toilette, il n'y a point de femme à qui ce viſage-là n'allât comme un charme tu es maſqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Maſque vous-même ; vite au bois.

LELIO.

Non, je ne voulois faire qu'une épreuve : tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne ſais pourquoi.

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Parce qu'étant ſeul il m'avoit entendu dire

quelque choſe de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comteſſe; voilà pourquoi, Monſieur.

LELIO.

Je ne devinois pas : Arlequin m'a tenu auſſi des diſcours qui ſignifioient que tu étois fille, ta beauté me l'a fait d'abord ſoupçonner, mais je me rends, tu es beau, & encore plus brave, embraſſons-nous & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi eſt en train, il a de la peine à s'arrêter.

LELIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſuis curieux de nuer perſonne, je vous paſſe votre mépriſe, mais elle vaut bien une excuſe.

LELIO.

Je ſuis ton ſerviteur, Chevalier, & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & ſuis ravi que notre réconciliation m'épargne une affaire épineuſe, & ſans-doute un homicide; notre duël étoit poſitif, & ſi j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LELIO.

Ce ne ſera pas avec moi, je t'en aſſure.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LELIO.

LELIO, *lui donnant la main.*

Touche-là, je t'en garantis autant.

Arlequin arrive & ſe trouve-là.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

JE vous demande pardon ſi je vous ſuis importun, Monſieur le Chevalier; mais ce larron

larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que vous lui avez donné pour moi, j'ai pourtant été bien discret, vous m'avez ordonné de ne pas dire que vous étiez fille, demandez à Monsieur Lélio si je lui en ai dit un mot, il n'en sait rien, & je ne le lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Peste soit du faquin, je n'y saurois plus tenir.

ARLEQUIN, *triſtement.*

Comment faquin, c'est donc comme cela que vous m'aimez? *à Lélio*, tenez Monsieur, écoutez mes raisons, je suis venu tantôt que Trivelin lui disoit que tu es charmante ma poule, baise-moi; non, donne-moi donc de l'argent; ensuite il a avancé la main pour prendre cet argent; mais la mienne étoit-là, & il est tombé dedans. Quand le Chevalier a vu que j'étois-là, mon fils, m'a-t-il dit, n'apprens pas au monde que je suis une fillette: non mamour, mais donnez-moi votre cœur: prens, a-t-elle repris; ensuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or, nous avons été boire ensemble, le cabaret en est témoin, & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur, & voilà qu'on m'appelle un faquin, *le Chevalier rêve.*

LELIO.

Va-t-en, laisse-nous, & ne dis mot à personne.

ARLEQUIN, *sort.*

Ayez donc soin de mon bien. Hé, hé, hé.

SCENE V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

EH bien, Monsieur le Duelliste, qui se battra sans blesser les Ordonnances, je vous crois, qu'avez-vous à me répondre?

LE CHEVALIER.

Rien, il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée, ma mie.

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée! pas un petit brin ; graces au Ciel, e ſuis une femme, & je ſoutiendrai mon caractére.

LELIO.

Ha, ha, il s'agit de ſavoir à qui vous en voulez ici.

LE CHEVALIER.

Avouez que j'ai du guignon, j'avois bien conduit tout cela, rendez-moi juſtice, je vous ai fait peur avec mon minois de coquette, c'eſt le plus plaiſant.

LELIO.

Venons au fait, j'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe, je n'ai rien vu dedans qui me faſſe envie.

LELIO.

Vous ſavez mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas beſoin d'un confident comme moi, n'eſt-il pas vrai?

LELIO.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ils ſont pourtant beaux, j'aime ſurtout cet hermitage & cette laideur immanquable, dont vous gratifierez votre épouſe quinze jours après votre mariage; il n'y a rien de tel.

LELIO.

Votre mémoire eſt fidéle, mais paſſons. Qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Je ſuis fille, aſſez jolie comme vous voyez, & dont les agrémens ſeront de quelque durée, ſi je trouve un mari qui me ſauve le déſert & le terme des quinze jours: voilà ce que je ſuis, & par-deſſus le marché, preſque auſſi méchante que vous.

LELIO.

Oh pour celui-là, je vous le céde.

LE CHEVALIER.

Vous avez tort, vous méconnoiſſez vos forces.

LELIO.

Qu'êtes-vous venu faire ici?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour ſavoir ce qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle miſſion!

LE CHEVALIER.

Pas trop laide: Par cette miſſion-là; c'eſt une tendre brebis qui échappe au loup, & douze-mille livres de rente de ſauvés, qui prendront parti ailleurs; petites bagatelles qui valoient bien la peine d'un déguiſement.

LELIO, *intrigué.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout cela ſignifie?

LE CHEVALIER.

Je m'explique La brebis c'eſt ma Maîtreſſe; les douze-mille livres de rente, c'eſt ſon bien qui produit ce calcul ſi raiſonnable de tantôt; & le loup qui eût dévoré tout cela, c'eſt vous, Monſieur.

LELIO.

Ah je ſuis perdu!

LE CHEVALIER.

Non, vous manquez votre proye, voilà tout: il eſt vrai qu'elle étoit aſſez bonne, mais auſſi, pourquoi êtes-vous loup? ce n'eſt pas ma faute; on a ſu que vous étiez à Paris incognito, on s'eſt défié de votre conduite, là-deſſus on vous ſuit, on ſait que vous êtes au bal; j'ai de l'eſprit & de la malice, on m'y envoye, on m'équipe comme vous me voyez pour me mettre à portée de vous connoître; j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valez rien, j'en rendrai compte, il n'y pas un mot à redire.

LELIO.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiſelle en queſtion?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble ſervante.

LELIO.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureux.

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite: mais dites-moi, vous repentez-vous du mal que vous vouliez faire, ou de celui que vous n'avez pas fait?

LELIO.

Laiſſons cela; pourquoi votre malice m'a-t-elle encore ôté le cœur de la Comteſſe? Pourquoi conſentir à jouer auprès d'elle le perſonnage que vous y faites?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raiſons. Vous cherchiez à gagner dix-mille écus avec elle, *n'eſt-ce pas?* pour cet effet vous reclamiez mon induſtrie, & quand j'aurois conduit l'affaire près de ſa fin, avant de terminer je comptois de vous rançonner un peu & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, ſous prétexte de le voir pour vous le revendre une centaine de piſtoles payées comptant ou en billets payables au porteur, ſans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès des douze-mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zéro. Oh mon projet étoit fort bien entendu: moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtreſſe, tout cela joint à mes petites œconomies tant ſur mon voyage que ſur mes gages, je devenois avec mes agrémens un petit parti d'aſſez bonne défaite, ſauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en ſuis bien fâché, cependant vous me faites pitié, vous.

LELIO.

Ah! ſi tu voulois. . . .

LE

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelqu'idée? cherchez.

LELIO

Tu gagnerois encore plus que tu n'eſpérois.

LE CHEVALIER.

Tenez, je ne fais point l'hypocrite ici, je ne ſuis pas non plus que vous à un tour de fourberie près, je vous ouvre auſſi mon cœur, je ne crains pas de ſcandaliſer le vôtre, & nous ne nous ſoucierons pas de nous eſtimer; ce n'eſt pas la peine entre gens de notre caractére: pour concluſion, faites ma fortune, & je dirai que vous êtes un honnête-homme; mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai, il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh, demande-moi ce qu'il te plaîra, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins, gardez-moi un ſecret éternel. Je veux deux-mille écus, je n'en rabattrois pas un ſou, moyennant quoi je vous laiſſe ma Maîtreſſe, & j'achéve avéc la Comteſſe: ſi nous nous accommodons, dès ce ſoir j'écris une lettre à Paris que vous dicterez vous-même, vous vous y ferez tout auſſi beau qu'il vous plaîra, je vous mettrai à même; quand le mariage ſera fait, devenez ce que vous pourrez, je ſerai nantie & vous auſſi, les autres prendront patience.

LELIO.

Je te donne les deux-mille écus avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante piſtoles, ſi vous voulez.

LELIO.

Contre cent, ma chére fille.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore mieux; j'avoue même qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce soir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais mon argent, quand me le donnerez-vous ?

LELIO *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent pistoles du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon. Venons aux deux-mille écus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oui, tantôt ! Madame la Comtesse va venir; & je ne veux point finir avec elle que je n'aye toutes mes suretés. Mettez-moi le dédit en main, je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LELIO *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahissez jamais.

LELIO.

Tu es folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comtesse. Quand j'aurai été quelque temps avec elle, revenez en colére la presser de décider hautement entre vous & moi ; & allez-vous-en, de peur qu'elle ne nous voye ensemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comtesse.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier : j'ai vu de loin Lélio vous parler ; c'est un homme emporté ; n'ayez point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'est un original. Savez-vous qu'il se vante de vous obliger à me donner mon congé?

LA

LA COMTESSE.

Lui ! s'il ſe vantoit d'avoir le ſien, cela ſeroit plus raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerez ma parole : il eſt encore de bonne heure ; il peut gagner Paris, & y arriver au ſoleil couchant : expédions-le, ma chére ame.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdi, Chevalier ; vous n'avez pas de raiſon.

LE CHEVALIER.

De la raiſon ! que voulez-vous que j'en faſſe avec de l'amour ? Il va trop ſon train pour elle. Eſt-ce qu'il vous en reſte encore de la raiſon, Comteſſe ? me feriez-vous ce chagrin-là ? Vous ne m'aimeriez guéres.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies ; vous ſavez qu'elles ſont aimables ; & c'eſt ce qui vous raſſure : il eſt vrai que vous m'amuſez. Quelle différence de vous à Lélio dans le fond !

LE CHEVALIER.

Oh ! vous ne voyez rien. Mais revenons à Lélio : Je vous diſois de le renvoyer aujourd'hui ; l'amour vous y condamne ; il parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien, je me révolte : qu'en arrivera t-il ?

LE CHEVALIER.

Non : vous n'oſeriez.

LA COMTESSE.

Je n'oſerois ? Mais voyez avec quelle hardieſſe il me dit cela !

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je ſuis ſûr de mon fait ; car vous m'aimez ; votre cœur eſt à moi ; j'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferez du mien ce qu'il vous plaîra : c'eſt la régle ; & vous l'obſerverez, c'eſt moi que vous le dis.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que voilà un fripon bien ſû

de ce qu'il vaut. Je l'aime; mon cœur eſt à lui: il vous dit cela avec une aiſance admirable: on ne peut pas être plus perſuadé qu'il l'eſt.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute; c'eſt une confiance que vous m'avez donnée; & j'en uſe ſans façon, comme vous voyez; & je conclus toujours que Lélio partira.

LA COMTESSE.

Eh! vous n'y ſongez pas. Dire à un homme qu'il s'en aille!

LE CHEVALIER.

Me refuſer ſon congé, à moi qui le demande, comme s'il ne m'étoit pas dû.

LA COMTESSE.

Badin!

LE CHEVALIER.

Tiéde amante!

LA COMTESSE.

Petit tyran!

LE CHEVALIER.

Cœur révolté! vous rendrez-vous?

LA COMTESSE.

Je ne ſaurois, mon cher Chevalier; j'ai quelques raiſons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raiſons, Madame, des raiſons! & qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

LA COMTESSE.

Ne vous allarmez point; c'eſt que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vous en auroit-il fait une reconnoiſſance qu'on n'oſe montrer en Juſtice?

LA COMTESSE.

Point du tout; j'en ai ſon billet.

LE CHEVALIER.

Joignez-y un Sergent, vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai; mais. . . .

LE CHEVALIER.

Hai! hai! voila un mais qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous dise? Pour m'assurer de cet argent-là, j'ai consenti que nous fissions lui & moi un dédit de la somme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame! Ah! c'est un vrai transport d'amour que ce dédit-là; c'est une faveur, il me pénétre; il me trouble; je ne suis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce misérable dédit, pourquoi faut-il que je l'aye fait? Voilà ce que c'est que ma facilité pour un homme haïssable, que j'ai toujours deviné que je haïrois: j'ai toujours eu certaine antipatie pour lui, & je n'ai jamais eu l'esprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! il s'est bien accommodé de cette antipatie-là, il en a fait un amour bien tendre. Tenez, Madame, il me semble que je le vois à vos genoux; que vous l'écoutez avec plaisir; qu'il vous jure de vous adorer toujours; que vous le payez du même serment; que sa bouche cherche la vôtre, & que la vôtre se laisse trouver, car voilà ce qui arrive: enfin je vous vois soupirer, je vois vos yeux s'arrêter sur lui, tantôt vifs, tantôt languissans, toujours pénétrés d'amour, & d'un amour qui croît toujours; & moi je me meurs: ces objets-là me tuent; comment ferai-je pour les perdre de vue? Cruel dédit! te verrai-je toujours? qu'il me va couter de chagrins, & qu'il me fait dire de folies!

LA COMTESSE.

Courage, Monsieur, rendez-nous tous deux la victime de vos chimères. Que je suis malheureuse d'avoir parlé de ce maudit dédit! Pourquoi faut-il que je vous aye cru raisonnable? Pourquoi vous ai-je vu? Est-ce que je mérite tout ce que vous me dites? Pouvez-vous vous plain-

plaindre de moi ? ne vous aimai-je pas assez ? Lélio doit-il vous chagriner ? l'ai-je aimé autant que je vous aime ? Où est l'homme plus chéri que vous l'êtes ? plus sûr, plus digne de l'être toujours ? Et rien ne vous persuade ; & vous vous chagrinez ; vous n'entendez rien ; vous me désolez : que voulez-vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc.

LE CHEVALIER *à part.*

Le succès de mes impertinences me surprend. *haut.* C'en est fait, Comtesse, votre douleur me rend mon repos & ma joye : combien de choses tendres ne venez-vous pas de me dire ? Cela est inconcevable : je suis charmé : reprenons notre humeur gaye ; allons, oublions tout ce qui s'est passé.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi est-ce que je vous aime tant ? qu'avez-vous fait pour cela ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien ; tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'est que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'est pas comme vous, je le serois peut-être assez ; mais je ne suis rien pour ce qui vous ressemble : non, je ne pourrai jamais payer votre amour ; en-vérité je n'en suis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut-il être fait pour le mériter ?

LE CHEVALIER.

Oh ! voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimez-moi toujours, & je suis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrez-vous soutenir un goût si sobre ?

LA

LA COMTESSE.

Ne m'affligez plus; tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets: mais que Lélio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois ſouhaitté qu'il prît ſon parti de lui-même, à cauſe du dédit; ce ſeroit dix-mille écus que je vous ſauverois, Chevalier; car enfin, c'eſt votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périſſent tous les biens du monde, & qu'il parte: rompez avec lui la premiére; voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous héſitez encore? vous avez peine à me le ſacrifier? Eſt-ce-là comme on aime? Oh! qu'il vous manque encore de choſes, pour ne laiſſer rien à ſouhaitter à un homme comme moi!

LA COMTESSE.

Eh bien, il ne me manquera plus rien; conſolez-vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non, je me rends; je renverrai Lélio; & vous dicterez ſon congé.

LE CHEVALIER.

Lui direz-vous qu'il ſe retire ſans cérémonie?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Non, ma chére Comteſſe, vous ne le renverrez pas; il ne ſuffit pas que vous y conſentiez; votre amour eſt à toute épreuve; & je diſpenſe votre politeſſe d'aller plus loin; c'en ſeroit trop: c'eſt à moi à avoir ſoin de vous, quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime: cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'eſt pas aſſez, Comteſſe: diſtinguez-moi un peu de Lélio, à qui vous l'avez dit peut-être auſſi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe?

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, auſſi-bien il vous échappera demain: avancez-le-moi d'un jour; contentez ma petite fantaiſie: dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être honteux d'exiger cela au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il me perſuadera.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher amour, régalez ma tendreſſe de ce petit trait-là; vous ne riſquez rien avec moi: laiſſez ſortir ce mot-là de votre belle bouche; voulez-vous que je lui donne un baiſer pour l'encourager?

LA COMTESSE.

Ah, ça! laiſſez-moi: ne ſerez-vous jamais content? Je ne vous plaindrai rien quand il en ſera temps.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profitez de l'inſtant; je ne veux qu'un mot: voulez-vous que je vous aide; dites comme moi, Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER *à part.*

Mon ſexe n'eſt pas mal foible. *haut.* Ah! que j'ai de plaiſir, mon cher amour! Encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit : mais ne me demandez plus rien après

LE CHEVALIER.

Hé, que craignez-vous que je vous demande

LA COMTESSE.

Que ſais-je, moi? Vous ne finiſſez point Taiſez-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je ſuis de bonne compoſition, & j'a pour vous un reſpect que je ne ſaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouſe: en eſt-ce aſſez?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, ſi vous me ren dez juſtice.

LA COMTESSE.

Je ſuis prête à vous jurer une fidélité éter nelle, & je perds les dix-mille écus de bon cœur

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, ſi vous fa tes ce que je vais vous dire. Lélio viendra cer tainement vous preſſer d'opter entre lui & moi ne manquez pas de lui dire que vous conſen tez à l'épouſer; je veux que vous le connoiſſiez à fond; laiſſez-moi vous conduire, & ſauvez le dédit: vous verrez ce que c'eſt que cet homme là. Le voici; je n'ai pas le temps de m'expli quer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le ſouhaittez.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LELIO.

PErmettez, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monſieur Je ne viens point me plaindre, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'aurois cependant un aſſez bea

beau ſujet de parler : & l'indifférence avec laquelle vous vivez avec moi, depuis que Monſieur, qui ne me vaut pas. . . . .

LE CHEVALIER.

Il a raiſon.

LELIO.

Finiſſons. Mes reproches ſont raiſonnables, mais je vous déplaîs; je me ſuis promis de me taire, & je me tais quoi qu'il m'en coute. Que ne pourrois-je pas vous dire : pourquoi me trouvez-vous haïſſable ? pourquoi me fuyez-vous? que vous ai-je fait ? Je ſuis au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah!

LELIO.

Vous riez, Monſieur le Chevalier; mais vous prenez mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâche point, Lélio. Tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot; & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance: cela me réjouit.

LA COMTESSE.

Remettez-vous, Lélio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulez?

LELIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous deux il vous plaît de conſerver, de Monſieur ou de moi: prononcez, Madame, mon cœur ne peut plus ſouffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous-êtes vif, Lélio; mais la cauſe de votre vivacité eſt pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne penſez. Chevalier, nous avons juſqu'ici plaiſanté enſemble, il eſt temps que cela finiſſe; vous m'avez parlé de votre amour, je ſerois fâchée qu'il fût ſérieux; je dois ma main à Lélio, & je ſuis prête à recevoir la ſienne. Vous plaindrez-vous encore?

LE-

LELIO.

Non, Madame, vos réflexions ſont à mon avantage, & ſi j'oſois. . . . .

LA COMTESSE.

Je vous diſpenſe de me remercier, Lélio; je ſuis ſure de la joye que je vous donne. *à part.* Sa contenance eſt plaiſante.

UN VALET.

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter de la poſte, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez; voulez-vous bien que je me retire un moment pour la lire? c'eſt de mon frére.

SCENE VIII.

LELIO, LE CHEVALIER.

LELIO.

QUe diantre ſignifie cela? elle me prend au mot: que dites-vous de ce qui ſe paſſe-là?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis? rien: je crois que je rêve, & je tâche de me réveiller.

LELIO.

Me voilà en belle poſture, avec ſa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas, & dont je ne me ſoucie point. Mais ne me trompez-vous point?

LE CHEVALIER.

Ah! que dites-vous-là? Je vous ſers loyalement, ou je ne ſuis pas ſoubrette; ce que nous voyons-là, peut venir d'une choſe: pendant que nous nous parlions, elle me ſoupçonnoit d'avoir quelque inclination à Paris, je me ſuis contenté de lui répondre galamment là-deſſus; elle a tout d'un coup pris ſon ſérieux, vous êtes entré ſur le champ, & ce qu'elle en fait n'eſt ſans-doute qu'un reſte de dépit, qui va ſe paſſer; car elle m'aime.

LELIO.

Me voilà fort embaraſſé.

LE CHEVALIER.

Si elle continue à vous offrir ſa main, tout le remède que j'y trouve c'eſt de lui dire que vous l'épouſerez, quoique vous ne l'aimiez plus: tournez-lui cette impertinence-là d'une maniére polie: ajoûtez que ſi elle ne veut pas, le dédit ſera ſon affaire.

LELIO.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me propoſes-là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre? depuis quand êtes-vous ſi délicat? Eſt-ce que vous reculez pour un mauvais procédé de plus qui vous ſauve dix-mille écus? Je ne vous aime plus, Madame; cependant je veux vous épouſer: ne le voulez-vous pas? payez le dédit, donnez-moi votre main ou de l'argent: Voilà tout.

SCENE DERNIERE.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

LElio, mon frére ne viendra pas ſitôt; ainſi il n'eſt plus queſtion de l'attendre, & nous finirons quand vous voudrez.

LE CHEVALIER, *bas à Lélie.*

Courage, encore une impertinence, & puis c'eſt tout.

LELIO.

Ma foi, Madame, oſerai-je vous parler franchement? je ne trouve plus mon cœur dans ſa ſituation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc? expliquez-vous, ne m'aimez-vous plus?

LE-

LELIO.

Je ne dis pas cela tout-à-fait ; mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que ſignifie donc ce grand étalage de transports que vous venez de me faire ? Qu'eſt devenu votre déſeſpoir? n'étoit-ce qu'une paſſion de Théâtre? Il ſembloit que vous alliez mourir, ſi je n'y avois mis ordre. Expliquez-vous, Madame, je n'en puis plus, je ſouffre....

LELIO.

Ma foi, Madame, c'eſt que je croyois que je ne riſquerois rien, & que vous me refuſeriez.

LA COMTESSE.

Vous êtes un excellent Comédien. Et le dédit, qu'en ferons-nous, Monſieur?

LELIO.

Nous le tiendrons, Madame; j'aurai l'honneur de vous épouſer.

LA COMTESSE.

Quoi donc! vous m'épouſerez, & vous ne m'aimez plus?

LELIO.

Cela n'y fait rien, Madame; cela ne doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allez, je vous mépriſe, & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit, Madame, vous voulez donc bien l'acquitter?

LA COMTESSE.

Qu'entends-je! Lélio, où eſt la probité?

LE CHEVALIER.

Monſieur ne pourra guéres vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle ſoit de ſa connoiſſance ; mais il n'eſt pas juſte qu'un miſé-

rable

rable dédit vous brouille enſemble: tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha!

LELIO.

Ah, fourbe!

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha! conſolez-vous, Lélio, il vous reſte une Demoiſelle de douze-mille *livres* de rente, ha, ha! on vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé; car la voilà, mon viſage eſt l'original du ſien.

LA COMTESSE.

Ah! juſte ciel!

LE CHEVALIER.

Ma métamorphoſe n'eſt pas du goût de vos tendres ſentimens, ma chére Comteſſe; je vous aurois mené aſſez loin, ſi j'avois pu vous tenir compagnie: voilà bien de l'amour de perdu; mais en revanche voilà une bonne ſomme de ſauvée: je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triſte que celui que vous me jouez vous-même.

LE CHEVALIER.

Conſolez-vous, vous perdez d'aimables eſpérances; je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardez le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconſtance: vous avez quitté Lélio moins par raiſon que par légéreté, & cela mérite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lélio, voici votre bague, vous me l'avez donnée de bon cœur, & j'en diſpoſe en faveur de Trivelin & d'Arlequin. Tenez, mes enfans, vendez cela & partagez-en l'argent.

TRIVELIN & ARLEQUIN.

Grand merci.

TRI-

TRIVELIN.

Voici les Muſiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promiſe.

LE CHEVALIER.

Voyez-la, puiſque vous êtes ici : vous partirez après ; ce ſera toujours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

CEt amour dont nos cœurs ſe laiſſent enflammer,
Ce charme ſi touchant, ce doux plaiſir d'aimer,
Eſt le plus grand des biens que le Ciel nous diſpenſe.
Livrons-nous donc ſans réſiſtance
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des tranſports dont il remplit notre ame,
Jurons-lui mille fois une éternelle flamme :
Mais n'inſpire-t-il plus ces aimables tranſports ?
Trahiſſons auſſi-tôt nos ſermens ſans remords.
Ce n'eſt plus à l'objet qui ceſſe de nous plaire,
Que doivent s'adreſſer les ſermens qu'on a faits ;
C'eſt à l'Amour qu'on les fit faire,
C'eſt lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JUrer d'aimer toute ſa vie,
N'eſt pas un rigoureux tourment.
Savez-vous ce qu'il ſignifie ?
Ce n'eſt ni Philis, ni Sylvie,
Que l'on doit aimer conſtamment,
C'eſt l'objet qui nous fait envie.

DEUXIEME COUPLET.

Amans, ſi votre caractére,
Tel qu'il eſt, ſe montroit à nous,

Quel parti prendre, & comment faire?
Le célibat eſt bien auſtére;
Faudroit-il ſe paſſer d'Epoux?
Mais il nous eſt trop néceſſaire.

TROISIEME COUPLET.

Mesdames, vous allez conclure,
Que tous les hommes ſont maudits:
Mais doucement & point d'injure;
Quand nous ferons votre peinture,
Elle eſt, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

FIN.

L'ILE DES ESCLAVES.

COMEDIE.

ACTEURS.

IPHICRATE.
ARLEQUIN.
EUPHROSINE.
CLEANTHIS.
TRIVELIN.
DES HABITANS DE L'ILE.

La Scéne eſt dans l'Ile des Eſclaves.

L'ILE DES ESCLAVES.

Le Théâtre repréſente une Mer & des Rochers d'un côté, & de l'autre quelques Arbres & des Maiſons.

SCENE I.

IPHICRATE *s'avance triſtement ſur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE *après avoir ſoupiré.*

ARlequin!

ARLEQUIN *avec une bouteille d'eau-de-vie qu'il a à ſa ceinture.*

Mon Patron.

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Ile?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim, voilà mon ſentiment & notre hiſtoire.

IPHICRATE.

Nous ſommes ſeuls échappés du naufrage; tous nos Camarades ont péri, & j'envie maintenant leur ſort.

ARLEQUIN.

Hélas! ils ſont noyés dans la mer, & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi: Quand notre Vaiſſeau s'eſt briſé contre le Rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le temps de ſe jetter dans la Chaloupe; il eſt vrai que les vagues l'ont enveloppée; je ne

ſais ce qu'elle eſt devenue ; mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelqu'endroit de l'Ile, & je ſuis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais repoſons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de-vie ; j'ai ſauvé ma pauvre bouteille, la voilà : j'en boirai les deux tiers, comme de raiſon, & puis je vous donnerai le reſte.

IPHICRATE.

Eh ! ne perdons point de temps : *ſuis-moi : ne négligeons rien pour nous* tirer d'ici ; ſi je ne me ſauve, je ſuis perdu, je ne reverrai jamais Athénes, car nous ſommes dans l'Ile des Eſclaves.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! qu'eſt-ce que c'eſt que cette Race-là !

IPHICRATE.

Ce ſont des Eſclaves de la Gréce révoltés contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans ſont venus s'établir dans une Ile, & je crois que c'eſt ici : tiens, voici ſans-doute quelques-unes de leurs Caſes ; & leur coutume, mon cher Arlequin, eſt de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'eſclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque Païs a ſa coutume : ils tuent les Maîtres, à la bonne heure ; je l'ai entendu dire auſſi ; mais on dit qu'ils ne font rien aux Eſclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela eſt vrai.

ARLEQUIN.

Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je ſuis en danger de perdre la liberté, & peut-être la vie : Arlequin, cela ne ſuffit-il pas pour me plaindre !

ARLEQUIN *prenant ſa bouteille pour boire.*

Ah! je vous plains de tout mon cœur, cela eſt juſte.

IPHICRATE.

Suis-moi donc.

ARLEQUIN *ſiffle.*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc? que veux-tu dire?

ARLEQUIN *diſtrait, chante.*

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parle donc, as-tu perdu l'eſprit? à quoi penſes-tu?

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, ah, Monſieur Iphicrate, la drôle d'avanture: je vous plains par ma foi, mais je ne ſaurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE *à part les premiers mots.*

(Le coquin abuſe de ma ſituation, j'ai mal fait de lui dire où nous ſommes.) Arlequin, ta gayeté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes ſi engourdies. . . .

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN.

Je t'en prie, je t'en prie; comme vous êtes civil & poli; c'eſt l'air du Païs qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faiſons ſeulement une demi-lieue ſur la Côte pour chercher notre Chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens; & en ce cas-là nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*

Badin, comme vous tournez cela.

(*Il chante.*)

L'embarquement eſt divin,
Quand on vogue, vogue, vogue;

L'embarquement eſt divin,
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE *retenant ſa colére.*

Mais je ne te comprends point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher Patron, vos complimens me charment; vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-là, & le gourdin eſt dans la Chaloupe.

IPHICRATE.

Eh! ne ſais-tu pas que je t'aime?

ARLEQUIN.

Oui; mais les marques de votre amitié tombent toujours ſur mes épaules, & cela eſt mal placé. Ainſi, tenez, pour ce qui eſt de nos gens, que le Ciel les béniſſe; s'ils ſont morts, en voilà pour long-temps; s'ils ſont en vie, cela ſe paſſera, & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu ému.*

Mais j'ai beſoin d'eux, moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh, cela ſe peut bien, chacun a ſes affaires: que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Eſclave inſolent!

ARLEQUIN *riant.*

Ah, ah, vous parlez la Langue d'Athénes; mauvais jargon que je n'entends plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître, & n'es-tu plus mon Eſclave?

ARLEQUIN *ſe reculant d'un air ſérieux.*

Je l'ai été, je le confeſſe à ta honte; mais va, je te le pardonne, les hommes ne valent rien. Dans le Païs d'Athénes j'étois ton Eſclave, tu me traittois comme un pauvre animal; & tu diſois que cela étoit juſte, parce que tu étois le plus fort. Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi, on va te faire Eſclave à ton tour; on te dira auſſi que cela eſt juſte,

&

& nous verrons ce que tu penſeras de cette juſtice-là : tu m'en diras ton ſentiment, je t'attends-là. Quand tu auras ſouffert, tu ſeras plus raiſonnable, tu ſauras mieux ce qu'il eſt permis de faire ſouffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, ſi ceux qui te reſſemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami ; je vais trouver mes camarades & tes Maîtres.

(Il s'éloigne.)

IPHICRATE *au déſeſpoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juſte Ciel ! Peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le ſuis ! Miſérable, tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement, tes forces ſont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prends-y garde.

SCENE II.

Trivelin avec cinq ou ſix Inſulaires arrive conduiſant une Dame & la Suivante, & ils accourent à Iphicrate qu'ils voyent l'épée à la main.

TRIVELIN *faiſant ſaiſir & déſarmer Iphicrate par ſes gens.*

ARrêtez, que voulez-vous faire ?

IPHICRATE.

Punir l'inſolence de mon Eſclave.

TRIVELIN.

Votre Eſclave ? Vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes.

(Il prend l'épée d'Iphicrate, & la donne à Arlequin.)

Prenez cette épée, mon Camarade, elle eſt à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave Camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous?

ARLEQUIN.

Eſt-ce mon nom que vous demandez

TRIVELIN.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon Camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc, vous n'en avez pas!

ARLEQUIN.

Non, mon Camarade: je n'ai que des ſobriquets qu'il m'a donnés: il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois hé.

TRIVELIN.

Hé: le terme eſt ſans façon; je reconnois ces Meſſieurs à de pareilles licences; & lui comment s'appelle-t-il?

ARLEQUIN.

Oh diantre, il s'appelle par un nom *lui*; c'eſt le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien, changez de nom à-préſent; ſoyez le Seigneur Iphicrate à votre tour, & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien hé.

ARLEQUIN, *ſautant de joye, à ſon Maître.*

Oh, oh, que nous allons rire! Seigneur hé.

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant ſon nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de ſon orgueil.

ARLEQUIN.

Oui, oui, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut!

ARLEQUIN.

Parlez donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend: cela eſt-il du jeu?

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci il peut vous dire tout ce qu'il

qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, votre avanture vous afflige, & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, soulagez-vous par l'emportement le plus vif: traitez-le de misérable & nous aussi, tout vous est permis à présent; mais ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de lui ce qu'il étoit auprès de vous: ce sont-là nos Loix, & ma Charge dans la République est de les faire observer en ce Canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah, la belle Charge!

IPHICRATE.

Moi, l'Esclave de ce misérable!

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas! il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontés pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira; ce n'est pas assez, qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos; je le mets sous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS *à Trivelin.*

Monsieur, je suis Esclave aussi, moi, & du même Vaisseau, ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant, j'ai bien connu votre condition à votre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vu l'épée à la main. Laissez-moi achever ce que j'avois à dire, Arlequin.

ARLEQUIN *croyant qu'on l'appelle.*
Eh .... à propos je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN *continuant.*
Tâchez de vous calmer, vous ſavez qui nous ſommes, ſans-doute?

ARLEQUIN.
Oh morbleu! d'aimables gens.

CLEANTHIS.
Et raiſonnables.

TRIVELIN.
Ne m'interrompez point, mes Enfans. Je penſe donc que vous ſavez qui nous ſommes. Quand nos Péres irrités de la cruauté de leurs Maîtres quittérent la Gréce & vinrent s'établir ici; dans le reſſentiment des outrages qu'ils avoient reçus de leurs Patrons, la premiére Loi qu'ils y firent, fut d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hazard ou le naufrage conduiroit dans leur Ile, & conſéquemment de rendre la liberté à tous les Eſclaves: la vengeance avoit dicté cette Loi: vingt ans après la raiſon l'abolit, & en dicta une plus douce Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons; ce n'eſt plus votre vie que nous pourſuivons, c'eſt la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire; nous vous jettons dans l'eſclavage pour vous rendre ſenſibles aux maux qu'on y éprouve; nous vous humilions, afin que nous trouvant ſuperbes, vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre eſclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout deſquels on vous renvoye, ſi vos Maîtres ſont contens de vos progrès; & ſi vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs; & par bonté pour vous nous vous marions avec une de nos Citoyennes. Ce ſont-là nos Loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur ſalutaire, remerciez le ſort qui vous conduit ici; il vous remet en nos mains, durs, injuſtes & ſuperbes. Vous voilà en mauvais état,

nous

nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos Eſclaves que nos malades, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre ſains ; c'eſt-à-dire, humains, raiſonnables, & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, ſans purgation ni ſaignée? Peut-on de ſa ſanté à meilleur compte?

TRIVELIN.

Au reſte, ne cherchez point à vous ſauver de ces lieux, vous le tenteriez ſans ſuccès, & vous feriez votre fortune plus mauvaiſe : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'eſt pour ſon bien, qu'y a-t-il à dire?

TRIVELIN *aux Eſclaves.*

Quant à vous, mes Enfans, qui devenez libres & citoyens, Iphicrate habitera cette Caſe avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez ſoin de changer d'habit enſemble ; c'eſt l'ordre. (*à Arlequin.*) Paſſez maintenant dans une maiſon qui eſt à côté, où l'on vous donnera à manger, ſi vous en avez beſoin. Je vous apprens au reſte que vous avez huit jours à vous réjouïr du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attends ici. (*aux Inſulaires*) Qu'on les conduiſe. (*aux Femmes*) Et vous autres, reſtez.

Arlequin en s'en allant fait de grandes révérences à Cléanthis.

SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS *Eſclave*, EUPHROSINE *ſa Maîtreſſe.*

TRIVELIN.

AH çà, ma Compatriote ; car je regarde déſormais notre Ile comme votre Patrie ; dites-moi auſſi votre nom.

CLEANTHIS *saluant.*

Je m'appelle Cléanthis, & elle Euphrosine.

TRIVELIN.

Cléanthis, passe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai aussi des surnoms ; vous plaît-il de les savoir?

TRIVELIN.

Ouidà. Et quels sont-ils?

CLEANTHIS.

J'en ai une liste : Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécille, & *cætera.*

EUPHROSINE *en soupirant.*

Impertinente que vous êtes!

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oublois.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans votre Païs, Euphrosine, on a bientôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas! que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange avanture où je me trouve?

CLEANTHIS.

Oh Dame, il n'est plus si aisé de me répondre. Autrefois il n'y avoit rien de si commode; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens: falloit-il tant de cérémonies? (Faites cela, je le veux; taisez-vous, Sotte) voilà qui étoit fini. Mais à-présent il faut parler raison: c'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le temps; il faut se donner patience, je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN *à Cléanthis.*

Modérez-vous, Euphrosine. (*à Euphrosine*) Et vous, Cléanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos Loix, ni vous en affranchir: je vous ai montré combien elles étoient louables & salutaires pour vous.

CLE-

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien ſi elle amende.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un ſexe naturellement aſſez foible, & que par-là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnés chez vous contre leurs pareils, tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de prier Euphroſine de peſer avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peſer avec juſtice.

CLEANTHIS.

Oh tenez, tout cela eſt trop ſavant pour moi, je n'y comprens rien; j'irai le grand chemin, je peſerai comme elle peſoit; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de ſon ſexe; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuſe toutes ſes mauvaiſes maniéres à mon égard, il faudra donc qu'elle excuſe auſſi la rancune que j'en ai contre elle; car je ſuis femme autant qu'elle, moi: voyons qui eſt-ce qui décidera? Ne ſuis-je pas la Maîtreſſe, une fois? Eh bien, qu'elle commence toujours par excuſer ma rancune; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait: qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels diſcours! Veut-il que vous m'expoſiez à les entendre?

CLEANTHIS.

Souffrez-les, Madame; c'eſt le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphroſine, modérez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous diſe? quand on a de la colére, il n'y a rien de tel pour la paſſer, que de la contenter un peu, voyez-vous? quand je l'aurai querellée à mon aiſe une douzaine de fois ſeulement, elle en ſera quitte; mais il me faut cela.

TRIVELIN *à part à Euphroſine.*

Il faut que ceci ait ſon cours; mais conſolez-vous, cela finira plutôt que vous ne penſez. *(à Cléanthis)* J'eſpére, Euphroſine, que vous perdrez votre reſſentiment, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de ſon caractére: il eſt néceſſaire que vous m'en donniez un portrait qui ſe doit faire devant la perſonne qu'on peint, afin qu'elle ſe connoiſſe, qu'elle rougiſſe de ſes ridicules, ſi elle en a, & qu'elle ſe corrige. Nous avons-là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

CLEANTHIS.

Oh que cela eſt bien inventé! Allons, me voilà prête; interrogez-moi, je ſuis dans mon fort.

EUPHROSINE *doucement.*

Je vous prie, Monſieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas! ma chére Dame, cela n'eſt fait que pour vous; il faut que vous ſoyez préſente.

CLEANTHIS.

Reſtez, reſtez, un peu de honte eſt bientôt paſſé.

TRIVELIN.

Vaine, minaudiére & coquette, voilà d'abord à peu près ſur quoi je vais vous interroger au hazard. Cela là régarde-t-il?

CLEANTHIS.

Vaine, minaudiére & coquette, ſi cela la regarde? Eh voilà ma chére Maîtreſſe! cela lui reſſemble comme ſon viſage.

EU-

EUPHROSINE.

N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur?

TRIVELIN.

Ah, je vous félicite du petit embarras que cela vous donne; vous sentez, c'est bon signe, & j'en augure bien pour l'avenir: mais ce ne sont encore-là que les grands traits; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons?

CLEANTHIS.

En quoi! par-tout, à toute heure, en tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; mais par où commencer, je n'en sais rien, je m'y perds; il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les espéces, que cela me brouille. Madame se tait, Madame parle; elle regarde, elle est triste, elle est gaye: silence, discours, regards, tristesse, & joye: c'est tout un, il n'y a que la couleur de différente; c'est vanité muëtte, contente ou fâchée; c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse; c'est Madame, toujours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois: voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y saurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez donc, ce n'est qu'un début.

CLEANTHIS.

Madame se léve, a-t-elle bien dormi? le sommeil l'a-t-il rendu belle? se sent-elle du vif, du semillant dans les yeux? vite sous les armes: la journée sera glorieuse: qu'on m'habille; Madame verra du monde aujourd'hui; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le promener hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Elle développe assez bien cela.

CLE-

CLEANTHIS.

Madame, au-contraire, a-t-elle mal repoſé: Ah! qu'on m'apporte un miroir! comme me voilà faite! que je ſuis mal bâtie! Cependant on ſe mire, on éprouve ſon viſage de toutes les façons, rien ne réuſſit; des yeux battus, un ſein fatigué; voilà qui eſt fini, il faut envelopper ce viſage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra perſonne aujourd'hui, pas même le jour, ſi elle peut, du moins fera-t-il ſombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre: que va-t-on penſer du viſage de Madame? on croira qu'elle enlaidit: donnera-t-elle ce plaiſir-là à ſes bonnes amies? Non, il y a remède à tout: vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame? Très-mal, Madame: J'ai perdu le ſommeil; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil; je n'oſe pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire, Meſſieurs, figurez-vous que ce n'eſt point moi, au moins; ne me regardez pas; remettez à me voir; ne me jugez pas aujourd'hui; attendez que j'aye dormi. J'entendois tout cela, moi; car nous autres Eſclaves, nous ſommes doués contre nos Maîtres d'une pénétration. . . Oh! ce ſont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN *à Euphroſine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidéle.

EUPHROSINE.

Je ne ſais où j'en ſuis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers, & j'achéverai, pourvu que cela ne vous ennuye pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame ſoutiendra bien le reſte.

CLEANTHIS.

Vous ſouvenez-vous d'un ſoir où vous étiez avec ce Cavalier ſi bien fait? j'étois dans la chambre: vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'o-

l'oreille fine: vous vouliez lui plaire ſans faire ſemblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voyoit ſouvent. Cette femme-là eſt aimable, diſiez-vous; elle a les yeux petits, mais très-doux: & là-deſſus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des geſtes de tête, de petites contorſions, des vivacités. Je rioit. Vous réuſſites pourtant, le Cavalier s'y prit, il vous offrit ſon cœur. A moi, lui dites-vous: Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous, en ôtant vos gands, ſous prétexte de m'en demander d'autres: mais vous avez la main belle, il la vit, il la prit, il la baiſa, cela anima ſa déclaration; & c'étoit-là les gands que vous demandiez. Eh bien, y ſuis-je?

TRIVELIN *à Euphroſine.*

En-vérité elle a raiſon.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaiſant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis: Oh pour cela, il faut l'avouer, Madame eſt une des plus belles femmes du monde. Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas? J'eſſayai en pareille occaſion de dire que Madame étoit une femme très-miſonnable: oh je n'eus rien, cela ne prit point; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monſieur, je ne reſterai point, ou l'on me fera reſter par force; je ne puis en ſouffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc aſſez pour à-préſent.

CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignerdiſe auxquelles Madame eſt ſujette à la moindre odeur. Elle ne ſait pas qu'un jour je mis à ſon inſu

des

des fleurs dans la ruelle de ſon lit pour voir ce qu'il en ſeroit. J'attendois une vapeur, elle eſt encore à venir. Le lendemain en compagnie une roſe parut, crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela ſuffit, Euphroſine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parce que j'ai quelque choſe à lui dire; elle ira vous rejoindre enſuite.

CLEANTHIS *s'en allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, notre bon ami, je vous ai diverti, j'en ſuis bien-aiſe; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abſtient ſouvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'eſt encore une fineſſe que cet habit-là; on diroit qu'une femme qui le met ne ſe ſoucie pas de paroître: mais à d'autres; on s'y ramaſſe dans un corſet appetiſſant, on y montre ſa bonne façon naturelle; on y dit aux gens: Regardez mes graces, elles ſont à moi celles-là; & d'un autre côté on veut leur dire auſſi: Voyez comme je m'habille; quelle ſimplicité! il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laiſſer.

CLEANTHIS.

Je ſors, & tantôt nous reprendrons le diſcours qui ſera fort divertiſſant; car vous verrez auſſi comme quoi Madame entre dans une Loge au Spectacle, avec quelle emphaſe, avec quel air impoſant, quoique d'un air diſtrait & ſans y penſer; car c'eſt la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifférent & dédaigneux ſur des femmes qui ſont à côté, & qu'on ne connoît pas. Bon jour, notre bon Ami, je vais à notre Auberge.

SCENE

SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CEtte Scéne-ci vous a un peu fatiguée, mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous ſommes d'honnêtes-gens qui vous inſtruiſons, voilà tout : il vous reſte encore à ſatisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalités!

TRIVELIN.

Celle-ci eſt moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les ſentimens coquets, de toutes les ſingeries d'amour-propre qu'elle vient de vous attribuer?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois! Quoi, de pareilles fauſſetés ſont-elles croyables?

TRIVELIN.

Oh! très-croyables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure: je ne vous en dis pas davantage... On eſpérera que vous étant reconnue, vous abjureriez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que ſoi, & qui ont diſtrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus louables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce qu'elle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera votre délivrance. Voyez, conſultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance! Eh puis-je l'eſpérer?

TRIVELIN.

Oui, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bientôt?

TRIVELIN.

Sans-doute.

EUPHROSINE.

Monſieur, faites donc comme ſi j'étois convenue de tout.

TRIVELIN.

Quoi, vous me conſeillez de mentir!

EUPHROSINE.

En-vérité voilà d'étranges conditions, cela révolte!

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela eſt fort bon. Déterminez-vous, une liberté très-prochaine eſt le prix de la vérité. Allons, ne reſſemblez-vous pas au portrait qu'on a fait?

EUPHROSINE.

Mais....

TRIVELIN.

Quoi?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, par-ci, par-là.

TRIVELIN.

Par-ci, par-là, n'eſt point notre compte. Avouez-vous tous les faits? en a-t-elle trop dit? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut? Hâtez-vous, j'ai autre choſe à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponſe ſi exacte?

TRIVELIN.

Eh oui, Madame, & le tout pour votre bien!

EUPHROSINE.

Eh bien....

TRIVELIN.

Après?

EUPHROSINE.

Je ſuis jeune.

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EU-

EUPHROSINE.

On eſt d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'eſt ce qui fait que le portrait vous reſſemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oui.

TRIVELIN.

Eh voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez auſſi le portrait un peu riſible, n'eſt-ce pas?

EUPHROSINE.

Il faut bien l'avouer.

TRIVELIN.

A merveille : je ſuis content, ma chére Dame. Allez rejoindre Cléanthis ; je lui rends déjà ſon véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment eſpéré arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE,

qui ont changé d'habits,

TRIVELIN.

ARLEQUIN.

TIrlan, tirlan, tirlantaine, tirlanton. Gai, Camarade, le vin de la République eſt merveilleux, j'en ai bu bravement ma pinte; car je ſuis ſi altéré depuis que je ſuis Maître, que tantôt j'aurai encore ſoif pour pinte. Que le Ciel conſerve la Vigne, le Vigneron, la Vendange, & les Caves de notre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjouiſſez-vous, mon Camarade. Etes-vous content d'Arlequin?

ARLEQUIN.

Oui, c'eſt un bon enfant, j'en ferai quelque choſe. Il ſoupire par fois, & je lui ai *défendu* cela, ſous peine de deſobéiſſance ; & lui ordonne de la joye.

(*Il prend ſon Maître par la main & danſe*)

Tala rara la la....

TRIVELIN.

Vous me réjouiſſez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh, quand je ſuis gai, je ſuis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je ſuis charmé de vous voir ſatisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans ſon Pays, apparemment?

ARLEQUIN.

Hé, là-bas? Je lui voulois ſouvent un mal de diable, car il étoit quelquefois *inſupportable* : mais à cette heure que je ſuis heureux, tout eſt payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractére, & vous me touchez. C'eſt-à-dire que vous jouirez modeſtement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine.

ARLEQUIN.

De la peine! ah le pauvre homme! Peut-être que je ferai un petit brin inſolent, à cauſe que je ſuis le Maître : voilà tout.

TRIVELIN.

A cauſe que je ſuis le Maître, vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Oui, car quand on eſt le Maître, on y va tout rondement ſans façon, & ſi peu de façon méne quelquefois un honnête-homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh, n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas! je ne ſuis que mutin.

TRIVELIN *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*A Arlequin*) Inſtruiſez-moi d'une choſe. Comment ſe gouvernoit-il là-bas? avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractére?

ARLEQUIN *riant.*

Ah! mon Camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractére-là eſt donc bien plaiſant?

ARLEQUIN.

Ma foi, c'eſt une farce.

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire auſſi?

IPHICRATE *bas.*

Veux-tu achever de me déſeſpérer, que vas-tu lui dire?

ARLEQUIN.

Laiſſe-moi faire; quand je t'aurai offenſé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous avez vue, ſur le chapitre de ſa Maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Eh bien, tout ce qu'elle vous a dit, c'étoit des folies qui faiſoient pitié, des miſéres; gageons.

TRIVELIN.

Cela eſt encore vrai.

ARLEQUIN.

Eh bien, je vous en offre autant, ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage; extravagance & miſére, voilà ſon paquet; n'eſt-ce pas-là de belles guenilles pour les étaler? étourdi par nature, étourdi par ſingerie, parce que les femmes les aiment comme cela; un

dissipe tout : vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain : bon emprunteur, mauvais payeur : honteux d'être sage, glorieux d'être fou : un petit brin moqueur des honnêtes gens ; un petit brin hableur ; avec tout plein de Maîtresses qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Est-ce la peine d'en tirer le portrait ? (*à Iphicrate*) Non, je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. (*à Iphicrate*) Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moi ?

TRIVELIN.

Vous-même. La Dame de tantôt en a fait autant ; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien ! Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout, c'est un habit fait sur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout, ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avoue un ridicule ?

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été !

TRIVELIN.

N'avez-vous que cela à me dire ?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

(*Arlequin rit de toute sa force.*)

TRI-

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait, vous n'y perdrez rien. Adieu, vous saurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

Seigneur Iphicrate, peut-on vous demander dequoi vous riez?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin, qui a confessé qu'il étoit un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me surprend, car il a la mine d'un homme raisonnable. Si vous voulez voir une Coquette de son propre aveu, regardez ma Suivante.

ARLEQUIN *la regardant.*

Malepeste, quand ce visage-là fait le fripon, c'est bien son métier! mais parlons d'autres choses, ma belle Damoiselle: Qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards?

CLEANTHIS.

Eh! mais la belle conversation.

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâiller, j'en bâille déjà. Si je devenois amoureux de vous, cela amuseroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends: mais traitons l'amour à la grande maniére, puisque nous sommes devenus Maîtres: allons-y poliment, & comme le grand-monde.

ARLEQUIN.

Ouidà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je ſuis d'avis d'une choſe, que nous diſions qu'on nous apporte des ſiéges pour prendre l'air aſſis, & pour écouter les diſcours galans que vous m'allez tenir; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaiſir.

ARLEQUIN.

Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vite des ſiéges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'employer à cela?

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette maniére-là, & tout en converſant vous ferez adroitement tomber l'entretien ſur le panchant que mes yeux vous ont inſpiré pour moi. Car encore une fois nous ſommes d'honnêtes gens à cette heure; il faut ſonger à cela, il n'eſt plus queſtion de familiarité domeſtique: Allons, procédons noblement, n'épargnez ni complimens, ni révérences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage, quand ce ne ſeroit que pour nous moquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens?

CLEANTHIS.

Sans difficulté: pouvons-nous être ſans eux? c'eſt notre ſuite; qu'ils s'éloignent ſeulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate.*

Qu'on ſe retire à dix pas.

Iphicrate & Euphroſine s'éloignent en faiſant des geſtes d'étonnement & de douleur: Cléanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphroſine.

ARLEQUIN *ſe promenant ſur le Théatre avec Cléanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour?

CLE.

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau temps du monde, on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre ! Je reſſemble donc au jour, Madame ?

CLEANTHIS.

Comment, vous lui reſſemblez ?

ARLEQUIN.

Et palſembleu le moyen de n'être pas tendre, quand on ſe trouve tête à tête avec vos graces ! (*à ce mot il ſaute de joye.*) Oh, oh, oh, oh !

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc ? vous défigurez notre converſation.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt rien ! c'eſt que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Rayez ces applaudiſſemens, ils nous dérangent. (*Continuant*) Je ſavois bien que mes graces entreroient pour quelque choſe ici, Monſieur. Vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finiſſons, en voilà aſſez, je vous diſpenſe des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos diſpenſes.

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien : Dites, Monſieur, dites, heureuſement on n'en croira rien : vous êtes aimable, mais coquet, & vous ne perſuaderez pas.

ARLEQUIN *l'arrêtant par le bras, & ſe mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flâmes, & de la ſincérité de mes feux ?

CLEANTHIS.

Mais ceci devient ſérieux : laiſſez-moi, je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! Faut-il vous dire qu'on vous aime ? Ne

peut-on en être quitte à moins ? Cela eſt étrange !

ARLEQUIN *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! Nous ſommes auſſi boufons que nos Patrons, mais nous ſommes plus ſages.

CLEANTHIS.

Oh vous riez, vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah, ah, par ma foi vous êtes bien aimable, & moi auſſi. Savez-vous bien ce que je penſe ?

CLEANTHIS.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Premiérement, vous ne m'aimez pas, *ſinon* par coquetterie, comme le grand-monde.

CLEANTHIS.

Pas encore ; mais il ne s'en falloit plus que d'un mot, quand vous m'avez interrompue. Et vous, m'aimez-vous ?

ARLEQUIN.

J'y allois auſſi quand il m'eſt venu une penſée. Comment trouvez-vous mon Arlequin ?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante ?

ARLEQUIN.

Qu'elle eſt friponne !

CLEANTHIS.

J'entrevois votre penſée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'eſt, devenez amoureuſe d'Arlequin, & moi de votre Suivante ; nous ſommes aſſez forts pour ſoutenir cela.

CLEANTHIS.

Cette imagination-là me rit aſſez, ils ne ſauroient mieux faire que de nous aimer dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de ſi raiſonnable, & nous ſommes d'excellens partis pour eux

CLE-

CLEANTHIS.

Soit. Inſpirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui ſentir l'avantage qu'il y trouvera dans la ſituation où il eſt; qu'il m'épouſe, il ſortira tout d'un coup d'eſclavage; cela eſt bien aiſé au bout du compte. Je n'étois ces jours paſſés qu'une Eſclave; mais enfin me voilà Dame & Maîtreſſe d'auſſi bon jeu qu'une autre: je la ſuis par hazard; n'eſt-ce pas le hazard qui fait tout? Qu'y a-t-il à dire à cela? j'ai même un viſage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Parbi je vous prendrois bien, moi, ſi je n'aimois pas votre Suivante un petit brin plus que vous. Conſeillez-lui auſſi de l'amour pour ma petite perſonne, qui, comme vous voyez, n'eſt pas desagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content; je vais appeller Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire: éloignez-vous un inſtant, & revenez. Vous parlerez enſuite à Arlequin pour moi, car il faut qu'il commence: mon ſexe, la bienſéance & ma dignité le veulent.

ARLEQUIN.

Oh, ils le veulent ſi vous voulez; car dans le grand-monde on n'eſt pas ſi façonnier, & ſans faire ſemblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'avanture pour lui donner courage, à cauſe que vous êtes plus que lui: c'eſt l'ordre.

CLEANTHIS.

C'eſt aſſez bien raiſonner. Effectivement dans le cas où je ſuis, il pourroit y avoir de la petiteſſe à m'aſſujettir à de certaines formalités qui ne me regardent plus; je comprens cela à merveille; mais parlez-lui toujours; je vais dire un mot à Cléanthis; tirez-vous à quarti pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite, prêtez-m'en un peu à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laiſſez-moi faire. (*Elle appelle Euphroſine*) Cléanthis.

SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE, *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

Approchez, & accoutumez-vous à aller plus vite, car je ne ſaurois attendre.

EUPHROSINE.

Dequoi s'agit-il?

CLEANTHIS.

Venez-çà, écoutez-moi: Un honnête homme vient de me témoigner qu'il vous aime; c'eſt Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel?

CLEANTHIS.

Lequel? Y en a-t-il deux ici? C'eſt celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh, que veut-il que je faſſe de ſon amour?

CLEANTHIS.

Eh, qu'avez-vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient? Vous voilà bien étourdie: eſt-ce le mot d'amour qui vous effarouche? vous le connoiſſez tant, cet amour: vous n'avez juſqu'ici regardé les gens que pour leur en donner: vos beaux yeux n'ont fait que cela, dédaignent-ils la coquette du Seigneur Iphicrate? Il ne vous fera pas de révérences panchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'air évaporé: ce n'eſt point une tête légére, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiſcret: ce n'eſt point tout cela: ces graces-là lui manquent à-la-vérité: ce n'eſt qu'un

qu'un homme franc, qu'un homme ſimple dans ſes manières, qui n'a pas l'eſprit de ſe donner des airs, qui vous dira qu'il vous aime ſeulement, parce que cela ſera vrai : enfin ce n'eſt qu'un bon cœur, voilà tout : & cela eſt fâcheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'eſprit raiſonnable, je vous deſtine à lui, il fera votre fortune ici, & vous aurez la bonté d'eſtimer ſon amour, & vous y ſerez ſenſible, entendez-vous : vous vous conformerez à mes intentions, je l'eſpére, imaginez-vous même que je le veux.

EUPHROSINE.

Où ſuis-je ! & quand cela finira-t-il ?

(Elle rêve.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

Arlequin arrive en ſaluant Cléanthis qui ſort. Il va tirer Euphroſine par la manche.

EUPHROSINE.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN *riant.*

Eh, eh, eh, ne vous a-t-on pas parlé de moi ?

EUPHROSINE.

Laiſſez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma penſée.

EUPHROSINE.

Eh, penſez ce qu'il vous plaîra.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu ?

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Ne mentez point, on vous a communiqué les ſentimens de mon ame, rien n'eſt *plus obligeant* pour vous.

EUPHROSINE.

Quel état!

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, *n'eſt-il pas* vrai? mais cela ſe paſſera; c'eſt que *je vous* aime, & que je ne ſais comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous?

ARLEQUIN.

Eh pardi oui! qu'eſt-ce qu'on peut faire de mieux? Vous êtes ſi belle: il faut *bien* vous donner ſon cœur, auſſi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN *lui regardant les mains.*

Quelles mains raviſſantes! les jolis petits doigts! que je ſerois heureux avec cela! mon petit cœur en feroit bien ſon profit. Reine, je ſuis bien tendre, mais vous ne voyez rien: ſi vous aviez la charité d'être tendre auſſi, oh! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'es déjà que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le ſerai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne ſuis digne que de pitié, mon enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon, à qui eſt-ce que vous contez cela? vous êtes digne de toutes les dignités imaginables: un Empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus: mais me voilà, moi, & un Empereur n'y eſt pas: & un rien qu'on voit, vaut mieux que quelque choſe qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous?

EU-

EUPHROSINE.

Arlequin, il me ſemble que tu n'as pas le cœur mauvais.

ARLEQUIN.

Oh, il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je ſuis un mouton.

EUPHROSINE.

Reſpecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas! je me mettrois à genoux devant lui.

EUPHROSINE.

Ne perſécute point une infortunée, parce que tu peux la perſécuter impunément. Vois l'extrémité où je ſuis réduite: & ſi tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naiſſance, à mon éducation, du-moins que mes disgraces, que mon eſclavage, que ma douleur t'attendriſſe: tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras: je ſuis ſans azile & ſans défenſe, je n'ai que mon déſeſpoir pour tout ſecours, j'ai beſoin de la compaſſion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin: voilà l'état où je ſuis, ne le trouves-tu pas aſſez miſérable? tu es devenu libre & heureux, cela doit-il te rendre méchant? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage: je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoûte rien à celui que je ſouffre.

ARLEQUIN *abattu, les bras abaiſſés, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.

SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

CLéanthis m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi, que me veux-tu? as-tu encore quelques nouvelles inſultes à me faire?

ARLEQUIN.

Autre perſonnage qui va me demander en-

core ma compaſſion. Je n'ai rien à te dire, mon Ami, ſinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphroſine ; voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh pardi oui je le peux, puiſque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon eſclavage finiroit bientôt, mais on me trompe, & c'en eſt fait, je ſuccombe : je me meurs, Arlequin, & tu perdras bientôt ce malheureux Maître qui ne te croyoit pas capable des indignités qu'il a ſouffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah, il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoute, je te défends de mourir par malice; par maladie, paſſe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh, dequoi veux-tu qu'ils me puniſſent, d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers ton Maître: rien ne m'a été ſi ſenſible, je l'avoue. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maiſon de mon Pére, le tien y eſt encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choiſi par un ſentiment d'amitié pour m'accompagner dans mon voyage: je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN.

Eh qui eſt-ce qui te dit que je ne t'aime plus?

IPHICRATE.

Tu m'aimes, & tu me fais mille injures.

ARLEQUIN.

Parce que je me moque un petit brin de toi, cela empêche-t-il que je ne t'aime? Tu diſois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faiſons battre: eſt-ce que les étriviéres ſont plus honnêtes que les moqueries?

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraitter ſans trop de ſujet.

ARLEQUIN.

C'eſt la vérité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontés ai-je réparé cela?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt pas de ma connoiſſance.

IPHICRATE.

D'ailleurs, ne falloit-il pas te corriger de tes défauts?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens: mes plus grands défauts, c'étoit ta mauvaiſe humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faiſois de ton pauvre Eſclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au-lieu de me ſecourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume, ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnoiſſance.

ARLEQUIN.

Tu as raiſon, mon Ami, tu me remontres bien mon devoir ici pour toi; mais tu n'as jamais ſu le tien pour moi, quand nous étions dans Athénes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien va, je dois avoir le cœur meilleur que toi; car il y a plus long-temps que je ſouffre,

& que je ſais ce que c'eſt que de la peine: tu m'as battu par amitié, puiſque tu le dis, je te le pardonne; je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à mes Camarades, je les prierai de te renvoyer; & s'ils ne veulent pas, je te regarderai comme mon Ami; car je ne te reſſemble pas, moi, je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin, faſſe le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aye la joye de te montrer un jour les ſentimens que tu me donnes pour toi! Va, mon cher Enfant, oublie que tu fus mon Eſclave, & je me reſſouviendrai toujours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon cher Patron: ſi j'avois été votre pareil, je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous: c'eſt à moi à vous demander pardon du mauvais ſervice que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raiſonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embraſſant.*

Ta généroſité me couvre de confuſion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaiſir à bien faire!

(*Après quoi il deshabille ſon Maître.*)

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher Ami?

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & reprenez le vôtre; je ne ſuis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne ſaurois retenir mes larmes: fais ce que tu voudras.

SCENE

SCENE X.

CLEANTHIS, EUPHROSINE, IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS *en entrant avec Euphrosine qui pleure.*

Laissez-moi, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*& plus près d'Arlequin*) Qu'est-ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate? pourquoi avez-vous repris votre habit?

ARLEQUIN.

C'est qu'il est trop petit pour mon cher Ami, & que le sien est trop grand pour moi.

(*Il embrasse les genoux de son Maître.*)

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois, il semble que vous lui demandiez pardon.

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin, notre projet?

ARLEQUIN.

Mais enfin, je veux être homme de bien, n'est-ce pas-là un beau projet? Je me repens de mes sottises, lui des siennes; repentez-vous des vôtres, Madame Euphrosine se repentira aussi: & vive l'honneur après: cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah, ma chére Cléanthis, quel exemple pour vous!

IPHICRATE.

Dites plutôt quel exemple pour nous, Madame, vous m'en voyez pénétré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exem-

exemples: voilà de nos gens qui nous mépriſent dans le monde, qui ſont les fiers, qui nous maltraitent, qui nous regardent comme des vers de terre, & puis qui ſont trop heureux dans l'occaſion de nous trouver cent fois plus honnêtes-gens qu'eux. Fy, que cela eſt vilain, de n'avoir eu pour tout mérite, que de l'or, de l'argent, & des dignités: c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux. Où en ſeriez-vous aujourd'hui, ſi nous n'avions pas d'autre mérite que cela pour vous? Voyons, ne ſeriez-vous pas bien attrapés? Il s'agit de vous pardonner, & pour avoir cette bonté-là, que faut-il être s'il vous plaît? Riche? non; Noble? non; Grand Seigneur? point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux? Et que faut-il donc? Ah! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raiſon: voilà ce qu'il faut, voilà ce qui eſt eſtimable, ce qui diſtingue, ce qui fait qu'un homme eſt plus qu'un autre. Entendez-vous, Meſſieurs, les honnêtes-gens du monde? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez, & qui vous paſſent. Et à qui les demandez-vous? A de pauvres gens que vous avez toujours offenſés, maltraittés, accablés, tout riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils ſont. Eſtimez-vous à cette heure, faites les ſuperbes, vous aurez bonne grace: allez, vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, ſoyons bonnes-gens ſans le reprocher, faiſons du bien ſans dire d'injures; ils ſont contrits d'avoir été méchans, cela fait qu'ils nous valent bien: car quand on ſe repent, on eſt bon, & quand on eſt bon, on eſt auſſi avancé que nous. Approchez, Madame, Euphroſine, elle vous pardonne, voici qu'elle pleure, la rancune s'en va, & votre affaire eſt faite.

CLE-

CLEANTHIS.

Il eſt vrai que je pleure, ce n'eſt pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE *triſtement.*

Ma chére Cléanthis, j'ai abuſé de l'autorité que j'avois ſur toi, je l'avoue.

CLEANTHIS.

Hélas! comment en aviez-vous le courage? Mais voilà qui eſt fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez; ſi vous m'avez fait ſouffrir, tant pis pour vous, je ne veux pas avoir à me reprocher la même choſe, je vous rends la liberté; & s'il y avoit un vaiſſeau, je partirois tout-à-l'heure avec vous: voilà tout le mal que je vous veux: ſi vous m'en faites encore, ce ne ſera pas ma faute.

ARLEQUIN.

Ah la brave fille! ah le charitable naturel!

IPHICRATE.

Etes-vous contente, Madame?

EUPHROSINE.

Viens, que je t'embraſſe, ma chére Cléanthis.

ARLEQUIN.

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoiſſance me laiſſe à peine la force de te répondre. Ne parle plus de ton eſclavage, & ne ſonge plus déſormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donné, ſi nous retournons à Athénes.

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN,

& les Acteurs précédens.

TRIVELIN.

QUe vois-je, vous pleurez, mes Enfans, vous vous embraſſez?

ARLEQUIN.

Ah, vous ne voyez rien, nous ſommes admirables; nous ſommes des Rois & des Reines: enfin finale, la paix eſt conclue, la Vertu a arrangé tout cela; il ne nous faut plus qu'un Bateau & un Batelier pour nous en aller: & ſi vous nous les donnez, vous ſerez preſque auſſi honnêtes-gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même ſentiment?

CLEANTHIS *baiſant les mains de ſa Maîtreſſe.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voyez ce qui en eſt.

ARLEQUIN.

Voilà auſſi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez, embraſſez-moi auſſi mes chers Enfans, c'eſt-là ce que j'attendois: ſi cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretés. Et vous, Iphicrate, vous Euphroſine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajoûter aux leçons que vous donne cette avanture; vous avez été leurs Maîtres, & vous en avez mal agi: ils ſont devenus les vôtres, & ils vous par-

pardonnent ; faites vos réflexions là-deſſus. La différence des conditions n'eſt qu'une épreuve que les Dieux font ſur nous : je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athénes. Que la joye à préſent, & que les plaiſirs ſuccédent aux chagrins que vous avez ſenti, & célébrent le jour de votre vie le plus profitable.

FIN *du Tome premier.*

833383

S. Pabian
28.3.1984
[VOLTAIRE]